

CH

Class

Soc. Sci.

So. I

Book

University of Chicago Library

GIVEN BY

Besides the main topic this book also treats of

Subject No.

On page

Subject No.

On page





MANUEL

DE LA

SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

MANUEL DE LA SOCIÉTÉ

DE

SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Society of St. Vincent de Paul



PARIS

AU SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ

RUE DE FURSTENBERG, 6

—
1898

BX809
56A27
1898
APPROBATION

DE MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

~~1898~~
567
François-Nicolas-Madeleine MORLOT, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique, Cardinal-Prêtre de la sainte Église romaine, du titre des SS. Nérée et Achillée, Archevêque de Paris.

Nous avons approuvé et approuvons par ces présentes le *Manuel de la Société de Saint-Vincent-de-Paul*.

Nous désirons que ce *Manuel* serve à faire connaître et à propager de plus en plus cette pieuse et charitable Société.

Donné à Paris, sous le seing de notre Vicaire général, le sceau de nos armes, et le contre-seing de notre Secrétaire, le 1^{er} mai 1861.

BUQUET,
Vicaire général.

Par Mandement de Monseigneur l'Archevêque.

163271

AVANT-PROPOS

A mesure que la Société de Saint-Vincent-de-Paul s'est développée et que le cours des années a vu son action s'étendre, le *Manuel* a reçu de nombreuses additions destinées à rappeler les événements les plus importants de son histoire ou à recommander des œuvres dont l'utilité se faisait sentir avec une plus grande évidence.

Les avantages de ces additions ont été compensés par quelques inconvénients et le *Manuel* a perdu un peu de son caractère pour devenir un ouvrage de longue haleine. Aussi la pensée est-elle venue en plusieurs pays d'en publier des *Abrégés*.

Il a paru bon de tenir compte de cette tendance qui peut, elle aussi, amener des inconvénients et conduire à des suppressions regrettables. Une revision attentive a fait reconnaître qu'on pouvait retrancher un certain nombre de documents et réduire sensiblement les dimensions du *Manuel*, sans lui rien enlever de sa physionomie première et encore moins de son utilité pratique. Par suite, la division en deux parties

était inutile et le *Manuel* en un seul volume redevenait, suivant sa signification littéraire, un livre d'un maniement facile.

Si quelques modifications légères ont été faites dans le corps de l'ouvrage, on s'est abstenu de rien changer à l'ordre dans lequel le *Règlement général* et ses deux annexes, les *Règlements des Conseils supérieurs et centraux* ont été publiés jusqu'ici. Ce sont nos constitutions que nous devons respecter dans leur ordre historique et jusque dans leurs moindres détails.

Des exemplaires de l'édition de 1883 seront conservés au Secrétariat de la Société en nombre suffisant pour satisfaire aux demandes de ceux de nos confrères qui désireront se la procurer.

Août 1888.

MANUEL DE LA SOCIÉTÉ
DE
SAINT-VINCENT-DE-PAUL

INTRODUCTION

Avril 1851.

Dix-huit années se sont écoulées depuis que la première conférence de Saint-Vincent-de-Paul s'est établie pour visiter les pauvres et exercer, selon l'étendue de ses ressources, les œuvres de miséricorde. Depuis lors, cette association, d'abord si faible et si ignorée, n'a cessé d'obtenir les bénédictions de Dieu, et de grandir à l'aide de la charité et à l'ombre de l'Église. De Paris, où elle s'est primitivement formée, elle est passée dans les villes de province; de la France, elle a gagné les pays étrangers, et maintenant dans les lieux les plus distants, les plus divers par les coutumes, par la nationalité, par le langage, on voit des membres de notre féconde famille qui s'efforcent de suivre avec le même amour les admi-

rables exemples de notre illustre patron, qui consacrent une partie de leur temps à secourir les pauvres au nom de Jésus-Christ, et qui, à leurs aumônes matérielles, aiment toujours à joindre ces conseils religieux qui régénèrent l'âme en rappelant au chrétien sa sublime destinée.

Cette période de dix-huit années a donc été pleine; bien des œuvres y ont été tentées, bien des résultats y ont été obtenus, et pour continuer ces œuvres, pour donner durée à ces résultats, certaines traditions se sont établies, et plusieurs règles ont été admises. Il ne faut pas croire, en effet, que dans la carrière de la charité le chemin soit toujours facile et libre d'obstacles, et que l'expérience ne s'achète pas, comme partout ailleurs, par le temps et par les traverses. Dès lors, n'était-il pas à propos de se recueillir quelque peu, et, avant d'aller plus loin, de regarder derrière soi l'espace parcouru.

Déjà plusieurs fois, et suivant les besoins du moment, on n'a pas autrement agi, et l'on s'en est bien trouvé. Dans ce but, nos règles communes, fruit d'usages longtemps éprouvés, ont été rédigées et écrites; plus tard, des circulaires ont été adressées aux membres de la Société pour faire connaître aux plus jeunes ce qui s'était fait avant eux, et pour rappeler aux plus anciens les principes qu'ils avaient eux-mêmes posés, et dont il importait tant de ne pas s'écarter; plus tard aussi, des communications éloi-

gnées ne suffisant pas à l'extension toujours de plus en plus rapide de nos Conférences, il fut convenu que chaque année un Rapport général serait imprimé pour exposer à tous et à chacun les fruits modestes, mais déjà consolants, que l'amour des pauvres et le zèle du salut des âmes avaient fait éclore parmi nous. Ces publications, nous nous plaisons à le dire pour en remercier Dieu, n'ont point été inutiles; elles ont appris à apprécier les œuvres communes, elles ont excité et servi à les propager, elles ont maintenu, dans les diverses Conférences, un même esprit, et conservé entre elles cet air de famille qui tient à l'identité de la foi et à l'action continuelle des mêmes principes, des mêmes vues et des mêmes espérances.

Mais il semble déjà que ce qui a suffi pour le temps passé ne suffit plus aujourd'hui. Dix-huit années d'existence ont apporté bien des changements dans notre personnel, et l'avenir nous en prépare probablement bien d'autres. Il n'est donc plus possible, pour rester ce que nous avons été, de nous contenter des traditions qui passent de bouche en bouche, ni même des diverses publications qui, à des époques différentes, ont retracé les traits de notre histoire ou guidé nos pas. Séparées les unes des autres, soit par la nature de leur objet, soit par le temps qui les a vues naître, ces publications s'effaceraient pour la plupart de nos souvenirs, si l'on ne prenait la peine de les réunir, de les grouper en faisceau et

de mettre ainsi dans les mains de tous le résumé de nos modestes archives.

Ces considérations ont déterminé le Conseil général à publier le présent recueil, sous le nom de *Manuel de la Société de Saint-Vincent-de-Paul*. Composé du Règlement, de l'Instruction sur les Règles à suivre pour la formation des Conférences, des Extraits des lettres des Présidents et Secrétaires du Conseil général, et enfin d'un Résumé historique de nos OEuvres, ce recueil placera ainsi sous les yeux de tous nos confrères tout ce qui a fait jusqu'ici l'occupation et la vie de nos Conférences; il rappellera des précédents utiles à connaître, des décisions que l'expérience a dictées et que le cours des ans ferait peut-être oublier. Il préviendra aussi bien des discussions qui pourraient, dans nos réunions, usurper le temps dû à la pratique de la charité, et il apprendra à tous ceux qui veulent nous porter quelque intérêt, ce que nous avons été, ce que nous sommes, ce que nous voulons toujours être. Ce petit livre, nous l'espérons, méritera véritablement le nom de *Manuel*; car il n'y aura pas de jour où un membre zélé ne désire le porter avec lui, soit pour satisfaire les besoins de sa piété, soit pour se bien pénétrer de notre esprit et de nos principes.

Le Conseil général espère de cet ouvrage des résultats importants et pratiques, mais il en est un surtout qui doit en ressortir, et qui, fût-il seul, suffirait à récompenser des

peines qu'a données cette publication ; c'est celui de faire connaître de plus en plus, à chaque membre, l'esprit, le but, les tendances de la Société dans laquelle il est entré. L'esprit d'une société de charité, n'est-ce, pas, en effet, sa vie, son élément le plus intime, ce à quoi elle doit tenir davantage ? N'est-ce pas ce qu'il faut sans cesse étudier, si l'on veut en pratiquer avec succès les œuvres ? N'est-ce pas ce qu'il ne faut jamais oublier, sous peine de dégénérer, de décroître et même de cesser d'exister.

L'esprit des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ressort à chaque ligne des pages qui vont suivre ; mais ce point nous frappe tellement, qu'il nous paraît indispensable d'ajouter ici quelques considérations.

On se ferait une fausse idée de l'esprit qui a présidé à la création de notre Société, si l'on s'imaginait que, dès ses débuts, elle entrevit l'avenir auquel Dieu l'appelait. Ceux d'entre nous qui, entrés des premiers dans la famille, s'en rappellent encore le berceau, savent, au contraire, qu'une pareille pensée était loin des espérances et même des vues de tous. Faire une œuvre composée d'un nombre considérable de membres, réunissant de grandes ressources, établie dans les localités les plus diverses, attirant sur elle les sympathies du public et les bénédictions solennelles de l'Église, c'est à quoi personne ne songeait. On savait seulement que, pour les chrétiens,

l'aumône est un impérieux devoir, et que, s'ils cessaient d'être miséricordieux, ils se mettraient hors de l'Évangile ; on savait, en outre, que, si le précepte est accompli, lorsque l'on confie à des mains intelligentes la distribution des aumônes auxquelles on est tenu, des grâces spéciales sont attachées à cette distribution elle-même ; on se rappelait combien Jésus-Christ avait exhorté ses disciples à assister ceux qui souffrent, à visiter les malades, à consoler les affligés, et l'on voulait en mettant à jamais de côté toute préoccupation tenant à la politique, se conformer à ces conseils, pour avoir droit aux récompenses que promet Notre-Seigneur. Voilà ce qu'on cherchait, ce qu'on pensait ; et pendant longtemps les choses ont été ainsi. Si plus tard le succès a passé nos espérances, si la confiance publique est venue quelque peu grossir notre trésor, d'abord si dépourvu, notre caractère fondamental est pourtant demeuré intact et a fait de nous, *avant toutes choses*, une association de chrétiens voulant aider les pauvres pour conquérir les mérites qui sont attachés à ces œuvres pieuses, et désireux de soulager la misère, pour mettre, suivant l'expression profonde d'un prédicateur célèbre, *leur chasteté sous la protection de leur charité*.

C'est ce caractère primitif et fondamental de la Société de Saint-Vincent-de-Paul qui, sans le moindre doute, en a fait la force et lui a donné sa rapide expansion. Bien sou-

vent, en effet, lorsque quelques chrétiens cherchent, dans une petite localité, à se réunir sous la paisible bannière de notre patron, il ne manque pas d'esprits prêts à s'effrayer, et qui croient que ces nouveaux venus vont faire concurrence aux institutions préexistantes, aux Sœurs de Charité, au clergé, aux Bureaux de bienfaisance. Les pauvres, dit-on, sont abondamment secourus; faire plus pour eux, ce serait trop faire, ce serait encourager la paresse, et, si l'on ne fait pas davantage, à quoi bon éparpiller ainsi les ressources et risquer d'introduire la confusion dans des distributions où régnait auparavant l'ordre le plus parfait? Voilà ce qui, aux premiers jours d'une Conférence, se dit souvent dans les pays où la misère n'est pas trop hideuse; et ce qui, à première vue, frappe beaucoup d'esprits charitables. Mais si notre but est principalement de nous faire du bien à nous-mêmes en allant visiter les pauvres, si c'est seulement à défaut d'autres œuvres que nous étendons nos soins à toute espèce de malheureux, ces objections tombent d'elles-mêmes, et il ne peut plus rester à ceux qui nous avaient d'abord redoutés comme des rivaux que le désir de nous voir réussir. Car pour ceux qui veulent le bien, c'est toujours chose bonne et heureuse que de voir des hommes de tous les rangs, de toutes les positions, de tous les âges, de toutes les opinions, mais unis par les liens sacrés de la foi, faire l'apprentissage de la bienfaisance

en dehors de tout esprit de parti, monter dans le grenier du pauvre, en rapporter les graves impressions que la vue de la misère fait toujours naître, et contribuer ainsi à la difficile réconciliation du pauvre avec le riche, et de celui qui souffre avec les heureux du monde.

Un second caractère distinctif de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, c'est celui d'une franche et chrétienne cordialité entre ses membres. Lorsque nous étions en petit nombre, et que nos réunions ne dépassaient pas le cercle de l'intimité, c'était une fête que le jour de la conférence, parce que ce jour ramenait les uns auprès des autres des amis que les travaux de la semaine avaient séparés; lorsque nous sommes devenus plus nombreux, il n'a pas cessé d'en être de même, quoique des personnes d'un âge plus mûr soient presque partout venues nous prêter l'appui de leur expérience, et que des hommes des positions les plus diverses se soient joints à nous. Sans nous connaître, nous nous aimons; sans nous être jamais parlé, nous nous entendons à l'avance, parce que nous sommes tous d'accord sur *l'affaire maîtresse de la vie*, comme parle Bossuet, c'est-à-dire sur l'affaire du salut, tant en ce qui nous touche personnellement qu'en ce qui concerne notre prochain. Une confiance réciproque, une confraternité chrétienne sont donc nos seuls liens; et si, parmi nous, les derniers venus interrogent sur la pratique des œuvres communes ceux

qui les ont devancés, si les plus anciens donnent leur avis, si leur voix a quelque autorité et quelque prépondérance, si enfin, pour s'occuper des intérêts de tous, il est un Conseil au service de tous, c'est parce que le plus entier abandon règne parmi nous, et que nul ne veut dominer les autres. *Cor unum et anima una.*

L'amour et la paix, tels sont les deux biens que nous nous appliquons à conserver parmi nous. Mais si nous les possédons, comment n'essayerions-nous pas de les communiquer autour de nous, à ces pauvres surtout, au soulagement et à la consolation desquels nous sommes si heureux de concourir? Qui ne sait, en effet, que chez eux les misères matérielles sont le plus souvent les moindres? Ce vieillard qui n'a point de famille, cet enfant qui n'a plus de père, ils souffrent sans doute du froid, de la faim; et cependant ce malheur est celui qu'ils redoutent le moins, puisque la commisération publique peut y porter plus facilement remède. Mais ce qui les attriste, c'est qu'il n'est pas une main amie qui presse leur main, pas un cœur qui s'ouvre au leur : de là, pour eux, un vide affreux. Ce vide, la Société de Saint-Vincent-de-Paul tâche de le combler. Elle ne va donc pas seulement chez le pauvre avec quelques offrandes, elle y va surtout avec une âme vivement touchée, et d'où, avec la grâce de Jésus-Christ, sortent sans effort quelques-unes de ces paroles qui sont aussi des bienfaits, et les

premiers de tous; elle fait entrer dans le pauvre cette conviction qu'on fait plus que le plaindre, plus que le secourir, et qu'on l'aime. Elle ne se borne pas à entrer en courant dans son domicile; elle s'y asseoit, elle prend possession de sa seule chaise, et là elle écoute le récit des malheurs de cet infortuné; elle le presse de se décharger de certains secrets qui lui pèsent, elle mêle ses larmes aux siennes, et à force de patience, de relations affectueuses et de temps, elle fait naître dans ce cœur desséché le retour de l'amitié qu'on lui a montrée. Trop souvent ce pauvre est incrédule ou ignorant. Il ne sait pas qu'il est après cette vie de douleurs et d'expiations, une éternité; que dans les cieux règne un Dieu miséricordieux et clément, qui ne châtie ses enfants que pour les éprouver ou les rendre meilleurs, et qui, pour les peines qu'ils ont patiemment souffertes ici-bas, leur promet des récompenses qui n'auront ni fin ni mesure. Au lieu d'unir ses souffrances à celles d'un Dieu sauveur, au lieu d'en tirer, à l'exemple de tant de chrétiens fervents, un sujet d'espérance et une cause de mérites, il blasphème la divine Providence, il maudit le jour qui l'a vu naître et se livre au désespoir. Combien alors, dans cet état de son âme, la Société de Saint-Vincent-de-Paul ne lui est-elle pas utile? Lui révélant ses immortelles destinées, lui présentant des félicités infinies, commel'immense compensation de maux

passagers, elle ouvre de nouveau ce cœur à l'espérance, et prépare au monde ce spectacle si admirable et cependant si fréquent, de la pauvreté acceptée avec douceur, avec joie et portée avec une dignité sans égale, comme étant un titre précieux de confraternité avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est ainsi que, jusqu'à ce jour, les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ont compris la visite du pauvre, et des résultats heureux en ont été obtenus. Que pouvons-nous, en effet, pour les besoins matériels de l'indigent? Que lui apportons-nous pour apaiser sa faim, sa soif? A peine une cinquantaine de francs par année, et cela dans les familles nombreuses et accablées de misère. Nous sommes donc nécessairement ici bornés par la limite de nos ressources; mais lorsqu'il s'agit de porter aux pauvres l'aumône spirituelle, notre trésor est inépuisable, puisque ce sont les grâces elles-mêmes de Dieu que nous répandons, et nous n'avons jamais le regret de nous arrêter. Or, que l'on compare la position morale de deux familles aussi dénuées l'une que l'autre des biens de la fortune, mais dont la première a perdu la semence précieuse de la foi, tandis que la seconde l'a conservée avec soin; que l'on examine leurs traits, leurs regards, qu'on écoute leurs plaintes, qu'on se rende compte de la somme de joies ou de maux qui est départie à chacune, et il n'est pas d'esprit, quelque prévenu qu'on le suppose, qui ne soit à la

fin forcé de convenir que, dans la première de ces familles, l'irréligion ajoute aux tortures du désespoir, tandis que, dans la seconde, la foi dépose au cœur et jusque sur la physionomie du père, de la mère et de leurs enfants, une inaltérable sérénité. Soyons donc fidèles à nos règles, et, comme il a déjà été dit, nos règles nous garderont.

En parcourant la nombreuse série des œuvres si variées entreprises par les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, il est facile de se convaincre que c'est la force des choses et la nécessité de parer à quelque nouvelle misère, qui ont amené cet enchaînement de secours qui prend l'homme à sa naissance et ne l'abandonne qu'au delà du tombeau. Ceci révèle un caractère nouveau et saillant de notre Société. Aucune bonne œuvre ne lui est étrangère, s'est-on dit bien des fois; elle ne s'est pas circonscrite dans un cercle rigoureusement tracé à l'avance. Mais si, en agissant ainsi, elle obéit aux pieuses exigences de la charité, elle sait aussi se conformer aux règles de la prudence chrétienne. Ses œuvres, en effet, sont actuellement nombreuses; mais aussi elle existe depuis dix-huit ans. Elles embrassent tout le cours de la vie humaine; mais dans ce long contact avec les pauvres on a été comme poussé à passer de l'une à l'autre, de la visite à domicile à celle des malades, au patronage des apprentis, à la fondation des bibliothèques, à la publication des almanachs et des bons livres; tout s'est dé-

veloppé peu à peu, sans nous, presque malgré nous, pour ainsi dire; et pour n'avoir pas voulu *enjamber sur la Providence*, suivant l'expression naïve de notre saint patron, il nous est arrivé, comme à lui, de voir sortir du germe le plus faible en apparence, les fruits les plus abondants, et auxquels on s'attendait le moins. Ces allures, dont le *Manuel* porte à chaque pas la trace, ne sauraient être trop méditées. Les œuvres de charité doivent toujours avancer; mais elles doivent aussi savoir attendre. Lorsque, impatientes du succès, elles veulent atteindre tout à la fois, elles compromettent le bien qu'elles ont déjà fait pour un mieux peut-être imaginaire, et encourent une grave responsabilité si les résultats ne répondent pas à leurs espérances. Continuons à éviter ces écueils; marchons toujours en avant et développons nos modestes œuvres; que chaque année voie éclore parmi nous une idée, une amélioration nouvelle, et garantissons-nous ainsi de l'apathie qui se contente facilement de ce qu'elle a fait; mais, en même temps, ne marchons que pas à pas, et, guidés par l'expérience, n'entreprenons que ce qui a été longuement médité et réfléchi. Les œuvres fondées par l'esprit religieux ont toujours le temps pour elles, et, par une miséricordieuse disposition de la Providence, elles participent à l'heureuse fécondité de la patience de Dieu, qui sait attendre, parce qu'il est éternel, *patiens quia æternus*.

Bien d'autres caractères inhérents à nos Conférences pourraient être signalés ici; nous nous bornerons à un seul, qui en résume, il est vrai, plusieurs : nous voulons parler de la simplicité, ou plutôt de l'humilité chrétienne. Si nous considérons le peu que nous faisons, il nous est sans doute peu difficile de rester fidèles à cette vertu : car, enfin, quoique nous ayons grandi depuis quelques années, que nous secourions plus de pauvres et que nous patronnions plus d'apprentis, que sommes-nous encore, que serons-nous toujours, sinon les instruments obscurs et défectueux d'une Providence qui veut bien se servir de nous malgré notre indignité? Toutefois, comme la pente qui conduit l'esprit humain à la vanité est si forte et si glissante, nous devons nous féliciter des usages introduits jusqu'ici parmi nous, et qui servent à nous garantir de cette funeste tendance. Inconnus de tous dans notre origine, nous avons longtemps tenu à demeurer tels; non seulement il n'était pas dans nos habitudes de faire connaître au public les aumônes que nous versions dans le sein des pauvres, de publier des rapports, des comptes rendus; mais nous hésitions même à solliciter les aumônes des personnes qui n'étaient pas dans le cercle de nos relations ordinaires. Plus tard, ce qui n'avait pas paru d'abord convenable est devenu juste et opportun, et alors, par l'intermédiaire de voix éloquentes, on a imploré, en faveur de nos pauvres, la pitié des

assemblées des fidèles ; puis , et par une conséquence nécessaire , des comptes rendus ont été publiés pour mettre sous tous les yeux l'emploi des secours qui nous étaient confiés : enfin , des rapports plus détaillés ont été rédigés , pour initier davantage au but de nos réunions ceux que le penchant de leur cœur , que l'ardeur de leur foi pouvaient porter à y venir. Mais si en apparence des changements notables ont eu lieu , le fond est resté le même , et il a été convenu toujours que , si nous devons nous résigner à parler au public , ce serait de nos pauvres , et non point de nous ; que si nous l'entretenions de nos œuvres , nous laisserions à jamais de côté nos personnes ; et enfin que si , par ces publications , nous mettions ceux qui veulent étudier notre organisation à même d'en saisir tous les détails , nous ne prétendrions , à aucun titre , attirer sur nous des regards qui ne nous cherchaient point. Telles sont sur ce point nos traditions constantes ; tel est le sens des nombreux documents que renferme le présent *Manuel* ; tel est l'esprit dans lequel il a été conçu et publié. Quelle vertu , en effet , est plus nécessaire aux associations chrétiennes que l'humilité ? N'est-ce pas elle qui , en inspirant l'amour de l'abnégation , le détachement de son propre sens , rend les réunions paisibles et amicales , et qui en éloigne le plus terrible fléau , c'est-à-dire les susceptibilités d'amour-propre ? N'est-ce pas elle qui enseigne à ne désirer jamais le premier

rang parmi ses confrères, à n'accepter les dignités que comme de lourds fardeaux, *onus, non munus*, et qui empêche ainsi quelques-uns de faire de l'œuvre de tous leur œuvre propre? N'est-ce pas elle enfin qui attire le plus abondamment sur les associations qui la pratiquent, les bénédictions de Dieu, puisqu'elle s'efforce de lui rapporter partout et toujours le bien qui se fait et dont en réalité il est seul l'auteur? Heureuses les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, si, par la protection de leur saint patron, elles peuvent rester fidèlement dans l'enceinte de cette vertu!

Voilà donc à grands traits et en résumé l'esprit dans lequel les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ont essayé de marcher; et les considérations qui précèdent doivent convaincre ceux qui connaissent à fond la vie de notre illustre patron que ces traditions, auxquelles nous devons tout, ne sont que le résumé de ses maximes. L'incrédulité, en effet, nous représente simplement saint Vincent de Paul comme l'un des génies bienfaiteurs de l'humanité; elle ne voit en lui que le fondateur d'institutions utiles et sagement conçues; ceux, au contraire, qui ont médité sur sa vie, étudié ses actions les plus intimes, et surpris les secrets de sa pensée, savent que, s'il mérita le titre glorieux de *Père des Pauvres*, c'est qu'il avait appris à les aimer en aimant Notre-Seigneur Jésus-Christ, que s'il leur prodigua ses soins intelligents, qui relèvent

l'indigent au lieu de l'humilier, c'est qu'il avait coutume de les honorer comme les images et comme les membres de son divin Maître; ils savent encore que, s'il a fondé pour les secourir de nombreuses Confréries de dames, que s'il a été l'instituteur des Missionnaires et des Filles de la Charité, que s'il a évangélisé tout à la fois son pays et les contrées les plus lointaines, que s'il a contribué à donner à l'Église de France cet éclat merveilleux qu'elle a jeté pendant deux siècles et qu'elle jette encore de nos jours, c'est qu'il se considérait comme l'instrument docile de la Providence, à laquelle il ne s'étudiait qu'à obéir sans jamais vouloir la devancer, c'est qu'il préférerait toujours voir le bien accompli par d'autres que par lui-même, et ne se présentait que lorsque les autres ouvriers évangéliques faisaient défaut, c'est qu'enfin, après avoir travaillé *à la fatigue de ses bras et à la sueur de son visage*, sa profonde humilité lui faisait considérer comme rien tout ce qu'il avait accompli, et le portait à se regarder lui-même comme un serviteur inutile. Voilà ce que savent ceux qui ont pris plaisir à étudier la vie de ce grand saint, et voilà ce que les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul n'ont pas voulu oublier. Sans doute, elles ne peuvent trop le répéter, elles sont à une distance infinie de ce guide si sûr; elles n'ont ni la même foi, ni la même confiance en Dieu, ni le même zèle, et, toutes ensemble, elles sont

loin de distribuer autant de secours que ce charitable serviteur des pauvres en répandait à lui seul ; mais , malgré tant de causes d'infériorité , elles n'en aiment pas moins à marcher sur ses traces , à se régler sur ses exemples , et à obéir à ses maximes , parce qu'elles sont persuadées qu'en agissant ainsi , elles se conforment , dans l'étroite mesure de leurs forces , aux préceptes de Celui qui est *la voie , la vérité et la vie*.

RÈGLEMENT

AVEC

LES NOTES EXPLICATIVES

Décembre 1835.

Voici enfin le commencement d'organisation écrite que nous appelions de nos vœux. Elle s'est fait attendre longtemps, car il y a déjà quelques années que notre association existe. Mais ne fallait-il pas s'assurer que Dieu voulait qu'elle vécût avant de lui imprimer une forme d'existence? Ne fallait-il pas qu'elle fût assise, qu'elle sût ce que le Ciel demandait d'elle, qu'elle jugeât de ce qu'elle pouvait faire par ce qu'elle avait déjà fait, pour se donner des règles et se fixer des devoirs? Aujourd'hui nous n'aurons en quelque sorte qu'à traduire en règlement des usages suivis et aimés; c'est une garantie certaine que nos règles seront bien accueillies de tous et ne tomberont point en oubli.

Notre petite réunion portait d'abord le titre de *Conférence de Charité de Saint-Vincent-de-Paul*; ce fut son nom dès le

commencement, et pour ne pas oublier les circonstances de son origine, que personne en particulier ne peut se rappeler. Quelques-uns de nous, en se livrant à la défense des dogmes de la religion dans les discussions alors fort orageuses des sociétés littéraires, pensèrent que ce n'était pas assez de parler, qu'il fallait aussi agir; de là, les œuvres de charité auxquelles ils s'adonnèrent, de là la *Conférence de Charité*.

Devenus nombreux, et obligés de nous diviser en sections, plusieurs d'entre nous, d'ailleurs, désirant se réunir dans d'autres villes où désormais ils se voyaient obligés de résider, le nom de *Conférence* est resté à chacune des sections, qui toutes sont comprises sous la dénomination commune de *Société de Saint-Vincent-de-Paul*.

Nous éviterons de donner jamais à notre œuvre le nom d'aucun de ses membres, quelques services qu'il soit censé lui avoir rendus, ou des locaux dans lesquels elle s'assemble, de peur que nous ne nous accoutumions à la regarder comme la chose de l'homme; les œuvres chrétiennes n'appartiennent qu'à Dieu, qui est l'auteur de tout bien.

C'est un mouvement de piété chrétienne qui nous a réunis; c'est pourquoi nous ne cherchons pas ailleurs que dans l'esprit de la religion, dans les exemples et les paroles de Notre-Seigneur, dans les enseignements de l'Église et la vie des Saints, les règles

de notre conduite; c'est pourquoi nous nous sommes placés sous le patronage de la sainte Vierge et de saint Vincent de Paul, auxquels nous vouons un culte particulier et dont nous nous efforçons de suivre les traces.

Jésus-Christ a voulu d'abord pratiquer ce qu'il devait ensuite enseigner aux hommes : *cœpit facere et docere*; notre désir est d'imiter, suivant nos faibles forces, ce divin modèle. La fin de la Conférence est donc : 1° de maintenir ses membres par des exemples et des conseils mutuels, dans la pratique d'une vie chrétienne; 2° de visiter les pauvres à domicile, de leur porter des secours en nature, de leur donner aussi des consolations religieuses, nous souvenant de ces paroles de notre Maître : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei*; 3° de nous appliquer, selon nos facultés et le temps que nous en avons, à l'instruction élémentaire et chrétienne des enfants pauvres, soit libres, soit prisonniers : ce que nous aurons fait pour le plus petit d'entre nos frères, Jésus-Christ nous a promis qu'il se le tiendra pour fait à lui-même; 4° de répandre des livres moraux et religieux; 5° de nous prêter à toutes sortes d'autres œuvres charitables auxquelles pourraient suffire nos ressources, qui ne contrarieraient pas le but premier de la Société et pour lesquelles elle provoquerait notre concours.

La *Société de charité* se compose de membres actifs et d'autres qui ne peuvent vaquer aux œuvres auxquelles elle se livre. Ces derniers aident au moins les premiers de leurs démarches et de leur influence; ils remplacent, par leurs offrandes et par leurs prières, la coopération réelle à laquelle ils sont forcés de renoncer.

La *Société de charité* doit s'appliquer à acquérir et à pratiquer toutes les vertus; il en est pourtant quelques-unes qui conviennent davantage à ses membres pour l'accomplissement des fonctions charitables dont ils se chargent; il faut mettre de ce nombre l'abnégation de soi-même, la prudence chrétienne, un amour efficace du prochain, le zèle du salut des âmes, la mansuétude du cœur et des paroles, et surtout l'esprit de fraternité. Ils doivent, par conséquent, méditer les maximes évangéliques qui recommandent ces vertus, et en faire la règle de leur vie. C'est pourquoi il convient de rappeler ici ces maximes et de leur donner quelques développements applicables à notre œuvre.

1° Il faut entendre par *abnégation de soi-même* le détachement de son propre sens, sans lequel aucune association n'est durable. L'homme amoureux de ses pensées tient en dédain celles des autres; le mépris de ses frères, loin d'unir, engendre la division. Nous acquiescerons donc volontiers à l'avis des autres, et nous ne serons pas contristés quand nos propositions ne

seront point accueillies. Notre bienveillance mutuelle sera du fond du cœur et sans bornes.

Nous éviterons également tout esprit de contention avec les pauvres; nous ne nous tiendrons point pour offensés s'ils ne se rendent point à nos conseils; nous n'essayerons pas de les leur faire accepter d'autorité et avec commandement; nous nous contenterons de proposer ce qui est bien, d'exhorter vivement à sa pratique, laissant à Dieu le soin de faire fructifier nos paroles, si c'est sa volonté.

2° *La prudence chrétienne.* Parmi les pauvres, les uns ont le bonheur d'être chrétiens, d'autres sont indifférents, plusieurs même impies. Nous ne devons pas les repousser, même dans ce dernier cas; mais notre langage doit être différent suivant les dispositions de ceux à qui nous nous adressons, nous souvenant que Jésus-Christ recommande à ses disciples d'unir la prudence du serpent à la simplicité de la colombe. Le bienfait ouvre les âmes à la confiance; c'est donc par l'aumône corporelle que nous nous préparons les voies à l'aumône spirituelle. Saint Vincent de Paul recommandait souvent de n'essayer celle-ci qu'après avoir prodigué celle-là. Les pauvres sont encore de différents sexes. Comme la Société de charité se compose surtout de jeunes gens, ils n'oublieront jamais qu'ils n'ont pas de mission auprès des personnes d'un autre sexe, si elles sont jeunes, de peur qu'ils ne trouvent

leur propre ruine en voulant procurer le salut aux autres ; il faut d'ailleurs éviter l'apparence même du mal, et tout ce qui pourrait scandaliser les faibles.

3° *L'amour du prochain et le zèle du salut des âmes.* C'est toute la Conférence de charité ; celui qui ne serait point animé de ce double sentiment, qui se confond en un seul chez un chrétien, ne devrait pas en faire partie. Nous ne murmurerons jamais des démarches, des fatigues, des rebuts même auxquels l'exercice de la charité nous condamnera. Nous nous sommes exposés à tout cela, en nous associant pour le service du prochain. Nous ne regretterons pas davantage les sacrifices pécuniaires que nous ferons à notre œuvre, nous estimant heureux d'offrir quelque chose à Jésus-Christ dans la personne des pauvres, de pouvoir apporter quelque soulagement à ses membres souffrants. Nous ferons ces sacrifices avec un entier abandon, et nous n'estimerons pas qu'on doive accorder privilège, dans la distribution des secours, aux pauvres que nous avons adoptés, parce que nous présumerions avoir contribué à la masse commune pour une part plus large que d'autres.

4° Notre divin modèle a été doux et humble de cœur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde...* ; et notre patron, saint Vincent de Paul, n'a eu rien tant à cœur que la *mansuétude et l'humilité*, qui sont insépa-

rables. Nous serons entre nous pleins d'égards et de prévenances : nous le serons également envers les pauvres que nous visitons. On n'a puissance sur les âmes que par la douceur : *Beati mites, quia possidebunt terram*. C'est surtout quand il s'agit de donner des conseils, d'exhorter à la fuite du mal et à la pratique du bien, que l'esprit de douceur et d'humilité est nécessaire. Sans douceur, le zèle du salut des âmes est un navire sans voiles.

5° Ce qui achèvera de rendre la Société de charité bonne à ses membres et édifiante pour les autres, c'est l'*esprit de fraternité*. Fidèles aux recommandations de notre divin Maître et de son apôtre de prédilection, nous nous aimerons les uns les autres. Nous nous aimerons maintenant et toujours, de près et de loin, d'une Conférence à une autre Conférence, d'une ville à l'autre, d'un pays à un autre pays. Cette amitié nous rendra facile le support de nos défauts réciproques ; nous ne croirons le mal de nos frères qu'avec regret et lorsque nous ne pourrons nous refuser à l'évidence des faits.

Alors, pour nous conformer à la volonté de celui qui a commis à chacun la garde de son prochain, *unicuique mandavit Deus de proximo suo*, alors, en esprit de charité, et avec toutes les effusions d'une amitié sincère, nous avertirons ou nous ferons avertir notre frère chancelant ou tombé ; nous l'aiderons à s'affermir dans le bien ou à se relever de sa chute. Si quelque membre de la

Conférence devient malade, ses confrères le visiteront, le garderont, s'il y a lieu, lui adouciront les ennuis de la convalescence; si la maladie était dangereuse, ils s'empresseraient de lui faire recevoir les sacrements; en un mot, les peines et les joies de chacun de nous seront communes à tous, suivant le conseil de l'Apôtre, qui nous dit de pleurer avec ceux qui pleurent, de nous réjouir avec ceux qui se réjouissent. L'union des membres de la Conférence de charité de Saint-Vincent-de-Paul sera citée comme un modèle d'amitié chrétienne, d'une amitié plus forte que la mort; car nous nous souviendrons souvent devant Dieu de ceux de nos frères que nous aurons perdus.

Ce sentiment, qui fera parmi nous de tous les cœurs un seul cœur, de toutes les âmes une seule âme, *cor unum et anima una*, nous rendra chère notre petite société fraternelle; nous la bénirons à cause du bien, quelque minime qu'il soit, qu'elle nous a mis à même de faire; nous l'aimerons tendrement, et même d'une affection plus grande que toute autre œuvre semblable, non à cause de son excellence et par orgueil, mais comme des enfants bien élevés aiment une mère pauvre et difforme, plus que toutes les autres femmes, quelque remarquables qu'elles soient par leurs richesses et par leurs grâces.

Quelques autres conséquences des maximes précédemment exposées.

Un des vices les plus opposés à la charité et à l'humilité chrétiennes, c'est l'envie. Nous nous en garderons non seulement les uns à l'égard des autres, mais encore à l'égard d'autres sociétés ayant, comme la nôtre, pour but le soulagement du prochain. Nous appellerons de nos vœux et nous verrons avec bonheur leur prospérité et le bien qu'elles feront; nous nous réjouirons si des frères nouveaux nous viennent, si des sociétés existantes s'unissent à nous, puisqu'il en résultera un plus grand bien; mais nous verrons sans jalousie que des amis chrétiens se donnent à d'autres, que d'autres sociétés fassent l'œuvre de Dieu à leur manière et indépendamment de nous. Nous n'aurons qu'un désir, c'est que tout le monde se mette à faire le bien, à secourir ceux qui souffrent : *quis tribuat ut omnis populus prophetet?* Il y a plus; quoique nous aimions davantage notre petite association, nous l'estimerons toujours moins excellente que les autres; nous ne verrons en elle, comme elle est, en effet, qu'une œuvre formée par on ne sait qui, ni comment, née d'hier, et qui peut mourir demain.

Le même esprit nous portera à désirer de voir les charges de la Société confiées à d'autres plutôt qu'à nous-mêmes.

Nous nous souviendrons sans cesse que nous ne sommes que des laïques, et, la

plupart, des jeunes gens, sans mission pour enseigner les autres. Nous aurons donc, sous ce rapport et tous autres, la plus grande déférence pour les conseils qui nous seraient donnés par la Société et par ses chefs; nous suivrons surtout avec docilité la direction que les supérieurs ecclésiastiques peuvent juger à propos de nous donner. Saint Vincent de Paul voulait que ses disciples n'entreprissent aucun bien sans s'être assuré l'assentiment et avoir reçu la bénédiction des pasteurs locaux. Nous ne ferons non plus jamais rien de nouveau et d'important, dans une juridiction ecclésiastique, sans prendre l'avis de celui qui en est revêtu; nous ne ferons rien malgré l'autorité spirituelle, estimant un mal le bien que nous essayerions contrairement à sa pensée. Nous étendrons jusqu'à un certain point cette déférence aux Sœurs et même aux laïques qui auraient des offices de charité à remplir envers ceux que nous voulons aussi secourir, tenant à honneur d'être réputés les moindres d'entre nos frères, de n'être que les serviteurs et les instruments des autres auprès des pauvres. Enfin, parmi nous, les plus jeunes auront de la déférence pour les plus âgés, les membres nouvellement admis pour ceux qui sont plus anciens.

Nous sommes les dispensateurs des dons de Dieu, qui est le Père commun des hommes, qui fait luire son soleil pour tous. Notre amour du prochain sera donc sans

acception de personnes : le titre des pauvres à notre commisération sera leur pauvreté même, nous ne nous informerons pas s'ils appartiennent à un parti. Jésus-Christ est venu pour affranchir et sauver tous les hommes, les Grecs aussi bien que les Juifs. les Barbares comme les Romains. Nous ne distinguerons pas plus que lui entre ceux que visitent la souffrance et la misère. Toutefois saint Paul recommande aux chrétiens de venir d'abord en aide à leurs frères dans la foi, *ad domesticos fidei*; nous témoignerons donc un intérêt spécial aux malheureux qui ont le bonheur d'être chrétiens, et qui honorent ce titre par les vertus que la religion commande de pratiquer.

L'esprit de charité, en même temps que la prudence chrétienne, nous portera encore à bannir à jamais de nos réunions communes ou particulières les discussions politiques. Saint Vincent de Paul ne voulait pas que ses prêtres s'entretenissent même des différends qui arment les princes les uns contre les autres, des motifs de rivalité qui divisent les nations. A plus forte raison, ceux qui veulent se tenir unis et exercer un ministère de charité doivent-ils s'abstenir de se préoccuper des affections politiques qui poussent les partis les uns contre les autres, d'agiter entre eux les questions irritantes qui divisent le monde. Notre Société est toute de charité; la politique lui est tout à fait étrangère.

Un autre moyen efficace de maintenir

l'union parmi nous et d'y rendre durable l'amitié chrétienne qui en est le fondement et le charme, c'est de ne présenter, pour être admis dans la Société, que des candidats dignes de la confiance et de l'affection de nos frères. Ce peut être un bien pour quelqu'un de participer à nos exercices charitables; mais ce ne serait peut-être pas un bien pour la Société de le compter parmi ses membres. Avant donc de faire admettre un ami dans nos rangs, nous examinerons s'il est propre à resserrer les liens qui nous unissent, si sa douceur et ses manières chrétiennes doubleront le prix des faibles secours qu'il sera chargé de porter aux malheureux, si la stabilité de son caractère permet d'espérer qu'il persévérera dans ses généreuses résolutions. Ce choix des membres nouveaux est d'une grande importance; nous avons eu à déplore des défections; nous en avons encore, nous en aurons toujours; telle est la faiblesse humaine! Cependant la Société n'inspirera quelque confiance, ne sera propre à quelque bien, qu'autant que ses membres la rendront recommandable par toute leur vie et surtout par leur constance dans les actes de charité auxquels ils se livrent.

Un autre point non moins digne de fixer notre attention est la discrétion qui doit accompagner le zèle du salut des âmes. Toute ardeur n'est pas sainte, n'est pas avouée de Dieu. Tous les moments ne sont pas propices pour faire pénétrer dans les

cœurs des enseignements nouveaux et chrétiens; il faut savoir attendre l'heure de Dieu, savoir être patient comme lui-même; il faut souvent attendre des semaines entières avant de pouvoir placer avec profit une parole de morale et d'édification. Il ne faut surtout jamais nous rendre importuns sous ce rapport; nous ne sommes pas chargés du bien que nous ne pouvons faire. D'autre part, il ne faut pas nous décourager des résultats peu apparents de notre mission; Dieu ne veut pas peut-être que nous soyons témoins des effets heureux qu'auront enfin produits nos efforts et nos sacrifices. Notre charité aurait moins de mérite et nous exposerait à la vaine gloire, si nous la voyions toujours couronnée de succès.

Il faut que la prudence chrétienne ne nous abandonne jamais dans le ministère que nous remplissons auprès des pauvres. Malheureusement, et surtout dans les grandes villes, les pauvres sont quelquefois industrieux à déguiser les ressources qu'ils peuvent avoir par eux-mêmes et à appeler ainsi sur eux une attention et des secours qui doivent être partagés avec d'autres. Sans s'armer d'une défiance injurieuse pour eux, il faut donc de la circonspection : il n'est pas sage de croire absolument à leur première déclaration. C'est pourquoi nous avons coutume et nous continuerons de prendre des renseignements sur nos pauvres auprès des Sœurs de Charité, des curés de paroisse et de toutes autres per-

sonnes à même de nous faire bien connaître leur état. Il faut que nous soyons prévoyants pour les pauvres qui le sont rarement, si nous voulons être vraiment leur providence ! Nous leur présenterons donc une existence soutenue par les secours de la charité comme bien précaire ; nous les porterons à s'ingénier pour gagner eux-mêmes leur vie ; nous leur indiquerons les moyens de travail, nous les aiderons à en obtenir. S'ils sont malades ou hors d'état de travailler, nous seconderons leurs démarches pour arriver aux asiles qui sont établis pour les vieillards, les infirmes et les malades.

Enfin, nous ne rougirons pas de donner des aumônes modiques ; ce qui est peu aux yeux des riches est beaucoup aux yeux de ceux qui n'ont rien. La modicité des aumônes est une des conditions de notre existence : nous n'avons d'autre ressource ordinaire que les offrandes volontaires de chacun de nous ; elles ne sauraient suffire à des charités considérables ; notre tendre intérêt, nos égards mêmes donneront à nos secours la valeur qu'ils n'ont pas par eux-mêmes.

Il convient maintenant de poser quelques règles, de relater quelques usages déjà suivis par nous. D'autres usages deviendront peut-être nécessaires. Mais les règles présentes, les usages actuels suffiront à éclairer notre marche à l'avenir.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES

Art. 1^{er}. La Société de Saint-Vincent-de-Paul reçoit dans son sein tous les jeunes gens chrétiens qui veulent s'unir de prières et participer aux mêmes œuvres de charité, en quelque pays qu'ils se trouvent.

Cet article , qui a pour objet d'exposer le but et la nature de la Société , contient plusieurs points de la plus haute importance.

D'abord, il rappelle que la Société de Saint-Vincent-de-Paul a été fondée *par les jeunes gens et pour eux*; c'est afin de les préserver des périls de toute espèce qui les environnent au début de leur carrière que les Conférences se sont organisées; et si, plus tard, des hommes d'un âge plus avancé sont venus se joindre à eux et leur apporter le tribut de leur expérience, il ne faut pas moins se souvenir du but premier de la Société, et chercher à y attirer, autant que possible, les jeunes gens, surtout ceux qui, loin de leur famille, ont besoin d'un pieux entourage pour persévérer dans le bien. (Circulaire du 1^{er} novembre 1851.)

Il résulte encore de cet article que les Conférences sont uniquement destinées aux hommes, que les dames n'en peuvent faire partie, ni comme membres actifs ni comme membres honoraires. Par une conséquence toute naturelle, les OEuvres des dames, quoique fondées sur un règlement analogue

à celui des hommes, ne peuvent être agréées à la Société. Les Conférences peuvent avoir avec elles des rapports de charité, recueillir les pauvres qu'elles leur recommandent, et en recommander à leur tour; mais elles doivent conserver à part leur direction, leurs ressources, leurs réunions. — On verra plus loin que les dames peuvent être bienfaitrices de la Société, et, à ce titre, avoir part à de nombreuses indulgences.

L'article ajoute que les membres doivent être *chrétiens*, et l'article 18 le confirme en ajoutant que « chaque membre doit veiller
« à n'introduire au sein de la Société que
« des personnes qui puissent édifier les
« autres ou être édifiées par elles, et qui
« s'efforcent d'aimer leurs collègues et leurs
« pauvres comme des frères. » Le Conseil général, interprète du Règlement, a toujours entendu que cette condition ne pouvait être considérée comme remplie que chez des hommes chrétiens, non seulement par le cœur, mais par la pratique, accomplissant sans faiblesse tous les devoirs prescrits par l'Église, et spécialement le devoir pascal. On peut, à ce sujet, consulter presque toutes les circulaires, et, en particulier, celles des 14 juillet 1841 et 31 mai 1846. Le bon sens, d'ailleurs, le prouve d'une manière évidente. L'un des buts de la Société étant de rendre les pauvres plus chrétiens, comment y parvenir si on ne l'est soi-même, et comment

recommander des devoirs dont on s'affranchit?

Il est de plus à remarquer que le but premier que la Société propose à ses membres, c'est leur propre édification. S'ils se rassemblent, s'ils visitent les pauvres, c'est surtout pour se rendre meilleurs en *s'unissant de prières*. Le but des Conférences n'est donc pas en première ligne le soulagement certainement très louable, mais purement humain, des misères des pauvres, c'est le zèle pour le salut des âmes, et avant tout pour celles des membres. Ce point ne doit jamais être oublié, car il en ressort de nombreuses conséquences, spécialement dans le choix des œuvres entreprises par les Conférences, et qui doivent tendre toutes à la sanctification de leurs membres.

Cependant, si les œuvres de charité ne sont pas le but premier de la Société, elles sont le moyen principal dont on se sert pour atteindre ce but. Il y a des OŒuvres qui tendent à la sanctification de leurs membres comme les congrégations pieuses, par des prières fréquentes et prolongées; il y en a d'autres qui y travaillent par des exercices de charité et de pénitence unis à la prière, comme les tiers-ordres; la Société de Saint-Vincent-de-Paul ne vise point si haut; elle n'aspire point à être une congrégation, une confrérie, un tiers-ordre; elle est seulement une réunion pieuse de chrétiens qui veulent mettre leur vie et leurs mœurs sous l'abri de la charité. Ce

serait dénaturer son caractère et son institution que de vouloir lui demander davantage.

Le Conseil général a été plusieurs fois consulté pour savoir s'il convenait d'admettre comme membres des personnes qui ne fussent pas au-dessus du besoin. Il a toujours répondu par la négative. (Voir la circulaire du 14 juillet 1841.) Sans doute, il n'est pas nécessaire d'être favorisé de la fortune pour faire partie de la Société : on doit beaucoup considérer à ce sujet le milieu dans lequel la Conférence accomplit ses œuvres. Les conditions, par exemple, ne peuvent pas être absolument les mêmes dans une pauvre campagne que dans une grande ville; mais il importe toujours que le membre soit en mesure de secourir les pauvres dans quelque minime proportion que ce soit, et n'ait jamais besoin d'être personnellement secouru. Tout le monde comprend les inconvénients qui pourraient résulter de l'usage contraire.

Les derniers mots de l'article qui nous occupe, *en quelque pays qu'ils se trouvent*, ajoutent un nouveau trait bien essentiel de la Société, c'est son universalité. Profondément unie à l'Église, elle aspire à la servir partout et toujours, sans distinction de race et de pays, sans différence de langue et de législation. Si quelque chose peut unir les hommes par le lien à la fois le plus fort et le plus innocent, c'est très certainement la charité, cette éternelle

suavité des anges et des hommes, comme disait saint Vincent de Paul.

Art. 2. Aucune œuvre de charité ne doit être regardée comme étrangère à la Société, quoique celle-ci ait plus spécialement pour but la visite des familles pauvres. Ainsi, les membres de la Société saisissent les occasions de porter des consolations aux malades et aux prisonniers, de l'instruction aux enfants pauvres, abandonnés ou détenus, des secours religieux à ceux qui en manquent au moment de la mort.

Ici se présente une application du principe posé plus haut : à savoir, que la Société a avant tout pour but la sanctification de ses membres. Si, en effet, la visite des familles pauvres est son œuvre plus spéciale et même fondamentale, c'est parce qu'elle est l'œuvre la plus utile à l'édification de ses membres et le plus à leur portée. Il est certes très méritoire de patronner les enfants, de faciliter le mariage des pauvres, mais il n'y a pas dans l'exercice de ces œuvres le même effet pratique *pour les membres* que dans la visite du pauvre dans son grenier, dans sa cave, dans sa chaumière. Pour arriver à ces œuvres, il faut en quelque sorte avoir passé par la visite des pauvres; autrement on y trouve d'insurmontables écueils, ne fût-ce que celui de l'inexpérience, et on s'en dégoûte, soit parce qu'on y échoue, soit parce qu'elles absorbent trop de temps. La visite des pauvres, au contraire, attache, captive, parce qu'elle a toujours un effet immédiat,

celui du soulagement matériel : elle est facile à pratiquer et demande peu de temps. A tous ces titres, elle devait devenir l'œuvre privilégiée d'une Société composée d'hommes vivant dans le monde et ayant de nombreuses occupations ; c'est pourquoi les circulaires la recommandent sans cesse.

Il est bon aussi de remarquer que, si aucune œuvre de la charité ne doit être regardée comme étrangère à la Société, on a toujours compris cette phrase avec cette réserve, que *l'œuvre conviendrait au caractère spécial de la Société*. Aussi a-t-on constamment regardé comme une règle impérieuse de ne pas s'occuper des œuvres concernant les femmes, surtout celles qui sont jeunes et qui vivent seules. La Société en laisse le soin, ainsi que le patronage des écoles de petites filles, aux Sociétés de dames ou au zèle infatigable de messieurs les curés. — De plus, on ne doit jamais oublier, dans l'entreprise des œuvres nouvelles, les règles de la prudence. Il est bon, très bon, que chaque Conférence s'efforce d'en ajouter une de plus à celle qu'elle pratique ; mais il faut pour cela qu'elle marche sans précipitation, et lorsqu'elle a les forces nécessaires. Pas de mollesse sans doute, mais aussi pas de choses faites à la légère, telle doit être la règle.

Art. 3. Lorsque, dans une ville, plusieurs jeunes gens font partie de la Société, ils se réunissent afin de s'exciter mutuellement à la pratique du

bien. Cette réunion prend le nom de Conférence, qui est celui sous lequel la Société a commencé à exister.

La circulaire du 1^{er} décembre 1842, rappelant l'origine du nom de Conférences donné à nos réunions, et qui est celui usité à Paris pour les réunions littéraires de jeunes gens, insiste très vivement pour que, dans la Société, on s'occupe exclusivement de pratiquer la charité, au lieu de discuter des systèmes pour le soulagement des pauvres. Il est très utile de rappeler ici ce passage, qui signale un des points essentiels de notre organisation :

« Nous n'avons pas charge de nous enseigner par des discours, mais de nous édifier par des exemples mutuels. De grâce, ne laissons point pénétrer chez nous l'esprit de discussion, les habitudes de tribune. Nous n'entendons pas blâmer cet esprit en lui-même : la discussion est bonne et nécessaire, appliquée dans les lieux et aux objets qui la requièrent ; mais notre Société est une Société d'action ; elle doit faire beaucoup et parler peu. Laissons à nos fonctionnaires, à nos Conseils, la pénible charge de discuter ce qui est susceptible de discussion ; que nos Conférences en masse gardent le soin consolant des bonnes œuvres. »

Toute Conférence qui désire se faire admettre dans la Société doit demander son agrégation au Conseil général, joindre à sa demande la liste de ses membres, l'exposé

de ses premiers travaux, ainsi que la date de sa fondation et la disposition où elle est de se conformer aux règles et usages de la Société. Cette demande est transmise directement, si la Conférence est dans une ville où il n'existe ni Conseil particulier, ni Conseil central ou supérieur; dans le cas contraire, elle est transmise par le Conseil compétent, qui donne un avis favorable ou défavorable.

Le Conseil général prononce, s'il y a lieu, l'agrégation. Par le seul fait de cette agrégation, la Conférence nouvelle participe aux indulgences accordées par le Saint-Siège. Elle en serait privée sans l'accomplissement de cette formalité, qui est indispensable.

Rien, au surplus, n'est plus utile que cette organisation. S'il n'y avait pas unité dans les agrégations, la Société serait bien vite exposée à être une agglomération d'associations différentes, sans esprit commun, n'ayant d'identité que par le nom, et où l'œil le plus exercé serait dans l'impossibilité de reconnaître des sœurs. L'avis des divers Conseils locaux, lorsqu'il y a lieu, est aussi une précaution utile, parce qu'il garantit au Conseil général la bonne organisation intime des Conférences nouvelles, qu'on ne peut connaître que sur les lieux.

Art. 4. § 1^{er}. Lorsque, dans une ville, plusieurs Conférences sont établies, elles se distinguent entre elles par le nom de la paroisse sur laquelle leurs membres se rassemblent.

§ 2. Elles sont unies par un Conseil particulier qui prend le nom de la ville où il est établi.

Le principe posé par l'article 4 de la dénomination paroissiale donnée aux Conférences est une conséquence du caractère essentiellement catholique de la Société. Fille soumise de l'Eglise, elle s'attache, autant que possible, à son indestructible hiérarchie.

Art. 5. Toutes les Conférences de la Société sont unies par un Conseil général.

C'est ici le lieu d'exposer en peu de mots l'organisation de la Société.

A sa base, les Conférences, qui s'occupent d'œuvres pratiques.

Au-dessus des Conférences, quand il y en a plusieurs dans la même ville, un Conseil particulier dont on verra plus bas la composition.

Au-dessus du Conseil particulier comme des Conférences isolées, soit un Conseil central, soit un Conseil supérieur, embrassant dans sa circonscription les Conférences d'un ou plusieurs diocèses ou d'un pays tout entier.

Enfin, un Conseil général, centre de toute la Société, lui servant de lien, de moyen d'unité, et consacrant le temps et le zèle de ses membres aux intérêts communs.

De la sorte, chaque Conférence n'est pas isolée et ne compose pas un tout à elle seule. Elle n'a pas à se former ses règlements, ses traditions, sans prendre conseil de per-

sonne; au contraire elle fait partie d'une grande Société, entre les membres de laquelle il y a unité de cœur, d'esprit, d'usages; elle s'appuie sur l'expérience des autres Conférences, sur l'avis éclairé de ces divers Conseils, et, tout en conservant pour la pratique de ses œuvres, la plus grande liberté d'action, elle participe à une direction commune et adoptée par tous.

Est-il besoin d'ajouter que l'autorité des divers Conseils, depuis le Conseil particulier jusqu'au Conseil général, n'est réelle que parce qu'elle est spontanément acceptée, et que la persuasion, le bon exemple sont les moyens les plus sûrs, pour ne pas dire les seuls, du maintien de leur autorité? L'Eglise, cependant, a voulu fortifier encore ces liens de la manière la plus solide pour les chrétiens, en accordant des indulgences très précieuses aux Conférences et Conseils institués par le Conseil général. C'est l'objet des deux Brefs des 10 janvier et 12 août 1845.

CHAPITRE PREMIER

DES CONFÉRENCES.

Art. 6. Les conférences s'assemblent aux jours et heures qu'elles ont fixés.

La plus entière latitude appartient à ce sujet aux Conférences; car rien n'est plus variable que les convenances des localités diverses, et il importe grandement que l'on fasse choix du jour qui est le plus com-

mode au grand nombre; autrement les séances courent risque d'être peu fréquentées, et par suite le zèle et la charité se ralentissent.

C'est toutefois l'occasion de préciser un point auquel le Conseil général attache un grand intérêt, c'est-à-dire la périodicité hebdomadaire des réunions. Comme le Règlement ne rappelle pas expressément cette périodicité, quelquefois on en a inféré qu'on pouvait ne se réunir que tous les quinze jours ou tous les mois. Sauf les Conférences des campagnes, où, à raison de l'éloignement, de la difficulté des chemins et de diverses circonstances locales, une réunion de tous les huit jours serait parfois trop pénible, le Conseil général n'a cessé d'exhorter les Conférences à se réunir tous les huit jours, comme cela a été de règle dès le commencement de la Société, et comme cela se pratique presque partout. Le but de nos réunions est, comme il a été dit plus haut, de former avant tout entre nos membres des relations chrétiennes et de les fortifier dans la piété, par le bon exemple mutuel. Or, une séance par quinzaine, et encore plus par mois, est insuffisante pour un tel résultat, lorsque surtout il faut en défalquer les absences plus ou moins nombreuses que les maladies, les affaires, les voyages ne peuvent manquer d'imposer aux membres. Il en résulte qu'à la fin de l'année on s'est à peine vu, à peine connu, et on peut rester de longues années

ainsi, sans qu'il se forme entre les membres l'intimité chrétienne que la Société a en vue. Aussi, les Conférences où les réunions sont éloignées sont plus froides et plus languissantes. Dans les autres, au contraire, on s'affectionne davantage à ses confrères et à l'œuvre commune, parce qu'on y revient plus souvent; et on y assiste plus assidûment, parce que cette assiduité entre plus dans les habitudes, et parce qu'on s'y plaît davantage. De plus, les intérêts des pauvres sont mieux soignés lorsqu'on se réunit tous les huit jours pour s'en occuper, et la caisse de la Conférence est mieux garnie, parce que la quête, reproduite plus souvent, devient forcément plus abondante. Les plus fortes raisons militent donc en faveur de la réunion hebdomadaire, et il est à désirer qu'elle soit la règle sans aucune exception pour les villes. Mais lors même qu'une dérogation est nécessaire, comme dans certaines campagnes, il importe de remarquer que la visite des pauvres doit toujours être hebdomadaire. Sans une visite faite au moins une fois la semaine, il serait presque impossible de suivre les besoins des pauvres et d'acquérir sur eux une salubre influence pour l'amélioration de leurs mœurs.

Art. 7. Elles s'efforcent de correspondre entre elles afin de s'édifier, de se recommander au besoin, soit les membres mêmes de la Société, soit d'autres jeunes gens, soit les familles pauvres qui changent de résidence.

L'habitude des relations fréquentes de Conférence à Conférence est une de celles qui ont le plus contribué au développement de la Société, et qu'on doit le plus chercher à maintenir. La correspondance sera peut-être moins intime avec les progrès de la Société, qu'au temps où elle s'échangeait entre sept ou huit Conférences formées par des personnes qui se connaissaient toutes; mais elle ne doit pas avoir moins de cordialité et d'abandon, parce que, comme on l'a dit, la Société de Saint-Vincent-de-Paul est une amitié toute faite, et qu'en y entrant on entre comme dans une famille bien unie. C'est, du reste, pour favoriser ces communications familières que la Société s'est subdivisée comme on l'a fait voir plus haut. Les Conférences, en formant des groupes par Conseils centraux, par Conseils supérieurs, doivent penser que ce n'est pas, tant s'en faut, pour se séparer du centre commun et unique, qui est le Conseil général, mais pour se rapprocher les unes des autres; car, entre tant de Conférences répandues dans tout le monde, l'intimité est impossible en fait, et il ne peut y avoir que l'occasion de rapports fort rares; mais entre vingt ou trente Conférences voisines les unes des autres, ces rapports doivent être aussi fréquents qu'ils sont faciles.

L'objet de la correspondance est avant tout de s'édifier, de se faire connaître mutuellement le bien dont on est témoin; par là, les heureuses innovations du zèle ne restent pas isolées et se propagent; les œu-

vres se généralisent et se multiplient par cela même. C'est encore un point capital dans la Société de Saint-Vincent-de-Paul parce que ce qui manque le plus au bien, ce n'est pas d'être pratiqué par celui-ci ou par celui-là, c'est d'être connu de tous, afin d'être appliqué par tous ceux qui le veulent. Ces communications s'effectuent, tantôt par des visites de membres, tantôt par des rapports imprimés, ou bien encore par les circulaires, le Rapport général et le Bulletin mensuel de la Société. Il va de soi que toutes ces communications doivent être simples, modestes, et ne jamais devenir, ni pour les membres, ni pour la Société, un sujet de tirer une vaine gloire du peu de bien qui est fait. Saint Vincent de Paul voulait que ses missionnaires prêchassent simplement et ne se prêchassent pas eux-mêmes, comme il disait; à plus forte raison aurait-il eu horreur de voir ceux de ses disciples, qui sont les derniers venus et les moins zélés, se glorifier pour quelques œuvres fort minimes.

En outre, les relations de Conférence à Conférence ont pour but la recommandation des jeunes gens qui quittent leur famille pour se fixer dans une ville où la Société existe. Rien n'est plus utile que cet usage. Combien de jeunes gens quittent la maison paternelle disposés à rester purs, chastes, religieux! Combien l'ont promis à leur mère et se le sont promis à eux-mêmes! Cependant, à peine sont-ils établis

dans leur nouvelle résidence, qu'ils perdent toute habitude de piété et tombent dans une honteuse débauche! La faute en est surtout à l'isolement dans lequel ils se trouvent de tout compagnon pieux, de tout conseil chrétien; fortifiés par l'exemple, ils se seraient soutenus; livrés à eux-mêmes, ils tombent misérablement. Donner à ces jeunes gens, encore chrétiens, un appui solide en leur procurant, dans le sein de la Conférence, de bonnes et profitables relations, leur prodiguer des encouragements, hélas! trop nécessaires, quel service n'est-ce donc pas pour la religion, pour leurs familles et pour eux-mêmes! Les Conférences sont engagées à y bien penser, afin de n'oublier jamais de recommander aux autres Conférences ceux de leurs membres qui partent, afin d'accueillir avec le plus grand empressement les jeunes gens qui se présentent munis de recommandations semblables, et afin surtout de les environner de ces égards et de ces précautions dont chaque père voudrait voir entourer son fils.

Quant aux pauvres qui changent de domicile, c'est aussi une très louable coutume que de se les recommander mutuellement; de cette façon, le bien commencé dans une ville peut être achevé dans une autre; seulement, il faut bien prendre garde que le déplacement des pauvres ne se fasse pas à la légère et sans but sérieux, comme cela arrive trop souvent.

Il ne faut pas non plus négliger de recommander les ouvriers qui voyagent pour se perfectionner dans leur état, afin qu'on les place, autant que possible, dans de bonnes maisons et chez des patrons honnêtes et chrétiens.

§ 1^{er}. *Organisation des Conférences.*

Art. 8. § 1^{er}. Chaque Conférence s'administre par un Président, un ou plusieurs Vice-Présidents, un Secrétaire, un Trésorier, qui forment le Bureau de la Conférence.

§ 2. Il y a aussi, dans chaque Conférence, suivant les besoins du service, un bibliothécaire, un gardien du vestiaire ou tout autre fonctionnaire.

L'article 8 énumère les divers fonctionnaires des Conférences et il les distingue en deux catégories : ceux qui forment le Bureau et auxquels appartient plus particulièrement la direction de la Conférence et ceux qui remplissent certaines fonctions accessoires.

Le Bureau de la Conférence a, dans la pratique, une importance très grande, surtout dans les Conférences qui ne dépendent pas d'un Conseil particulier. Il a à étudier les questions principales qui se rattachent à la marche de la Conférence, à préparer les solutions qui lui seront soumises, afin d'éclairer ses décisions et d'abréger les discussions. Quoique le Règlement ne l'indique pas, il est à désirer que les réunions du Bureau soient assez fréquentes pour qu'elles

aient une efficacité réelle; mais il est nécessaire de remarquer que, dans l'esprit du Règlement, le Bureau n'a qu'à préparer les décisions soumises à la Conférence, à étudier les projets, et que c'est à la Conférence elle-même à décider, principalement dans les villes où il n'existe pas de Conseil particulier. Agir autrement serait annuler souvent la vie positive de la Conférence et ôter de l'intérêt à ses réunions.

Art. 9. Le Président est élu par la Conférence. Les autres fonctionnaires sont nommés par le Président, de l'avis du Bureau. Toutefois, comme il est dit plus loin, dans les villes où il y a un Conseil de direction, les Présidents et Vice-Présidents des Conférences sont, ainsi que les autres membres qui le composent, nommés par le Président de ce Conseil.

Deux cas peuvent se présenter pour la nomination du président d'une Conférence : celui où il n'y a qu'une Conférence dans la ville, et celui où il y a un Conseil particulier servant de lien à plusieurs Conférences.

Dans le premier cas la Conférence élit son président elle-même, et il ne peut en être autrement. Il est à remarquer que cette élection n'est pas faite pour un temps limité, mais pour une durée indéfinie. Cette disposition a été parfois l'objet de critiques de la part de quelques Conférences; elles ont craint que, par là, il ne se perpétuât à la tête des Conférences des fonctionnaires dont les lumières ou le zèle ne répondraient

pas à ce qui est nécessaire ; que , par suite , la marche des conférences n'en fût entravée , et que les pauvres ne vinssent à en souffrir. Ces craintes ont certainement quelque fondement , mais le Conseil général les a toujours trouvées moins sérieuses que les inconvénients d'élections fréquentes. Il est rare d'abord qu'une élection annuelle , à moins d'être de pure forme , ne soit pas une cause d'une certaine agitation , et dans les temps de divisions politiques ou autres qu'on peut avoir à traverser , cette agitation peut nuire profondément à la paix intérieure de la Conférence ; il peut en outre , par suite des élections , se former au sein de la réunion la plus tranquille auparavant , des partis et de petites cabales ; il peut y naître des préférences et des antipathies , et rien n'est plus funeste dans une œuvre de charité. Puis l'esprit de conservation et de permanence n'est-il pas nécessaire pour la direction d'une œuvre quelconque , et si un président sait qu'il n'est nommé que pour un an , pourra-t-il aussi facilement entreprendre des œuvres de longue haleine : patronages d'apprentis , saintes-familles , etc. ? Peut-être son successeur dirigera-t-il la Conférence dans une autre voie , et ce sera dès lors pour lui une raison de ne rien essayer. Enfin , dans une œuvre chrétienne où les fonctions sont des charges et non des honneurs , *onera , non munera* , si un président entrave réellement les progrès de l'œuvre , n'y a-t-il pas mille moyens

de l'avertir charitablement? L'expérience de cinquante années a plusieurs fois appris que, sans blesser un confrère honorable, on peut ainsi l'amener à une retraite qui n'était pour lui qu'un repos depuis longtemps désiré. Par toutes ces raisons, le Conseil général a toujours combattu le système des élections annuelles, et grâce à la docilité que les Conférences ont pour ses avis, ce système n'a pas tardé à disparaître.

Les autres fonctionnaires du Bureau sont nommés, dans ces Conférences, par le Président, de l'avis du Bureau. Il a semblé que c'était le moyen de conserver plus d'unité dans la direction, et de ne pas trop multiplier les élections.

Dans le second cas, celui de plusieurs Conférences réunies par un Conseil particulier, la nomination des Présidents et des Vice-Présidents des Conférences appartient au Président de ce Conseil. L'article 31 dit que ces nominations doivent être faites par le Président, en prenant avis de son Conseil. Cette disposition a pour but de resserrer entre les diverses Conférences les liens de fraternité, et de maintenir, par une nomination émanant d'une autorité commune, l'unité d'esprit. Il peut arriver, en effet, que dans le sein de la même ville, il se manifeste entre les diverses Conférences des tendances divergentes; que l'une, par exemple, incline vers les allures d'une Confrérie, l'autre, vers les usages d'une société

de secours purement matériels ; que celle-ci soit trop sévère dans l'admission de ses membres, celle-là trop indulgente ; la nomination des Présidents des Conférences par le Président du Conseil tempère petit à petit et doucement toutes ces inégalités, et parvient, par des choix sagement concertés entre le Président et son Conseil, à fondre ces nuances dans un esprit commun, qui est celui de la Société. Enfin, il est plus facile d'étudier l'aptitude spéciale de tel ou tel candidat dans un Conseil où on cause en famille et où on est peu nombreux, que dans une Conférence où on est plus en public, et où toute objection à un choix proposé peut prendre l'apparence d'une personnalité.

Du reste quel que soit le mode de nomination du Président, on ne saurait trop insister sur l'importance de ce choix. Bien que le Président ne soit jamais dans la Conférence qu'une sorte de frère aîné, le *primus inter pares*, il est d'expérience que *tant vaut le Président, tant vaut la Conférence*. Pour qu'un Président remplisse convenablement sa mission, il faut donc voir, non pas tant s'il jouit d'une considération méritée dans le pays, s'il est riche, généreux, mais bien plutôt s'il a les qualités personnelles indispensables. Ainsi, avant tout, il faut qu'il ait le *loisir* de s'occuper de la Conférence, car une présidence honoraire est toujours infructueuse ; il faut qu'il ait le *zèle*, qui souvent fait bien des

loisirs, de l'*activité* d'esprit en même temps que de la *maturité de jugement*; qu'il ait l'*entente* des œuvres, afin de savoir surmonter toutes les difficultés que présente l'exercice de la charité au lieu de s'en effrayer; qu'il ait l'esprit de *conciliation* pour prévenir ou apaiser les différends, et enfin cette *piété*, cette *foi vive*, qui savent se communiquer et qui multiplient les forces parce qu'elles attirent les grâces de Dieu.

L'usage constant de la Société, sauf des dérogations exceptionnelles et presque toujours temporaires, a été de confier la présidence des Conférences à de simples fidèles. C'est ainsi que la Société s'est constituée et a été approuvée par le Saint-Siège; aussi le Conseil général a-t-il toujours regardé comme un devoir de n'admettre dans la Société que les Conférences dont le président est un laïque. Si des considérations exceptionnelles l'amènent à déroger à la règle, c'est toujours à la condition que le président ecclésiastique sera remplacé par un laïque dans un délai déterminé. Mais de ce que la présidence n'est point dévolue aux ecclésiastiques, il n'en résulte pas le moins du monde que ceux d'entre eux qui nous feraient l'honneur de s'asseoir dans nos rangs, non seulement comme membres d'honneur, mais comme membres actifs, n'y seraient pas reçus avec la plus grande reconnaissance. C'est ce point que la Circulaire du 31 mai 1846 traite de la manière la plus complète.

Art. 10. § 1^{er}. Le Président dirige la Conférence, reçoit et présente les propositions, fait les convocations, s'il y a lieu, surveille l'exécution des règlements et des décisions de la Société.

§ 2. En cas d'absence, il se fait remplacer par un Vice-Président.

Art. 11. § 1^{er}. Le Secrétaire dresse le procès-verbal des séances.

§ 2. Il tient registre des noms, professions et demeures des membres, de la date de leur réception, et du nom de ceux qui les ont présentés.

§ 3. Il tient une note exacte des familles visitées. Il prend les renseignements sur celles qui sont présentées, afin que la Conférence puisse, autant que possible, ne visiter que des familles dignes de son intérêt et de ses secours.

§ 4. Il inscrit les changements arrivés dans les familles ou dans les membres qui les visitent.

Le Président d'une Conférence en est l'âme en quelque sorte; il ne faut pas, toutefois, que, par excès de zèle, il absorbe l'activité de la Conférence dans sa propre activité. Il est bon qu'il voie et surveille tout ce qui se fait d'important et qu'il y participe, au moins par le conseil; mais il ne convient pas qu'il se surcharge et prenne à lui seul tout le fardeau, car il rendrait par là ses fonctions impossibles pour un successeur moins libre de son temps, et il annulerait le zèle des autres membres en le suppléant toujours.

Lorsque le Président est absent, surtout pour quelque temps, il doit être entendu que le Vice-Président a tous les pouvoirs et le *remplace complètement*. Une Conférence

ne peut chômer faute d'un membre, et c'est ce qui arriverait si on n'osait rien faire en l'absence du Président. C'est donc non seulement un *droit*, mais un *devoir de conscience* du Vice-Président de suppléer complètement le Président absent ou empêché, afin que, lorsque ce dernier reviendra, il ne trouve pas que tout a languï faute de lui.

Cette remarque ne concerne pas seulement les Conférences, elle est aussi applicable, à plus forte raison, aux Conseils particuliers, centraux, supérieurs, et par-dessus tout au Conseil général. Dans une œuvre, il faut toujours avoir l'œuvre en vue et non point les hommes.

Les fonctions du Secrétaire, quoique moins importantes que celles du Président, méritent cependant une mention spéciale; car si le Président a l'ensemble de la direction, le Secrétaire a le gouvernement du détail. De son exactitude ou de sa négligence dépendent en conséquence une foule de bonnes choses ou de petits tiraillements.

Ainsi, quand le Secrétaire fait défaut ou arrive tard, le procès-verbal n'est pas lu ou ne peut l'être au moment fixé par le Règlement qui, en fait, est le plus convenable. Lorsqu'il ne tient pas exactement note de la réception des membres, de celle des familles, du nom des visiteurs, il en résulte un désordre fâcheux : tantôt des familles, oubliées pendant longtemps, souf-

frent d'être délaissées; tantôt il s'en trouve d'autres qui reçoivent un double secours, et ces inexactitudes nuisent beaucoup à la bonne marche des séances.

Rien ne serait plus contraire aux usages d'une Société toute spontanée comme la nôtre que des habitudes minutieuses imitant les allures d'une administration. Aussi jamais le Conseil général ne saurait-il trop détourner les Conférences de tout ce qui aurait ce cachet, et leur recommander de tout faire simplement, sans registres volumineux, ni écritures multipliées; car autrement l'esprit de nos chères Conférences en recevrait une atteinte fâcheuse. Mais la simplicité des allures n'exclut pas l'ordre, tout au contraire; et précisément parce que l'on fait les choses brièvement, on doit bien les coordonner.

C'est dans cet esprit qu'un Secrétaire doit comprendre ses fonctions. Ainsi, il convient que le registre des pauvres soit toujours tenu au courant; qu'en regard du nom, de l'adresse de chaque famille, des secours ordinaires qu'on lui alloue, on fasse figurer, dans une colonne d'observations, les faits honorables qui concernent cette famille, les remarques principales faites par les visiteurs et les secours extraordinaires qui lui ont été accordés. Un tel registre demande à peine un quart d'heure d'occupation par semaine pour être tenu au courant; et cependant il peut être très utile pour la bonne direction de

la Conférence et spécialement pour les visiteurs nouveaux, qui y trouvent de précieux renseignements sur les pauvres.

Art. 12. Le Trésorier tient la caisse : il fait la note des recettes et des dépenses séance par séance.

Cet article a une utilité plus sérieuse qu'on ne l'imagine d'abord, et on engage les Conférences à le suivre à la lettre; d'une part, parce qu'en mettant chaque fois sous les yeux des membres l'état de la caisse, il engage chacun à proportionner ses demandes aux ressources, et de l'autre, parce que c'est un préservatif contre les erreurs. Les Conférences feront donc très sagement de ne pas éloigner les termes du compte rendu hebdomadaire par le trésorier, comme on l'a fait parfois pour plus de simplicité. Mais ce qui importe encore plus, c'est de ne jamais se laisser arriérer vis-à-vis des fournisseurs. Outre que très souvent le prix des denrées varie, et surtout celui du pain, et que le règlement peut donner lieu à contestation, si on l'éloigne, il est dangereux pour les Conférences de laisser accumuler des dettes, et ce peut être, à tel instant donné, une cause de grand embarras. Mieux vaut tout payer comptant, c'est plus sûr et plus simple.

Le placement des fonds, lorsqu'une Conférence a reçu quelques sommes qui dépassent le courant, mérite aussi d'attirer l'attention. Il ne s'agit point ici d'un place-

ment perpétuel, d'un capital que l'on immobilise pour n'en toucher que les intérêts, ce qui serait bien contraire à l'esprit et aux traditions de la Société; il s'agit de ces placements momentanés, qu'après une bonne loterie, un sermon fructueux, on fait pour quelques mois, jusqu'à l'hiver, dans le double but de procurer aux pauvres quelques soulagements de plus et d'assurer la conservation du capital. On ne peut rien dire ici d'absolu; mais il semble prudent pour les Conférences de placer plutôt sur l'État que sur les particuliers, et de le faire en valeurs fixes, telles que bons du Trésor ou autres, plutôt qu'en valeurs variables, telles que les rentes. L'intérêt élevé leur importe bien moins que la complète sécurité du capital, et il faut qu'en temps de crise l'argent des pauvres soit compromis le moins possible et que sa rentrée soit toujours prompte et facile. Du reste le placement des fonds libres appartient à la Conférence, et le trésorier ne peut le faire sans un vote d'elle, sous peine d'engager sa responsabilité morale.

Quelques Conférences ont pris l'habitude, sur la demande de leurs trésoriers, de nommer, chaque année, une commission pour la vérification des comptes. Cet usage paraît fort sage et les trésoriers doivent y tenir parce qu'il sauvegarde leur responsabilité. A notre époque d'ailleurs, il n'importe guère moins de prouver qu'on est en règle que de l'être effectivement.

Art. 13. Le bibliothécaire rassemble des livres instructifs à la portée des personnes secourues par la Conférence, et tient note de ceux qui sont donnés ou prêtés.

Art. 14. Le gardien du vestiaire rassemble des objets d'habillement à l'usage des pauvres; il en tient également note.

L'importance d'une bibliothèque pour les pauvres, reconnue dès l'origine de la Société, est encore plus grande aujourd'hui que par le passé. La charge d'un bibliothécaire est donc très sérieuse, et la Conférence doit soutenir de tout son pouvoir le confrère qui s'y voue. Il paraît naturel de confier au bibliothécaire la distribution aux membres des *Petites Lectures* qu'il est si utile de faire avec suite et régularité.

Le vestiaire doit être pour une Conférence l'objet de soins tout particuliers; car les pauvres ont autant besoin de vêtements que de bons de pain ou de viande, et, pour y pourvoir, il faut souvent dépenser sa peine plus encore que l'argent. D'abord, il faut fréquemment rappeler à la Conférence les besoins du vestiaire toujours dégarni, et surtout mal garni; puis, lorsqu'une offre est faite, il faut vite s'en emparer et ne pas laisser échapper l'occasion. Les vêtements réunis, il y a, la plupart du temps, à les réparer, et c'est ici que le concours de dames chrétiennes est fort précieux pour une foule de détails auxquels les hommes ne s'entendent point. Enfin, il y a parfois, comme

dans certaines villes, à organiser de grandes perquisitions dans toutes les maisons, à recueillir, avec l'assentiment des propriétaires, bien entendu, toutes les vieilleries qui traînent dans les greniers, depuis le vieux meuble cassé, la tapisserie râpée, qui trouveront bientôt leur emploi, jusqu'aux linges si utiles aux malades. Le vestiaire peut souvent coûter très peu et être bien rempli. Alors il rend des services immenses. Aux malades, il procure du vieux linge et des objets de rechange; aux pauvres qui manquent de lits, il en fournit pour séparer les enfants des deux sexes. Quel bienfait n'est-ce pas qu'une couverture chaude, qu'un drap blanc, qu'une robe, qu'un habit! Il y va souvent de la santé, de la vie, quelquefois aussi de la position, car combien de pauvres ne se placent pas faute de vêtements propres!

§ II. *Ordre des séances.*

Art. 15. § 1^{er}. A l'ouverture de chaque séance, le Président récite la prière : *Veni sancte Spiritus*, suivie de l'*Ave Maria* et d'une invocation à saint Vincent de Paul.

§ 2. On fait ensuite une lecture de piété dans un livre choisi par le Président. Chacun est appelé à la faire à son tour.

§ 3. La prière et la lecture doivent être faites avec la plus sérieuse attention, le but de la Conférence n'étant pas moins d'entretenir la piété des membres que de soulager les pauvres.

La prière est une partie essentielle des

séances et ne doit jamais être supprimée, parce qu'elle rappelle un des caractères distinctifs de la Société. La Société de Saint-Vincent-de-Paul est une œuvre catholique, et, pour attirer la bénédiction de Dieu sur ses travaux, elle doit toujours chercher à les sanctifier. La prière, de plus, doit être faite sans respect humain, à genoux; car il comprendrait bien mal l'humilité qu'exige le service des pauvres, celui qui ne voudrait pas fléchir en public le genou devant Dieu.

L'usage s'est introduit, dans presque toutes les Conférences, de faire précéder l'invocation à saint Vincent de Paul par ces trois invocations : *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis.* — *Regina sine labe concepta, ora pro nobis.* — *Sancte Joseph, ora pro nobis.*

La lecture de piété doit être faite avec attention et n'être ni trop longue ni trop courte : ni trop longue, de peur de prolonger trop la séance; ni trop courte, parce qu'il faut qu'elle nourrisse la piété des membres. Le choix du livre où se fait la lecture appartient au Président; mais il va de soi que ce livre ne doit traiter que de sujets chrétiens et charitables. Dans une conférence ancienne, il est passé en habitude que lorsqu'un membre, dans ses lectures personnelles, rencontre des passages remarquables et de nature à édifier ses confrères, il en fasse part au Président et en donne lecture avec l'agrément de ce

dernier. Cette coutume est très bonne et mérite d'être propagée.

Les ouvrages qui sont le plus usités parmi les Conférences, pour les lectures de piété sont : les *saints Évangiles*, *l'Imitation de Jésus-Christ*, *l'Imitation de saint Vincent de Paul*, *l'Introduction à la vie dévote*. Il est indispensable de relire, au moins une fois par an, le Règlement en entier, les circulaires du Conseil général et le présent commentaire.

Art. 16. Le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la séance précédente. Chaque membre est admis à faire ses observations sur ce procès-verbal.

Le procès-verbal doit contenir tout ce qui se passe d'important dans les séances, et surtout ce qui peut servir de précédent; mais il convient que sa rédaction soit simple et courte; elle n'en sera que mieux au goût de tous.

Art. 17. S'il y a lieu, le Président proclame l'admission des candidats présentés à la séance précédente, et invite ceux qui les ont présentés à leur annoncer leur admission.

Art. 18. § 1^{er}. Si de nouveaux candidats sont présentés, le Président fait connaître leurs noms. Les membres qui ont à faire sur les candidatures quelques observations, transmettent celles-ci par écrit ou de vive voix au Président, dans l'intervalle de la séance de présentation à la séance suivante. S'il n'y a pas d'observation, on procède, lors de cette dernière séance, à l'admission des membres présentés.

§ 2. Chaque membre doit veiller à n'introduire au sein de la Société que des membres qui puissent édifier les autres ou être édifiés par elle et qui puissent s'efforcer d'aimer leurs collègues et les pauvres comme des frères.

Ces deux articles, qu'il convient d'étudier ensemble, donnent les principales indications sur les *formes* à suivre pour l'admission des candidats. Voici les points qu'ils mettent le plus en évidence :

1^o La présentation doit être faite avant tout au Président en particulier, car l'article 18 porte que *c'est le Président qui fait connaître les noms des candidats présentés*. La circulaire du 14 juillet 1841, expliquant ce passage, s'exprime ainsi : « Nous demandons qu'avant de présenter un « candidat, ceux qui le présentent ne man- « quent jamais de s'en entretenir avec le « Président, plus spécialement chargé de « la direction et de l'honneur de la Confé- « rence. » Et la circulaire du 1^{er} novembre 1852, reprenant ce sujet, ajoute ces réflexions : « Il est facile de comprendre « combien ces prescriptions sont sages; car « si ceux qui font la présentation, au lieu « de s'entretenir en particulier avec le « Président, commencent, comme il se voit « trop souvent, par proposer publiquement « le candidat à la Conférence, il devient « beaucoup plus difficile de prévenir une « admission peu souhaitable. Si, au con- « traire, la présentation se fait toujours « d'accord avec le Président, il est présu-

« mable qu'elle ne se fait que parce qu'elle
« doit se faire. »

2° Chaque membre est admis à faire des observations sur le candidat; mais ces observations ne doivent pas être faites en séance. En public, toute discussion d'un nom propre, toute hésitation, toute question prennent l'apparence d'une personnalité. Si l'on s'habitue à faire ainsi les observations, à moins de reproches graves à adresser au candidat, chacun s'efface, chacun se tait, sauf à gémir à l'écart; de là des admissions qui n'ont pas le plein assentiment de tous, qu'on ne voudrait pas accepter, mais qu'on n'ose refuser tout haut; de là, par suite, dans les Conférences, des dissidences et des tiraillements, quelquefois même des défections.

Maintenant, quel parti prendre si des observations sérieuses sont faites au Président? Le devoir du Président est de s'en expliquer d'une manière franche et toute cordiale avec le membre qui a fait la présentation, et d'engager ce dernier à retirer la candidature, si l'opposition est grave et bien fondée. Cependant, il peut arriver qu'il y ait dissidence sur ce point entre le Président et le membre qui présente; dans ce cas, le Président fera bien de consulter son Bureau et même celui du Conseil particulier de la ville, s'il y en a un, et de s'appuyer sur cet avis : il est alors à présumer que cette opinion modératrice sera écoutée, et qu'il sera facile de s'entendre;

mais, si par malheur le désaccord se perpétuait, il ne pourrait être tranché que par un vote de la Conférence, cas du reste fort rare et qui doit toujours le rester.

Mais aucune opposition n'est survenue ; dans ce cas, qui est le plus général, le Président n'a pas, d'après l'article 17, à provoquer un vote ; il a simplement à constater que le candidat présenté n'a été le sujet d'aucune observation, et, à proclamer son admission. Un vote au scrutin public aurait de graves inconvénients, et le scrutin secret aurait une solennité peu en rapports avec les habitudes simples d'une Conférence.

3° Outre les conditions générales pour la présentation des candidats, que nous avons énumérées, l'article 18 en mentionne une spéciale qui est peut-être trop peu remarquée : il dit *que le membre doit pouvoir édifier la Société* ET ÊTRE ÉDIFIÉ PAR ELLE. Cette recommandation est bien importante, parce que, si on attire dans les Conférences des membres qui n'ont pas d'attrait pour elles, qui y viendront par manière d'acquit et parce qu'on les y contraint, en quelque sorte, le zèle ne peut que se refroidir. « La
« première condition, dit très sagement la
« circulaire du 1^{er} novembre 1847, qu'un
« candidat doit donc offrir en se présentant
« pour entrer dans une Conférence, est
« d'attacher un haut prix à la prospérité de
« la Société, non pas certes par orgueil,
« mais par un sentiment profond de recon-

« naissance envers Dieu, qui a suscité de
« notre temps ce mode jusqu'alors ignoré
« ou non pratiqué de secourir les pauvres,
« et en même temps de rendre meilleurs
« ceux qui les visitent. »

4^o Aux débuts de la Société, lorsqu'un membre nouveau était admis, il était d'usage que le Président lui adressât une exhortation pour lui expliquer l'esprit de nos Conférences; cet usage n'a malheureusement pas assez persisté, et il était parfois difficile à mettre en pratique, vu la multiplicité des admissions; mais on ne saurait trop insister pour qu'il soit fait bon accueil aux nouveaux venus, pour qu'on ne les laisse pas s'asseoir *incognito* dans le sein de la Conférence, pour qu'on leur désigne même quelques membres chargés de les mettre au courant de la pratique de nos œuvres; de là dépend souvent leur persévérance. De plus, le Président remet au nouveau membre un Manuel de la Société et l'exhorte à s'en pénétrer par une lecture fréquente. Combien, en effet, l'esprit de nos Conférences ne se formerait-il pas mieux et plus vite chez tous les membres, s'ils avaient soin de lire le Règlement, les circulaires, l'historique de la Société! Au lieu de deviner nos usages et nos règles, et parfois de s'en faire une idée incomplète, ils les connaîtraient vite et complètement par une lecture qui ne peut jamais être bien longue.

Quelques Conférences ont cru qu'il y

avait avantage à remettre à leurs membres des diplômes pour attester qu'ils ont fait partie de la Société.

Cette mesure présente beaucoup d'inconvénients dans une Société nombreuse et répandue comme l'est celle de Saint-Vincent-de-Paul. Outre le danger de la fabrication de faux diplômes, n'a-t-on pas à redouter le péril plus grand encore de voir conserver ces attestations toute leur vie par des hommes qui auraient quitté leur Conférence, et qui colporteraient, dans un but d'intérêt personnel, ces titres trop légèrement donnés? Puis quel est l'avantage de ces attestations? On ne saurait trop le dire au juste; car lorsqu'un membre voyage ou va dans une autre Conférence, il lui est bien préférable de se munir d'une lettre du Président. C'est à la fois plus simple et plus sûr.

5° Il est bon de rappeler que tout membre entrant dans la Société peut gagner une indulgence plénière le jour de sa réception conformément au Bref du 10 janvier 1845, c'est-à-dire le jour où il prend séance. Il serait fort à désirer que jamais un membre ne négligeât cette faveur précieuse, qui serait certainement pour lui le gage de bien d'autres grâces.

Art. 19. Le Trésorier fait connaître l'état de la caisse et le chiffre de la quête à la fin de la séance précédente, afin que chacun puisse proportionner ses demandes de secours aux ressources de la Conférence.

L'esprit du Règlement, on le voit par l'article 19, est de ne jamais laisser en retard les dépenses des Conférences, mais aussi de ne jamais thésauriser. Il est en quelque sorte la traduction de cette parole de nos Livres saints : « Si tu as beaucoup, donne beaucoup ; mais si tu as peu, donne peu, et le peu que tu as, donne-le de bon cœur. » Les œuvres des Conférences, étant purement facultatives, peuvent vivre au jour le jour. D'ailleurs rien n'est plus chrétien que de se fier à la Providence et de compter sur son inépuisable libéralité, lorsqu'on entreprend une œuvre pour Dieu. Faire des réserves, avoir toujours devant soi un capital disponible auquel on ne touche jamais, se tracer à l'avance un budget, sont choses essentiellement contraires à l'esprit de notre Société. Quand elle a et qu'elle trouve une misère réelle, elle donne largement et de bon cœur ; si elle n'a pas, elle fait appel à la charité de ses membres, à celle de leurs amis, du public, et jusqu'à ce jour Dieu n'a pas permis que cette confiance ait été trompée.

Art. 20. § 1^{er}. On distribue alors des bons représentant des secours en nature qui varient suivant les besoins des pauvres.

§ 2. Chaque membre est appelé à son tour, par le Président, et dit à haute voix ce qu'il demande et pour combien de familles. Quant il y est invité, il donne des renseignements sur ces familles.

Dans quelques Conférences, on laisse à chaque membre la liberté, non pas absolue, mais très large, de demander pour ses pau-

vres les bons qu'il désire. Cet usage paraît devoir être réformé, car la pente naturelle qui porte à s'apitoyer davantage sur les misères placées directement sous ses yeux, le plaisir de donner à ses pauvres plus que par le passé, une certaine timidité, enfin, en présence d'importunités répétées, conduisent aisément les membres à exagérer leurs demandes, et il en résulte nécessairement une atteinte à la juste répartition des secours; car lorsque chaque membre fixe à lui seules les allocations de ses pauvres, il est impossible qu'il ne demande pas, suivant son caractère, avec plus ou moins d'ardeur, et qu'il ne s'établisse pas entre les familles de regrettables inégalités. C'est donc une mesure prudente que de confier la classification des pauvres à une commission d'enquête composée de membres *toujours les mêmes*. Ces membres visitent toutes les familles qui sollicitent leur admission, et proposent à la Conférence leur classification dans certaines catégories, suivant le degré de leur misère; puis, une ou plusieurs fois par année, ils revisent la liste générale des pauvres, après une visite spéciale. Les visiteurs sont toujours entendus pour défendre les intérêts de leurs pauvres, et, en cas de désaccord, la Conférence prononce.

Ici se présente un autre point, secondaire en apparence, mais qui mérite cependant attention. Est-il bon que les membres absents d'une réunion puissent, dans l'inter-

valle d'une séance à l'autre, aller chercher leurs bons chez le trésorier?

Le Conseil général a toujours été d'avis de la négative. Il croit que le véritable intérêt des pauvres, tout comme celui de la Conférence, s'oppose à la concession de cette faculté. L'intérêt des pauvres : — car les membres, cessant d'avoir une nécessité positive de venir à la Conférence pour y prendre leurs bons, se dispenseraient plus facilement de l'assiduité aux séances et la quête hebdomadaire s'en ressentirait forcément, dût-il même y avoir un tronc chez le trésorier, comme on l'a proposé quelquefois. L'intérêt de la Conférence : — car, en s'éloignant des séances plus souvent, les membres en perdraient certainement à la longue l'esprit et le goût.

Quant au mode de distribution indiqué par l'article 20, il a dû être modifié par la force des choses dans les Conférences un peu nombreuses, parce qu'il y aurait pris tout le temps de la séance. Plusieurs trésoriers ont adopté l'usage de préparer à l'avance les bons de chaque membre dans une enveloppe qui leur est rendue aussitôt, et de la sorte la distribution s'opère immédiatement et sans perte de temps.

Ce qui, au contraire, ne doit pas être laissé de côté, c'est l'habitude de demander aux membres des renseignements sur les familles qu'ils visitent. Il ne suffit pas, en effet, que le bien religieux s'opère parmi les pauvres; il faut, pour l'édification com-

mune, qu'on sache dans la Conférence qu'il se fait; il faut qu'on s'en entretienne, de peur que les nouveaux venus n'en entendant rien dire, n'arrivent à le négliger, et que les anciens eux-mêmes ne se laissent aller à le perdre de vue. De plus, chaque membre doit prévenir aussitôt de la mort d'un de ses pauvres; on récite alors un *De profundis* à son intention à la fin de la séance, et le saint sacrifice est célébré pour lui plus tard; s'il est temps encore, on désigne quelques membres pour accompagner le corps à l'église et suivre le convoi.

§ 3. Les secours doivent être portés exactement aux pauvres dans l'intervalle d'une séance à l'autre. Le moment, le mode, le nombre de ces visites sont laissés à la prudence de chaque membre, ainsi que les moyens à prendre pour introduire dans les familles l'amour de la religion et la pratique de leurs devoirs.

Cette recommandation est importante. Les familles qu'on secourt sont pauvres et souvent dans une grande détresse. Ajourner pour une partie de plaisir, pour une affaire peu importante, la visite hebdomadaire est une négligence regrettable, les familles en pâtissent souvent. « Nous vous attendions, » disent-elles quelquefois aux visiteurs; le « pain allait nous manquer ». Si on n'était allé les voir, le pain eût donc manqué! Cette pensée fait frémir! On se plaint quelquefois dans le monde d'un dîner retardé! Mais qu'est-ce donc en comparaison du souci

d'une mère qui a cinq ou six enfants et qui les envoie coucher à jeun sans savoir si le lendemain elle aura du pain!

Il ne faut donc jamais dépasser le délai dans lequel nous sommes attendus.

Cette exactitude, du reste, n'a pas besoin d'être mathématique, et, même en règle générale, il serait fâcheux d'habituer les pauvres à compter sur un secours à heure fixe. On en ferait pour ainsi dire des rentiers qui mourraient de faim, si le semestre n'était pas payé à échéance, et qui s'accoutumeraient à ne faire aucun effort pour s'aider eux-mêmes.

§ 4. On écoute avec égard et bienveillance ceux qui demandent quelques règles de conduite ou des conseils dans des cas difficiles, et le Président ou tout autre membre fait les réponses que lui suggèrent son expérience et sa charité.

Ce paragraphe rappelle encore une fois aux visiteurs le but de la Société dans ses rapports avec les pauvres : c'est de les rendre meilleurs. On ne saurait trop insister, en effet; sans quoi la Société de Saint-Vincent-de-Paul deviendrait une œuvre purement humaine, ce qui, même humainement parlant, est bien stérile et bien insuffisant. Les visiteurs auront donc à chercher tous les moyens possibles pour instruire leurs pauvres de leurs devoirs et pour les leur faire comprendre. Tantôt ce sera par une bonne parole, adressée à l'enfant, qu'on entrera en matière, tantôt par un bon livre, un

almanach, une *Petite Lecture*, une image pieuse, un crucifix donnés; ailleurs, ce sera par une lecture édifiante faite au malade, que l'on s'efforcera d'instruire. Le mode peut varier à l'infini dans le détail, mais au fond on n'y parviendra jamais que par un grand dévouement, une grande affection, et surtout par la prière. Prions pour convertir nos pauvres; faisons prier pour eux par les saintes âmes, faisons quelque sacrifice à cette intention, et nous pouvons être sûrs de la réussite; c'est ainsi qu'agissaient les saints, et c'est un des secrets des conversions qu'ils opéraient.

Il va de soi que, lorsqu'un membre consulte la Conférence sur un cas difficile, il doit prendre garde s'il n'y a pas inconvénient de le faire en public; s'il en était ainsi, il devrait consulter en particulier le Président.

Art. 21. § 1^{er}. Si des secours en argent, en vêtements ou en livres sont demandés, les motifs de ces demandes doivent être développés, et la Conférence vote.

§ 2. Lorsqu'il n'est pas possible d'éviter une allocation d'argent en donnant à la place un secours en nature, le membre qui a reçu l'argent doit en surveiller de très près l'emploi.

L'article rappelle implicitement un usage tellement invétéré qu'il était à peine utile de l'écrire, à savoir : que la règle est la distribution des secours en nature, et l'exception, le don en argent. Les motifs de cette

coutume sont si évidents, qu'il est hors de propos de les rappeler.

Quelques Conférences ont remarqué que certains de leurs membres avaient une tendance plus prononcée à solliciter les secours extraordinaires dont parle l'article 21. Il en résulte que, sans qu'ils le veuillent, leurs pauvres sont plus favorisés que les autres. Pour remédier à ce léger abus, on a pris pour habitude d'inscrire les secours extraordinaires accordés sur le registre des familles en regard du nom de celle qui les a obtenus; de la sorte, la Conférence ne revient à la charge pour le même pauvre qu'en connaissance de cause.

Art. 22. § 1^{er}. Après l'allocation des divers secours, on s'occupera des places à donner, des démarches à faire pour les pauvres, des familles à faire visiter par les membres nouvellement reçus, ou qui en désirent voir d'autres encore.

§ 2. Aucune famille nouvelle n'est acceptée sans un exposé préalable de ses besoins, fait par le secrétaire ou par tel autre membre qui a été chargé par le Président de prendre les renseignements. Avant le vote de la Conférence, chaque membre peut faire, sur la présentation, toutes les observations qui lui semblent utiles.

L'admission des familles doit être l'objet d'une sérieuse attention de la part du Président et de la Conférence. Il importe, en effet, à la prospérité et à l'honneur de la Société que tout abus puisse être évité de ce côté, que les femmes jeunes encore,

surtout si elles sont seules, ne soient pas visitées, et que toutes les précautions soient prises pour éviter jusqu'à l'apparence d'un scandale. Ce principe a été posé dès l'abord, et rappelé dans les considérations préliminaires du Règlement : mais plus les Conférences se multiplient, plus il est indispensable qu'elles s'y montrent fidèles. Car les pauvres ne manquent nulle part : et lorsqu'il y a tant de choix entre tant de misères, il ne faut s'attacher qu'à celles dont le soulagement est exempt d'inconvénients et ne peut mal édifier.

De même, il faut prendre garde de n'admettre que les pauvres vivant dans des maisons honnêtes. Cette règle peut paraître sévère, mais n'est-ce pas le cas d'appliquer le proverbe populaire : « Charité bien ordonnée commence par soi-même ? »

Il convient encore d'user de prudence pour les pauvres sujets à de graves défauts, ivrognes, débauchés, concubinaires. Ces pauvres ne doivent pas être complètement exclus, à moins de se trouver dans la catégorie de ceux dont il a été parlé plus haut ; mais il faut ne les visiter qu'avec le désir de les corriger, et qu'autant qu'on a l'espoir d'y parvenir. Autrement, si on leur prolongeait les secours, après avoir épuisé les avis, ce serait un scandale pour les pauvres honnêtes, et cela leur donnerait lieu de croire, quoique à tort, que la Société n'attache aucun prix aux bonnes mœurs et à la conduite honorable. Il y a donc ici un

sage milieu à garder entre trop de sévérité et trop d'indulgence, et, en y faisant attention, on y réussira.

Enfin, il faut éviter d'admettre un nombre trop considérable de pauvres eu égard à celui des confrères. Autrement, si les membres se chargeaient de trop de familles, ils seraient amenés à ne plus les visiter qu'en courant, à ne plus leur faire que de simples distributions d'aumônes, et à négliger l'aumône spirituelle, qui ne peut être donnée que dans des visites longues et amicales. Ce point de vue est donc grave, et les Conférences doivent s'imposer pour règle de n'admettre de familles qu'autant qu'elles peuvent en visiter d'une manière sérieuse et dans l'esprit de notre saint patron. Il n'est pas dans nos traditions, en effet, et sauf les cas exceptionnels, de visiter les familles à titre temporaire, mais de les « adopter » et de ne nous en séparer que lorsqu'elles peuvent se passer de nos secours. C'est le seul moyen d'acquérir de l'influence sur nos pauvres et de travailler à leur moralisation.

Mais ce n'est pas tout que d'admettre les pauvres, il faut encore les répartir. Cette mission est la tâche spéciale du Président; car tel membre peut convenir dans presque toutes les familles et ne pas réussir auprès de certains pauvres : il peut être trop timide ou trop sévère, trop lent ou trop vif pour des caractères exceptionnels. A quelques pauvres, il convient de donner un visiteur qui leur impose par la gravité de ses

manières et même de sa position; auprès d'autres, au contraire, on ne réussira qu'en gagnant leur confiance à force de persévérance et de longanimité. Il y a donc là une double étude du caractère des visiteurs et de celui des pauvres à faire par le Président, et il ne saurait trop y attacher d'importance : pour les visiteurs, ce travail sera facile au Président, qui est chaque semaine en rapport avec eux : mais pour les pauvres, il demande plus de peine, parce que leur nombre est bien considérable. Pour y parvenir, voici deux moyens entre lesquels le Président peut choisir : ou bien faire périodiquement, au moins une fois chaque année, la tournée complète des familles; ou bien faire lui-même les premières visites, durant quelques semaines, aux familles nouvellement admises. Quelques présidents ont trouvé le loisir de pratiquer à la fois ces deux modes; on ne saurait trop les en féliciter.

Art. 23. Les membres qui viennent à quitter momentanément ou pour toujours le siège de la Conférence en donnant avis au Président, qui confie à d'autres les œuvres dont ils étaient chargés.

Les recommandations de cet article, quoique de pur détail, ont une réelle importance. Ainsi, si un membre négligeait de donner avis de son départ, ses pauvres et ses œuvres pourraient être abandonnés; s'il oubliait d'en prévenir le Président personnellement, ou s'il chargeait lui-même

un autre membre, soit de ses pauvres, soit de ses œuvres, la répartition des familles par le Président, dont il vient d'être parlé, pourrait en souffrir, ou les œuvres ne seraient peut-être pas confiées au confrère à qui elles conviennent le mieux. Dans l'un ou l'autre cas, le bon ordre de la Conférence en serait troublé, surtout si le fait se renouvelait fréquemment.

Ajoutons qu'il est très bon que les membres qui partent remettent sur leurs pauvres une note détaillée qui permette à ceux qui les remplacent de connaître mieux et plus tôt le caractère, les besoins et la misère de ces pauvres. Quelques confrères ont aussi, à cette occasion, la louable contume de faire à leur Conférence une aumône plus considérable, pour tenir lieu des quêtes auxquelles ils ne participeront pas durant leur absence, et pour aider la Conférence à soutenir ses pauvres. Cette pratique ne saurait être trop recommandée.

Art. 24. La conférence se livre ensuite à toutes les observations qui importent à son maintien, à son accroissement, à la bonne distribution des secours.

Cette partie de la séance ne doit pas être négligée, parce que les Conférences tendraient facilement à dégénérer et à tomber dans la monotonie, si elles s'occupaient exclusivement de questions matérielles, et ne donnaient pas un peu de temps à des questions générales. Deux écueils y sont à

éviter : le premier, c'est, sous prétexte de s'occuper d'intérêts plus relevés, de se laisser aller à des discours, à des dissertations sur la charité, à des discussions théoriques, ce qui serait opposé à la simplicité de nos réunions; le second, c'est de se confiner dans ce qui concerne exclusivement la Conférence. La Société de Saint-Vincent-de-Paul est une, on ne saurait trop se le rappeler, et pour que cette unité se maintienne, il est à propos que les Conférences s'entre-tiennent souvent de ce qui se passe d'édifiant dans les unes ou dans les autres, qu'elles s'étudient à l'imiter et à l'appliquer, afin de ne pas tomber dans l'apathie et la torpeur. Aussi, convient-il de choisir cette partie de la séance, où l'on est plus nombreux, pour rendre compte à la Conférence, soit de ce qui s'est passé d'important au Conseil particulier de la ville, s'il y en a un, soit des avis généraux contenus dans le *Bulletin* mensuel de la Société, soit des comptes rendus intéressants d'autres Conférences. C'est aussi le moment le plus opportun pour donner lecture des circulaires du Conseil général, dont la connaissance approfondie fait trop souvent défaut. Parfois, on laisse tous ces documents dormir dans les archives de la Conférence, c'est-à-dire dans la poussière.

Il sera bon aussi de temps à autre de faire à cet instant la lecture de quelque rapport substantiel sur une œuvre spéciale de la Conférence, afin de relever l'intérêt, et

de stimuler sans cesse le zèle, hélas! si prêt à languir dans toute œuvre humaine.

Art. 25. § 1^{er}. A la fin de la séance, et avant la prière, le trésorier fait la quête, à laquelle chaque membre contribue par une offrande proportionnée à sa fortune, mais toujours secrète. Ceux qui ne peuvent sacrifier du temps pour le service des pauvres tâchent de faire un sacrifice pécuniaire plus grand.

La quête ne doit pas avoir lieu pour la *forme*; elle doit toujours être faite sérieusement, et chacun est tenu d'examiner devant Dieu, en son âme et conscience, si le sacrifice qu'il fait aux pauvres est proportionné à ses facultés. L'aumône, en effet, n'est pas pour le chrétien un simple conseil, elle est un rigoureux devoir; et, bien qu'on puisse s'en acquitter autrement que par la quête à la Conférence, qu'on doive même en réserver une portion, dont chacun seul est juge, pour d'autres œuvres, et spécialement pour celles de sa paroisse, il convient que chaque membre de Saint-Vincent-de-Paul s'acquitte généreusement, largement, de ce précepte dans le sein de sa Conférence. Autrement, comment demandera-t-il aux autres, s'il n'a commencé par donner lui-même le premier? Comment surtout demandera-t-il à Dieu de bénir ses travaux, s'il n'a mérité cette bénédiction par un renoncement suffisant?

La quête doit donc être sérieuse, mais elle doit aussi être secrète; et rien ne serait plus opposé à l'esprit de la Société que de

stimuler ses membres à des dons considérables par l'appât de la publicité. Ainsi une Conférence naissante avait pensé, dans une louable intention, que le chiffre de ses quêtes augmenterait si la collecte se faisait sur un plat qui permit de voir l'offrande de chacun, et elle demanda l'avis du Conseil général. Celui-ci fut unanime pour blâmer cet usage. Ainsi encore, d'autres Conférences ont cherché à remplacer la quête hebdomadaire par une cotisation imposée aux membres, soit tarifée à l'avance, soit facultative. Le Conseil général s'est également toujours opposé à cette tendance. Outre qu'il était à craindre qu'une cotisation peu élevée nuisît à la prospérité de la caisse, qu'une cotisation considérable éloignât une foule de bons chrétiens peu riches, mais zélés, il était par-dessus tout à redouter de violer le secret de la quête. Dans les Conférences, les rangs comme les fortunes doivent être confondus ; c'est l'une des causes les plus certaines de leur succès ; or, il ne fallait pas que les moins aisés fussent exposés à rougir de la modicité de leurs aumônes, et les plus riches tentés de s'enorgueillir de la supériorité de leurs dons. Si quelque part l'égalité chrétienne doit être conservée, c'est devant la charité. Toutefois, dans les Conférences des campagnes, il a été admis que les dons en nature pouvaient être faits par les membres à titre d'offrande à la quête. Cette dérogation, qui du reste n'empêche pas une quête en

règle, était ici imposée par la nature des choses.

§ 2. Le produit de la quête est destiné à faire face aux besoins des familles visitées; mais les membres ne doivent négliger aucun des autres moyens qui se pourraient présenter d'alimenter la caisse de l'Œuvre.

A l'origine de la Société, les quêtes étaient presque l'unique ressource de nos Conférences; aujourd'hui elles sont encore l'un de nos revenus les plus forts, et elles montent en moyenne au quart des recettes totales. C'est un heureux symptôme que ce maintien des ressources personnelles et tirées des membres eux-mêmes; mais, comme dit le Règlement, les membres ne doivent négliger aucun des autres moyens qui se pourraient présenter d'alimenter la caisse de l'Œuvre. Ces moyens varient suivant les localités et les usages : ici c'est un sermon de charité, là des loteries, ailleurs des bazars ou des ventes, presque partout des souscriptions demandées, des dons extraordinaires obtenus; mais ce qui ne doit pas varier, ce sont les principes qui doivent présider à la collection de ces ressources.

D'abord, et avant tout, il faut un grand zèle pour alimenter la caisse des pauvres. Souvent il y a de nombreuses démarches à faire dans ce but, il y a des refus à essuyer, quelquefois même des désagréments à subir. Un membre de Saint-Vincent-de-Paul

ne doit pas se laisser intimider, pourvu, bien entendu, qu'il n'ait pas excédé les limites des convenances. Lorsqu'on voit de près la misère de tant de familles, qu'on a le cœur brisé de leur dénûment, de leur nudité, et surtout de leur misère spirituelle, on ne doit pas se laisser arrêter par quelques refus, on ne doit pas craindre d'être importun : le plaisir de soulager ces détresses mérite bien d'être acheté par quelques peines.

Mais, s'il faut du zèle pour ne laisser perdre par sa faute aucune occasion d'accroître le patrimoine des pauvres, il faut que ce zèle n'aille pas jusqu'à un attachement trop humain à des ressources matérielles. Dans une œuvre chrétienne, l'argent n'est jamais qu'une chose secondaire ; ce qui l'emporte sur tout, c'est le dévouement, c'est le désir du salut des âmes. De là, deux conséquences : la première, c'est que, si la caisse ne s'emplit pas au gré de ses désirs, il ne faut pas s'en affliger, ni surtout s'en décourager, et qu'il faut, au contraire, persévérer plus que jamais ; la seconde, c'est que, pour avoir de l'argent, il ne faut jamais recourir à des voies qui ne soient pas complètement chrétiennes. Rien n'est plus funeste, en effet, que de poursuivre un but louable par des moyens qui ne sont point exempts de reproche et que de vouloir faire une œuvre chrétienne par des voies contraires au christianisme. Par suite, point de bals pour les Conférences, point de représentations de

théâtre, cela va sans dire ; mais même pas de ces loteries (1) où on stimule la cupidité par l'appât du gain, où on a recours à la spéculation pour amener les ressources, ni d'autres moyens qui répugneraient à la simplicité ou à l'humilité. Tout doit être modeste, chrétien, afin de ne pas trop attirer les regards du monde et de ne pas éloigner les bénédictions de Dieu.

Art. 26. On termine la séance par l'*Oraison à saint Vincent de Paul*, et par les prières *Pro benefactoribus* et *Sub tuum præsidium*.

La coutume s'est établie dans quelques Conférences de réciter, à la fin des séances, la prière à *l'usage des membres de la Société* (2), qui se trouve dans le Manuel et à la fin du Règlement. On ne saurait douter que ce ne soit une source de grâces pour les Conférences, et il est à désirer que, soit les membres individuellement, soit les Conférences en corps, récitent fréquemment cette prière.

(1) Cette défense ne s'applique pas aux loteries dont les billets sont placés sans publicité, par des personnes sûres, et où les lots sont de trop petite valeur pour que l'appât du gain puisse entraîner les souscripteurs.

(2) Une indulgence de 300 jours est attachée à la récitation de cette prière.

CHAPITRE II

DES CONSEILS PARTICULIERS.

Lorsque plusieurs Conférences sont établies dans la même ville, l'article 4 indique qu'elles doivent être unies par un Conseil particulier. C'est ici le lieu d'examiner les motifs qui ont porté à créer cette institution et l'esprit qui doit la diriger; plus tard viendront les détails de son organisation.

L'augmentation du personnel des Conférences est certainement un très grand bien, et chaque membre doit y travailler activement. Cependant il arrive un degré au delà duquel cette augmentation entraîne de notables inconvénients, et où le nombre des membres devient trop considérable. Alors les séances perdent de leur intimité pour devenir trop sérieuses, de leur laisser-aller pour ne pas tomber dans la confusion et le désordre. Une Conférence n'est plus alors un lieu de rendez-vous pour des amis chrétiens : c'est une assemblée d'hommes qui délibèrent gravement; de plus, le zèle se relâche forcément à mesure que le nombre grandit, parce qu'on se repose les uns sur les autres, et que l'action personnelle diminue. C'est donc un grand péril pour une Conférence que de devenir trop nombreuse; l'esprit de simplicité, de fraternité, de cordialité peut y faire naufrage. Aussi a-t-on considéré de bonne heure comme une né-

cessité pour les Conférences arrivées à ce point, de se partager en plusieurs Conférences, et l'expérience a justifié cette opinion; mais il ne fallait pas que ce partage aboutît à une scission, ni même à un isolement, et que les tronçons de la Conférence primitive fussent complètement séparés. C'est à quoi on a pourvu par l'organisation des Conseils particuliers, qui, en laissant subsister l'individualité de chaque Conférence, unissent cependant les forces communes de toutes. L'expérience a encore prouvé l'utilité du moyen adopté.

Grâce, en effet, à cette combinaison, le nombre des membres a pu se multiplier dans les villes importantes d'une manière inespérée. Tandis qu'à Paris, par exemple, une Conférence de 150 membres eût éprouvé une peine presque insurmontable à se maintenir, il s'y est formé plus de 100 Conférences, embrassant plus de 2.000 membres, qui les attirent par l'attrait de la proximité, de l'attachement paroissial, et aussi de la simplicité des réunions ainsi multipliées. Dans les villes moins considérables, une Conférence n'aurait jamais pu dépasser le chiffre de 60 à 80 membres; divisée en plusieurs Conférences, elle en réunit aujourd'hui plus du double, et il y a le double de pauvres visités, de ressources recueillies, de bien accompli. En outre, on arrive par ce moyen à doter chaque paroisse de sa Conférence et on obtient ainsi unité de direction pour les choses importantes et

grande liberté d'action pour chaque Conférence dans le détail de ses œuvres.

La séparation d'une Conférence en plusieurs Conférences est le cas le plus fréquent où il y a lieu à la création d'un Conseil particulier; cependant il arrive parfois, dans les villes un peu étendues, ou dans les banlieues qui en dépendent, qu'il s'organise une seconde Conférence, tout à fait en dehors de la première. Il n'en résulte pas moins alors la nécessité de relier ces Conférences par un Conseil commun; mais il est à remarquer qu'avant de prononcer l'agrégation de la deuxième Conférence, le Conseil général prend toujours l'avis de la Conférence primitive, afin de bien s'assurer que l'on marche d'accord, et que la formation du centre nouveau a la charité pour cause, et non pas une regrettable rivalité.

Cette institution, qui ne s'appliquait d'abord qu'aux Conférences d'une même ville ou de sa banlieue, a été, depuis, étendue aux Conférences des campagnes. La délimitation des Conseils particuliers est alors tracée par le Conseil général lors de leur institution : car elle varie suivant les relations, la proximité, les besoins des Conférences groupées. Cette institution assure contre les dangers de l'isolement les Conférences disséminées dans les campagnes, et à qui leur faiblesse donne, plus encore qu'aux Conférences urbaines, le besoin de s'appuyer les unes sur les autres.

Art. 27. Le Conseil particulier d'une ville est composé d'un Président, d'un Vice-Président, d'un Secrétaire, d'un Trésorier et de tous les Présidents et Vice-Présidents des Conférences de la ville, et des Présidents et Vice-Présidents des Œuvres spéciales qui les intéressent toutes.

La composition des Conseils particuliers est conçue, on le voit de suite, dans la double pensée, indiquée plus haut, d'unité de direction et de liberté des Conférences pour leurs œuvres. Ainsi, il y a à la tête un bureau, dont les membres peuvent n'appartenir à aucune Conférence, et qui doit tendre nécessairement à les encourager toutes au même degré; puis, à côté de ce bureau se trouvent les présidents et vice-présidents des œuvres spéciales. Tous les intérêts y sont défendus, afin que la décision prise soit plus volontiers acceptée de tous, toutes les œuvres y sont représentées, afin que l'absence d'une seule ne fasse pas involontairement délaisser ses droits.

Quant aux œuvres *spéciales*, comme les appelle le Règlement, ce sont celles qui ont besoin, pour avoir tout leur développement, du commun concours de toutes les Conférences. Ce sont ces œuvres seules qui sont représentées dans les Conseils particuliers, et non pas les œuvres de telle ou telle Conférence, qui ont pour tuteur naturel le président de la Conférence.

Il est bon de noter en passant que, lorsque l'article parle d'un *Vice-Président*, ici comme dans plusieurs autres articles, cela

n'empêche pas qu'il puisse en être nommé plusieurs, si le besoin en est réel; de même pour les vice-secrétaires et vice-trésoriers. Toutefois, il serait très contraire à l'esprit de la Société de multiplier au delà du nécessaire le nombre de ces titres, pour caresser l'amour-propre et la vanité.

Art. 28. Le Conseil particulier s'occupe des OEuvres et des mesures importantes qui intéressent toutes les Conférences de la ville.

Cet article précise nettement les attributions des Conseils particuliers. Ainsi, s'agit-il d'une œuvre toute de détail, de l'organisation intérieure des secours dans une Conférence, le Conseil particulier n'a point à s'en occuper, parce que cela n'intéresse pas toutes les Conférences de la ville. S'agit-il, au contraire, d'une question de règlement qui importe à la Société toute entière, s'agit-il d'une mesure dont le résultat ne sera pas borné aux Conférences de la ville, mais peut rejaillir sur toutes les autres, le Conseil particulier n'a point encore de décision à prendre à proprement parler; il n'a qu'un avis à émettre, s'en remettant pour la solution définitive au Conseil général. Mais lorsqu'il est question d'une mesure intéressant *toutes* les Conférences de la ville et *les concernant seules*, c'est alors qu'arrive l'action du Conseil particulier, et qu'il a le droit de prendre des décisions positives. Sans entrer dans le

détail de ces mesures, il est certain qu'elles sont très fréquentes. Ainsi, lorsqu'il se forme des Conférences nouvelles, c'est au Conseil particulier à fixer leur circonscription. Lorsque quelques œuvres importantes sont proposées, c'est à lui à décider de leur opportunité, de leur mode, etc. Lorsqu'une Conférence s'écarte du Règlement, c'est à lui à l'y rappeler et à l'y ramener par ses avis.

Art. 29. § 1^{er}. Il décide de l'emploi des fonds de la caisse commune.

§ 2. Cette caisse est alimentée par les dons extraordinaires venus du dehors, par les quêtes faites aux assemblées générales de la ville, et par les offrandes qu'à chaque Conseil les Présidents apportent au nom de leur Conférence.

§ 3. Elle est destinée à faire face aux Œuvres de la ville, et à soutenir les Conférences les plus pauvres.

La gestion de la caisse commune des Conférences est l'une des fonctions du Conseil particulier. Elle est destinée, comme dit l'article, à faire face aux œuvres de la ville et à soutenir les Conférences les plus pauvres. Cette destination en montre toute l'utilité et fait voir combien elle est précieuse. La misère, en effet, n'est jamais répartie d'une manière égale entre les quartiers divers d'une ville, et il est bon que les ressources plus abondantes des Conférences mieux placées viennent au secours de la détresse des autres. C'est une

des applications de la vraie charité qui doit animer les membres de la Société, et la meilleure manière de montrer qu'ils ne font tous qu'un cœur et qu'une âme. C'est ici le lieu d'ajouter que les fonds du Conseil particulier, comme ceux des Conférences, doivent toujours être employés aux œuvres de la Société. « Il nous a été
« demandé, dit la circulaire du 1^{er} décembre 1842, s'il était permis d'appliquer une
« partie des fonds remis en don ou par
« voie de quête aux Conférences à une
« autre destination charitable que les œuvres spécialement adoptées par elles. Il
« nous a paru que cela ne devait pas être;
« que ce serait, premièrement, méconnaître
« l'intention des donateurs; que, secondement, une semblable latitude pourrait avoir pour résultat de gêner considérablement les œuvres que nous nous
« sommes imposées. En voulant tout faire,
« on finirait par ne rien faire en effet.
« Une société de charité qui ne sait pas se
« borner est bientôt épuisée. Parce qu'on a
« choisi quelques œuvres, on n'a pas pris
« l'engagement de s'appliquer à toutes.
« Pardon, Monsieur et cher Confrère, si je
« parais ici vouloir restreindre les effets
« de votre zèle; mais il faut être sage avec
« sobriété, et c'est pour rendre vos efforts
« plus efficaces et plus durables que je
« hasarde ces conseils d'une prudence qui
« peut paraître timide. »

L'alimentation de la caisse du Conseil

présentait une double difficulté : trop attirer à elle, ou être insuffisante. Si l'on eût trop concentré les ressources des Conférences dans la caisse commune, on eût certainement diminué leur zèle à réunir des fonds; c'est peut-être une faiblesse que de vouloir dépenser par soi-même ou par sa Conférence l'argent qu'on a procuré, et de mettre d'autant plus d'ardeur à en récolter qu'on aura plus de part à sa distribution; mais cette faiblesse est trop naturelle à l'homme pour qu'il ne doive pas en être tenu compte. Si l'on eût, au contraire, réuni des ressources trop médiocres, la caisse commune eût été sans objet. Il semble que le Règlement marche heureusement entre ces deux écueils.

Ainsi, chaque Conférence est exclusivement maîtresse des fonds qu'elle recueille :

Par les quêtes hebdomadaires;

Par les souscriptions;

Par les dons qui lui sont faits;

Par les ressources locales qu'elle se procure dans sa circonscription, et qui varient suivant les usages.

Le Conseil centralise les dons faits à la Société dans la ville, et non pas à telle ou telle Conférence;

Les ressources provenant de loteries, quêtes générales, organisées non plus dans une seule paroisse, mais dans toute la ville;

Les cotisations des membres honoraires (article 55).

Les quêtes faites aux assemblées générales de la ville ;

Et les offrandes de chaque Conférence.

Il est à remarquer que cette délimitation a nécessairement quelque chose d'un peu variable et élastique, et que, dans l'esprit de la Société, il doit se faire, sur ce chapitre, entre la caisse du Conseil et celle des Conférences, certaines concessions suivant l'exigence des temps. De plus, les offrandes de chaque Conférence sont aujourd'hui fixées en général à une quotité précise de leurs ressources. Il a paru, en effet, qu'il était inutile, à chaque séance de Conférence, de renouveler un vote à ce sujet. A Paris, les Conférences votent le dixième de leurs ressources, et cette allocation suffit eu égard à leur nombre ; dans d'autres, une autre proportion a dû être adoptée.

Art. 30. Le Président, le Vice-Président, le Secrétaire et le Trésorier forment un Conseil ordinaire auquel appartient la direction des affaires courantes.

Tout comme dans les simples Conférences, ce bureau a une grande importance : non seulement il prépare les délibérations et les abrège ainsi, mais aussi il expédie une foule de petits détails pour lesquels le Président est bien aise d'avoir un avis, mais qui ne méritent pas une convocation extraordinaire. De la sorte, rien ne se fait avec précipitation, et cependant les petites affaires, qui sont les plus nombreuses, ne

traînent pas indéfiniment. C'est un point fort important; car dans les œuvres de charité, s'il importe de faire le bien, il convient aussi de faire vite.

Si les intérêts de la Société et l'expédition des affaires le demandent, les membres du Conseil ordinaire ou bureau peuvent s'adjoindre d'autres membres.

Art. 31. Le Président est nommé par le Conseil d'après l'avis des Conférences. La première fois il est nommé par les Conférences réunies.

Le Président nomme les Présidents et les Vice-Présidents des Conférences et des Œuvres spéciales, ainsi que le Vice-Président, le Secrétaire et le Trésorier du Conseil particulier, en prenant pour toutes ces nominations l'avis de ce Conseil.

Cet article précise clairement les cas et le mode de nomination des divers fonctionnaires et membres du Conseil particulier. On s'est seulement demandé si le Conseil pouvait nommer le Président, après l'avis des Conférences, mais malgré leur avis, et si le Président pouvait nommer les fonctionnaires qu'il est chargé de désigner, après l'avis de son Conseil, mais malgré cet avis. Le Conseil général, consulté sur ce point, a été d'avis qu'en principe le Conseil particulier, comme le Président, pouvait passer outre aux nominations qui leur sont dévolues, mais que dans une Œuvre de charité, il fallait moins se tenir à une froide interprétation de texte qu'à la nature des choses. Or, il est certain, en fait, qu'un

Conseil ne pourrait imposer aux Conférences d'une ville un président malgré elles, et qu'un président ne pourrait imposer à son Conseil des membres que la majorité de ce Conseil repousserait formellement. La charité tranche ici la question, comme aussi elle l'empêchera de s'élever; car, pour que le bien soit possible, il faut un accord intime de tous, et le jour où, dans la Société, on voudrait agir en vertu de droits et de prérogatives, et non plus par une douce confiance, il se manifesterait pour elle un grand péril.

Ce qui vient d'être dit de la nomination du président du Conseil particulier ne s'applique pas aux villes où siègent le Conseil général, les Conseils supérieurs et les Conseils centraux. Les présidents de ces divers conseils étant *de droit* présidents du Conseil particulier de la ville où ils sont établis (art. 44 du règlement général, 8 du règlement des Conseils supérieurs, 7 du règlement des Conseils centraux), les Conseils particuliers doivent s'abstenir d'élire un président et attendre l'élection du Président du Conseil placé au degré supérieur de la hiérarchie.

Art. 32. Le Président du Conseil particulier dirige ses opérations et présente les propositions, fait les convocations, s'il y a lieu. Il préside les Assemblées générales de la localité.

Le Règlement ne précise pas les époques de réunion des Conseils particuliers, et il

ne pouvait le faire ; car ce qui convient dans une ville n'est pas souvent expédient dans une autre ; ainsi, à Paris, on a senti la nécessité, pour le Conseil particulier de la ville, de se rassembler tous les huit jours, et on s'est très bien trouvé de cette multiplicité des séances. Dans d'autres villes, au contraire, la réunion par quinzaine ou par mois suffit complètement. Il y a donc à tenir compte des besoins de chaque ville ; seulement, sauf pour les Conseils qui relient les Conférences rurales, il est à désirer que les séances ne se tiennent pas à plus d'un mois d'intervalle, parce qu'un Conseil doit être actif pour être réel.

Art. 33. Le Secrétaire dresse le procès-verbal des séances du Conseil. Il tient registre des noms, prénoms, professions, demeures des membres de toutes les Conférences de la ville, de la date de leur réception, et du nom de ceux qui les ont présentés. Il prend aussi note du pays de ceux dont le domicile n'est pas fixé dans la ville.

Les points de détail qu'énumère l'article 33 doivent être soigneusement observés, et l'expérience a fait connaître qu'aucun de ces renseignements n'est superflu. Les secrétaires des Conseils particuliers doivent donc s'efforcer d'y tenir la main, comme tous les secrétaires des Conférences doivent s'attacher à avoir toujours au courant les listes des membres et celles des pauvres.

Art. 34. Le Trésorier tient la caisse commune de la ville.

Il va de soi que c'est au Conseil qu'il rend ses comptes. Il est bon que, comme dans les Conférences, ces comptes soient vérifiés chaque année.

Art. 35. Les Présidents et Vice-Présidents des Conférences représentent leurs Conférences au Conseil particulier. Les Présidents des Œuvres spéciales viennent y soutenir les intérêts de ces Œuvres. Les uns et les autres font des rapports, quand ils y sont invités par le Président du Conseil.

Il n'y a à signaler ici que la disposition finale de l'article, et à insister sur l'utilité des rapports faits fréquemment au Conseil sur l'état des Conférences et des Œuvres. Ces rapports, quoiqu'ils doivent toujours être faits simplement, nourrissent cependant vivement l'intérêt; ils empêchent les séances d'être vides ou monotones; ils donnent l'occasion aux Conseils de pénétrer dans le vif des Conférences et des Œuvres de la ville, de donner des avis, de redresser des usages défectueux, de propager ceux qui sont utiles, et de former ainsi, par la seule force de l'exemple, une unité de cœur et d'esprit entre les différentes Conférences.

CHAPITRE III

DU CONSEIL GÉNÉRAL.

Art. 36. Le Conseil général est composé d'un Président, d'un Vice-Président, d'un Secrétaire, d'un Trésorier et de plusieurs Conseillers.

Art. 37. § 1^{er}. Le Conseil général est le lien de toutes les Conférences; il maintient l'union de la Société : il veille à tout ce qui peut favoriser sa prospérité.

§ 2. Il prend, à cet égard, les décisions qui lui semblent utiles.

Le Conseil général est le centre de la Société tout entière. C'est lui qui agrège les Conférences, institue les Conseils des divers degrés, fixe leur circonscription, prononce, s'il y a lieu, et dans des cas graves, la dissolution des Conférences et des Conseils, prend les décisions générales s'étendant à toute la Société, interprète, modifie quand le besoin s'en fait sentir, le Règlement général, et dirige toutes les Conférences par ses correspondances, ses circulaires et le *Bulletin*.

Le Conseil général délivre des *Lettres d'agrégation* aux Conférences et des *Lettres d'institution* aux Conseils particuliers, centraux et supérieurs. Ceux de ces Conseils qui ne possèdent pas leurs *Lettres d'institution* feront bien de les réclamer.

Le Conseil général délivre également des *Lettres d'union* aux Patronages et Oeuvres de persévérance qui désirent se rattacher à la Société de Saint-Vincent-de-Paul et participer ainsi aux Indulgences que confère cette union. Il se forme de la sorte un lien religieux entre la Société et les personnes qui font partie de ces œuvres. Elles n'acquiescent toutefois le titre de membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul qu'en

faisant partie d'un de ses Conseils ou d'une Conférence.

L'existence du Conseil général remonte à l'origine de la Société, dès qu'il y a eu plusieurs Conférences, et son action s'est successivement développée, à mesure que les intérêts généraux de l'OEuvre ont grandi et ont pris plus d'importance. La circulaire de décembre 1837 en rappelle l'historique. Le Règlement consacre un chapitre à son organisation.

(Voir, à propos de l'énumération des membres du bureau, la remarque insérée à l'art. 27.)

Art. 38. § 1^{er}. Il décide de l'emploi des fonds de la caisse centrale.

§ 2. Cette caisse est alimentée par les dons extraordinaires faits à la Société, par les quêtes faites aux Assemblées générales et par les offrandes qu'envoie chaque Conférence ou chaque Conseil pour concourir aux frais généraux de la Société.

Malgré la plus stricte économie, il est impossible que la Société n'ait pas quelques frais généraux : chaque Conférence particulière, chaque Conseil en subit la nécessité ; le Conseil général, chargé de représenter toute la Société, de correspondre avec ses différentes branches répandues dans le monde entier, ne peut échapper à cette charge, et il doit même la sentir dans une proportion plus forte. De là la création d'une caisse centrale ; mais il est dans nos traditions de restreindre ces frais au plus

strict nécessaire, de faire tout avec simplicité, et par conséquent avec économie, et d'être saintement avare de l'argent des pauvres, pour tout ce qui ne va pas *directement* à leur soulagement. Le jour où l'on sortirait de ces habitudes, on blesserait profondément l'esprit de la Société, et l'on compromettrait peut-être son succès.

L'article 38 range parmi les ressources de la caisse du Conseil général les offrandes annuelles de chaque Conférence et de chaque Conseil. Il est juste, en effet, que les Conférences de Paris ne supportent pas seules les dépenses qui concernent toute la Société, et que *chaque* Conférence, entrant pour une part dans les frais généraux, entre aussi pour une part dans les moyens d'y pourvoir. Quelques Conférences ont décidé d'elles-mêmes qu'elles prendraient pour base de leur offrande annuelle le centième de leurs recettes; mais, quelle que soit la reconnaissance du Conseil général pour cette décision, rien n'est imposé ici par le Règlement, ni même demandé par le Conseil général : ces dons sont entièrement facultatifs, et il semble que plus ils sont spontanés, plus ils acquièrent de prix.

La caisse du Conseil général n'a pas seulement pour but de payer des frais de correspondance et d'administration; elle doit surtout venir en aide aux Conférences pauvres et auxquelles un secours passager est utile. Chaque année, le Conseil général accorde des allocations, malheureusement

insuffisantes, soit aux Conférences qui s'organisent dans les localités pauvres, et auxquelles un petit envoi d'argent est un précieux encouragement, soit à celles qui, fondées depuis quelque temps, sont assaillies par une nécessité plus grande. Par là bien des Conférences ont été soutenues, relevées, préservées peut-être de la défaillance à laquelle elles étaient prêtes à se laisser aller. Seules, elles eussent succombé ; mais, se sentant appuyées, elles ont repris courage, et elles l'ont rendu aux pauvres qu'elles assistaient et aux riches qui pouvaient leur prêter concours.

Mais il y a des cas tellement graves, que la caisse du Conseil général, d'ailleurs toujours fort peu garnie, ne peut parvenir à y porter remède. Ainsi, après des inondations, des famines, la misère prend de telles proportions, que les efforts unis de toutes les Conférences sont nécessaires pour apporter quelque remède au mal. Dans ces circonstances, le Conseil général donne sa minime aumône, puis fait aux Conférences un appel, soit général, si la misère est excessive, soit limité à certains pays, si la misère est bornée à un moindre rayon. Grâce à Dieu, ces appels ont été toujours entendus de la manière la plus charitable et la plus fraternelle.

Ces demandes générales faites aux Conférences doivent être bornées à des cas très rares ; car on ne peut recourir avec fruit à ces moyens exceptionnels qu'autant qu'on

en use avec une extrême discrétion. En outre, elles doivent être faites par le Conseil général *seul*. Autrement, il n'y aurait plus de règle, et, chacun étant juge de l'opportunité des demandes, il en résulterait une telle multiplicité que ce serait du désordre.

De là la conséquence qu'il n'est peut-être pas inutile de rappeler, qu'aucune Conférence ne doit, *de son chef et isolément*, transmettre des billets de loterie, des circulaires de souscription, des demandes d'argent à la généralité des Conférences. Si elle est dans le ressort d'un Conseil particulier, central ou supérieur, elle peut le faire dans cette circonscription *avec l'assentiment de ce Conseil*; mais, en dehors de cette circonscription, elle ne peut faire de demande de concours que par l'intermédiaire du Conseil général; c'est à la fois le moyen de faire réussir les souscriptions importantes et d'empêcher les autres.

Art. 39. Les membres du Conseil général sont nommés par le Président, de l'avis de ce Conseil.

D'après un usage ancien, confirmé par une décision du Conseil général, en date du 24 novembre 1851, c'est au Conseil général qu'il appartient de décider s'il y a lieu de nommer des membres nouveaux. Dans le cas où la décision est affirmative, le Président général nomme les nouveaux conseillers après avoir pris l'avis du Conseil. (V. à ce sujet le commentaire donné sur l'art. 31.

Les mêmes principes sont applicables ici.)

Aucun chiffre n'a été fixé pour le nombre des conseillers, parce que les besoins peuvent varier suivant les circonstances, et qu'avec l'accroissement de la Société il peut être utile d'appeler plus de collaborateurs : mais il est dans l'esprit du Règlement de n'appeler au Conseil que le nombre réellement nécessaire de membres. Il a toujours semblé que cette charge devait être active, et non pas simplement honorifique, et que, si l'on était trop nombreux, il serait moins facile de conserver l'unité nécessaire de vues et de direction. En fait, le nombre des membres du Conseil général est, depuis plusieurs années, entre vingt et vingt-cinq.

Les membres du Conseil général sont choisis, en règle générale, parmi les présidents ou membres de Conférences qui ont rendu à la Société le plus de services et qui peuvent consacrer le plus de temps et de lumières à des intérêts généraux; mais le Conseil général ne s'est jamais interdit d'appeler dans son sein des personnes notables par leur piété et leur amour des bonnes œuvres qui honoreraient notre Société en venant lui apporter leur concours. Seulement, on le conçoit, ce cas doit être une très rare exception, motivée par les circonstances et les qualités du futur conseiller.

Art. 40. § 1^{er}. Lorsqu'il y a lieu de nommer un Président général de la Société, le Conseil général

est convoqué par le Vice-Président. Cette séance, qui est préparatoire, est consacrée à s'entendre sur la personne qui pourrait être chargée de cette fonction. L'ancien Président, s'il vit, est prié de désigner quelle personne il croit utile d'élire.

§ 2. Lorsqu'on s'est entendu sur un ou plusieurs noms, on s'ajourne à deux mois. Dans l'intervalle, il est donné connaissance de cette première réunion aux Présidents des Conseils particuliers (1) qui consultent leurs collègues et à ceux des Conférences qui consultent leurs bureaux ou même les conférences qu'ils dirigent. Les uns et les autres transmettent leurs avis au Conseil général : d'après ces avis celui-ci consomme l'élection, dont il est dressé un procès-verbal exact.

§ 3. Pendant le temps que dure l'élection, tous les membres de la Société adressent, soit en particulier, soit dans les séances, une prière spéciale Dieu, le *Veni Creator*, afin que son Esprit les éclaire dans le choix qu'ils se proposent.

L'article indique suffisamment le mode d'élection du Président général et il n'est pas besoin d'en étudier le détail. Le point important est de rappeler aux Conférences la nécessité de la prière pendant que ce choix s'opère ; car cette élection est toujours un événement grave et l'on ne saurait trop solliciter la grâce de Dieu pour qu'il soit fait un bon choix, et pour que le candidat désigné soit digne de la charge laborieuse à laquelle on l'appelle.

(1) A cette époque, on entendait par Conseils particuliers tous les Conseils autres que le Conseil général. C'est ce qui résulte des termes mêmes du Bref de Sa Sainteté Grégoire XVI du 12 août 1845 : *Consilia particularia provinciarum sive urbium*.

Art. 41. Le Président général fait les convocations extraordinaires; il préside les Assemblées générales, ainsi que le Conseil général.

Art. 42. § 1^{er}. Le Secrétaire général tient note des noms, prénoms, professions, domicile, date de réception des membres; il tient également note de la composition des bureaux des Conseils ou Conférences, et des lieux, jours et heures de leurs réunions.

§ 2. Il dresse les procès-verbaux des séances du Conseil général et des Assemblées générales.

§ 3. Il rédige le rapport annuel sur l'état des Œuvres de la Société.

§ 4. Il est chargé de la correspondance générale avec les Présidents ou Secrétaires particuliers des différents Conseils ou Conférences.

§ 5. Il garde les archives de la Société.

Le développement de la Société fait aujourd'hui obstacle à ce que le Secrétaire général tienne liste des noms de tous ses membres, mais les tableaux statistiques doivent indiquer chaque année la composition du bureau des Conférences.

Il est utile de mentionner que la correspondance doit être concertée avec le Président général ou les Vice-Présidents généraux délégués pour ce soin.

Art. 43. Le Trésorier général tient la caisse.

Il met en ordre les recettes et les dépenses et rend ses comptes au Conseil général.

Art. 44. Un membre du Conseil général est chargé par le Président général de la présidence du Conseil de Paris, s'il ne peut le présider lui-même : plusieurs membres sont délégués par lui, sur la proposition du Secrétaire général, pour remplir les fonctions de Vice-Secrétaires.

L'article 44 pose un principe utile, et qui est applicable dans tous les cas où deux Conseils se trouvent en présence dans la même ville, Conseil général et Conseil particulier, Conseil supérieur et Conseil particulier, Conseil central et Conseil particulier, etc. ; c'est toujours un membre du Conseil le plus élevé en hiérarchie, soit le Président, soit un membre délégué *ad hoc* par le Président, qui préside le Conseil du rang inférieur. Sans doute, dans une assemblée de charité, les tiraillements et les discussions de prééminence sont peu à redouter ; mais il serait tellement fâcheux de les voir s'élever, qu'il faut autant que possible les éviter, et la concentration de la présidence des deux Conseils dans la même main est un des moyens les plus efficaces de prévenir les discussions et les susceptibilités.

CHAPITRE IV

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Il a déjà été dit quelques mots des Assemblées générales et de leur utilité : c'est le moment d'en étudier de plus près l'esprit et le détail.

Les Assemblées générales sont la réunion de plusieurs Conférences, lorsqu'il s'en trouve plusieurs dans la même ville, ou bien la réunion des membres actifs et honoraires de la seule Conférence de la ville. Ce point mérite d'être précisé, car plusieurs

fois des Conférences isolées ont pensé qu'elles ne pouvaient tenir d'Assemblée générale à moins de s'unir à des Conférences de localités voisines, et qu'il était impossible de le faire à elles seules. Cette pensée est contraire à la pratique de la Société, qui considère comme Assemblée générale toute réunion plus solennelle, où, en présence des membres actifs, honoraires, et des bienfaiteurs de la Conférence, on rend compte du bien opéré, et de celui que l'on médite. Il serait, de plus, très fâcheux qu'il en fût ainsi : car, en désertant l'Assemblée générale, on déserterait peut-être la messe des jours de fête, on cesserait de se réunir pour prier ensemble, pour se réchauffer dans la piété ; ou tout au moins, si l'on ne renonçait pas à la réunion pieuse, on renoncerait aux indulgences plénières des quatre fêtes de la Société, qui ne peuvent être gagnées qu'à la double condition de la communion et de l'assistance à l'Assemblée générale (Bref du 10 janvier 1845). Voir la circulaire du 1^{er} novembre 1849.

Maintenant il est hors de doute que la tenue des quatre Assemblées présente des difficultés dans les petites villes ; qu'il n'est pas aisé de réunir, quatre fois par an, des membres du clergé, des personnes étrangères aux travaux journaliers des Conférences, pour les entretenir de résultats peu considérables ; c'est pour cela que le Conseil général ne cesse, depuis plusieurs années, de recommander aux Conférences voisines

de se concerter pour tenir des Assemblées générales communes, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre; c'est pour cela aussi en partie qu'il insiste pour l'organisation de Conseils centraux où l'on peut plus facilement mettre en action cette partie de notre règlement.

Les Assemblées générales, en effet, sont très utiles pour ranimer le zèle; elles intéressent les membres honoraires, les bienfaiteurs à la Société qu'ils soutiennent de leur concours; elles donnent le moyen de parler des pauvres et d'obtenir pour eux des secours plus abondants: elles sont encore une occasion pour les membres actifs de revenir sur l'ensemble de leurs OEuvres, et de voir les améliorations à y apporter. A tous les points de vue, elles sont donc utiles, et dans les villes où il y a plusieurs Conférences, elles sont nécessaires pour maintenir les relations communes. Seulement, il faut prendre garde qu'elles ne dégénèrent en réunions d'apparat, qu'on n'y vise aux discours et à l'éloquence, et qu'elles restent ce qu'elles doivent toujours être, une réunion de famille un peu plus nombreuse que d'habitude, mais toujours humble, chrétienne et pleine de simplicité.

Art. 45. § 1^{er}. Les Assemblées générales se tiennent chaque année: le 8 décembre, jour de l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge; le premier dimanche de Carême; le dimanche du Bon-Pasteur, anniversaire de la Translation des reliques

de saint Vincent de Paul; le 19 juillet, jour de la fête de ce saint Patron (1).

§ 2. Le Président peut, en outre, convoquer des Assemblées générales extraordinaires.

L'époque fixée par le Règlement pour les Assemblées générales doit être observée scrupuleusement, et ce serait une chose très regrettable si les Conférences isolées croyaient pouvoir la modifier. N'est-il pas touchant, en effet, de penser qu'aux mêmes époques tous les membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul se réunissent pour parler de Dieu, de leurs pauvres et de leur propre sanctification? N'y a-t-il pas des grâces attachées à cette simultanéité de prières et d'action? Cependant il est à remarquer que les jours indiqués ne sont pas impérieusement exigés par les Brefs qui laissent une certaine latitude dans la tenue des quatre Assemblées.

Art. 46. Les Assemblées générales, ainsi que les Conférences, commencent par la prière et la lecture de piété.

Cette disposition est bien utile à observer, et l'on ne doit jamais s'en écarter, sous aucun prétexte, de peur que les réunions générales ne viennent à perdre le cachet d'assemblées chrétiennes. Par ce motif, le

(1) Voir, à l'article 57, les modifications apportées par le Bref du 18 mars 1859 et par le Rescrit du 30 janvier 1888, aux jours où quelques-unes de ces fêtes doivent être célébrées.

Conseil général a toujours été d'avis que, s'il était souvent utile de convoquer des personnes étrangères à la Société, soit pour dissiper quelques préventions, soit pour obtenir leur concours, il ne faut jamais, en considération d'elles, manquer à la prière et à la lecture de piété. Si ces personnes ont le malheur d'être assez peu chrétiennes pour s'en choquer, mieux vaut alors ne pas les inviter. Il importe peu que nos réunions soient brillantes, il importe beaucoup qu'elles gardent le caractère religieux.

Art. 47. Après avoir lu le procès-verbal de la séance précédente, le Secrétaire appelle à haute voix les membres reçus dans les diverses Conférences depuis la dernière Assemblée générale, et dont les noms lui ont été remis à cet effet par les divers Présidents. Ces membres se lèvent, le Secrétaire les présente à la Société et au Président, qui leur adresse une courte allocution.

La présentation matérielle des membres à l'Assemblée et au Président est devenue, dans la pratique, presque impossible aux Assemblées générales un peu nombreuses. Il en résulterait du désordre et de la confusion. Mais, lorsque la réunion n'est pas très considérable, il est bon de tenir à cet usage qui témoigne bien de l'esprit de confraternité, et qui est fort ancien.

Art. 48. Les Présidents des Conférences font leurs rapports sur l'état de ces Conférences.

Un extrait sommaire du rapport indiquant le

mouvement des membres, des familles pauvres, le résultat des recettes, le montant des dépenses, leur nature, est déposé entre les mains du Secrétaire.

Cet article ne peut aujourd'hui être suivi à la lettre que dans les Assemblées générales, où peu de Conférences se trouvent réunies : il serait, en effet, impossible que dix ou douze Présidents, quelquefois même quarante ou cinquante, vinssent faire successivement un exposé des travaux de leur Conférence : il est nécessaire alors qu'ils remettent à l'avance au Secrétaire leurs notes principales, et que ce dernier, par lui-même ou par un autre membre, fasse un travail d'ensemble.

Du reste, quelle que soit la forme du rapport, un point essentiel est qu'il contienne des faits édifiants, de nature à exciter le zèle, et par-dessus tout qu'il ne soit pas un éloge de la Société. Les louanges qu'une OEuvre reçoit du dehors sont souvent pour elle un grand danger; mais les panégyriques qu'elle se décernerait seraient une preuve que l'esprit chrétien a disparu en elle.

Art. 49. Le Secrétaire donne ensuite lecture des lettres envoyées par les diverses Conférences qui n'ont pu s'y faire représenter; il lit aussi les extraits des autres lettres qui peuvent intéresser la Société.

Art. 50. Le Président fait ensuite connaître les décisions prises par le Conseil de direction dans

l'intérêt de la Société, et consulte, s'il y a lieu, l'Assemblée elle-même.

La dernière partie de l'article est toute facultative, comme l'indique le mot *s'il y a lieu*. En fait, les Assemblées générales étant devenues fort nombreuses, il serait difficile aujourd'hui de les consulter dans les grandes villes.

Art. 51. § 1^{er}. Le Président ou celui des membres de la Société qu'on y invite, adresse à l'Assemblée quelques paroles d'exhortation chrétienne et charitable.

L'allocution dont il s'agit, et qui est placée tantôt au commencement, tantôt à la fin des séances, doit être courte, simple et pratique. Elle ne doit être ni une discussion théorique, puisque tel n'est pas le but de la Société, ni un sermon, parce que ce serait déplacé dans la bouche d'un laïque. Mais si elle est faite au point de vue des besoins spéciaux de la Société, si elle signale avec soin les inconvénients à éviter dans telle ou telle œuvre, si elle excite au zèle, au dévouement, elle peut contribuer réellement à la vie charitable des Conférences.

§ 2. La Société s'estime heureuse quand des personnes recommandables par leur caractère, leur vertu, leur science, veulent bien, sur l'invitation du Président, assister à la séance générale, et la terminer, comme il vient d'être dit, par quelques paroles d'édification.

Les Assemblées générales sont, autant que possible, tenues sous la présidence d'un Evêque, d'un curé ou d'un ecclésiastique. C'est un honneur et une joie pour les disciples de saint Vincent de Paul de pouvoir raconter leurs faibles travaux à leurs pères dans la foi et à leurs guides dans les œuvres chrétiennes; et lorsque, bien malgré eux, ils s'en trouvent privés, leur réunion perd la plus grande partie de son charme et de son intérêt.

Il est de règle, et cette règle se justifie trop par elle-même pour qu'on doive y insister, que les honneurs de la séance appartiennent de droit aux ecclésiastiques, et que le président laïque ne dirige l'ordre de la réunion que matériellement. C'est à NN. SS. les Evêques, lorsqu'ils daignent prendre place parmi nous, ou aux prêtres qu'ils désignent pour les suppléer, qu'appartiennent les premières places, au-dessus du bureau laïque. C'est un témoignage bien faible, mais bien légitime, que des chrétiens doivent aux ministres de Dieu, et l'on ne doit jamais l'oublier. (Voir la circulaire du 31 mai 1846.)

Art. 52. On se sépare après la quête et la prière d'usage.

CHAPITRE V

DES DIFFÉRENTS MEMBRES.

Art. 53. Outre les membres actifs, la Société a des

correspondants, des membres honoraires et des souscripteurs.

Une autre catégorie de membres est venue s'ajouter à celles indiquées dans le Règlement : c'est celle des *membres aspirants*. Ces membres sont choisis parmi les jeunes gens au-dessous de dix-huit ans; tantôt ils sont adjoints aux Conférences ordinaires, dont ils partagent les travaux sous la direction de membres anciens; tantôt ils sont assez nombreux pour être organisés en Conférences spéciales, soit dans les catéchismes de persévérance, soit dans les collèges chrétiens et séminaires. Cette institution, quel que soit le mode adopté, est très précieuse. Outre qu'elle donne aux Conférences des auxiliaires utiles et assure le recrutement, parmi la jeunesse, elle forme les jeunes gens à l'esprit de charité et de zèle, et leur suggère le désir tout naturel de devenir membres actifs des Conférences, lorsque l'âge en sera venu pour eux. Le Bref du 10 janvier 1845 fait participer les membres aspirants aux Indulgences de la Société, et le Conseil général a publié une instruction spéciale pour les Conférences des collèges et institutions. (Voir le *Bulletin* de mai 1853, pages 152 et suivantes.)

Art. 54. § 1^{er}. Lorsqu'un membre de la Société change de résidence, si, dans la ville où il va s'établir, il n'y a pas de Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, il ne quitte pas pour cela la Société, et

prend le titre de membre correspondant; il se met en rapport avec la Conférence ou les Conférences de la ville de son diocèse les plus rapprochées de sa résidence, et correspond avec le Secrétaire général.

La circulaire du 1^{er} novembre 1849 commente cet article de la manière suivante :

« Il est temps de faire passer cet article
 « de l'état de lettre morte, pour ainsi dire,
 « à une pratique sérieuse. Mais la grande
 « difficulté consiste à nouer des rapports
 « entre les membres correspondants et les
 « Conférences, et à donner quelque chose
 « à faire à ces membres tout comme à ces
 « Conférences, pour maintenir les relations
 « une fois commencées. Or, si chaque mem-
 « bre isolé s'adressait, comme l'indique le
 « Règlement, soit à la Conférence de son
 « diocèse, soit, dans les pays où cette orga-
 « nisation existe, au Conseil supérieur ou
 « central, s'il s'y faisait recevoir en qualité
 « de *membre correspondant*, s'il y envoyait
 « exactement son offrande, et recevait en
 « échange les fonds nécessaires pour se-
 « courir, *au nom de la Conférence*, les pau-
 « vres de la localité qu'il habite; s'il re-
 « mettait, à époques fixes, un compte rendu
 « sur ses familles, sur leur état moral, ma-
 « tériel, il en résulterait un grand bien pour
 « tous : pour les membres correspondants,
 « d'abord, qui, dans cette organisation, re-
 « trouveraient le stimulant de l'association
 « qui leur manque, et sortiraient par là de

« l'isolement où ils sont vis-à-vis de la So-
 « ciété; pour les Conférences voisines, qui
 « se feraient un noyau de membres dévoués
 « et disposés à placer à la campagne leurs
 « billets de loterie, leurs lettres de quête,
 « à faire circuler leurs rapports, leurs al-
 « manachs, leurs bons livres; pour la So-
 « ciété entière, qui, en devenant plus con-
 « nue, se répandrait plus facilement dans
 « un grand nombre de petites villes, de
 « gros bourgs et même de villages; pour
 « les pauvres des campagnes enfin, qui per-
 « cevraient quelques secours nouveaux et,
 « ce qui est plus important, conquerraient
 « des serviteurs de plus.

« Si ce plan ne recevait pas son exécu-
 « tion immédiate, il est une voie plus sim-
 « ple pour arriver au but, mais moins
 « parfaite, ce me semble. Vous avez certai-
 « nement remarqué, Monsieur et cher Con-
 « frère, dans le Bref du 10 janvier 1845,
 « une disposition bien touchante : c'est celle
 « qui permet aux membres isolés de ga-
 « gner les indulgences octroyées aux Con-
 « férences, en accomplissant, autant qu'il
 « est en leur pouvoir, les œuvres ordinai-
 « res de la Société. Chacun est donc sti-
 « mulé à se mettre à la tâche; le Père
 « commun des fidèles nous y invite, nous y
 « presse lui-même, et nous y indique le
 « chemin. Or, si chaque membre isolé, pen-
 « dant les loisirs des vacances, suivait cette
 « précieuse indication, que de bien n'en ré-

« sulterait-il pas pour lui-même et pour les
 « pauvres qui l'entourent ! Multiplions seu-
 « lement par deux pauvres assistés le nom-
 « bre de nos confrères qui, chaque année,
 « nous quittent pour se fixer à la campagne,
 « ou y passer quelques mois, quelques se-
 « maines, et nous serons étonnés de l'heu-
 « reuse moisson qu'il nous sera donné de
 « recueillir... »

§ 2. Il reçoit chaque année un rapport sur les Œuvres de la Société et reste avec elle en union, non seulement de prières, mais aussi de bonnes œuvres, en accomplissant autour de lui des œuvres de charité et en se rendant utile à la Société toutes les fois que la circonstance s'en présente.

« Veut-on enfin, Monsieur et cher Con-
 « frère, que ces œuvres isolées, mais, qui,
 « si mon appel était entendu, ne seraient
 « pas sans importance, se multiplient et se
 « conservent ? Une précaution est néces-
 « saire, c'est de maintenir entre la Société
 « et les membres correspondants des rela-
 « tions suivies, telle que les indique l'ar-
 « ticle 54 du Règlement. Le *Bulletin* de la
 « Société fournit d'ailleurs aujourd'hui des
 « facilités plus grandes pour ces rapports
 « qu'aux débuts de nos Conférences ; sui-
 « vant chacun de nous dans son domicile,
 « il vient, à époques fixes et rapprochées,
 « nous indiquer les progrès des Conféren-
 « ces, nous signaler les écueils à éviter,
 « les exemples à suivre, et il peut ainsi
 « contribuer à rattacher à notre action cha-

« ritable les membres que les distances sé-
 « parent de nous. L'espérance de voir ces
 « membres en devenir les lecteurs les plus
 « assidus a même été un des motifs qui
 « nous ont fait entreprendre cette œuvre
 « laborieuse. »

Art. 55. § 1^{er}. Les membres honoraires n'assistent pas aux Conférences.

§ 2. Ils sont compris, comme les membres ordinaires, dans toutes les convocations qui sont faites en dehors des séances ordinaires des Conférences.

§ 3. Ils doivent envoyer, chaque année, une ofrande particulière au Trésorier du Conseil ou de la Conférence de leur ville.

En règle générale, les membres honoraires n'assistent pas aux séances ordinaires des Conférences; car il y aurait à se demander pourquoi, participant aux réunions hebdomadaires, ils se soustrairaient aux œuvres de leurs confrères; cependant, lorsqu'ils désirent assister aux séances, il n'a jamais été dans l'esprit de la Société de leur en interdire l'entrée, parce qu'alors il y a lieu d'espérer qu'ils prendront goût à nos travaux, et aimeront à s'y vouer eux-mêmes. Mais, d'une part, ce ne peut être la règle générale, et, de l'autre, il est à remarquer que, lorsqu'ils sont admis aux séances ordinaires, ils n'ont pas voix délibérative. Agir autrement serait laisser parfois la décision des questions intéressant gravement les Conférences, à des personnes qui ne les suivent pas assez dans tous

leurs détails, pour en posséder l'esprit aussi bien que les membres actifs.

Mais, si l'assistance des membres honoraires aux séances ordinaires des Conférences n'est pas la règle, c'est la règle, au contraire, de convoquer ces membres tant aux assemblées générales qu'aux messes et cérémonies pieuses des Conférences, telles que sermons, retraites, etc.

A la différence des membres actifs, qui versent leurs dons à leur Conférence sous la forme de quête secrète, les membres honoraires sont soumis, par la force des choses, à remettre leurs offrandes sous la forme de cotisation. Le Règlement n'indique pas que cette cotisation doive être la même pour tous, et les Brefs d'indulgences ne sont pas non plus dans ce sens.

Dans les villes où il y a un Conseil particulier, le Règlement décide que l'offrande des membres honoraires doit être remise à ce Conseil. C'est un moyen de lui créer des ressources et de rétablir par là, entre les Conférences, une sorte d'égalité pour la distribution des secours, malgré l'inégalité des misères.

Cette disposition du Règlement, toutefois, n'est pas tellement impérative qu'un Conseil particulier ne puisse abandonner aux Conférences le produit des souscriptions des membres honoraires. Les Conférences auront d'autant plus de zèle à recruter des membres honoraires qu'elles espéreront profiter de leurs souscriptions.

§ 4. La réception des membres honoraires est faite dans les mêmes formes que celle des membres ordinaires; elle est faite par le Conseil particulier dans les villes où plusieurs Conférences sont établies.

Ce point est d'une très haute importance, et malheureusement très peu observé : tantôt on confond les membres honoraires avec les souscripteurs, et l'on ne leur demande qu'une aumône plus ou moins forte, sans se préoccuper de leurs habitudes religieuses; tantôt on appelle ainsi les membres actifs qui ont été longtemps sans venir à la Conférence, et qu'on n'ose pourtant pas rayer. Parfois même on a inscrit des dames comme membres honoraires. Toutes ces coutumes sont contraires au Règlement et doivent être complètement mises de côté : car les membres honoraires sont réellement des *membres de la Société*; lorsqu'ils veulent devenir membres actifs, il est difficile, en fait, sinon peut-être en droit, de le leur refuser; ils assistent aux fêtes, aux messes, aux assemblées générales des Conférences, ils ont droit à des indulgences très étendues : d'où la conséquence que, pour être admis, ils doivent être dans les conditions que la Société impose à ses membres actifs; autrement, il y aurait une trop grande différence entre ces deux catégories de membres; et si les uns étaient chrétiens, les autres peu préoccupés du point de vue religieux, ne serait-il pas à craindre qu'à la longue, l'esprit des

Conférences ne vint à s'attiédire, par suite de cette indifférence même, et des ménagements, trop grands peut-être, que les membres actifs voudraient garder vis-à-vis des membres honoraires ?

Outre les membres honoraires, il est une autre catégorie de membres que n'indique pas le Règlement, mais que la Circulaire du 31 mai 1846 fait connaître sous le nom de *membres d'honneur* : ce sont des ecclésiastiques qui veulent honorer les Conférences par l'adjonction de leurs noms sur les listes, et qu'il a semblé plus respectueux de désigner sous le nom de *membres d'honneur* que sous celui de *membres honoraires*.

Art. 56. § 1^{er}. La Conférence peut avoir en outre de simples souscripteurs.

§ 2. Les souscripteurs ne sont pas membres de la Société ; mais ils ont droit à ses prières à titre de bienfaiteurs.

Cet article atténue les dernières objections qui pourraient rester contre la décision de l'article précédent sur les conditions requises pour les membres honoraires : il indique, en effet, le moyen d'utiliser pour les pauvres la générosité de personnes, hommes ou femmes, qui veulent accorder leurs aumônes aux Conférences, et qui, soit qu'elles ne remplissent pas les conditions religieuses, soit à raison de leur sexe, ne peuvent, d'après le Règlement, être admises comme membres honoraires. Les souscripteurs, n'étant pas membres de

la Société, peuvent être pris parmi toutes les opinions religieuses.

Plusieurs Conférences utilisent d'une manière très fructueuse pour les pauvres, le zèle de dames bienfaitrices, soit comme quêteuses, soit pour les vestiaires et le travail des pauvres, soit pour quelques œuvres dont leurs membres ne pourraient se charger directement. Ce zèle demande à être imité.

CHAPITRE VI

DES FÊTES DE LA SOCIÉTÉ.

Art. 57. § 1^{er}. La Société célèbre la fête de l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge, et la fête de saint Vincent de Paul, son patron.

§ 2. Les Conférences assistent à la messe le 8 décembre et le 19 juillet, et aussi le jour anniversaire de la translation des Reliques de saint Vincent de Paul.

D'après le Bref du 10 janvier 1845, les fêtes devaient être célébrées le jour de l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge, le 8 décembre, et de la fête de saint Vincent de Paul, le 19 juillet. Si le jour était changé les indulgences ne pouvaient plus être gagnées. Comme il y avait très souvent des difficultés matérielles pour les Conférences, et surtout pour celles des campagnes, à remplir ces conditions, il en résultait malheureusement qu'un grand nombre de Conférences étaient privées des

indulgences que le Père commun des fidèles nous a dispensées avec une libéralité si grande. Pour remédier à cet inconvénient, le Conseil général a sollicité du Souverain Pontife une modification du Bref du 10 janvier 1845, et voici l'extension de ces faveurs précieuses qu'il a obtenue par un troisième Bref en date du 18 mars 1853 et par le Rescrit du 30 janvier 1888 :

1° L'Indulgence plénière accordée par le Bref du 10 janvier 1845 pour le 8 décembre, peut être gagnée aux messes spéciales pour la Société, soit le jour même de la fête de l'Immaculée-Conception, soit le jour où elle est transférée dans le diocèse, soit l'un des sept jours suivant immédiatement la fête.

2° De même l'Indulgence plénière accordée pour la fête de saint Vincent de Paul peut être gagnée, soit le 19 juillet, soit durant les sept jours qui suivent.

3° De même l'Indulgence plénière concédée pour la fête de la Translation peut être gagnée, soit le jour de la fête, soit un des sept jours qui suivent.

Pour tout ce qui concerne le gain des Indulgences, il est indispensable de consulter le texte même des Brefs et des Rescrits pontificaux.

§ 3. Les membres prient en ces jours de fête, pour la prospérité de la foi catholique, pour l'accroissement de la charité parmi les hommes, pour attirer la bénédiction de Dieu sur l'Œuvre dont ils font partie.

§ 4. Si quelque membre est absent ou empêché,

il s'unit au moins d'intention à ses frères, et prie pour eux comme ils prient pour lui.

L'observation des fêtes de la Société est une des obligations dont il convient le plus de se pénétrer. Comment, en effet, les membres des Conférences peuvent-ils espérer voir le fruit de leurs travaux, s'ils ne vont pas demander à Dieu de les bénir? et quel moyen plus puissant y a-t-il d'obtenir cette bénédiction que de la demander tous en commun, et réunis par la même prière et la même foi au pied des mêmes autels? Comment, d'ailleurs, suppléer à l'union des cœurs qui résulte de ces cérémonies pieuses, et qui est un de leurs fruits les plus précieux? Sans les fêtes de la Société, les liens qui resserrent entre elles les Conférences se relâcheraient bien vite, et les moyens matériels qui ont été plusieurs fois indiqués déjà deviendraient promptement inutiles, faute du moyen spirituel et béni par l'Eglise. Il importe donc au plus haut point que chaque Conférence et que, dans chaque Conférence, chaque membre observe les quatre fêtes de la Société aussi scrupuleusement que possible; car on ne craint pas de dire qu'un membre, quelque chrétien qu'il soit d'ailleurs, n'a pas le véritable esprit de la Société, s'il néglige volontairement d'en observer les fêtes, et qu'une Conférence qui tombe dans cet écueil, voit en peu de temps s'affaiblir et s'éteindre en elle l'esprit de saint Vincent de Paul.

Le Rescrit du 30 janvier 1888 a modifié

la situation du membre absent ou empêché, dont il est question dans le § 4 de cet article, et qui n'assiste ni à la messe, ni à l'assemblée générale avec ses confrères. Aux termes de ce Rescrit, en effet, si l'empêchement qui l'en tient éloigné résulte d'une maladie grave ou de ses infirmités, il est néanmoins admis à gagner les mêmes indulgences qu'eux, pourvu qu'il accomplisse quelque autre œuvre pie qui lui sera assignée par son confesseur. (V. le texte du Rescrit.)

Art. 58. Le premier dimanche de Carême, tous les membres de la Société assistent en corps à la messe et y prient pour le repos des âmes des membres décédés de la Société (1).

Le culte des morts est une des conditions d'existence d'une OEuvre qui doit durer, et il est dans le christianisme un si rigoureux devoir, que s'en affranchir c'est en quelque sorte manquer à l'une des principales obligations de la vie chrétienne. Le

(1) Cet article avait été modifié par le Conseil général dans sa rédaction primitive, à la suite du Bref du 13 septembre 1859, qui transférait au premier dimanche de Carême l'Indulgence plénière auparavant attachée à l'assistance à la messe du premier lundi de Carême; aujourd'hui, grâce à l'extension accordée par le Rescrit du 30 janvier 1888, expliqué par la lettre de la Sacrée Congrégation des Indulgences, en date du 15 juillet 1888, ce n'est plus seulement le premier dimanche de Carême, c'est chacun des sept jours qui suivent que cette indulgence peut être gagnée.

Règlement le recommande expressément; aussi l'usage s'est-il établi de réciter séance tenante, en Conférence, le *De Profundis* pour les membres qui viennent de mourir, et de faire célébrer une messe pour le repos de leur âme; quelques Conférences, non contentes de l'anniversaire du premier Dimanche de Carême, y ajoutent celui de la Commémoration des morts. Le Bref du 10 janvier 1845 récompense par une indulgence spéciale l'assistance aux messes pour les membres décédés.

OBSERVATION

Art. 59. Aucune des obligations imposées par ce Règlement n'est obligation de conscience. Mais la Société en confie l'accomplissement au zèle de ses membres et à leur amour pour Dieu et pour leur prochain.

RÈGLEMENT

DES CONSEILS SUPÉRIEURS

(Extrait du *Bulletin* du 1^{er} mai 1850.)

Depuis quelques années, les progrès réellement providentiels de la Société avaient rendu nécessaire, dans des pays situés hors de la France, une institution que nos premières règles n'avaient pas prévue; c'était celle des Conseils chargés de la direction des Conférences de tout un pays, et constitués comme des intermédiaires entre le Conseil général, centre de la Société tout entière, et les Conférences séparées de lui par les distances, le langage et les coutumes locales.

Cette institution, née d'elle-même pour ainsi dire, a pris une heureuse extension et a contribué, par ses développements, aux progrès de notre OEuvre dans les pays étrangers, où autrement elle eût difficilement pénétré, où surtout elle se fût soutenue plus difficilement encore. Tour à tour l'Angleterre, l'Irlande, la Belgique, la Hollande, la Prusse rhénane, le Mexique, le Canada, l'Espagne, l'Italie, et beaucoup d'autres pays, ont vu s'établir dans leur sein des Conseils semblables; et, par suite de leur organisation, les Conférences de ces

diverses contrées se sont formées plus facilement à un esprit commun, et se sont multipliées d'une manière plus rapide. L'expérience était donc concluante, et le moment était venu de faire entrer dans le corps de nos règles écrites un ensemble de dispositions applicables à ces Conseils, dispositions qui, sans toucher aux usages déjà anciens dans quelques parties de la Société, et confirmés d'ailleurs par le Conseil général, sans être même une loi invariable et absolue pour l'avenir, devaient servir cependant de guide et de modèle aux Conseils qui se formeraient successivement.

Dans cette pensée, le Conseil général a rédigé une série d'articles additionnels au Règlement : mais, avant de les adopter d'une manière définitive, il a voulu s'éclairer des bons avis des Conseils d'Europe, c'est-à-dire de ceux que le temps et les circonstances lui permettaient de consulter. Ces avis ne lui ont pas fait défaut, et il en a été tenu grand compte ; ils auront très certainement contribué à améliorer un Règlement aussi important.

Les dispositions que nous allons brièvement expliquer et dont nous donnons plus bas le texte, sont un résumé des usages locaux et des chapitres du Règlement général relatifs aux Conseils particuliers et au Conseil général lui-même. Ces Conseils, en effet, sont un intermédiaire entre les Conférences, les Conseils particuliers d'une ville, les Conseils centraux chargés des in-

térêts des Conférences d'un ou de plusieurs diocèses, et le Conseil général, chargé de la direction de toutes les Conférences. Leurs attributions, comme leur nature, doivent donc avoir quelque chose de mixte, et c'est cette pensée qui a présidé à la rédaction de leur Règlement.

Une première question s'est présentée tout d'abord, celle du nom qui serait donné à ces Conseils. Les désignerait-on dans le Règlement, comme les deux Brefs des 18 janvier et 12 août 1845 l'ont fait, sous le titre de *Conseils provinciaux*? De puissantes raisons militaient en faveur de cette expression, déjà ancienne parmi nous et acceptée par la plupart des Conseils; mais la crainte qui nous a été manifestée, qu'elle n'éveillât dans plusieurs pays des susceptibilités nationales fâcheuses pour la Société, a fait choisir une nouvelle dénomination, celle de *Conseils supérieurs*.

La circonscription des Conseils supérieurs, la fixation de leur siège, sont des points que l'article 1^{er} du Règlement attribue au Conseil général. C'est la pratique traduite purement et simplement en règle écrite.

L'article 3 traite d'une importante question, celle de la constitution même du Conseil supérieur. Après y avoir bien réfléchi et pesé les opinions exprimées en divers sens, il a été jugé préférable d'appeler toutes les Conférences que le Conseil supérieur doit réunir à concourir à sa formation,

afin de rendre par là son autorité plus grande. Ce concours peut se faire, soit par des délégués choisis en nombre égal dans chaque Conférence, soit par correspondance, suivant les circonstances locales; et enfin il suffit, pour la validité de la constitution du Conseil, que toutes les Conférences soient appelées à y prendre part; il n'est pas nécessaire qu'elles l'aient fait effectivement. Si elles ont négligé de répondre à la convocation, elles sont réputées avoir donné leur consentement. Pour établir plus d'ordre, l'élection doit être dirigée par le Conseil central; à son défaut, par le Conseil particulier établi dans la ville où le Conseil supérieur doit siéger, ou, s'il n'y a pas encore de Conseil particulier, par la Conférence de cette ville.

L'article 4 reproduit pour la nomination du président du Conseil supérieur, un mode analogue à celui adopté pour la nomination du président général, et dont l'expérience a démontré les avantages. Le délai de deux mois est seulement réduit à un mois, parce que la circonscription est moins étendue.

L'article 8 prévoit le cas où il existe dans la même ville un Conseil supérieur et un Conseil particulier; dans cette prévision, il est décidé que la présidence du Conseil particulier appartient de droit au président du Conseil supérieur, sauf à ce dernier à la déléguer, s'il le croit nécessaire. C'est un point déjà fixé par le Règlement général pour Paris, où se trouvent réunis le Conseil

général, le Conseil central du diocèse et le Conseil particulier de la ville; cette règle a été sanctionnée par l'expérience : il a donc paru utile de l'appliquer ici pour le cas où la multiplicité des affaires, ou toute autre raison, empêcheraient, comme dans plusieurs villes, de confier au Conseil supérieur les attributions du Conseil particulier.

L'article 10 consacre la jurisprudence constante du Conseil général pour les admissions des Conférences dans notre Société. C'est au Conseil général à prononcer leur agrégation, sauf à prendre l'avis des Conseils supérieurs.

Ce mode, en conservant l'esprit commun, l'unité indispensable, associe les Conseils supérieurs au développement de notre famille charitable; il prévient la diversité des jurisprudences, il consolide notre petite et toute fraternelle hiérarchie, tout en permettant de n'admettre qu'en connaissance de cause les Conférences nouvelles qui viennent demander droit de cité parmi nous.

Ces heureux rapports de confraternité et d'union sont encore cimentés par l'article 12, qui, en appelant les membres du Conseil supérieur dans le sein du Conseil général, en leur donnant droit d'y siéger quand ils sont à Paris, en invitant à les consulter par écrit sur les questions graves lorsqu'ils sont absents, assure ainsi à la Société tout entière le concours de leurs lumières, de leur dévouement et de leur charité. Le

premier essai, qui en a été fait par avance pour la rédaction du présent Règlement, en est déjà une preuve suffisante aux yeux du Conseil général.

Terminons par deux observations :

1° Les articles que l'on va lire font désormais partie du Règlement général, ils y sont inscrits; mais il a paru préférable de ne pas les fondre dans le corps de ce Règlement lui-même, et de ne pas déranger l'ordre déjà ancien des articles; y toucher, c'eût été introduire des confusions fâcheuses et altérer en quelque sorte un monument respecté dans notre Société, parce qu'il est presque contemporain de sa fondation. L'autorité d'ailleurs de ces dispositions nouvelles n'en sera pas moins grande aux yeux des Conférences et de tous nos confrères.

2° Le présent Règlement s'applique aux Conseils aujourd'hui existant à l'étranger, et qui ont pour mission de diriger les Conférences appartenant à des nations distinctes. Mais il n'est pas et n'a point été un obstacle à la formation de Conseils d'une circonscription moindre, qui sont devenus et deviennent chaque jour plus nécessaires pour relier entre elles les Conférences rapprochées les unes des autres. Loin de là, il est pour ces Conférences un modèle et une base d'organisation.

Voici maintenant le texte de ce Règlement, adopté par le Conseil général dans sa séance du 1^{er} avril 1850 :

Art. 1^{er}. Lorsque les Conférences d'une circonscription plus étendue que celle d'un Conseil particulier désirent être unies par un Conseil, il peut être constitué à cet effet un Conseil supérieur, conformément aux dispositions du Bref de notre Saint-Père le Pape Grégoire XVI, en date du 10 janvier 1845. Ce Conseil tire son nom de la circonscription pour laquelle il est organisé, et qui est déterminée par le Conseil général.

Il représente dans la circonscription le Conseil général, centre de la Société tout entière, et a la direction de tous les Conseils et Conférences qui y sont établis ou à établir; il y maintient l'esprit et l'ordre de la Société; il est l'intermédiaire naturel et ordinaire de la correspondance des Conseils et Conférences avec le Conseil général.

Art. 2. Le Conseil supérieur est composé d'un Président, d'un ou plusieurs Vice-Présidents, d'un Secrétaire, d'un Trésorier, d'un ou plusieurs Vice-Secrétaires, d'un Vice-Trésorier et de plusieurs Conseillers.

Art. 3. Lorsqu'il y a lieu pour la première fois de nommer le Président, toutes les Conférences de la circonscription sont appelées à y concourir; l'élection se fait sous la direction de la Conférence ou du Conseil établi dans la ville où le Conseil supérieur doit être installé.

Art. 4. Lorsqu'il y a lieu de nommer un nouveau Président, le Conseil est convoqué par le Vice-Président; cette séance, qui est préparatoire, est consacrée à s'entendre sur la personne qui pourrait être chargée de cette fonction. L'ancien Président, s'il vit, est prié de désigner quelle personne il croit utile d'élire.

Quand on s'est entendu sur un ou plusieurs noms, on s'ajourne à un mois. Dans l'intervalle, il est donné connaissance de cette première réunion aux Présidents des Conseils particuliers, qui con-

sultent leurs collègues, et à ceux des Conférences qui consultent leurs bureaux ou même les Conférences qu'ils dirigent. Les uns et les autres transmettent leur avis au Conseil; d'après ces avis, celui-ci consomme l'élection, dont il est dressé un procès-verbal exact.

Pendant le temps que dure l'élection, tous les membres de la circonscription adressent, soit en particulier, soit dans les séances, une prière spéciale à Dieu, le *Veni Creator*, afin que son Esprit les éclaire dans le choix que l'on se propose.

Art. 5. Les membres du Conseil supérieur sont nommés, ainsi que les membres du bureau, par le Président, de l'avis du Conseil.

Art. 6. Le Président préside le Conseil supérieur, ainsi que les Assemblées générales des Conférences de la ville où siège ledit Conseil. Il fait les convocations extraordinaires; en cas d'absence, il se fait suppléer par un Vice-Président, ou même, au besoin, par un autre membre du Conseil.

Art. 7. Le Secrétaire tient note des noms, des professions, domiciles, dates de réception des membres de la Conférence (1) de la ville où siège le Conseil. Il tient également note de la composition des bureaux des Conseils ou Conférences de la circonscription, et des lieux, jours et heures de leurs réunions.

Il dresse les procès-verbaux des séances du Conseil et des Assemblées générales.

Il rédige le rapport annuel sur les œuvres des Conférences de la circonscription et l'envoie au Conseil général.

Il est chargé, sous la direction du Président de

(1) A l'époque où le règlement a été rédigé, certaines villes appelées à devenir le siège d'un Conseil supérieur ne comptaient encore qu'une Conférence et le secrétaire du Conseil supérieur était en même temps secrétaire de la Conférence.

la correspondance générale avec les Présidents ou Secrétaires des Conseils ou Conférences et avec le Conseil général.

Il garde les archives de la Société dans la circonscription.

Le Trésorier tient la caisse; il met en ordre les recettes et dépenses, et rend les comptes au Conseil.

Art. 8. Dans le cas où le Conseil supérieur ne remplit pas, pour les Conférences de la ville où il est établi, les fonctions de Conseil particulier, la présidence de ce dernier Conseil est dévolue de droit au Président du Conseil supérieur, qui nomme les Présidents et Vice-Présidents des Conférences et Œuvres spéciales, et le bureau du Conseil particulier.

En cas d'empêchement, il se fait remplacer, pour la présidence du Conseil particulier, par un membre du Conseil supérieur qu'il délègue à cet effet.

Art. 9. La caisse du Conseil est alimentée par les dons extraordinaires faits à la Société dans la circonscription, par les quêtes faites aux Assemblées générales de la ville où il siège, et par les offrandes qu'envoie, toutes les années, chaque Conférence ou chaque Conseil de la circonscription, pour concourir aux frais généraux.

Art. 10. Quand une Conférence ou un Conseil particulier s'organise dans la circonscription, le Conseil supérieur examine s'il y a eu lieu d'en proposer l'agrégation au Conseil général.

Cette agrégation ne peut être prononcée qu'après l'avis du Conseil supérieur.

Le Conseil en réfère également au Conseil général lorsqu'il pense qu'il y a lieu de dissoudre une Conférence ou un Conseil. En cas d'urgence, il peut provisoirement en suspendre les séances et il en réfère au Conseil général.

Art. 11. Le Conseil supérieur dirige tous les détails pratiques d'administration des Conférences dans la circonscription, soit par la correspondance, soit par des circulaires émanées du Président, et surveille l'exécution du Règlement, sauf à consulter le Conseil général sur les questions graves et sur celles de nature à intéresser la Société tout entière.

Art. 12. Les Présidents des Conseils supérieurs, lorsqu'ils sont présents à Paris, assistent et prennent part aux séances du Conseil général, dont ils sont membres tant qu'ils conservent ces fonctions.

Le Conseil général peut leur demander leur avis par écrit sur les questions qui intéressent la Société tout entière.

RÈGLEMENT

DES CONSEILS CENTRAUX

Il importe d'indiquer nettement les différences qui distinguent les Conseils *centraux* des Conseils *supérieurs* et des conseils *particuliers*.

Le Conseil *particulier*, on l'a vu plus haut, n'est qu'une délégation formée des représentants des Conférences de la même ville : délégation à laquelle sont conférées, par le fait même de son établissement, certaines prérogatives dont les Conférences se dépouillent à son profit. De ces prérogatives, la plus importante est la nomination des présidents et vice-présidents des Conférences. Par cela même que les Conférences abdiquent ainsi une partie de leur autonomie, on conçoit que l'action d'un Conseil particulier ne doive pas s'étendre trop loin : elle ne pourrait sans inconvénient dépasser la banlieue et le rayon dans lequel s'exerce l'influence d'une ville.

S'il en est ainsi, le Conseil général ou le Conseil supérieur, placés l'un et l'autre au chef-lieu du gouvernement d'un État ou d'une grande province, se trouveront à une distance trop grande des Conseils particuliers ou des simples Conférences. De là la nécessité d'un rouage intermédiaire.

C'est ainsi que dans les grandes villes ou au centre de circonscriptions riches en Conférences, se sont établis des Conseils destinés à faciliter les rapports des Conseils particuliers ou des Conférences avec le Conseil général et les Conseils supérieurs, et à assurer le fonctionnement de notre hiérarchie. Ces Conseils auxquels on a donné le nom de *Centraux*, sont devenus les instruments principaux de la création de Conférences nouvelles, en même temps qu'ils veillaient au maintien de nos règles et de l'esprit de la Société.

Peu à peu le nombre de ces Conseils s'est accru, et le Conseil général aspire au moment où il sera possible d'en établir un dans chaque diocèse. Il suffira pour cela que le diocèse compte trois ou quatre Conférences.

Dans les pays où il n'y a point de Conseil supérieur, les Conseils *centraux* correspondent avec le Conseil général. Là où est établi un Conseil supérieur, les Conseils centraux sont placés sous son autorité.

Art. 1^{er}. Lorsqu'il y a lieu d'unir par un Conseil les Conférences d'une circonscription plus étendue que celle d'un Conseil particulier, il peut être institué à cet effet un Conseil central, conformément aux dispositions du Bref de notre Saint-Père le Pape Grégoire XVI, en date du 10 janvier 1845. Ce Conseil prend le nom de la ville où il est établi. Son siège et sa circonscription sont déterminées par le Conseil général.

Il représente dans sa circonscription le Conseil

général, centre de la Société tout entière, et à la direction de tous les Conseils ou Conférences qui y sont établis ou à établir; il y maintient l'esprit et l'unité de la Société; il est l'intermédiaire naturel et ordinaire de la correspondance des Conseils et Conférences avec le Conseil général.

Plusieurs remarques sont à faire sur cet article.

D'abord, les Conseils centraux sont institués par le Conseil général, qui en fixe la circonscription; mais cette circonscription n'est déterminée qu'après avoir pris l'avis des Conférences qu'il s'agit de réunir; de plus, il est de règle stricte que jamais un Conseil central n'est institué qu'après avoir pris l'agrément et l'autorisation de NN. SS. les Évêques respectifs. Les considérations préliminaires du Règlement de la Société portent que « nous ne ferons jamais rien
« de nouveau et d'important dans une juri-
« diction ecclésiastique sans prendre l'avis
« de celui qui en est revêtu ». Nous ne pouvions manquer ici d'être fidèles à ce principe fondamental de nos Conférences.

En second lieu, la circonscription de ces Conseils peut être modifiée par le Conseil général, mais en suivant les mêmes formes que pour leur institution.

Si, par exemple, les Conférences se multiplient assez dans une circonscription pour nécessiter deux ou trois Conseils au lieu d'un, il ne faudrait pas que le bien pût être entravé par une organisation qui n'a eu pour objet que le bien de la Société.

Enfin, il est à remarquer que, si le Conseil central est l'intermédiaire naturel et ordinaire de la correspondance des Conseils et Conférences avec le Conseil général, il n'en résulte pas du tout que la correspondance directe doive être interrompue entre le Conseil général et les Conférences. Cette correspondance avait formé des liens trop doux pour qu'on doive les briser, et même les affaiblir. Il s'en établit de nouveaux entre les Conférences voisines; mais rien n'est supprimé de ce qui existait auparavant.

Art. 2. Le Conseil central est composé d'un Président, d'un ou plusieurs Vice-Présidents, d'un Secrétaire, d'un Trésorier, d'un ou plusieurs Vice-Secrétaires, d'un Vice-Trésorier, des Présidents des Conseils particuliers de la circonscription, et de plusieurs Conseillers choisis parmi les Présidents ou les membres des Conférences de la ville ou du ressort.

L'article 2 modifie la pratique actuelle des choses. Jusqu'à ce jour, tous les présidents des Conférences de la circonscription étaient appelés à faire partie du Conseil central.

Ce système, utile dans les débuts, était devenu bien difficile avec la multiplication des Conférences; il réduisait, en fait, la tenue des réunions du Conseil à deux ou trois réunions au plus par année parce que les présidents des Conseils éloignés, et spécialement ceux des Conférences rurales étant très nombreux, ne pouvaient fréquem-

ment se déplacer. Les Conseils centraux, dans cet état de choses, eussent été une institution plutôt nominale que réelle, et, très nombreux sur le papier, ils n'eussent été, dans la pratique et durant toute l'année, sauf deux ou trois séances, composés que de leur bureau. Cependant, toute l'année, ces Conseils ont à s'occuper des intérêts des Conférences : ils ont des agrégations à préparer, des avis à donner aux Conférences qui les consultent, des écueils à signaler, de bons exemples à proposer. Il fallait donc que, toute l'année, ils eussent un personnel assez complet pour appuyer de l'autorité morale du nombre leur marche et leurs décisions. C'est pour cela que l'article 2 y appelle, outre le bureau, plusieurs conseillers, que l'on peut prendre soit dans la ville où siège le Conseil, soit dans la circonscription. De plus les présidents des Conseils particuliers y sont appelés de plein droit. Ces derniers Conseils aujourd'hui sont établis, non seulement dans les villes, mais même dans les campagnes, pour relier les Conférences voisines l'une de l'autre, telles que celles d'un canton ou de plusieurs communes très rapprochées. Comme ils doivent donner de la vie à ces Conférences, naturellement faibles par leurs ressources et leur personnel, ils ont une sérieuse importance ; et il convenait que leurs présidents vinssent représenter leurs Conférences dans le Conseil central.

La tenue des Assemblées générales de la

circonscription n'est d'ailleurs nullement entravée par la constitution des Conseils centraux. Loin de là, ces assemblées seront, au contraire, beaucoup mieux organisées lorsqu'un Conseil central en aura la direction. Elles pourront être précédées d'une séance spéciale de présidents ou délégués, où l'on exposera mutuellement le bien qu'on croit possible, où l'on se demandera des avis, où l'on racontera en détail ce qui s'est fait dans chaque Conférence. Pour ne pas y prendre des décisions à proprement parler, ce ne sera pas moins intime, moins cordial, et surtout moins attachant et moins utile.

Les membres du Conseil autres que ceux qui composent le bureau, et les présidents des Conseils particuliers, seront, dans la pratique, pris en général dans la ville où siège le Conseil central; mais on peut aussi les prendre dans les autres Conférences de la circonscription. Ces membres, en effet, ne devront pas être simplement appelés dans le Conseil pour y donner des avis; ils y seront surtout pour y apporter un concours actif, et, parmi leurs attributions, une des plus utiles sera de visiter d'abord les Conférences qui s'organisent, afin de leur inculquer l'esprit de la Société; puis, les Conférences plus anciennes, mais pour lesquelles ces visites fraternelles seront toujours précieuses.

Art. 3. Lorsqu'il y a lieu pour la première fois

de nommer le Président, la désignation est faite par le Conseil général.

Cet article est l'application de la pratique constante depuis l'organisation des Conseils centraux. En effet, pour la première fois, alors que les Conférences n'ont pas encore eu de relations entre elles, un avis sur le choix du président du Conseil central aurait été comme impossible, faute de renseignements suffisants de la part du plus grand nombre.

Lorsque le Conseil central sera établi dans la juridiction d'un Conseil supérieur, c'est au Conseil supérieur qu'il appartiendra de faire la nomination.

Art. 4. Lorsqu'il y a lieu de nommer un nouveau Président, le Conseil est convoqué par le Vice-Président. Cette séance, qui est préparatoire, est consacrée à s'entendre sur la personne qui pourrait être chargée de cette fonction. L'ancien Président, s'il vit, est prié de désigner quelle personne il croit utile d'élire.

Quand on s'est entendu sur un ou plusieurs noms, le Conseil envoie le procès-verbal de cette première séance au Conseil général, qui formule son avis. Après cet avis, on s'ajourne à un mois, et, dans l'intervalle, il est donné connaissance des noms proposés aux présidents des Conseils particuliers de la circonscription qui consultent leurs collègues, et à ceux des conférences, qui consultent leurs bureaux ou même les Conférences qu'ils dirigent. Les uns et les autres transmettent cet avis au Conseil central; celui-ci d'après cet avis, consomme l'élection, dont il est dressé un procès-verbal exact.

Pendant le temps que dure l'élection, tous les membres de la circonscription adressent, soit en particulier, soit dans les séances, une prière spéciale à Dieu, le *Veni Creator*, afin que son Esprit les éclaire dans le choix que l'on se propose.

Le mode indiqué est à peu près la reproduction de ce qui est la règle pour l'élection du président général et des présidents des Conseils supérieurs. Le Conseil central prépare l'élection, consulte les Conférences et les Conseils particuliers, et, après s'être éclairé de leurs avis, procède à l'élection. La seule différence, c'est que le Conseil général est consulté sur l'élection qui se prépare : la proximité où les Conférences de France se trouvent de lui explique cette règle qu'on ne pouvait inscrire dans les règlements des Conseils supérieurs, placés souvent à de grandes distances de la France.

Lorsque le Conseil central sera établi dans la juridiction d'un Conseil supérieur c'est ce Conseil qui devra être consulté sur l'élection du président du Conseil central, et non le Conseil général.

Art. 5. Les membres du Conseil central, sauf les présidents des Conseils particuliers qui en font partie de droit, sont nommés, ainsi, que les membres du bureau, par le Président, de l'avis du Conseil.

Art. 6. Le Président préside le Conseil central, ainsi que les Assemblées générales des Conférences de la ville où siège ledit Conseil. Il est également appelé de droit à présider les Assemblées

générales de la circonscription. Il fait les convocations extraordinaires. En cas d'absence, il se fait suppléer par un Vice-Président, et même, au besoin, par un autre membre du Conseil.

Art. 7. Dans le cas où le Conseil central ne remplit pas pour les Conférences de la ville où il est établi les fonctions de Conseil particulier, la présidence de ce dernier Conseil est dévolue de droit au Président du Conseil central, qui nomme les Présidents et Vice-Présidents des Conférences, Œuvres spéciales et le bureau du Conseil particulier.

En cas d'empêchement, il se fait remplacer pour la présidence du Conseil particulier par un membre du Conseil central qu'il délègue à cet effet.

De ce que le Conseil central remplit en certaines villes l'office de Conseil « particulier » on a été quelquefois porté à induire que son président avait mission de désigner les présidents des diverses conférences de la circonscription : cette interprétation est erronée. Le président du Conseil particulier n'a de mission à remplir qu'à l'égard des conférences rattachées à ce Conseil. Si c'est le président du Conseil central qui est en même temps président du Conseil particulier il a, de ce chef, qualité pour nommer les présidents des conférences ressortissant à ce Conseil particulier ; mais cela ne lui confère aucune prérogative du même genre sur les autres conférences dépendant seulement du Conseil central. Selon le droit commun ces conférences restent maîtresses du choix de leur président.

Art. 8. La caisse du Conseil est alimentée par les

dons particuliers qui lui sont faits, par les quêtes faites aux Assemblées générales de la circonscription et par les offrandes qu'envoie, toutes les années, chaque Conférence ou chaque Conseil de la circonscription, pour concourir aux frais généraux.

Art. 9. Quand une Conférence ou un Conseil particulier s'organise dans la circonscription, le Conseil central examine s'il y a lieu d'en proposer l'agrégation au Conseil général. Cette agrégation ne peut être prononcée qu'après l'avis du Conseil central.

Le Conseil en réfère également au Conseil général, lorsqu'il pense qu'il y a lieu de dissoudre ou de suspendre une Conférence ou un Conseil.

Les autres articles ne contiennent que des points de détails qui s'expliquent eux-mêmes. Il est superflu d'y insister, tout comme il eût été inutile d'insérer dans le Règlement les détails de composition du bureau et des attributions des divers fonctionnaires. On n'a pas rappelé non plus un point essentiel, mais qui va de soi, c'est que les séances de ces Conseils, comme celles de tous les autres, commencent et finissent par la prière, ainsi que toutes les Conférences. On n'a pas fixé non plus la périodicité des réunions des Conseils centraux, parce que cela dépend beaucoup des circonstances; mais il est à désirer que les séances aient lieu au moins tous les trimestres, s'il est possible, afin que, d'une part, le Conseil entier connaisse mieux ce qui se passe dans la circonscription, et que, de l'autre, les questions ne restent pas trop indécises. C'est surtout dans l'espoir d'amener de plus fré-

quentes réunions des Conseils centraux que leur composition a été modifiée.

Tel est l'ensemble de ce Règlement. Il se rapproche beaucoup de celui sur les Conseils supérieurs, et il n'en diffère véritablement que par le mode de nomination des présidents et la composition des membres. S'appliquant en France à des Conseils placés plus près du Conseil général, en dehors de France, à des Conseils placés sous la direction de Conseils supérieurs, il limite un peu, dans des détails secondaires, leur action et leur autorité, pour en faire davantage des centres de vie pratique et locale. Puissent ces quelques règles servir à la bonne direction des Conférences, et contribuer à entretenir chez elles l'esprit de charité, de simplicité et de zèle qui en fera toujours la force principale ! C'est le désir le plus cher du Conseil général.

INSTRUCTIONS

SUR

LES RÈGLES A SUIVRE

DANS LA FORMATION DES

CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Deus est qui inhabitare facit unius
moris in domo.

Les personnes qui n'ont pas encore pris part aux réunions de la Société de Saint-Vincent-de-Paul s'effrayent ordinairement des difficultés que présente à leurs yeux la fondation d'une Conférence. Pour dissiper cette erreur, il est utile de rappeler brièvement en quoi consiste principalement notre Société, et d'exposer les moyens pratiques par lesquels les Conférences se sont établies jusqu'à ce jour. Ce sera peut-être, pour plusieurs, une occasion de réfléchir et d'examiner de nouveau s'ils ne peuvent pas doter la ville qu'ils habitent de cette utile institution.

Les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, on l'a dit bien des fois, n'ont pas pour objet nécessaire de soulager un *grand nombre d'infortunes*. Ce serait pour elles

un bonheur sans doute; mais ce n'est ni une obligation ni une condition essentielle d'existence. Leur but premier et fondamental est la sanctification de leurs membres par l'exercice personnel des œuvres de miséricorde; or ce but peut être atteint aussi bien par une Conférence modeste disposant de peu de ressources, que par une Conférence riche en œuvres, féconde en bienfaits. De cette observation découlent plusieurs conséquences qui vont directement à notre sujet.

La première, c'est que le petit nombre des bonnes volontés qui se présentent ne doit pas être un obstacle à la formation d'une Conférence. La première Conférence de Paris, la mère de toutes les autres, a commencé par 7 membres, celle de Londres par 13, celle de Caen par 3, et toutes aujourd'hui sont florissantes et ont poussé autour d'elles de nombreux rejetons. Il n'est pas nécessaire non plus que des personnes d'une position élevée viennent par leur adhésion recommander la Conférence naissante à l'attention publique : les débuts les plus humbles ont presque toujours été les plus solides, et l'expérience confirme chaque jour cette assertion.

La seconde conséquence, c'est que les œuvres préexistantes ne doivent pas redouter une fâcheuse concurrence de l'établissement d'une Conférence. Les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ont révélé la nécessité de bien des œuvres nouvelles

et ont provoqué la formation d'un grand nombre (1); jusqu'à ce jour, elles n'en ont fait décliner aucune, et n'ont diminué les ressources d'aucune. D'ailleurs, dans le champ de la charité, il reste toujours pour les glaneurs appelés les derniers des épis malheureusement trop nombreux; et sans nuire ni aux bureaux de bienfaisance, ni aux dames de charité, ni aux vénérables sœurs, ni aux œuvres paroissiales, partout quelques pauvres familles, une dizaine, une vingtaine, peuvent être adoptées de manière que le zèle des membres de la Conférence trouve un aliment suffisant.

En troisième lieu, il n'est pas besoin de compter sur des ressources fixes. Une association qui s'annonce avec éclat, qui se publie comme devant assister toute une catégorie de pauvres, se doit à elle-même de chercher à l'avance des aumônes assurées et de ne commencer qu'avec des chances raisonnables de succès. Mais lorsqu'on est si petit que peut l'être impunément une Conférence, on peut vivre au jour le jour, et c'est bien à nous que doit s'appliquer ce passage des Livres saints : *Si*

(1) La Société de Saint-Vincent-de-Paul, qui est exclusivement composée d'hommes, évite soigneusement les œuvres qui concernent des personnes de l'autre sexe et les laisse aux Sociétés de dames. Mais, pour ne pas avoir à gémir d'une lacune dans l'organisation de la charité, elle a contribué souvent, par ses vœux et ses exhortations, à la création d'œuvres de dames pour le Patronage des orphelines, des jeunes apprenties, etc., etc.

tu as beaucoup, donne beaucoup; si tu as peu, donne peu; mais le peu que tu as, donne-le de bon cœur.

Ainsi s'évanouissent devant une simple observation, des objections qui ont arrêté pendant longtemps la création de bien des Conférences, et qui en arrêtent encore. Si ce caractère primitif et fondamental de la Société eût été bien connu, de nombreuses villes compteraient dans leur sein des membres de Saint-Vincent-de-Paul et les bienfaits de cette institution seraient assurés à la jeunesse catholique et aux pauvres.

Arrivons maintenant aux détails d'organisation, et cherchons, s'il est possible, à les faire toucher au doigt.

Il n'est pas nécessaire, on l'a vu plus haut, qu'une Conférence soit nombreuse, surtout à ses débuts; mais il est nécessaire qu'elle soit composée de personnes ayant bien l'esprit de la Société. Or, pour avoir cet esprit, il importe non seulement d'accomplir tous les préceptes de la religion, d'être catholique sincère et catholique pratiquant, mais aussi d'avoir étudié avec soin les usages, les allures, les traditions des Conférences. Si donc la personne qui veut entreprendre la création de l'une de nos colonies charitables, n'a pas assisté assez longtemps à nos réunions pour les connaître parfaitement, son premier soin doit être de se pénétrer des écrits où la Société s'est efforcée de se peindre elle-même : d'abord

du Règlement général, et surtout de son préambule, extrait presque en entier des ouvrages de saint Vincent de Paul; des articles de ce Règlement lui-même, qu'on ignore trop souvent; puis des Circulaires des présidents généraux de la Société où les questions les plus usuelles, les plus pratiques sont résolues; enfin des Rapports généraux, où les exemples viennent à l'appui et comme confirmation des préceptes. Sans cette connaissance suffisamment approfondie il est à craindre qu'on ne tombe dans des écueils que les frères aînés de la famille ont appris à éviter à leurs dépens. Il est à craindre aussi que, sous le nom de Saint-Vincent-de-Paul, on ne forme des associations qui, n'ayant avec le reste de la Société qu'une similitude de nom, ne rempliraient aucune des conditions auxquelles sont attachées les indulgences.

Cette étude préliminaire ne sera pas longue toutefois pour un chrétien, et, aussitôt qu'elle sera terminée, il faut chercher des membres à la future Conférence. On conçoit facilement que la première démarche à faire auprès des personnes qu'on suppose devoir y entrer, est de leur exposer nettement l'organisation de la Société, de leur demander si elles en adoptent l'esprit et les bases fondamentales; mais ce qu'on ne doit pas oublier, c'est de ne s'adresser qu'à des chrétiens sincères, qu'à des catholiques qui ne rougissent pas d'accomplir les devoirs imposés par l'Eglise. Des exemples

fort tristes ont prouvé qu'il était funeste de s'écarter de cette règle, et qu'admettre des personnes même charitables, même animées de convictions religieuses, mais s'arrêtant devant certains préceptes de l'Eglise, c'était semer dans le sein des Conférences un germe de division, peut-être de mort.

Ajoutons même que, pour former ces éléments de la Conférence, qui lui donneront un jour la vie et la santé, quelques autres précautions doivent être gardées. Il ne suffit même pas de la pratique sincère des devoirs du Christianisme pour les fondateurs d'une Conférence, il faut qu'ils aient une dévotion éclairée et sincère, un esprit de conciliation, de paix et d'humilité, un amour ardent pour les pauvres et pour la Société, et une persévérance que ne rebutent pas les obstacles toujours inhérents à une organisation quelconque. Frères aînés de la famille, c'est toujours sur eux que les yeux se lèveront dans la suite pour chercher les traditions et les exemples; aussi doivent-ils réunir un ensemble de qualités propres à porter partout et toujours l'édification. Ces membres, on est heureux de le dire, sont moins rares qu'on ne le pense; car, pour les rencontrer, nous ne sommes pas obligés de nous adresser exclusivement à telle ou telle classe de la société, à telle ou telle condition sociale, et il est au contraire d'expérience parmi nous que, plus une Conférence renferme dans son sein de membres différents par l'âge, par la posi-

tion, par l'éducation, plus il règne d'intimité et de cordiale affection. Il ne peut être question ici de citer ni un nom propre, ni une Conférence; mais on peut affirmer en parfaite connaissance de cause que, dans toutes les Conférences de Paris, cet heureux mélange d'éléments divers au point de vue humain, mais homogènes au point de vue de la charité, a été tenté, pratiqué et continué avec plaisir et succès.

Une difficulté pourra, il est vrai, se présenter de la part de personnes timides et circonspectes, qui craindront de prendre un engagement qui les lie et les détourne du cours ordinaire de leurs affaires. Il ne sera pas donné de vaincre toutes ces répugnances; mais il est un moyen qui a souvent réussi, c'est de ne proposer à ces personnes leur adjonction à la Conférence qu'à titre transitoire et d'essai. Si le zèle vit en elles, les obstacles tomberont bientôt : le désir de revoir leurs pauvres, de revenir à la Conférence pour s'y joindre à leurs confrères, triomphera des difficultés; les occupations extérieures se concilieront avec les devoirs de la charité, et ainsi auront été faites par la Conférence de précieuses acquisitions qui assureront à la fois son présent et son avenir.

Mais les membres que l'on peut désirer ont été trouvés : pris dans les divers rangs de la société, dans les diverses nuances politiques, ils sont tous unis par le désir de soulager les pauvres de Jésus-Christ et

d'avancer eux-mêmes, ou du moins d'entrer dans les voies de la perfection chrétienne. Avant de s'installer, une dernière démarche est à faire, c'est de s'assurer de la permission et de l'appui de l'autorité ecclésiastique locale. Nous devons toujours nous souvenir, en effet, que si nous ne sommes *pour la plupart* que des laïques, que si les charges du ministère sacerdotal ne permettent pas à un grand nombre de prêtres de prendre part à nos travaux, nous sommes et nous voulons être des chrétiens soumis, des fils dévoués de l'Église.

Beaucoup de Conférences ont pour habitude de prier l'autorité ecclésiastique de désigner un prêtre comme leur directeur spirituel. Cette coutume, qui se retrouve dans toutes les Conférences d'Angleterre, d'Irlande, et des États-Unis, mérite d'attirer l'attention. Tout en maintenant le caractère laïque de la Société, elle resserre le lien qui l'unit à l'Église, et, en même temps, dans toutes les questions qui intéressent l'état moral et religieux des pauvres, elle assure l'autorité d'un guide prudent et dévoué.

Ailleurs nos confrères ont eu le bonheur de faire accepter aux vénérables Évêques de leurs diocèses, aux curés de leurs paroisses, le titre de *président d'honneur*. Ces usages, qui varient dans la forme, se ressemblent tous dans le fond, puisqu'ils témoignent de notre empressement unanime à nous serrer étroitement auprès de

nos pasteurs légitimes et des ministres de l'Eglise.

Cet appui obtenu, quelle qu'en soit d'ailleurs la forme, il importe de se réunir pour se mettre à l'œuvre.

Certaines Conférences, en effet, ont perdu à ce moment un temps précieux en discussions réglementaires. Il leur semblait que les besoins de la localité exigeaient que l'on s'écartât de quelques-uns des usages relatés dans le Règlement général, qu'avant de s'engager dans les voies de la charité, il fallait poser des jalons.

On ne saurait trop supplier les Conférences qui s'organisent de ne pas agir ainsi. Il est, en effet, permis de dire maintenant, que notre Règlement soumis à l'approbation de N. S. P. le Pape Grégoire XVI, et en quelque sorte consacré par près de soixante années d'application dans des pays de mœurs, de législation et d'habitudes les plus diverses, se recommande avec la plus incontestable autorité à la confiance des Conférences. Ce n'est d'ailleurs pas aux débuts de notre OEuvre qu'il a été rédigé ; à l'exemple de saint Vincent de Paul, notre guide aussi bien que notre patron, qui ne donna ses constitutions à la Congrégation des Prêtres de la Mission que bien longtemps après l'avoir établie, nos fondateurs attendirent aussi plusieurs années avant de formuler en règles écrites de *simples usages longtemps suivis et aimés*, comme le dit l'instruction préliminaire du

Règlement. Lors donc que les uns ou les autres nous coopérons à l'établissement d'une Conférence, au lieu de mettre en discussion, mettons de suite en pratique des règles dont la sagesse est aujourd'hui partout reconnue, et à mesure que nous les appliquerons, nous verrons disparaître les objections et les difficultés qui s'étaient, tout d'abord, présentées à notre esprit.

Le premier soin de nos nouveaux confrères doit être la composition du bureau. Les règles qui président à cette nomination sont tracées par le Règlement général, et il est sage de s'y conformer, ne fût-ce que pour constituer un bureau provisoire. Souvent, en effet, dans les premiers jours d'une organisation, on ne se connaît pas assez encore, on ne connaît pas assez surtout l'œuvre nouvelle pour élire un bureau définitif. Sur ce point, on le sentira facilement, on doit être guidé par les circonstances; il est telle situation où le président est désigné à l'avance par l'opinion : d'autres fois, il sera plus prudent de ne pas engager l'avenir et d'attendre l'arrivée de confrères pouvant donner plus de temps, ou plus d'expérience, ou plus d'autorité à nos modestes œuvres. Du reste, à quelque époque que cette élection doive se placer, on ne saurait trop engager les membres des Conférences qui y prennent part à méditer les instructions contenues dans la Circulaire du 1^{er} mars 1844 et ils y verront quelles sont les qualités premières qu'on

doit souhaiter dans le président d'une Conférence : douceur dans le caractère, affection sincère et ardente pour la Conférence, pour ses membres, pour ses pauvres ; éloignement égal pour les nouveautés inconsidérées et pour l'esprit de routine ; autant que possible, position indépendante qui permette de consacrer ses forces et son dévouement à l'œuvre commune, et enfin, par-dessus tout, activité constante, prudence et sage tempérament.

Après l'installation du bureau, il faut s'occuper immédiatement du choix du jour des réunions et du local. Placée dans un local public, dans une dépendance de l'église, dans le presbytère, s'il est possible, dans une école, dans une salle de la mairie, elle attire plus facilement à elle les adhésions et elle emprunte en quelque sorte au lieu de ses séances une partie de la faveur dont jouit ce lieu lui-même. Confinée, au contraire, dans un local privé qu'elle doit à la bienveillance précaire d'une personne étrangère à la Société, elle s'en ressent bien souvent ; la pensée de se réunir chez une personne honorable, mais avec laquelle on n'est pas en relations, les susceptibilités, les froissements qui existent malheureusement dans bien des localités, sont autant de prétextes ou d'occasions pour ne pas s'adjoindre à la conférence, et l'Œuvre végète faute d'un terrain où elle puisse grandir librement. Une des premières préoccupations de nos confrères doit donc être le

choix d'un local indépendant, sans que toutefois cette recherche, qui peut se prolonger sans danger pendant quelque temps, doive retarder la périodicité des réunions.

Ces préliminaires seront la plupart du temps épuisés dans la première réunion ; mais, quoi qu'il en soit, il importe que l'on ne se sépare pas la première fois sans avoir adopté quelques familles, sans avoir fait choix des fournisseurs auxquels on s'adressera pour les denrées à donner aux pauvres, sans s'être entendus, au moins d'une manière provisoire, sur la quotité et la nature des secours qui seront distribués. Cette entrée immédiate dans la vie pratique attachera, qu'on en soit bien sûr, les membres à la Conférence ; aucun d'eux, si dans l'intervalle il a visité un malade, un infirme, ne manquera au prochain rendez-vous, pourvu qu'il ait la charité dans le cœur. Les divergences d'opinion sur la charité, sur le mode de secours à adopter, sur les questions théoriques, s'effaceront devant les questions pratiques, et la vie naîtra d'elle-même pour se développer constamment.

On aura peut-être remarqué qu'en présentant nos futurs confrères d'adopter tout de suite une œuvre de charité, nous avons nommé la visite des pauvres à domicile. Ce n'a pas été sans dessein. Mieux qu'aucune autre, elle convient à notre Société. Le patronage des apprentis est le partage de peu

de membres, on ne l'a vu que trop souvent, à moins qu'il ne se fonde avec la visite des pauvres. L'œuvre de Saint-François-Régis appelle des dévouements plus rares encore : pour la fondation des caisses d'économie ou des loyers, deux ou trois membres suffisent. La création de maisons d'orphelins exige des ressources trop considérables pour un début; mais ces œuvres qui viendront sans doute plus tard, il faut l'espérer, ne s'improvisent pas et demandent, au contraire, une longue étude; tandis que la visite des pauvres peut s'établir le jour même : il suffit de demander au Curé de la paroisse, aux Sœurs de charité, aux personnes bienfaisantes, le nom de quelques pauvres, de monter chez eux avec quelques secours, d'examiner leur position, de causer avec eux, et l'apprentissage est promptement terminé. Il convient donc d'organiser tout de suite cette œuvre précieuse, qui en outre a le mérite de pouvoir être exercée par tous, qui ne demande à personne ni trop de temps, ni trop de science, ni trop de dévouement, et qui, à juste titre, peut être appelée le pain quotidien de la charité.

Un point très important encore à établir, dès le début, est la périodicité hebdomadaire des séances. Si les Conférences ne se réunissent qu'à de longs intervalles, il est plus difficile d'y fonder cette unité de sentiments et de vues sans laquelle elles ne peuvent subsister. Le zèle souffrira certai-

nement de cet éloignement des séances, parce que l'on ne fait avec plaisir et avec suite que ce que l'on fait souvent, et par là même les intérêts des pauvres seront négligés. Il ne faut pas oublier non plus (ce point est plus capital encore) de commencer et de terminer les séances, même préliminaires, par les prières d'usage, et d'établir l'habitude d'une quête sérieuse et inviolablement secrète. Sans la prière, en effet, nous courrions risque d'oublier que nous sommes réunis au nom de Jésus-Christ et que nous ne pouvons avoir d'autres mérites que les siens ; sans le secret absolu de la quête, ou avec le principe des *cotisations imposées aux membres*, nous nous priverions d'un des mérites les plus précieux de l'aumône, qui est de joindre l'humilité au sacrifice.

Lorsque tous ces préparatifs sont terminés, la Conférence est fondée, et elle n'a plus qu'à attendre du temps, du zèle de ses membres et de la grâce de Dieu ses développements ultérieurs. Elle peut, dès lors, annoncer son existence au Conseil général, et solliciter de lui l'agrégation, qui lui ouvre les faveurs spirituelles octroyées à la Société d'une manière si libérale par Grégoire XVI, de vénérable mémoire. Cette demande, il est presque superflu de le dire, doit se faire, comme tout se fait parmi nous, familièrement et sans formes solennelles : il suffit de faire connaître au Conseil général les points suivants, en y

joignant, bien entendu, tous les détails capables d'intéresser et d'édifier (1) :

1° La date de la fondation de la Conférence ;

2° Composition du bureau et adresses de ses membres ;

3° Noms des autres membres de la Conférence ;

4° Jours et lieux des réunions ;

5° OEuvres adoptées ;

6° Rapports avec le clergé ;

7° Adoption du Règlement général ; dans le cas contraire, les modifications doivent être précisées.

Pour faciliter l'envoi régulier de ces documents, et nullement par un vain désir de formalisme qui cadre peu avec nos habitudes fraternelles, on a rédigé une feuille de renseignements pour l'agrégation, que le Secrétariat de la Société est dans l'usage

(1) La lettre doit être adressée au Président général ou au Secrétaire général de la Société, rue Furstenberg, 6, à Paris. Dans le cas où la Conférence nouvelle est fondée dans un pays où la Société compte un Conseil supérieur ou central, la demande doit être transmise par ce Conseil et accompagné de son avis.

Quant aux Conférences qui ne sont rattachées à aucun Conseil, « elles doivent faire appuyer, autant que possible, leur demande d'agrégation du suffrage de membres de Conférences plus anciennes et de celui d'ecclésiastiques accrédités. » (Circulaire du 14 juillet 1841.)

Le Conseil exprime, en passant, le vœu que, dans la correspondance, on évite, autant que possible, d'inscrire sur les adresses les titres de Président général, de Secrétaire général, lorsque les noms de ces fonctionnaires sont connus ; c'est contraire à l'humilité.

d'adresser aux Conférences qui se forment.

Cette feuille, non seulement facilite au centre de la Société des recherches intéressantes, au lieu de laisser des indications utiles éparses dans la correspondance, mais elle a aussi le mérite bien autrement grand de rappeler des détails auxquels, dans le moment, on attache quelquefois peu d'importance, mais qu'on regrette souvent plus tard de ne plus retrouver à sa disposition.

Enfin, l'agrégation a été prononcée, et la Conférence fait partie de la famille : il faut donc qu'elle cherche à profiter des avantages de cette communauté de pensées, de prières et de bonnes œuvres. Les rapports généraux, les circulaires, les procès-verbaux des Assemblées générales, les rapports particuliers des Conférences sœurs, les publications mensuelles du *Bulletin*, l'uniront bien vite à ce vaste faisceau de charité; mais rien ne saurait remplacer pour elle les rapports d'une correspondance fréquente avec le Conseil général, avec les Conseils supérieurs et centraux et les communications écrites ou verbales avec les Conférences voisines. C'est en s'ouvrant ainsi mutuellement son cœur, en se visitant, qu'on se maintient dans la première ferveur du zèle, en même temps qu'on avance en expérience et en lumières.

Tels sont les moyens suivis jusqu'à ce jour pour la fondation des Conférences. Ce simple exposé justifiera sans doute l'observation mise en tête de cette notice, et démon-

trera combien il est facile d'étendre les branches de notre chère Société. Puisse-t-il contribuer à les multiplier pour l'édification de la jeunesse catholique et le soulagement des pauvres ! Puisse-t-il, en rappelant à tous des règles anciennes, maintenir l'unité, ce don précieux de la fraternité, et vérifier l'épigraphe de cette instruction : *Deus est qui inhabitare facit unius moris in domo !*

PRIÈRES

AU COMMENCEMENT DES SÉANCES

Au nom du Père, et du Fils,
et du Saint-Esprit. Ainsi
soit-il.

Venez, Esprit-Saint !

Remplissez les cœurs de
vos fidèles, et allumez-y le
feu de votre amour.

ÿ. Envoyez votre Esprit et
ils seront créés ;

℞. Et vous renouvellerez
la face de la terre.

Prions.

O Dieu, qui avez instruit
et éclairé les cœurs de vos
fidèles par la lumière du
Saint-Esprit, faites que le
même Esprit nous donne le
goût et l'amour du bien, et
qu'il nous remplisse toujours
de la joie de ses divines con-
solations ; par Notre-Seigneur
Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

Je vous salue, Marie.

ÿ. Cœur sacré de Jésus,

℞. Ayez pitié de nous.

ÿ. Reine conçue sans pé-
ché,

℞. Priez pour nous.

ÿ. Saint Vincent de Paul,

℞. Priez pour nous.

In nomine Patris, et
Filii, et Spiritûs Sancti.
Amen.

Veni, Sancte Spiri-
tus ;

Reple tuorum corda
fidelium, et tui amoris
in eis ignem accende.

ÿ. Emitte Spiritum
tuum, et creabuntur ;

℞. Et renovabis fa-
ciem terræ.

Oremus.

Deus, qui corda fide-
lium Sancti Spiritûs
illustratione docuisti,
da nobis in eodem
Spiritu recta sapere,
et de ejus semper con-
solatione gaudere ; per
Christum Dominum
nostrum.

Amen.

Ave, Maria.

ÿ. Cor Jesu sacratis-
simum,

℞. Miserere nobis.

ÿ. Regina sine labe
concepta,

℞. Ora pro nobis.

ÿ. Sancte Vincenti a
Paulo,

℞. Ora pro nobis.

A LA FIN DES SÉANCES

In nomine Patris, et
Fili, etc.

ÿ. Sancte Joseph,

R. Ora pro nobis.

ÿ. Sancte Vincenti
a Paulo,

R. Ora pro nobis.

Au nom du Père, etc.

ÿ. Saint Joseph,

R. Priez pour nous.

ÿ. Saint Vincent de Paul,

R. Priez pour nous.

Oremus.

Prions.

Clementissime Jesu,
qui beatum Vincen-
tium flagrantissimæ
charitatis tuæ aposto-
lum in Ecclesiâ sus-
citasti, effunde super
famulos tuos eundem
charitatis ardorem, ut
amore tuo libentissime
in pauperes impendant
sua et seipsos supe-
rimpendant; qui cum
Deo Patre vivis et
regnas in unitate Spi-
ritûs Sancti, Deus, per
omnia sæcula sæculo-
rum. Amen.

Très clément Jésus, qui
avez suscité dans votre
Église, en la personne du
bienheureux Vincent de
Paul, un apôtre de votre
brûlante charité, répandez
la même ardeur charitable
sur vos serviteurs, afin que,
par amour pour vous, ils
donnent de tout leur cœur
aux pauvres ce qu'ils pos-
sèdent et finissent par se
donner eux-mêmes; vous
qui, avec Dieu le Père, vivez
et réglez en l'unité du Saint-
Esprit, dans tous les siècles.
Ainsi soit-il.

POUR LES BIENFAITEURS

Benefactoribus pau-
perum gratiam largiri
dignare, piissime, Jesu,
qui impertituris mise-
ricordiam in nomine
tuo centuplum, regnum
que cæleste promisisti.
Amen.

Sub tuum præsidium

Daignez, ô très doux Jésus,
accorder votre grâce aux
bienfaiteurs des pauvres,
vous qui avez promis le cen-
tuple et le royaume du ciel
à tous ceux qui feraient des
œuvres de miséricorde en vo-
tre nom. Ainsi soit-il.

Nous nous mettons sous

votre protection, sainte Mère de Dieu; ne méprisez pas les prières que nous vous adressons dans nos besoins; mais délivrez-nous sans cesse de tous les périls, ô Vierge comblée de gloire et de bénédiction. Ainsi soit-il.

Et que, par la miséricorde de Dieu, les âmes des fidèles reposent en paix. Ainsi soit-il.

Au nom du Père, etc.

confugimus, sancta Dei Genitrix; nostras deprecationes ne despicias in necessitatibus; sed a periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosa et benedicta. Amen.

Et fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.

Amen.

In nomine Patris, et filii, etc.

PRIÈRE

A L'USAGE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Aux termes du Bref de N. S. P. le Pape Pie IX, du 13 septembre 1859, une indulgence de 300 jours est accordée aux membres et aux bienfaiteurs de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, chaque fois qu'ils récitent cette prière.

Nous vous remercions, Seigneur, des grâces et des bénédictions qu'il vous a plu d'accorder jusqu'à ce jour à la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

Nous vous les demandons encore ces bénédictions pour cette Société qui nous est si chère, pour chacune de nos Conférences, et en particulier pour celle dont nous sommes membres. Faites que notre Société se consolide, s'étende et se perpétue avec son esprit pri-

Gratias agimus tibi, Domine, qui Societatem sancti Vincentii a Paulo tot ac tantis hactenus benedictionibus cumulare dignatus es.

Hanc igitur nobis dilectissimam Societatem precamur usque respicias, sed et singulas illius partes et eam imprimis cui adscribimur. Fac, quæsumus, ut propagetur ubique et in perpetuum confirmetur, vi-

gente semper eodem qui fuit ab initio, pietatis, simplicitatis et fraternæ dilectionis affectu, ita ut illius opera, ab omni prorsus terrestri fœnore et cupiditate libera, magis ac magis in Cœlum fecundentur.

Scis ipse, Domine quam multis indigeant tum spiritualibus, tum temporalibus bonis familiæ pauperum, quibus pro parte, exiguâ nimis, opitulamur. Scis et quam multis ipsi indigemus. Miserere nostri Domine, et infinitam misericordiam tuam omnes pariter sentiamus.

Nostris quoque fratribus qui eodem nobis conjunguntur sodalicio, si qui variis nunc premuntur angustiis, subveni, piissime Deus. Infunde illis fortitudinem, prudentiam, pacem et fiduciam quæ a te sunt. Nostræ et illorum ærumnæ, patienter pro Christo toleratæ, tibi sint acceptæ et in salutem fructificent.

Fusis tandem precibus, te, Domine, per merita Domini nostri Jesu Christi, specialemque beatæ Mariæ

mitif de piété, de simplicité et d'union fraternelle, afin que ses œuvres, pleinement dégagées des intérêts de la terre, deviennent de plus en plus fécondes pour le Ciel.

Vous connaissez, Seigneur, les misères spirituelles et temporelles des familles que nous tâchons de soulager; vous connaissez les nôtres aussi : ayez pitié de tous, et que tous ressentent les effets de votre miséricorde infinie.

Nous vous supplions en particulier, ô mon Dieu, de venir en aide à ceux de nos confrères qui en ce moment seraient diversement éprouvés; que la force, les lumières, la paix et l'espérance qui viennent de vous, ne manquent à aucun d'eux; que leurs épreuves et les nôtres, supportées avec patience et résignation, vous soient agréables et portent des fruits de salut.

Enfin, Seigneur, nous vous conjurons par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par l'intercession spéciale de Marie

et de notre saint Patron, de donner un jour place dans votre royaume aux familles de nos pauvres, à nos parents, à nos amis, à nos confrères et à nous-mêmes. Ainsi soit-il.

et sancti Vincentii intercessionem deprecamur, ut solutis nostræ mortalitatis vinculis, omnes nobis, propinquitatem seu necessitudine devinctos, pauperes nobis commissos, carissimosque sodales, regni tui nobiscum facias esse participes. Amen.

PRIÈRE

POUR IMPLORER LES LUMIÈRES DE L'ESPRIT-SAINT

Veni, Creator Spiritus,
Mentes tuorum visita,
Imple supernâ gratiâ
Quæ tu creasti pectora.

Qui diceris Paraclitus,
Altissimi donum Dei,
Fons vivus, ignis, caritas,
Et spiritalis unctio,

Tu septiformis munere,
Digitus paternæ dexteræ,
Tu rite promissum Patris,
Sermone ditans guttura.

Accende lumen sensibus,

Infunde amorem cordibus,

Infirma nostri corporis,

Virtute firmans perpetuum
Hostem repellas longius,

Pacemque dones protinus;
Ductore sic te prævio,
Vitemus omne noxium.

Per te sciamus da Patrem,

Noscamus atque Filium,
Teque utriusque Spiritum
Credamus omni tempore.

Deo Patri sit gloria
Ejusque soli filio

Cum spiritu Paraclito

Nunc et per omne sæculum.

Amen.

ÿ. Emitte Spiritum tuum et creabuntur.

R. Et renovabis faciem terræ.

OREMUS

Deus, qui corda fidelium sancti Spiritus illustratione docuisti, da nobis in eodem Spiritu recta sapere, et de ejus semper consolatione gaudere. Per Christum Dominum nostrum. R. Amen.

DE PROFUNDIS

De profundis clamavi
ad te, Domine; Domine,
exaudi vocem meam.

Fiant aures tuæ inten-
dentes in vocem depre-
cationis meæ.

Si iniquitates observa-
veris, Domine, Domine,
quis sustinebit?

Quia apud te propitia-
tio est, et propter legem
tuam sustinui te, Domine.

Sustinuit anima mea in
verbo ejus; speravit ani-
ma mea in Domino.

A custodiâ matutinâ
usque ad noctem, speret
Israel in Domino.

Quia apud Dominum
misericordia, et copiosa
apud eum redemptio.

Et ipse redimet Israel
ex omnibus iniquitatibus
ejus.

ÿ. Requiem æternam
dona eis, Domine; R. Et

lux perpetua luceat eis.

ÿ. Requiescant in pace.

R. Amen.

ÿ. Domine, exaudi ora-
tionem meam; R. Et
clamor meus ad te veniat.

ÿ. Dominus vobiscum :

R. Et cum spiritu tuo.

Oremus.

Fidelium, Deus, om-
nium Conditor et Re-
demptor, animabus fa-
mularum famularumque
que tuarum, remissionem
cunctorum tribue pec-
catorum, ut indulgentiam
quam semper optave-
runt, piis supplicationi-
bus consequantur, qui
vivis et regnas in sæ-
cula sæculorum.

R. Amen.

ÿ. Requiescant in pace.

R. Amen.

BREFS

BREF DE S. S. LE PAPE GRÉGOIRE XVI

GRÉGOIRE XVI, PAPE

*Afin d'en perpétuer
le souvenir.*

Il est convenable que le Pontife Romain enrichisse des célestes trésors de l'Église les pieuses Associations d'hommes, particulièrement celles qui ont pour objet d'accomplir, avec toute sorte de sollicitude et de zèle, les œuvres de la charité chrétienne. Aussi, le Président et les membres du Conseil général de la Société de Saint-Vincent-de-Paul établie en premier lieu à Paris, nous ayant prié très instamment de vouloir bien accorder à cette Société quelques Indulgences, soit plénières, soit partielles, nous avons volontiers consenti à répondre à leurs pieuses supplications.

C'est pourquoi, nous accordons miséricordieusement dans le Seigneur une Indulgence plénière et la rémission des péchés à tous et à chacun de ceux qui composent le Conseil général

GREGORIUS PP. XVI

*Ad perpetuam rei
memoriam.*

Romanum decet Pontificem cælestibus Ecclesiæ thesauris eas præsertim pias hominum Societates ditare, quæ in christianæ charitatis operibus obeundis omni curâ studioque versantur. Itaque cum Præses et consultores generales Societatis S. Vincentii a Paulo, Parisiis primum institutæ, enixis precibus a nobis flagitaverint, nonnullas indulgentias tum plenarias, tum partiales ipsi Societati concedere velimus, nos libenti animo piis eorum precibus adnuendum censuimus.

Quapropter omnibus et singulis ad Consilium generale Societatis ejusdem, nunc Parisiis institutum, pertinentibus, vel ad dictis Consiliis parti-

cularibus Parisiorum et aliarum civitatum vere pœnitentibus et confessis, ac sacrâ communione reffectis, dummodo omnibus vel tribus e quatuor Consilii cœtibus in mense habitis interfuerint, plenariam peccatorum suorum Indulgentiam et remissionem misericorditer in Domino concedimus.

Item omnibus ipsius Societatis sociis, ut dicunt, activis, nec non consultoribus et aliis de quibus habita mentio est, qui commemoratam indulgentiam ibi jam fuerint assecuti, dummodo omnibus, vel tribus ex quatuor conventibus, seu Conferentiis in mense habitis interfuerint, ac vere pœnitentes et confessi, sanctissimum Eucharistiæ sacramentum sumpserint, plenariam similiter Indulgentiam largimur.

Præterea eamdem pariter plenariam Indulgentiam tribuimus ab omnibus in prædictam Societatem coop-tandis acquirendam, quo die vere pariter pœnitentes et confessi, ac sacrâ communione reffecti, ab eâdem So-

de ladite Société, séant maintenant à Paris ou qui forment les Conseils particuliers, soit de Paris soit des autres villes, pourvu que, vraiment contrits, s'étant confessés et ayant reçu la sainte communion, ils aient assisté à toutes les réunions de leur Conseil, ou à trois des quatre réunions qui ont lieu dans le mois.

De même nous accordons une semblable Indulgence plénière à tous les membres actifs de cette Société, sans en excepter les conseillers et autres dont il vient d'être question, qui auraient déjà gagné l'Indulgence ci-dessus mentionnée, pourvu qu'ils aient assisté à toutes les Assemblées ou Conférences, ou à trois sur les quatre qui ont lieu dans le mois, et que, vraiment contrits et s'étant confessés, ils aient communiqué.

De plus nous accordons une semblable Indulgence plénière à gagner pour tous ceux qui seront admis dans ladite Société, le jour où, vraiment contrits, s'étant confessés et ayant fait la sainte communion, ils seront reçus par la même Société dans les divers grades actifs

de Membre aspirant, de Membre ordinaire, de Membre d'un Conseil particulier (1), et Membre du Conseil général.

Nous accordons encore une Indulgence également plénière à tous les Membres, soit actifs, soit honoraires, de la susdite Association, qui, aux jours des fêtes de l'Immaculée-Conception de la bienheureuse Vierge Marie, et de saint Vincent de Paul, et le second dimanche après Pâques, qui est le jour anniversaire de la translation des reliques de ce saint, et le lundi après le premier dimanche de Carême, étant vraiment contrits et s'étant confessés, auront fait la sainte communion à la Messe célébrée ces jours-là pour la Société, et auront assisté à l'Assemblée générale qui a lieu à ces époques.

De plus, nous accordons également Indulgence plénière à tous les Membres et

cietate in diversis gradibus activis Membri aspirantis, Membri ordinarii, Consultoris particularis, et Consultoris generalis recepti fuerint.

Insuper omnibus Sociis tum activis, tum honorariis commemoratæ Societatis, qui diebus festis Immaculatæ Conceptionis B. Mariæ Virginis, et S. Vincentii a Paulo, et Dominicâ secundâ post Pascha, quæ est anniversaria dies translationis reliquiarum ejusdem S. Vincentii, æque ac feriâ secundâ post Dominicam primam Quadragesimæ, vere pœnitentes et confessi, sacram synaxim exceperint in Missâ que prædictis diebus pro Societate celebratur, atque cœtui generali, qui his temporibus habetur, interfuerint, plenariam pariter indulgentiam impertimur.

Atque etiam Sociis omnibus et Societatis benefactoribus in mor-

(1) A cette époque, on entendait par *Conseils particuliers* tous les Conseils autres que le Conseil général. C'est ce qui résulte des termes mêmes du Bref du 12 août 1845 : *Consilia particularia provinciarum sive urbium*.

tis articulo constitutis, si vere poenitentes et confessi, vel quatenus id facere nequiverint, saltem contriti nomen Jesu ore si potuerint, sin minus corde, devote invocaverint, et mortem tanquam peccati stipendium de manu Domini, patienti atque alacri animo susceperint, plenariam similiter indulgentiam concedimus.

Ad hæc Sociis omnibus activis ejusdem Societatis quotiescumque corde saltem contrito, aliquam Conferentiam, aliquam pauperem familiam, aut scholas, officinasque pauperum visitaverint vel quodcumque aliud bonum opus juxta mentem dictæ Societatis præstiterint, septem annos, ac totidem quadragenas de injunctis eis, seu alias quomodolibet debitis poenitentiis in formâ Ecclesiæ consuetâ relaxamus. Quam quidem partialem Indulgentiam singuli Socii activi memoratæ Societatis lucrari poterunt, quotiescumque corde contrito sacro Missæ sacrificio pro animâ licujus Socii cele-

bienfaiteurs de la Société qui, se trouvant à l'article de la mort, véritablement pénitents et s'étant confessés, ou, s'ils ne peuvent le faire, étant au moins contrits, invoqueront dévotement le nom de Jésus de bouche s'il leur est possible, ou au moins de cœur, et accepteront de la main de Dieu la mort avec résignation comme la peine du péché.

En outre, pour tous les Membres actifs de la même Association, nous remettons, suivant la forme usitée dans l'Eglise, sept ans et autant de quarantaines des peines qui leur ont été imposées ou dont ils seraient d'ailleurs redevables de quelque manière que ce soit, toutes les fois qu'ayant au moins le cœur contrit, ils visiteront quelque Conférence, quelque famille pauvre, des écoles, ou des ateliers de pauvres, ou accompliront quelque autre bonne œuvre, selon l'esprit de la Société. Cette Indulgence partielle pourra aussi être gagnée par chacun des Membres actifs de la susdite Société, toutes les fois que, ayant le cœur contrit, ils assisteront au saint sacrifice de la Messe célébré pour le repos de l'âme de quelque Associé, et toutes les

fois qu'ils accompagneront les restes mortels des pauvres à la sépulture ecclésiastique.

Nous permettons aussi d'appliquer, par manière de suffrage, toutes et chacune de ces Indulgences, rémissions de péchés et relaxations de peines, aux âmes des fidèles décédés dans la grâce de Dieu.

Enfin, en vertu de notre même Autorité Apostolique, nous donnons et accordons toutes et chacune des Indulgences mentionnées à tous les autres Conseils et Conférences de la même Société, institués avec l'approbation du Conseil général, soit par ce Conseil lui-même, soit par les Conseils particuliers des villes et des provinces par lui déjà institués, et pareillement aux Associés qui habitent des lieux où il n'y a point encore de Conférence établie, lorsque dans ces mêmes lieux ils accompliront, autant qu'ils le pourront, les œuvres accoutumées, et rempliront les autres conditions prescrites.

Le tout, nonobstant notre règle et celle de la Chancellerie Apostolique de ne

brando adstiterint, et quoties corpora pauperum ad ecclesiasticam sepulturam fuerint prosecuti.

Quas omnes et singulas Indulgentias, peccatorum remissiones, ac pœnitentiarum relaxationes etiam animabus Christi fidelium quæ Deo in charitate conjunctæ ab hac vitâ migraverint, per modum suffragii applicari posse indulgemus.

Denique omnibus aliis sive Consiliis, sive Conferentiis ejusdem Societatis quæ approbante Consilio generali instituuntur sive ab eodem, à Consiliis particularibus civitatum aut provinciarum, ab ipso jam institutis, item Sociis, qui degunt in locis, in quibus nondum viget Conferentia, omnes et singulas commemoratas Indulgentias, si in locis eisdem præstiterint, veluti poterunt, consueta opera, aliasque præscriptas condiciones impleverint, eâdem Auctoritate nostrâ Apostolicâ concedimus, atque elargimur.

Non obstantibus nostrâ et Cancellariæ apostolicæ regulâ de

non concedendis In
dulgentiis *ad instar*,
aliisque Constitutioni-
bus Apostolicis cæte-
risque contrariis qui-
buscumque.

Volumus autem ut
præsentium Littera-
rum transumptis, seu
exemplis etiam im-
pressis manu personæ
in ecclesiasticâ digni-
tate constitutæ sub-
scriptis, eadem prorsus
fides adhibeatur, quæ
adhiberetur ipsis præ-
sentibus, si forent
exhibitæ, vel ostensæ.

Datum Romæ, apud
Sanctum Petrum, sub
annulo Piscatoris, die
X Januarii MDCCCXLV,
Pontificatûs nostri
anno decimo quarto.

L. Card. LAMBRUSCHINI.



Locus Sigilli.

point accorder d'Indulgences
ad instar, nonobstant aussi
les autres Constitutions et
Règlements Apostoliques et
tout ce qui pourrait être
contraire.

Nous voulons que les am-
pliations ou copies, même
imprimées, des présentes
Lettres, et revêtues de la
signature d'une personne
constituée en dignité ecclé-
siastique, obtiennent la même
confiance que ces présentes
Lettres elles-mêmes, si elles
étaient produites ou mon-
trées.

Donné à Saint-Pierre, à
Rome, sous l'anneau du
Pêcheur, le 10 janvier 1845,
de notre Pontificat l'an qua-
torzième.

L. Card. LAMBRUSCHINI.



Place du Sceau.

BREF SUPPLÉMENTAIRE

GREGORIUS PP. XVI

GRÉGOIRE XVI, PAPE

*Ad perpetuam rei
memoriam*

*Afin d'en perpétuer le
souvenir.*

Quam Societatem
sub auspiciis et no-
mine S. Vincentii a
Paulo institutam Chri-
stianæ charitatis ope-
ribus exercendis in-

Comme nous avons re-
connu que la Société établie
sous les auspices et le nom
de saint Vincent de Paul,
et adonnée à la pratique
des œuvres de charité,

contribue puissamment au bien de la religion et à l'avantage des fidèles; afin qu'elle obtienne tous les jours de nouveaux accroissements, nous avons voulu enrichir des célestes trésors de l'Eglise tous ceux qui emploieront leurs soins ou leurs facultés au maintien de ladite Société, afin que les grâces spirituelles qu'ils pourront acquérir, enflamment de plus en plus leur zèle pour cette œuvre.

C'est pourquoi nous accordons miséricordieusement dans le Seigneur Indulgence plénière et rémission de leurs péchés, à tous et chacun des fidèles de l'un et de l'autre sexe qui feront régulièrement parvenir au Conseil général une aumône déterminée, pourvu que, vraiment contrits et s'étant confessés, ils aient reçu la sainte communion.

En outre, nous accordons, une fois par mois, Indulgence de sept ans et autant de quarantaines à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, qui transmettront régulièrement une semblable aumône déterminée aux Conseils particuliers des provinces ou des villes établis par le Conseil général.

tentam, Religionis bono, et fidelium commoditati præclare noverimus inservire, ut ea nova in dies incrementa suscipiat, de cœlestibus Ecclesiæ thesauris eos omnes ditandos censuimus, qui ad juvandam Societatem ipsam curas suas opesque contulerint, ut hoc illorum studium spiritualibus propositis gratiis magisque exardescat.

Itaque omnibus et singulis Christi fidelibus utriusque sexûs, qui eleemosynam fixam et constantem ad Consilium generale transmittent, vere poenitentibus, et confessis et sacrâ communione reffectis, plenariam peccatorum suorum Indulgentiam, et remissionem semel in mense misericorditer in Domino enlargimur.

Præterea, omnibus utriusque sexûs Christi fidelibus, qui hujusmodi fixam, et constantem eleemosynam transmittent ad Consilia particularia provinciarum, sive urbium, a Consilio generali instituta, Indulgentiam septem annorum, et totidem quadragenas semel in mense concedimus.

Insuper utriusque sexûs Christi fidelibus, qui seu per chirographum, seu alio quocumque modo spondent se aliquam eleemosynam fixam, et constantem collaturos Conferentiis approbatis, vel a Consilio generali, vel a Consiliis particularibus, ad hoc delegatis, Indulgentiam unius anni, semel pariter in mense lucrandam, elargimur.

Denique omnibus et singulis Christi fidelibus utriusque sexûs Indulgentiam septem annorum et totidem quadragenarum semel in mense lucrandam impertimur, iis scilicet diebus, quibus pro Consiliis generali vel particularibus, stipem emendicando collegerint.

Non obstantibus nostrâ et Cancellariæ Apostolicæ regulâ de non concedendis Indulgentiis *ad instar*, aliisque Constitutionibus, et Ordinationibus Apostolicis cæterisque contrariis quibuscumque.

Volumus autem ut præsentium Litterarum transsumptis, seu exem-

De plus, nous accordons une Indulgence d'un an, à gagner également une fois le mois, à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, par souscription ou de quelque autre manière, s'engageront à donner régulièrement quelque aumône déterminée aux Conférences approuvées, soit par le Conseil général, soit par les Conseils particuliers qui en auraient reçu la délégation.

Enfin, nous accordons à tous et chacun des fidèles de l'un et de l'autre sexe, Indulgence de sept ans et de sept quarantaines à gagner une fois le mois, les jours où ils auront quêté pour le Conseil général ou pour les Conseils particuliers.

Le tout, nonobstant notre règle et celle de la Chancellerie Apostolique de ne point accorder d'Indulgence *ad instar*, nonobstant aussi les autres Constitutions et Règlements Apostoliques et tout ce qui pourrait être contraire.

Nous voulons que les ampliations ou copies, même imprimées, des présentes Lettres,

et revêtues de la signature d'une personne constituée en dignité ecclésiastique, obtiennent la même confiance que ces présentes Lettres elles-mêmes, si elles étaient produites ou montrées.

Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, sous l'anneau du Pêcheur, le 12 août 1845, de notre Pontificat l'an quinzième.

L. Card. LAMBRUSCHINI,
Ev. de Sabine.
†
Place du Sceau.

plis etiam impressis manu personæ in ecclesiasticâ dignitate constitutæ subscriptis, eadem prorsus fides adhibeatur ipsis præsentibus, si forent exhibitæ vel ostensæ.

Datum Romæ, apud S. Mariam Majorem, sub annulo Piscatoris, die XII Augusti MDCCCXLV, Pontificatus nostri anno decimo quinto.

L. Card. LAMBRUSCHINI,
Ep. Sabinus,
†
Locus Sigilli.

BREF DE S. S. LE PAPE PIE IX

ACCORDANT UNE EXTENSION D'INDULGENCES

PIX IX, PAPE

PIUS PP. IX

Afin d'en perpétuer le souvenir.

Des membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul nous ayant fait exposer que ce Siège Apostolique leur avait antérieurement accordé une Indulgence plénière à la fête de la Conception-Immaculée de la B. Vierge Marie, à celle de Saint-Vincent-de-Paul, mais seulement à la condition d'être gagnée à la Messe célébrée dans ces deux jours pour la So-

Ad perpetuam rei memor.

Exponendum nobis curarunt sodales Societatis S. Vincentii a Paulo nuncupatæ, ipsis jam alias ab hac Apostolicâ Sede plenariam Indulgentiam diebus festis Conceptionis B. Mariæ Virginis Immaculatæ ac ejusdem sancti Vincentii Paulani fuisse concessam, non aliter

tamen nisi intra missæ actionem quæ hisce diebus pro ipsâ Societate celebrari solet lucrificandam. Quamobrem a nobis humiliter petierunt ut hanc Sedis Apostolicæ concessionem extendere quodammodo dignareretur.

Nos igitur piis hisce precibus quæ in spirituale Christi fidelium bonum cedunt benigne annuere volentes, Auctoritate Apostolicâ, deque Omnipotentis Dei misericordiâ ac BB. Petri et Pauli Apostolorum ejus auctoritate confisi, omnibus et singulis præfatæ Societatis sodalibus, ut plenariam Indulgentiam festivitatis Conceptionis B. Mariæ Virginis Immaculatæ lucrificandam, vel ipsâ festivitatis, vel sicubi transfertur die quo ibidem celebratur; plenariam Indulgentiam vero die festo S. Vincentii Paulani concessam eodem die, ac septem continuis diebus immediate sequentibus, unâ tantum vice hujus octidui spatio ad unius cujusque sodalis libitum eligendâ, lucrari pos-

siété elle-même, nous ont présenté une humble supplique pour que nous daignions donner plus d'extension à cette première faveur du Siège Apostolique.

Voulant donc accéder à ces pieux désirs pour le bien spirituel des serviteurs de Jésus-Christ, en vertu de notre pouvoir Apostolique, et nous appuyant sur la miséricorde de Dieu tout-puissant et l'autorité des BB. Apôtres Pierre et Paul, nous donnons et octroyons par la teneur de ces présentes à tous les membres de ladite Société et à chacun d'eux, pourvu toutefois qu'ils remplissent fidèlement les conditions exigées d'ailleurs à cet effet, une Indulgence plénière à la fête de la Conception-Immaculée de la B. Vierge Marie, qui pourra être gagnée le jour même de la fête, ou bien, si la fête est transférée, le jour de la solennité; et une autre Indulgence plénière à la fête de saint Vincent de Paul, qui pourra être gagnée, soit le jour même de la fête, soit durant les sept jours qui suivent immédiatement; en sorte que chaque associé pourra gagner

cette indulgence, une seule fois, un des jours de ladite octave, à son choix, et ce nonobstant toutes les dispositions qui seraient contraires.

Nous entendons, en même temps, que les Indulgences précitées puissent être gagnées, pour Paris seulement, à la Messe solennelle célébrée devant les reliques de saint Vincent de Paul, quand même cette Messe ne serait pas dite pour la Société elle-même et nous voulons que les copies manuscrites ou imprimées des présentes, signées par un notaire public et munies du sceau d'une personne constituée en dignité ecclésiastique, obtiennent la même foi et le même effet que l'original même, s'il était produit ou montré.

Pour valoir à perpétuité.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 18 mars MDCCCLIII, de notre Pontificat l'an septième.

Pour Son Éminence
le card. LAMBRUSCHINI,
J.-B. BRANCALEONI.
CASTELLANI, subst.

sint ac valeant; dummodo injuncta omnia ad eas consequendas rite adimpleant, tenore præsentium concedimus et impertimur : in contrarium facientibus non obstantibus quibuscumque.

Volumus autem ut præfatæ Indulgentiæ Parisiis tantum intra Missarum solemnia quæ ante sacras corporis Vincentii a Paulo reliquias, etsi non pro Societate celebrentur, lucro esse possint, utque præsentium Litterarum transsumptis seu exemplis etiam impressis manu alicujus notarii publici subscriptis et sigillo personæ in ecclesiasticâ dignitate constitutæ munitis eadem prorsus habeatur præsentibus, fides, quæ ipsis haberetur si exhibitæ ostensæ forent.

Præsentibus perpetuis futuris temporibus valituris.

Datum Romæ, apud S. Petrum, sub annulo Piscatoris, die 18 Martii MDCCCLIII, Pontificatûs nostri anno septimo.

Pro Dno
Card. LAMBRUSCHINI,
J.-B. BRANCALEONI.
CASTELLANI, subst.

BREF DE S. S. LE PAPE PIE IX

ACCORDANT DES INDULGENCES
AUX MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ QUI FONT ENSEMBLE
DES RETRAITES SPIRITUELLES

PIUS PP. IX

Ad perpet. rei memor.

Exponendum nobis curarunt dilecti Filii, præses generalis et consiliarii Societatis S. Vincentii a Paulo, Lutetiæ Parisiorum institutæ, ejusdem Societatis sodales spiritualibus exercitiis gregatim quotannis vacare pie consuevisse. Qui quidem mos ut longe lateque propagetur, ac in uberiores Christifidelium fructum cedat, humiles nobis preces admodum ut hanc sodalium pietatem cœlestium Ecclesiæ munerum, quorum dispensatores nos voluit Altissimus, elargitione juvaremus.

Nos itaque salubrem frugiferamque hujusmodi consuetudinem in Domino commendantes, utque magis in dies magisque invaleat ex animo optantes, piis hisce votis annuendum censuimus.

PIE IX, PAPE

Afin d'en perpétuer le souvenir.

Il nous a été exposé par le président général et par les membres du Conseil de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, séant à Paris, que les membres de cette Société ont pris la pieuse habitude de se réunir chaque année dans diverses localités pour vaquer aux exercices spirituels. Afin que cet usage s'étende et se propage partout, afin qu'il apporte des fruits de salut plus abondants aux fidèles de Jésus-Christ, ils nous ont humblement prié d'encourager ces pieux exercices de leur Société en les enrichissant des faveurs spirituelles de l'Eglise, dont le Seigneur tout-puissant a voulu nous faire le dispensateur.

C'est pourquoi, voulant recommander dans le Seigneur, comme bon et utile, le saint usage qu'on nous expose, et désirant ardemment qu'il s'établisse et s'étende chaque jour davantage, nous avons estimé que nous devions agréer la supplique qui nous était faite.

Ainsi, en vertu du Pouvoir que le Seigneur nous a remis, nous confiant en la miséricorde du Dieu tout-puissant et sur l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous accordons une Indulgence plénière et la rémission de tous leurs péchés à tous les membres de ladite Société et à chacun d'eux qui, ayant suivi avec piété, pendant toute leur durée, tous les exercices spirituels tels qu'ils ont été précédemment indiqués, et qui, s'étant confessés dans les sentiments d'une sincère pénitence, auront communie en assistant au saint sacrifice de la Messe le dernier jour des exercices, et auront adressé à Dieu de ferventes prières pour la concorde entre les princes chrétiens, pour l'extirpation des hérésies et pour l'exaltation de notre Mère la sainte Église.

Quant à ceux qui étant au moins vraiment contrits de cœur, n'auront suivi qu'une partie des exercices spirituels et auront prié aux intentions sus-énoncées, nous leur accordons cent jours d'indulgence, c'est-à-dire que nous leur remettons cent jours des peines que l'Église avait autrefois coutume d'imposer aux pécheurs.

Toutes ces Indulgences et chacune d'elles, ces remis-

Quamobrem Auctoritate nobis a Domino traditâ, deque omnipotentis Dei misericordiâ ac BB. Petri et Pauli Apostolorum ejus auctoritate confisi, omnibus et singulis præfatæ Societatis sodalibus, qui spiritualibus hujusmodi, exercitiis, sicut præfertur haberi solitis, singulis diebus devote interfuerint, vereque pœnitentes et confessi id postremo horum dierum Missæ sacrificio sacrâ sese communione refecerint, ac pro christianorum principum concordia, hæresum extirpatione ac S. Matris Ecclesiæ exaltatione pias ad Deum preces effuderint, plenariam omnium peccatorum suorum Indulgentiam et remissionem misericorditer in Domino concedimus.

Qui vero corde saltem contriti eorumdem spiritualium exercitiorum partem tantum absolverint, ac ut supra oraverint, centum dies de injunctis eis seu alias quomodolibet debitis pœnitentiis in formâ Ecclesiæ consuetâ relaxamus.

Quas omnes et singulas Indulgentias,

peccatorum remissiones ac pœnitentiarum relaxationes etiam animabus Christi fidelium quæ Deo in charitate conjunctæ ab hac luce migraverint, per modum suffragii applicari posse indulgemus.

In contrarium facientibus non obstantibus quibuscumque præsentibus perpetuis futuris temporibus valituris.

Datum Romæ, apud S. Petrum, sub annulo Piscatoris, die 18 Martii MDCCCLIV, Pontificatus nostri anno octavo.

Pro Dno
Card. LAMBRUSCHINI.

J.-B. BRANCALEONI,
Cancell. subst.

sions des péchés, et ces adoucissements de peines pourront être appliqués par voie de suffrage aux âmes des fidèles de Jésus-Christ qui ont quitté la vie dans la grâce de Dieu.

Et que rien ne puisse infirmer les présentes, qui sont données pour valoir à toujours.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le dix-huitième de mars MDCCCLIV, la huitième année de notre Pontificat.

Pour Son Éminence le
Card. LAMBRUSCHINI,

J.-B. BRANCALEONI,
Chancel. subst.

BREF DE S. S. LE PAPE PIE IX

Attachant de nouvelles indulgences à la récitation de certaines prières soit par les membres de la Société, soit par les familles qu'ils visitent.

PIUS PP. IX

PIE IX, PAPE

Ad perpet. rei memor.

Afin d'en perpétuer le souvenir.

Renuntiandum curavit nobis summum

Le Conseil général de la pieuse Société qui porte le

nom de Saint-Vincent-de-Paul, séant à Paris, nous a fait exposer que, par Lettres Apostoliques données au mois de janvier 1845, une Indulgence plénière a été accordée à tous et à chacun des fidèles membres de ladite Société à gagner aux conditions accoutumées, chaque année, le jour de la fête de l'Immaculée-Conception de la Vierge Marie, Mère de Dieu, et le premier lundi de Carême. Par ces mêmes Lettres, il a été de plus accordé que les susdits fidèles pourraient également gagner, dans le Seigneur, une Indulgence plénière, si, aux fêtes de la Société, après avoir accompli, conformément aux prescriptions, les autres œuvres de piété, ils assistaient à la Messe qui serait célébrée à la demande de ladite Société.

Consilium, quod Parisiis. consistit, piæ Societatis, qui a S. Vincentio a Paulo nomen factum, Apostolicis Litteris januario mense anno MDCCCXLV datis omnibus et singulis e dictâ Societate Christifidelibus plenariam Indulgentiam quotannis festivitate Immaculatæ Conceptionis Deiparæ Virginis Mariæ, et feriâ secundâ, quæ prima occurrat in Quadagesimâ, sub assuetis conditionibus lucrificandam fuisse concessam : deinde earumdem Litterarum vi veniam factam ut supra scripti fideles plenariam pariter consequi cum Domino possent, si statis Sodalitii festis, cæteris pietatis operibus ritè absolutis, Sacro adstarent, quod jussu Sodalitii ejusdem celebraretur.

Mais ledit Conseil nous ayant représenté qu'il serait plus avantageux aux Associés que les deux Indulgences plénières ci-dessus rappelées fussent transférées à un autre jour, et que la condition requise pour obtenir la seconde desdites Indulgences, à savoir l'assistance à la sainte Messe, fût modifiée en quel-

Jam vero, cum ab eodem Consilio relatam modo sit nobis, magis è re sodalium fore, si prima atque altera ex plenariis Indulgentiis, quas memoravimus, in alium diem traducantur postremæ vero adjuncta opera audiendi Sa-

crum aliquâ ex parte immutetur, supplicatumque præterea ut novis ad salutem æternam præsiidiis tam universum Sodalitium, quam fideles suæ curæ creditos munire de Apostolicâ Nostrâ Auctoritate dignaremur. Nos, qui ea præsertim fidelium Sodalitia cordi habemus quæ, dum egenos præsentî ope juvant, eorum animos ad virtutem comparant, informant, piis hujusmodi votis annuendum ultro censuimus.

Quamobrem de omnipotentis Dei misericordiâ ac BB. Petri et Pauli Apost. ejus auctoritate confisi plenariam quidem Indulgentiam quam dicti Sodales festivitæ Immaculatæ Conceptionis Beatæ Mariæ Virginis lucrari possunt, dummodo idem festum in dominicam non cadat, vel alicubi in aliam dominicam emendetur, ad dominicam proximè subsequentem extendimus, sicut prædicti Sodales plenariam Indulgentiam vel in festo Immaculatæ Conceptionis, vel in dominicâ proximâ subsequenti

que point; et nous ayant en outre supplié de daigner, en vertu de notre Autorité Apostolique, accorder tant à la Société tout entière qu'aux fidèles confiés à ses soins, de nouveaux secours pour le salut éternel, nous qui avons singulièrement à cœur les Associations de fidèles qui, tout en soulageant les indigents par une assistance matérielle, préparent et forment leurs âmes à la vertu, nous avons pensé qu'il y avait lieu d'accueillir cette pieuse demande.

C'est pourquoi, nous confiant en la miséricorde de Dieu tout-puissant et appuyé sur l'autorité de ses bienheureux Apôtres Pierre et Paul, nous étendons l'Indulgence plénière que lesdits associés peuvent gagner le jour de l'Immaculée-Conception de la Vierge Marie au dimanche qui suit immédiatement, pourvu que cette fête ne tombe pas un dimanche ou ne soit pas, dans la localité, transférée à un autre dimanche; de telle sorte que lesdits associés puissent gagner à leur choix l'Indulgence plénière, soit le jour de la fête de l'Immaculée-Conception, soit le dimanche suivant. De même, en vertu des présentes, nous transférons l'In-

dulgence plénière accordée pour le premier lundi de Carême au dimanche qui précède immédiatement, sans déroger aux autres conditions.

En outre, de peur qu'en quelque endroit le manque de prêtres ne soit un obstacle, nous accordons par les présentes que les mêmes associés qui, réunis ensemble, assisteront au saint sacrifice de la messe, gagneront dans le Seigneur l'Indulgence plénière, bien que la messe ne soit pas dite à la demande de la Société, pourvu toutefois qu'ils accomplissent les autres conditions.

De plus, en vertu de la plénitude de ce même Pouvoir Apostolique, nous accordons miséricordieusement dans le Seigneur, l'Indulgence plénière et la rémission de tous leurs péchés à tous et à chacun des fidèles de l'un et de l'autre sexe auxquels cette même Société porte secours et assistance, pourvu que vraiment contrits, s'étant confessés et ayant reçu la sainte Communion, ils visitent dévotement une église ou un oratoire public, le jour de la fête de la Nativité de N.-S. J.-C., et le jour de la fête de saint Joseph, époux

lucrari pro suo libito valeant : item plenariam Indulgentiam memoratâ feriâ secundâ eisdem concessam in dominicam immediate antecedentem, cæteris omnibus servatis tenore præsentium transferimus.

Præterea, ne quo in loco Sacerdotum penuria impedimento sit, per præsentés impertimus, ut iidem Sodales quamquam Missæ sacrificio simul congregati adstiterint, quod minime jubente Sodalitio celebratur, tamen, si reliqua omnia rite præstiterint, plenariam æque cum Domino consequantur.

Deinde de ejusdem Auctoritatis Apostolicæ plenitudine omnibus et singulis utriusque sexûs Christi fidelibus, quibus eadem Societatis a Sancto Vincentio a Paulo nuncupata ope et opera suppetias fert, vere poenitentibus et confessis, ac sacrâ communione reffectis, qui quamlibet Ecclesiam seu Oratorium publicum festivitate Nativitatis D. N. J. C., die festo S. Josephi B. M. V. Sponsi, a primis

Vesperis : die vero, quo spiritualis, quem vocant, recessus quotannis absolvitur, ab ortu usque ad occasum solis dierum hujusmodi devote visitaverint, ibique pro Christianorum principum concordia, hæresum extirpatione ac S. Matris Ecclesiæ exaltatione pias ad Deum preces effuderint, quo die præfatorum id egerint, plenariam omnium peccatorum suorum Indulgentiam et remissionem misericorditer in Domino concedimus.

Denique omnibus et singulis Christifidelibus pio huic Sodalitio quocumque tandem nomine addictis, vel benefactoribus, quoties corde saltem contriti propriam Sodalitii precationem, cujus exordium : *Gratias agimus tibi Deus qui Societatem S. Vincentii a Paulo*, etc., quovis idiomate recitaverint, tercentum dies : universis vero quibus dicta Societas opitulatur, si corde saltem contriti, aut soli, aut cum suis, Orationem Dominicam et Salutationem Angelicam, adjectâ quocum-

de la B. Vierge Marie depuis les premières Vêpres, et le jour de la clôture des exercices annuels appelés retraite spirituelle, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et qu'ils adressent à Dieu de ferventes prières pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de notre Mère la sainte Église.

Enfin nous remettons, suivant la forme usitée dans l'Eglise, à tous et à chacun des fidèles affiliés, à quelque titre que ce soit à cette pieuse Société, et à ses bienfaiteurs, trois cents jours des peines qui leur auraient été imposées et dont ils seraient d'ailleurs redevables de quelque manière que ce soit, toutes les fois qu'ayant au moins le cœur contrit, ils réciteront, n'importe dans quelle langue, la prière particulière de la Société qui commence ainsi : « Nous
« vous remercions, Seigneur,
« des grâces et des béné-
« dictions qu'il vous a plu
« d'accorder jusqu'à ce jour
« à la Société de Saint-Vincent

« de-Paul », et à toutes les personnes secourues par ladite Société, cent jours des peines qui leur auraient été imposées et dont elles seraient d'ailleurs redevables de quelque manière que ce soit, pourvu qu'ayant au moins le cœur contrit, elles récitent, soit seules, soit avec leurs familles l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique, en y ajoutant l'invocation qu'elles pourront dire également n'importe en quelle langue : « Reine, conçue sans la tache du péché originel, priez pour nous. Saint Vincent de Paul, priez pour nous.

Nous permettons aussi d'appliquer, par manière de suffrage, toutes et chacune de ces Indulgences, rémissions de péchés, et relaxations de peines aux âmes des fidèles décédés dans la grâce de Dieu.

Et nous voulons que rien ne puisse infirmer les présentes, qui sont données pour valoir à toujours.

Nous voulons encore que les copies manuscrites ou imprimées des présentes, signées par un notaire public et munies du sceau d'une personne constituée en di-

que pariter idiomate invocatione hujusmodi : *Regina sine labe originali concepta, ora pro nobis; Sancte Vincenti a Paulo, ora pro nobis*, recitaverint, quâ vice id egerint, centum dies de injunctis, seu alias quomodolibet debitis pœnitentiis in formâ Ecclesiæ consuetâ relaxamus.

Quas omnes et singulas Indulgentias, peccatorum remissiones, ac pœnitentiarum relaxaciones etiam animabus Christifidelium, quæ Deo in charitate conjunctæ ab hac luce migraverint per modum suffragii applicari posse elargimur.

In contrarium facientibus non obstantibus quibuscumque præsentibus perpetuis futuris temporibus valituris.

Volamus autem ut præsentium Litterarum transumptis seu exemplis etiam impressiis manu alicujus notas, publici subscriptis, et

sigillo personæ in ecclesiasticâ dignitate constitutæ munitis eadem prorsus fides adhibeatur quæ adhiberetur ipsis præsentibus, si forent exhibitæ vel ostensæ.

Datum Romæ, apud S. Petrum, sub annulo Piscatoris, die XIII septembris MDCCCLIX, Pontificatûs nostri anno decimo quarto.

Pro Dno
Card. MACCHI,

J.-B. BRANCALEONI
CASTELLANI, Subst.

gnité ecclésiastique, obtiennent la même foi et le même effet que l'original même, s'il était produit et montré.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 13 septembre 1859, de notre Pontificat l'an quatorzième.

Pour Son Éminence
le Cardinal MACCHI,

J.-B. BRANCALEONI
CASTELLANI, Subst.

BREF DE S. S. LE PAPE PIE IX

ACCORDANT DES INDULGENCES AUX PÈRES ET MÈRES
DES MEMBRES
DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

PIUS PP. IX

PIE IX, PAPE

Ad perpet. rei memor.

Afin d'en perpétuer la mémoire.

Supplices Nobis admotæ sunt preces nomine dilecti filii Ad. Baudon hodierni præsidis generalis Societatis Sancti Vincentii de Paulo nuncupatæ, ut quæ indulgentiæ tùm plenariæ, tùm partiales, aliæque spi-

Une humble supplique nous a été adressée au nom de notre cher fils Ad. Baudon, président général de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, qui nous a demandé de daigner, par une faveur apostolique, étendre aux parents des membres de ladite Société toutes les indulgen-

ces tant plénières que partielles et les autres grâces spirituelles, et chacune de ces indulgences et grâces accordées jusqu'ici à cette Société par le Saint-Siège apostolique.

En conséquence, poussé par une pieuse charité à augmenter la religion des fidèles et à aider au salut des âmes au moyen des célestes trésors de l'Eglise, et voulant exaucer, autant que Nous le pouvons, avec le concours du Seigneur, d'aussi pieux désirs, nous avons résolu d'accorder, mais seulement aux pères et mères des membres désignés plus haut, plusieurs des indulgences accordées déjà à ladite Société et que les membres eux-mêmes peuvent gagner.

C'est pourquoi, par la miséricorde de Dieu tout-puissant et appuyé sur l'autorité des bienheureux Pierre et Paul, ses apôtres, Nous accordons miséricordeusement en N.-S., une Indulgence plénière à tous les pères et les mères des membres présents et à venir de la Société de Saint-Vincent-de-Paul et à chacun d'eux, mais seulement auxdits pères et mères, à l'article de la mort, si, sincèrement repentants, confessés et fortifiés par la

rituales gratiæ ab hac sanctâ Sede Apostolicâ concessæ adhuc fuerunt, easdem omnes et singulas propinquis quoque sodalium præfatæ Societatis communicare de benignitate apostolicâ dignamur.

Nos ad augendam fidelium religionem et animarum salutem cœlestibus Ecclesiæ thesauris piâ charitate intenti piis hujusmodi votis, quantum cum Domino possumus, obsecundare volentes, genitoribus tantum memoratorum sodalium nonnulas ex iis indulgentiis dictæ Societati jam concessis quas ipsi lucrari possunt impertiri decrevimus.

Igitur de omnipotentis Dei misericordiâ ac beatorum Petri et Pauli Ap. ejus auctoritate confisi, omnibus et singulis sodalium Societatis S. Vincentii de Paulo nunc et pro tempore existentium genitoribus, tantum in cujuslibet eorum mortis articulo, si verè pœnitentes et confessi a sacrâ communione refecti, vel quatenus

id facere nequiverint saltem contriti nomen Jesu ore si potuerint, sin minûs corde devote invocaverint, plenariam, iisdemque qui singulis diebus exercitiis a dictâ sodalitate habendis devote interfuerint, ac postremo eorundem die, verè poenitentes et confessi ac sacrâ communione refecti sacrosancto Missæ sacrificio adstiterint, ac pro christianorum principum concordia, hæresum extirpatione, peccatorum conversione, ac S. Matris Ecclesiæ exaltatione pias ad Deum preces effuderint, plenariam similiter omnium peccatorum suorum Indulgentiam et remissionem misericorditer in Domino concedimus.

Insuper præfatis fidelibus supra memoratis, qui quolibet die spiritualibus iisdem exercitiis ritè adstiterint, centum dies et quoties sacro in suffragium alicujus defuncti sodalis celebrando interfuerint aut pauperum corpora ad sepulturam associaverint, aut quodcumque aliud pietatis vel cha-

sainte communion, ou bien, dans le cas où ils n'ont pu le faire, si au moins avec contrition ils ont invoqué de bouche, en tant que cela leur a été possible, le nom de Jésus, ou de cœur et dévotement, s'ils n'ont pu faire plus; et en outre nous accordons également une Indulgence plénière et la rémission de tous les péchés aux mêmes personnes qui, chaque jour, auront assisté dévotement aux exercices spirituels pratiqués par ladite Société et qui, le dernier jour de ces exercices, vraiment repentants et confessés et fortifiés par la sainte communion, auront assisté au très saint sacrifice de la Messe et adressé au Seigneur de pieuses prières pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies, la conversion des pécheurs et l'exaltation de notre sainte Mère l'Eglise.

De plus, aux fidèles susmentionnés qui auront assisté pieusement, un jour quelconque, aux mêmes exercices spirituels, Nous remettons, dans la forme accoutumée de l'Eglise, cent jours des pénitences qui leur auront été infligées ou qu'ils auront autrement encourues de quelque manière que ce soit, et autant de fois qu'ils auront assisté à un office religieux célébré à l'intention

de quelque membre décédé de ladite Société, ou accompagné à leur sépulture les restes mortels des pauvres, ou accompli toute autre œuvre pieuse ou charitable conforme à celles pratiquées par ladite Société. Nous leur remettons, suivant la forme usitée dans l'Église, sept ans et autant de quarantaines des peines qui leur ont été imposées ou dont ils seraient d'ailleurs redevables de quelque manière que ce soit. Nous permettons aussi que toutes et chacune de ces indulgences, rémissions des péchés et relaxations de peines puissent être appliquées, par manière de suffrage, aux âmes des fidèles qui sont sorties de cette vie dans l'amour du Seigneur.

Nonobstant ce qui pourrait s'y opposer, les présentes vaudront à perpétuité dans l'avenir. Nous voulons qu'on accorde à leurs copies ou même aux exemplaires imprimés qui seront certifiés par la signature d'un notaire public et munis du sceau d'une personne constituée en dignité ecclésiastique, la même foi qu'on accorderait aux présentes, si elles étaient exhibées et produites.

ritatis opus eidem Societati consentaneum exercuerint, septem annos totidemque quadragenas de injunctis eis, seu alias quomodolibet debitis poenitentibus in formâ Ecclesiæ consuetâ relaxamus. Quas omnes et singulas indulgentias, peccatorum remissiones ac poenitentiarum relaxationes etiam animabus Christifidelium quæ Deo in charitate conjunctæ ab hac luce migraverint, per modum suffragii applicare posse impertimur.

In contrarium facientibus nonobstantibus quibuscumque, præsentibus perpetuis futuris temporibus valituris. Volumus autem ut præsentium litterarum transsumptis seu exemplis etiam impressis manu alicujus Notarii publici subscriptis et sigillo personæ in Ecclesiasticâ dignitate constitutæ munitis eadem prorsus fides adhibeatur, quæ adhiberetur ipsis præsentibus si forent exhibitæ vel ostensæ.

Datum Romæ, apud
S. Petrum, sub annulo
Piscatoris, die V sep-
tembris millesimo
octingentesimo septua-
gesimo tertio, Ponti-
ficatus nostri anno
vigesimo octavo.

Pro D^o Card. ASQUINIO,

P. PROFILI, substitutus.

Concorda cum ori-
ginali.

Parisiis, die 6 decembris
1873.

D. LUCCIARDI, se-
cretarius Nuntiaturæ
apostolicæ.

Donné à Rome, près Saint-
Pierre, sous l'anneau du
Pêcheur, le cinq septembre
mil huit cent soixante-
treize, de Notre Pontificat le
vingt-huitième.

Pour M^{sr} le card. ASQUINI,

P. PROFILI, substitut.

Pour traduction conforme
au texte latin.

Paris, le 6 décembre 1873.

D. LUCCIARDI, secrétaire de
la Nonciature apostolique.

SUPPLIQUE DU CONSEIL GÉNÉRAL

ET RESCRIPT DE S. S. LE PAPE LÉON XIII

*Contenant quelques modifications aux précédents Brefs
d'indulgences et l'extension de quelques-unes de ces in-
dulgences.*

BEATISSIME PATER,

Ad pedes Sanctitatis
Vestræ humiliter pro-
voluti, Præses generalis
et Consultores gene-
rales Societatis S. Vin-
centii a Paulo enixe
deprecantur, ut non-
nulla pia opera pro
lucrands Indulgentiis
a Sodalibus dictæ
Societatis injuncta

TRÈS SAINT-PÈRE,

Humblement prosternés aux
pieds de Votre Sainteté, le
Président général et les mem-
bres du Conseil général de
la Société de Saint-Vincent-
de-Paul la sollicitent avec
instance de daigner modifier
légèrement quelques-unes des
œuvres pies imposées pour
le gain des Indulgences aux
membres de ladite Société et

é tendre à d'autres personnes les Indulgences déjà accordées à des personnes déterminées.

A cet effet, ils exposent humblement :

1° Que d'après les Brefs du 1^{er} janvier 1845, du 18 mars 1853 et du 13 septembre 1859, et d'après le Rescrit de la S. Congrégation des Indulgences du 17 juillet 1886 les Indulgences plénières accordées pour les quatre fêtes principales de cette Société sont soumises à des conditions différentes, que la plupart des membres ne saisissent pas correctement ou ne peuvent remplir au jour fixé, de sorte qu'ils se trouvent fréquemment en danger de ne pas gagner les Indulgences en question.

2° Qu'il résulte du Bref du 5 septembre 1873 que certaines Indulgences ont été accordées aux pères et mères des membres, mais non à leurs épouses, qui pourtant ne contribuent pas avec un moindre zèle au bien de la Société.

Après avoir mûrement pesé ces considérations, le Président et les membres

tautis per immutare, et aliquas Indulgentias determinatis personis jam concessas, ad alias benigne extendere dignetur.

Humiliter enim exponunt :

1° Ex Brevibus 1 januarii 1845, 18 martii 1853 et 13 septembris 1859, atque ex Rescripto S. Congregationis Indulgentiarum 17 julii 1886, Indulgentias plenarias pro quatuor principalibus festis ejusdem Societatis concessas, variis conditionibus esse subjectas, quas plerique sodales non recte intelligunt, aut easdem die fixo adimplere nequeunt, ita ut sæpe sæpius in periculo versentur non lucrandi præfatas Indulgentias.

2° Ex Brevi 5 septembris 1873 nonnullas Indulgentias eruitur esse concessas genitoribus sodalium Societatis, non vero uxoribus, quæ tamen non minori zelo id bonum Societatis operam suam impendunt.

His mature perpensis, Præses et Consultores generales Socie-

tatis S. Vincentii a Paulo S. V. humiliter exorant quatenus :

1° Plenariam Indulgentiam in quatuor diebus, vel uno ex septem continuis immediate eas sequentibus firma manente facultate ex Brevi die 18 martii 1853 lucrandi Indulgentiam plenariam pro die festo Immaculatæ Conceptionis B. V. Mariæ concessam, die etiam translatae sollemnitatis ;

2° Præfati sodales ad sacram synaxim accedere valeant in missâ cui una simul ipsi intersunt sive in eâdem ecclesiâ, vel Capellâ, sive in pluribus a particulari Concilio uniuscujusque civitatis ad hoc designatis ;

3° Pariter memorati sodales Cœtui generali, cui interesse tenentur ad lucrandas Indulgentias, eidem assistere valeant vel pridie diei festi tempore vespertino, vel ipso die festo, vel uno ex septem continuis illam immediate sequentibus ;

du Conseil général de la Société de Saint-Vincent-de-Paul supplie humblement Votre Sainteté :

1° Que les Indulgences plénières déjà accordées pour les quatre fêtes principales de la Société puissent être gagnées, soit aux jours dits, soit l'un des sept jours les suivant immédiatement, la faculté subsistant d'ailleurs, aux termes du Bref du 18 mars 1853, de gagner l'Indulgence plénière accordée pour la fête de l'Immaculée-Conception de la B. V. Marie également le jour auquel est transférée la solennité ;

2° Que les membres puissent approcher de la sainte table à la messe à laquelle ils assistent en commun, soit dans la même église ou chapelle, soit dans plusieurs églises ou chapelles désignées à cette intention par le Conseil particulier de chaque ville ;

3° Que les membres puissent tenir l'Assemblée générale à laquelle ils sont obligés d'assister pour gagner les Indulgences, soit la veille de la fête à partir de l'heure des vêpres, soit le jour même de la fête, soit un des sept jours le suivant immédiatement ;

4° Que les membres qui, affligés d'une maladie grave, ou retenus par leurs infirmités, sont empêchés d'entendre la messe en commun ou d'assister à l'assemblée générale puissent gagner les Indulgences accordées aux membres, en accomplissant quelque autre œuvre pie qui leur sera assignée à chacun par son confesseur, et qu'ils pourront, eu égard à l'état de leurs forces, substituer aux conditions qu'ils étaient tenus de remplir pour gagner les Indulgences;

4° Tandem sodales, qui gravi morbo laborantes, vel infirmâ valetudine detenti impediuntur quominus missam in communi audiant, vel Coetui generali intersint lucrari possint Indulgentias concessas sodalibus, adimplendo injuncta eisdem a cujuslibet eorum confessario alia pia opera, quæ ipsi pro viribus præstare poterunt loco earum conditionum, quæ pro acquirendis præfatis Indulgentiis præstare tenebantur;

5° Que les Indulgences accordées par le Bref du 5 septembre 1873 soient étendues aux épouses des membres sous les mêmes conditions.

5° Indulgentiæ ex Brevi 5 septemb. 1873 concessæ extendantur, ad sodalium uxores sub iisdem conditionibus.

Et que Dieu...

Et Deus...

En l'audience de Sa Sainteté du 30 janvier 1888.

Ex Audientia Sanctissimi diei 30 januarii 1888.

Notre Très Saint-Père le Pape Léon XIII a daigné accéder sur tous les points à la requête. Les présentes seront perpétuellement valables sans aucune expédition de Bref, nonobstant tout acte contraire. Donné à Rome, à la Secrétairerie de la S. Congrégation des Indulgences

Sanctissimus Dominus Noster Leo Papa XIII benigne annuit pro gratiâ in omnibus juxta preces. Præsenti in perpetuum valituro absque ullâ Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ ex Secretariâ S. Congregationis Indulgentiis sacrisque Reliquis præpositæ die 30 januarii 1888.

† CAJETANUS,

Card. A. MASELLA, *præf.*

† A. Episc. Oensis,
secretarius.

Visum et recognitum

Parisiis, die 11 martii 1888.

M. D'HULST. *vic. gen.*

et des Reliques, le 30 janvier 1888.

† CAJÉTAN,

Card. A. MASELLA, *prését.*

† A., Évêque d'Oea,
secrétaire.

Vu et reconnu conforme,

Paris, le 11 mars 1888.

M. D'HULST, *vic. général.*

SUPPLIQUE DU CONSEIL GÉNÉRAL ET RESCRIPTS DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

CONCÉDANT DES INDULGENCES AUX PATRONAGES UNIS
A LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

BEATISSIME PATER,

TRÈS SAINT PÈRE.

Ad pedes Sanctitatis Vestræ humiliter pro-voluti, Præses generalis et consultores generales Societatis S. Vincentii a Paulo Sanctitati Vestræ exponunt eandem Societatem hodiedum non tantum coalescere ex sodalibus, qui pietatis operibus vulgo *Conférences* nuncupatis sedulam navant operam, sed etiam ex sociis qui alia promovent charitatis opera, quæ temporum circumstantiis

Humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté, le Président général et les membres du Conseil général de la Société de Saint-Vincent-de-Paul exposent à Votre Sainteté que cette Société se recrute aujourd'hui non seulement de membres qui consacrent leur zèle aux œuvres de piété appelées *Conférences*, mais d'associés travaillant à promouvoir d'autres œuvres de charité répondant particulièrement aux circonstances des temps présents et désignées communément sous le nom de *Patronages*. Quans

aux œuvres qui sont pratiquées par les susdits associés, voici l'énumération des principales : 1° conduire les enfants à l'église paroissiale; 2° instituer des écoles du soir et du dimanche; 3° soutenir les élèves des écoles chrétiennes par des encouragements solennels; 4° enseigner le catéchisme aux enfants qui sont contraints de fréquenter les écoles laïques; 5° placer dans des maisons sûres les adolescents qui font l'apprentissage d'un métier; 6° recevoir dans des asiles les orphelins pour les former à la religion et aux bonnes mœurs. De plus cette œuvre pieuse des Patronages se propose, toutes les fois que l'exiguïté des ressources n'y met pas obstacle, d'établir les œuvres susdites dans de vastes bâtiments, où ont accès les enfants, les apprentis, les ouvriers, les adolescents et où des réunions spéciales ont lieu aussi pour les pères de familles.

Plusieurs de ces maisons sont confiées aux soins de l'Institut des Frères de Saint-

apprime respondent et Patrocini^{orum} nomine vulgo *Patronage* donantur. Opera vero, quæ a sodalibus prædictis exercentur hæc præcipua adnumerantur, nimirum : 1° adducendi pueros ad ecclesiam parochialem; 2° instituendi scholas vespertinas dominicales; 3° fovendi alumnos scholarum christianarum solemnibus incitamentis; 4° docendi christianam catechesim alumnos, qui laicas scholas adire coguntur; 5° in tuto collocandi adolescentes, qui tirocinium propriæ artis ineunt; 6° recipiendi aliquos hospitio pueros parentibus orbatos ut ibi religione ac bonis artibus imbuantur. Immo hoc pium opus Patrocini^{orum} sibi proponit, quotiescumque rerum angustia id non prohibent, stabiliendi præfata pia opera in grandibus ædibus, ad quas accedunt pueri, tirones, operarii, adolescentes, et in quibus etiam cœtus fiunt speciales pro patribus familias.

Plures interdum harum ædium mandantur curæ Fratrum Ins-

tituti S. Vincentii a Paulo, quorum zelus in evangelizandis operariis jamdiu innotuit.

Quæ cum ita sint, oratores humiliter rogant Sanctitatem Vestram, ut Rectoribus piorum operum Patrocinatorum, decreto Consilii generalis Societati S. Vincentii a Paulo unitorum, immo Rectorum cooperatoribus sive activis, sive honorariis, nec non pueris, tironibus, operariis omnibus varias artes exercentibus, qui in album dictorum Patrocinatorum erunt inscripti, ad incrementum pietatis nec non zeli in promovendis præfatis piis operibus, Indulgentiæ concedantur uti infra :

I. — *Indulgentia plenaria* Rectoribus pii operis Patrocinatorum eorumque cooperatoribus sive activis, sive honorariis, pueris, tironibus operariisque universis sub opere Patrocinatorum receptis diebus sequentibus : 1^o die, quo ipsi præfato pio operi nomen dederint, vel in ejusdem pii operis tutelam recipientur; 2^o die festo titulari pii

Vincent-de-Paul, dont le zèle pour l'évangélisation des ouvriers est connu de longue date.

En cet état des choses, les auteurs de la supplique prient humblement Votre Sainteté d'accorder aux Directeurs des Patronages unis par une décision du Conseil général à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, et de plus aux coopérateurs, soit actifs, soit honoraires des directeurs, ainsi qu'aux enfants, apprentis, à tous les ouvriers exerçant différents états, qui seront inscrits sur le registre desdits patronages, pour augmenter leur piété et leur zèle à développer les bonnes œuvres susmentionnées, les indulgences suivantes :

I. — Une *indulgence plénière* aux directeurs des patronages, à leurs coopérateurs, soit actifs, soit honoraires, aux enfants, apprentis et ouvriers de tout genre reçus dans l'œuvre des patronages aux jours suivants : 1^o le jour où ils auront donné leur nom à la bonne œuvre susdite ou auront été reçus sous sa protection; 2^o le jour de la fête titulaire de cette œuvre pie régulièrement fixé dans chaque diocèse par l'Ordinaire; 3^o le jour de la fête de l'Im-

maculée-Conception de la bienheureuse Vierge Marie; 4° le jour de la fête du Patronage de saint Joseph, époux de la bienheureuse Vierge Marie; 5° le jour de la fête de saint Vincent de Paul; pourvu qu'auxdits jours, vraiment contrits, s'étant confessés et ayant reçu la sainte communion, ils visitent une église ou un oratoire public et y adressent des prières ferventes à Dieu aux intentions de Votre Sainteté; 6° à l'article de la mort, à tous ceux susmentionnés, à leurs parents jusqu'au premier degré et aux bienfaiteurs de l'œuvre pie des Patronages, si étant dans les dispositions indiquées plus haut, ou du moins étant contrits, ils invoquent dévotement le très saint nom de Jésus de bouche, ou tout au moins de cœur; 7° aux directeurs et à leurs coopérateurs, quatre fois dans l'année, à des jours à désigner par l'Ordinaire une fois pour toutes, si auxdits jours, étant dans les dispositions d'usage, ils accomplissent les conditions mentionnées plus haut et qu'en même temps durant le cours de l'année ils aient assisté trois fois chaque mois aux séances du Conseil.

operis in qualibet diœcesi ab Ordinario rite adsignato; 3° die festo Immaculatæ Conceptionis Beatæ Mariæ Virginis; 4° die festo Patrocinii S. Josephi, sponsi ejusdem Beatæ Mariæ Virginis; 5° S. Vincentii a Paulo, dummodo dictis diebus vere pœnitentes, confessi ac sacrâ communione refecti aliquam ecclesiam, vel publicum oratorium devote visitaverint ibique pias ad Deum preces effuderint ad mentem Sanctitatis Vestræ; 6° in mortis articulo omnibus de quibus supra, nec non eorum consanguineis usque ad primum gradum itemque benefactoribus pii operis Patrociniorum, si uti supra dispositi, vel saltem contriti Sanctissimum Jesu nomen ore, sin minus corde, devote invocaverint; 7° Rectoribus eorumque cooperatoribus quater in anno diebus ab Ordinario semel tantum designandis, si dictis diebus de more dispositi præfata peregerint simulque per anni cursum tribus vicibus quolibet mense cœtibus Consilii interfuerint.

II. — *Indulgentia septem annorum totidemque quadragenarum* : 1° omnibus de quibus in precibus, singulis vicibus quibus interfuerint sacrosancto missæ sacrificio in suffragium Sodalium, id est Rectorum eorumque cooperatorum, puerorum tironum, seu operariorum omnium sub pio opere Patrociniorum receptorum celebrando; itemque 2° singulis vicibus quibus sociorum cadavera ad sepulturam, aliquam precem recitantes, comitati fuerint; 3° Rectoribus dicti operis et ipsorum cooperatoribus nec non pueris, tironibus, operariis, omnibus varias artes exercentibus in Patrocinium receptis, singulis vicibus, quibus cœtibus in mense habere solitis interfuerint, aliqua eorumdem initio et fine adhibita prece.

Quas omnes et singulas indulgentias oratores Sanctitatem Vestram exorant, ut benigne velit declarare applicabiles animabus igne purgatorii detentis.

Demum preces ad

II. — Une *Indulgence de sept années et sept quarantaines* : 1° à tous ceux dont il est question dans la supplique, toutes les fois qu'ils assisteront au saint sacrifice de la messe célébrée pour les associés, c'est-à-dire pour les directeurs et leurs coopérateurs, pour les enfants, apprentis et tous les ouvriers reçus dans l'œuvre pie des patronages; 2° toutes les fois qu'ils accompagneront les restes mortels des associés à la sépulture, en récitant quelque prière; 3° aux directeurs, ainsi qu'à tous les enfants, apprentis ouvriers exerçant divers états, reçus dans le Patronage, toutes les fois qu'ils assisteront aux réunions qu'on a l'habitude de tenir dans le mois, en ajoutant quelque prière au commencement et à la fin.

Les auteurs de la supplique prient Votre Sainteté de vouloir bien déclarer toutes ces indulgences, et chacune en particulier, applicables aux âmes retenues dans les flammes du purgatoire.

Enfin ils demandent à Vo-

tre Sainteté que les Patronages fondés ou à fonder dans les divers diocèses du consentement des Ordinaires et unis à la Société de Saint Vincent-de-Paul par une décision du Conseil général puissent par là même jouir des indulgences sollicitées de Votre Sainteté.

Et que Dieu...

Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, dans l'audience obtenue le 15 mars 1890 par le Secrétaire soussigné de la Sacrée Congrégation des Indulgences et des Reliques, a daigné accorder toutes les grâces demandées. Le présent est valable à *perpétuité* sans aucune expédition de Bref, nonobstant tous actes contraires.

Donné à Rome, de la Secrétairerie de la même Congrégation, le 15 mars 1890.

C., cardinal CRISTOFORI,
Préfet.

† ALEXANDRE, *Archevêque de Nicopolis, Secrétaire.*

movent ad Sanctitatem Vestram, ut pia opera Patrociniorum in singulis diocesis-bus de consensu Ordinariorum erecta vel erigenda et ex decreto Consilii generalis Societati S. Vincentii a Paulo unita eo ipso gaudere valeant indulgentiis a Sanctitate Vestra superius expos-tulatis.

Et Deus..

Sanctissimus Dominus Noster Papa Leo XIII in audientia habita die 15 martii 1890 ab infrascripto Secretario S. Congregationis indulgentiis sacris-que Reliquiis præpositæ benigne annuit pro gratia in omnibus juxta preces. Præsenti in *perpetuum* valituro absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ ex Secretaria ejusdem S. Congregationis die 15 martii 1890.

C. Card. CRISTOFORI,
Præfectus.

† ALEXANDER, *Archiepiscopus Nicopolitan. Secret.*

Visum et recognitum.

Vu et reconnu conforme.

Parisiis, die 18 junii 1890.

Paris, le 18 juin 1890.

CARON, *vic. generalis*.CARON, *vic. général*.

RESCRIT DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE LÉON XIII

CONCÉDANT UNE INDULGENCE POUR LES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES EXTRAORDINAIRES

Sanctissimus Dominus Noster Leo Papa XIII in audientia habita die 21 maii 1892 ab infrascripto Secretario S. Congregationis Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ omnibus, de quibus in precibus, benigne tantum concessit Indulgentiam septem annorum totidemque quadragenarum semel lucranda die quo ipsi adstiterint Coetibus generalibus sive annuis sive extraordinariis unius vel etiam plurium simul Diocesium, quique, præter illos haberi solent, qui jam quater in anno celebrantur statis diebus festis aut uno die infra eorundem festorum octiduum, simul-

En l'audience de Sa Sainteté du 21 mai 1892 accordée au Secrétaire soussigné de la Sacrée Congrégation des Indulgences et des Saintes Reliques, Notre Saint-Père le Pape Léon XIII a daigné concéder à tous ceux désignés dans la supplique une Indulgence de seulement sept ans et sept quarantaines à chaque fois, le jour où ils assisteront aux Assemblées générales, soit annuelles, soit extraordinaires d'un ou de plusieurs diocèses réunis (lesquelles assemblées sont ordinairement tenues en outre de celles qui ont déjà lieu quatre fois l'an aux jours de fête désignés ou l'un des jours de l'octave de ces mêmes fêtes) et où ils feront en même temps une prière aux intentions de Sa Sainteté.

Les présentes seront perpétuellement valables sans aucune expédition de Bref nonobstant tout acte contraire.

Donné à Rome à la Secrétairerie de la susdite Congrégation le 21 mai 1892.

Cardinal SERAFINI,
† Archevêque de Nicopolis,
Secr.

Imprimatur.

Parisiis, 27 die augusti 1892.

que aliquam precem juxta mentem Sanctitatis suæ effuderint.

Præsenti in perpetuum valituro absque ulla Brevis expeditione Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ ex Secretaria ejusdem S. Congregationis die 21 maii 1892.

Card. SERAFINI,
† Archiep. Nicopolitan Secret.

H. CARON, vic. gén.

SUPPLIQUE DU CONSEIL GÉNÉRAL

DÉCISION DE LA SACRÉE CONGRÉGATION

DES INDULGENCES

Étendant à la durée de l'Octave la faculté de gagner les Indulgences concédées aux œuvres de Patronage pour les fêtes de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge et de saint Vincent de Paul.

TRÈS SAINT PÈRE,

BEATISSIME PATER,

Humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté, le Président général et les membres du Conseil général

Præses generalis et consultores generales Societatis S. Vincentii a Paulo Parisiis exis-

tentis ad Pedes Sanctitatis Vestrae provoluti exponunt per Rescriptum S. Congregationis Indulgentiarum sub die 15 martii 1890 concessam fuisse plenariam Indulgentiam Rectoribus Pii Operis Patrocinatorum quod eadem Societas promovet, eorumque Cooperatoribus sive activis sive honorariis, pueris tironibus operariisque universis sub opere Patrocinatorum receptis, nonnullis infra annum diebus et præsertim duobus festis nempe Immaculatæ Conceptionis Beatae Mariæ Virginis et S. Vincentii a Paulo. In Galliis vero, quum hujusmodi dies festi incident in dies profestos, impossibile fere est, ut operarii præsertim et alii Christi fideles qui sub memorato pio Opere Patrocinatorum recipiuntur adire valeant Ecclesiam peracturi sacramentalem Confessionem et recepturi sacram Synaxim ad effectum lucrandi Indulgentias. Hinc oratores admovent preces Sanctitati Ves-

de la Société de Saint-Vincent-de-Paul dont le siège est à Paris exposent que par Rescrit de la Sacrée Congrégation des Indulgences du 15 mars 1890 une Indulgence plénière a été accordée aux Directeurs de la pieuse Œuvre des Patronages que cette même Société tend à développer, à leurs coopérateurs, soit actifs, soit honoraires, à tous les apprentis et ouvriers admis dans l'Œuvre des Patronages, à gagner en certains jours de l'année et notamment aux deux fêtes, savoir de l'Immaculée-Conception de la bienheureuse Vierge Marie et de saint Vincent de Paul. Mais, en France, lorsque ces fêtes tombent un jour non férié il est presque impossible pour les ouvriers surtout et pour les autres fidèles admis dans la pieuse Œuvre des Patronages de se rendre à l'église pour faire la confession sacramentelle et recevoir la sainte communion à l'effet de gagner les indulgences. C'est pourquoi les suppliants demandent humblement à Votre Sainteté que l'Indulgence plénière concédée pour les susdites fêtes puisse être gagnée par tous ceux auxquels elle est accordée, soit aux fêtes susdites, soit l'un des sept jours qui les suivent immédiatement, au choix de chacun, en accomplissant les autres conditions prescrites

pour gagner une Indulgence plénière.

træ ut Indulgentia plenaria præfatis festivitibus adnexa acquiri possit ab omnibus quibus est concessa, vel in dictis festivitibus vel in uno ex septem diebus eas immediate sequentibus uniuscujusque arbitrio eligendo ceteris servatis conditionibus ad acquirendam plenariam Indulgentiam præscriptis.

Laquelle grâce,

En vertu des pouvoirs spéciaux conférés par notre très saint Père le Pape Léon XIII, la Sacrée Congrégation des Indulgences et des Saintes Reliques a bien voulu accéder à la requête. Les présentes seront *perpétuellement* valables sans aucune expédition de Bref, nonobstant tout acte contraire.

Quam gratiam,

Vigore specialium facultatum a Sanctissimo Domino Nostro Leone Papa XIII tributarum, S. Congregatio Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præposita benigne annuit pro gratia juxta preces. Præsenti in *perpetuum* valituro absque ulla Brevis expeditione, contrariis quibuscumque non obstantibus.

Donné à Rome, à la Sacrée Congrégation des Indulgences et des Saintes Reliques, le 11 mai 1892.

Datum Romæ ex Secretaria ejusdem S. Congregationis die 11 maii 1892.

Cardinal SERAFINI,

Card. SERAFINI,

† Archevêque de Nicopolis,
Secrétaire.

† Archiep. Nicopolitan.
Secret.

Imprimatur,

Parisiis, die 27 augusti 1892.

H. CARON, vic. gén.

A la lecture des Brefs et des Rescrits qui précèdent on voit que les Souverains Pontifes ont daigné conférer au Conseil général le pouvoir de faire participer les Conférences aux Indulgences concédées en agréant ces Conférences à la Société.

Le Conseil général étant investi de cette mission, il importe au bon fonctionnement de la Société et au maintien de son esprit que les Conférences désirant, pour des raisons particulières, obtenir quelques modifications aux conditions des Brefs et des Rescrits, s'adressent à ce Conseil pour la transmission de leur demande. On évitera ainsi de solliciter, comme on le fait quelquefois par inadvertance, des faveurs que possède déjà la Société. D'ailleurs, nos intérêts étant représentés près des Sacrées Congrégations par le Cardinal Protecteur de la Société, il convient que ces demandes lui soient adressées par le Conseil général, ainsi que Son Éminence en a exprimé le désir.

INSTRUCTIONS SUR LES INDULGENCES

I

DES INDULGENCES EN GÉNÉRAL.

La foi nous enseigne qu'après avoir obtenu dans le sacrement de Pénitence la rémission, quant à la coulpe et à la peine éternelle, des péchés commis après le baptême, il reste ordinairement encore à fournir à la justice divine une réparation temporelle appelée satisfaction. La nécessité de cette satisfaction après le pardon du péché est reconnue et admise de tous les docteurs catholiques, et les œuvres par lesquelles on peut l'offrir à Dieu sont la prière, l'aumône, les jeûnes, et aussi la soumission à la volonté divine dans les peines et les afflictions de la vie. Toutefois, comme ces œuvres satisfactoires peuvent être, pour différents motifs, et sont, en effet, souvent insuffisantes, l'Église, infallible dans la connaissance de l'exercice de ses pouvoirs spirituels, vient au secours de ses enfants : usant de l'autorité qu'elle a reçue de son divin fondateur, elle leur remet en tout ou en partie, mais moyennant certaines conditions qu'elle-même a soin de détermi-

ner et de prescrire, la peine temporelle qui leur restait encore à expier dans ce monde ou dans l'autre.

La rémission de cette peine temporelle due à des péchés actuels déjà pardonnés quant à la coulpe et au châtimement éternel, faite par l'Eglise hors du sacrement de Pénitence, est ce qu'on appelle *Indulgence*.

Les Indulgences ne dispensent personne de l'obligation de confesser ses péchés, d'en recevoir l'absolution et d'en faire pénitence ; elles supposent, au contraire, toutes ces choses, et ne font que suppléer à l'insuffisance des satisfactions que nous pourrions offrir nous-mêmes, par l'application que l'Eglise, qui accorde les Indulgences, nous fait des satisfactions surabondantes de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints.

Ces satisfactions infinies du Fils de Dieu, celles de la sainte Vierge, celles aussi de plusieurs saints, qui, durant leur vie, ont plus que satisfait pour leurs péchés, forment, comme le déclare le pape Clément VI, un *trésor véritable et réel*, où tous les jours viennent affluer de nouvelles richesses spirituelles dont l'Eglise a été divinement instituée la dispensatrice exclusive et souveraine. C'est dans ce trésor que l'Eglise va puiser les *Indulgences* appliquées par elle aux fidèles, et qui doivent compléter ou remplacer les satisfactions dont ils sont redevables encore envers la justice divine.

Les Indulgences accordées par l'Eglise sont ou *plénières* ou *partielles*. Elles sont

plénières lorsqu'elles remettent la totalité de la peine temporelle due au péché, après toutefois que la tache en a été effacée dans le sacrement de Pénitence.

Elles sont *partielles* quand elles ne font que remettre une partie de la peine temporelle due au péché, par exemple, sept années et sept quarantaines.

En accordant ainsi un nombre déterminé de jours, de semaines ou d'années d'Indulgence, l'Église ne prétend pas abréger d'autant numériquement les peines du purgatoire; ce qu'elle veut faire entendre par là, c'est qu'elle a l'intention de remettre une portion de la peine temporelle égale à celle qu'aurait remise le même nombre de jours, de semaines ou d'années de pénitence canonique prescrite autrefois par les *canons pénitentiaux*.

Les Indulgences plénières et partielles peuvent être appliquées aux âmes du purgatoire; mais seulement lorsque les Brefs ou les Rescrits qui les concèdent le permettent et l'autorisent. Ces Indulgences, l'Église ne les applique pas, ne peut pas les appliquer directement aux morts sur lesquels elle n'a plus de juridiction; c'est aux fidèles vivants qu'elle les accorde. Ceux-ci accomplissent les œuvres imposées, et présentent à Dieu pour les morts la valeur satisfactoire de l'Indulgence, en forme de *suffrages*, en le conjurant de l'accepter pour la rémission totale ou partielle de la peine temporelle qui leur reste encore à expier.

Que ces Indulgences soient acceptées de Dieu et qu'elles soient salutaires aux âmes du purgatoire, c'est ce qu'affirment tous les docteurs catholiques. Mais à quel degré et dans quelle mesure Dieu en fait-il l'application aux âmes que l'on désire soulager, c'est là ce que l'on ne saurait déterminer. Cette application dépend, quant à l'étendue de ses effets, de la souveraine volonté de Dieu, qui n'a pas ici, comme dans les Indulgences pour les vivants, à ratifier une sentence de son Église.

II

DES CONDITIONS EXIGÉES POUR GAGNER LES INDULGENCES.

Les conditions prescrites pour gagner les Indulgences se rapportent, soit aux dispositions des fidèles, soit aux œuvres exigées.

De la part des fidèles deux dispositions sont requises, *l'état de grâce* et *l'intention* de gagner l'Indulgence.

1^o Celui qui est et qui persévère dans l'état de péché mortel ne peut gagner d'Indulgences; ceci n'est pas douteux. Passible, tant qu'il demeure en cet état, de la peine éternelle, il ne saurait aucunement prétendre à la rémission de la peine temporelle due à des péchés qui n'ont été encore ni confessés ni absous. Quant à l'affection au péché véniel, elle n'empêche pas qu'on

ne puisse gagner des Indulgences qui, dans ce cas, peuvent être appliquées pour les autres péchés déjà remis. Toutefois ces Indulgences ne peuvent être plénières, car la peine temporelle due à un péché même véniel ne saurait être remise, si le péché lui-même n'a déjà été remis, ce qui ne peut avoir lieu tant que persévère l'affection à ce péché.

2° L'intention requise pour gagner l'Indulgence peut n'être prise que le matin, pour toutes les œuvres que l'on pourra faire dans la journée, et auxquelles sont attachées des Indulgences.

3° Quant aux œuvres à faire et à la manière de les faire, il faut s'en tenir expressément aux termes des Brefs ou Rescrits qui accordent les Indulgences.

III

DES INDULGENCES ACCORDÉES A LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL, A SES BIENFAITEURS, A SES PAUVRES, AUX PÈRES, MÈRES ET ÉPOUSES DE SES MEMBRES.

*Indulgences accordées aux membres
de la Société.*

1° Il est accordé une Indulgence plénière à gagner, une fois chaque mois, aux membres du Conseil général et à ceux des Conseils particuliers, soit de Paris, soit des autres villes, pourvu que, vraiment con-

trits, s'étant confessés et ayant reçu la sainte communion, ils aient assisté à toutes les réunions qui ont lieu dans le mois.

2° Semblable Indulgence est accordée, chaque mois, à tous les membres actifs de la Société, sans en excepter les conseillers et autres dont il vient d'être question, qui auraient déjà gagné l'Indulgence ci-dessus mentionnée, pourvu que vraiment contrits, s'étant confessés et ayant reçu la sainte communion, ils aient assisté à toutes les assemblées ou Conférences, ou à trois des quatre qui ont lieu dans le mois.

3° Il est accordé une Indulgence plénière à tous ceux qui, vraiment contrits, s'étant confessés et ayant reçu la sainte communion, sont admis dans la Société, le jour où ils seront reçus dans les divers grades actifs de membre aspirant, de membre ordinaire, de membre d'un Conseil particulier, de membre du Conseil général.

4° Tous les membres, soit actifs, soit honoraires, peuvent gagner une Indulgence plénière le jour de la fête de l'Immaculée-Conception de la sainte Vierge, le premier dimanche de Carême (1), le deuxième dimanche après Pâques et le jour de la fête de saint Vincent de Paul, soit aux jours dits, soit l'un des sept jours les suivant immédiatement, la faculté subsistant d'ailleurs, aux termes du Bref du 18 mars 1853,

(1) Par bref du 13 septembre 1859, l'Indulgence du premier lundi de Carême est transférée au premier dimanche de Carême.

de gagner l'Indulgence plénière accordée pour la fête de l'Immaculée-Conception de la bienheureuse Vierge Marie, également le jour auquel est transférée la solennité; pourvu que ces membres s'étant confessés, aient fait la sainte communion à la messe entendue *en commun*, soit dans la même église ou chapelle, soit dans plusieurs églises ou chapelles désignées à cette intention par le Conseil particulier de chaque ville, et qu'ils aient assisté à l'assemblée générale qui a eu lieu à cette époque et qui peut se tenir, soit la veille de la fête, à partir de l'heure des vêpres, soit le jour même de la fête, soit l'un des sept jours le suivant immédiatement, sans qu'il soit nécessaire que l'assemblée générale ait lieu le même jour que celui où la messe est célébrée (1).

5° Les membres affligés d'une maladie grave ou retenus par leurs infirmités qui sont empêchés d'entendre la messe en commun ou d'assister à l'assemblée générale, peuvent gagner les Indulgences accordées aux membres en accomplissant quelque autre œuvre pie qui leur sera assignée à chacun par son confesseur et qu'ils pourront, eu égard à l'état de leurs forces, substituer aux conditions qu'ils étaient tenus de remplir pour gagner ces Indulgences.

(1) Rescrit du 30 janvier 1888 et lettre de la Sacrée Congrégation des Indulgences, en date du 15 juillet 1888.

6° Une Indulgence plénière est accordée aux membres de la Société, à l'article de la mort, qui, vraiment pénitents et s'étant confessés, où, s'ils ne peuvent le faire, étant au moins contrits, invoqueront dévotement le nom de Jésus de bouche, s'il leur est possible, ou au moins de cœur, et accepteront de la main de Dieu la mort avec patience et avec courage, comme la peine du péché.

7° Une Indulgence plénière est accordée le 8 mars, fête de saint Jean de Dieu, aux membres qui font la visite des malades, soit aux hôpitaux, soit à domicile (1).

8° Il est accordé une Indulgence de sept ans et sept quarantaines aux membres actifs, toutes les fois qu'ayant au moins le cœur contrit, ils visiteront une Conférence, une famille pauvre, des écoles ou des ateliers de pauvres, ou accompliront quelque autre bonne œuvre selon l'esprit de la Société. Ils pourront également gagner cette Indulgence toutes les fois qu'ils assisteront au saint Sacrifice de la Messe célébré pour le repos de l'âme de quelque associé, et toutes les fois qu'ils accompagneront les restes mortels des pauvres à la sépulture ecclésiastique.

Toutes ces Indulgences peuvent être gagnées par les associés qui habitent des lieux où il n'y a pas encore de Conférence établie,

(1) Rescrit du 13 janvier 1877 obtenu sur la demande du Supérieur général des Frères de Saint-Jean de Dieu (V. *Bull.* de mai 1877).

lorsqu'ils accomplissent, autant qu'ils le peuvent, les œuvres accoutumées et remplissent les autres conditions prescrites.

9° Lorsque les Conférences font faire des retraites spirituelles, une Indulgence plénière est accordée aux membres qui assistent dévotement à tous les exercices, pourvu que, vraiment pénitents et s'étant confessés, ils aient fait la sainte communion à la messe célébrée au dernier jour de la retraite, et prié pour la concorde des princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de notre sainte Mère l'Eglise. Il est accordé une Indulgence de cent jours à ceux qui, contrits de cœur, auront suivi seulement une partie de ces exercices et prié comme ci-dessus.

10° Il est accordé à tous les membres de la Société une Indulgence de 300 jours, toutes les fois qu'ils réciteront, en n'importe quelle langue, avec le cœur contrit, la prière de la Société commençant par ces mots : « Nous vous remercions, Seigneur, des grâces et des bénédictions... »

Ces Indulgences sont applicables aux âmes du purgatoire.

*Indulgences accordées aux bienfaiteurs
de la Société.*

1° Une Indulgence plénière et rémission de leurs péchés, à gagner une fois par mois, à tous et chacun des fidèles de l'un et de

l'autre sexe qui feront régulièrement parvenir au Conseil général une aumône déterminée, pourvu que vraiment contrits et s'étant confessés, ils aient reçu la sainte communion.

2° Une Indulgence de sept ans et sept quarantaines, une fois par mois, à tous les Fidèles de l'un et de l'autre sexe qui transmettront régulièrement une semblable aumône déterminée aux Conseils particuliers des provinces et des villes établis par le Conseil général.

3° Une Indulgence d'un an, une fois le mois, à tous les Fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, par souscription, ou de quelque autre manière, s'engageront à donner régulièrement quelque aumône déterminée aux Conférences approuvées, soit par le Conseil général, soit par les Conseils particuliers qui en ont reçu la délégation.

4° Une Indulgence de sept ans et de sept quarantaines, une fois par mois, à tous les Fidèles de l'un et de l'autre sexe, les jours où ils auront quêté pour le Conseil général ou pour les Conseil particuliers.

5° Il est accordé aux bienfaiteurs de la Société une Indulgence de trois cents jours, toutes les fois qu'ils réciteront en n'importe quelle langue, avec le cœur contrit, la prière de la Société commençant par ces mots : « Nous vous remercions, Seigneur, des grâces et des bénédictions... »

6° Il est accordé en outre aux bienfaiteurs de la Société une Indulgence plénière, à

l'article de la mort, pourvu que, vraiment pénitents et s'étant confessés, où, s'ils ne peuvent le faire, étant au moins contrits, ils invoquent dévotement le nom de Jésus, de bouche, s'il leur est possible, ou au moins de cœur, et acceptent, de la main de Dieu, la mort avec patience et avec courage, comme la peine du péché.

*Indulgences accordées aux pauvres
de la Société.*

1^o Le Bref du 13 septembre 1859 concède une Indulgence plénière à toutes les personnes de l'un et de l'autre sexe auxquelles la Société de Saint-Vincent-de-Paul porte assistance, le jour de Noël, le jour de la fête de saint Joseph, le jour de la clôture de la retraite annuelle, pourvu que, vraiment contrites, s'étant confessées et ayant reçu la sainte communion, elles aient visité dévotement une église quelconque ou un oratoire public, et y aient prié pour la concorde des princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de notre sainte Mère l'Église : pour les deux fêtes ci-dessus, la visite de l'église doit avoir lieu à partir des premières vêpres de la fête ; pour le jour de la clôture de la retraite, depuis le lever du soleil jusqu'au coucher.

2^o Une Indulgence plénière à gagner le 8 mars, fête de saint Jean de Dieu, par les

malades assistés par les Conférences dans les hôpitaux (1).

3° Le Bref du 13 septembre 1859 accorde une Indulgence de cent jours à tous ceux que secourt la Société, pourvu qu'ils aient récité avec le cœur contrit, soit seuls, soit en famille, l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, en ajoutant, en n'importe quelle langue, les invocations suivantes : « Reine conçue sans la tache originelle, priez pour nous ; saint Vincent de Paul, priez pour nous. »

Ces Indulgences sont applicables aux âmes du purgatoire.

Indulgences accordées aux pères, mères et épouses des membres de la Société. (B. du 5 sept. 1873 et Resc. du 30 janv. 1888.)

1° Une Indulgence plénière est accordé, à tous et à chacun des pères, mères et épouses des membres de la Société, qui, se l'article de la mort, sincèrement repentant à confessés et fortifiés par la sainte communion, ou, s'ils n'ont pu le faire, qui, au moins avec contrition, ont invoqué de bouche, en tant que cela leur a été possible, le nom de Jésus, ou de cœur, s'ils n'ont pu faire davantage.

2° Une Indulgence plénière et la rémission de tous leurs péchés aux mêmes personnes qui, chaque jour, auront assisté aux

(1) Même Rescrit du 13 janvier 1877. (V. p. 222).

exercices spirituels pratiqués par la Société, et qui, le dernier jour, vraiment repentantes, confessées et fortifiées par la sainte communion, auront assisté au saint sacrifice de la Messe et prié dévotement pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de l'Eglise.

3° Une Indulgence de cent jours aux mêmes personnes qui auront assisté pieusement, un jour quelconque, aux exercices spirituels susmentionnés.

4° Une indulgence de sept ans et de sept quarantaines encore aux mêmes personnes, autant de fois qu'elles auront assisté à un office religieux célébré à l'intention de quelque membre décédé de la Société ou accompagné à leur sépulture les restes mortels des pauvres, ou accompli toute autre œuvre pieuse ou charitable conforme à celles pratiquées par la Société.

Toutes ces Indulgences sont applicables aux âmes du purgatoire.

Vu et certifié,

H. PELGÉ, *vicaire général.*

Paris, le 11 août 1888.

Indulgences accordées aux Conseils de direction des patronages unis (1) à notre Société et aux membres de ces œuvres. (Rescrit du 15 mars 1890) (2).

I

Les directeurs des patronages et leurs coopérateurs soit actifs, soit honoraires, les enfants, apprentis et ouvriers pourront, aux conditions ordinaires, gagner une Indulgence plénière :

1° Le jour de leur réception dans l'OEuvre, du moment où l'OEuvre aura été déclarée unie à la Société par le Conseil général ;

2° Le jour de la fête titulaire de l'OEuvre régulièrement fixé par l'Ordinaire ;

3° Le jour de la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge Marie ;

4° Le jour de la fête du Patronage de saint Joseph ;

5° Le jour de la fête de saint Vincent de Paul ;

6° A l'article de la mort ; l'Indulgence plénière s'applique ici non seulement aux membres de l'OEuvre, mais aussi à leurs parents et aux bienfaiteurs de cette même OEuvre ;

7° Enfin cette même Indulgence peut être gagnée par les directeurs de patronages et

(1) Comme pour l'agrégation d'une Conférence, l'union d'un patronage à la Société doit être demandée au Conseil général et prononcée par lui.

(2) Voir à la table, l'allocution du Président général du 13 décembre 1890.

leurs coopérateurs quatre fois dans l'année, aux jours fixés par l'Ordinaire, une fois pour toutes, si étant, auxdits jours, dans les conditions ordinairement requises, ils ont assisté, dans le cours de l'année, trois fois par mois aux séances du Conseil de l'OEuvre.

II

Une Indulgence de sept ans et sept quarantaines est en outre accordée aux associés :

1° Toutes les fois qu'ils assisteront au saint sacrifice de la Messe célébré à l'intention de l'un d'eux ;

2° Toutes les fois qu'ils accompagneront les restes mortels de l'un d'eux à la sépulture en récitant quelques prières ;

3° Toutes les fois aussi qu'ils assisteront aux réunions qu'on a l'habitude de tenir dans le mois, en ajoutant quelque prière au commencement et à la fin.

Enfin toutes ces Indulgences et chacune en particulier sont applicables aux âmes du purgatoire.

Par suite d'un Rescrit du 11 mai 1892, l'Indulgence plénière à gagner le jour de la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge Marie et le jour de la fête de saint Vincent de Paul, peut l'être également, pendant toute la durée de l'Octave, c'est-à-dire l'un des sept jours qui suivent immédiatement la fête.

Indulgence partielle à gagner par l'assistance aux Assemblées générales extraordinaires. (Rescrit du 21 mai 1892.)

Les membres de la Société peuvent gagner une Indulgence de sept ans et sept quarantaines le jour où ils assisteront aux assemblées générales soit annuelles, soit extraordinaires, d'un ou de plusieurs diocèses réunis, et tenues habituellement en plus des réunions réglementaires des quatre fêtes de la Société, à la condition de réciter une prière aux intentions du Saint-Père.

AUTRES FAVEURS DES SOUVERAINS PONTIFES ACCORDÉES A NOTRE SOCIÉTÉ.

Après avoir énuméré les nombreuses faveurs spirituelles par lesquelles l'Église semble avoir voulu consacrer l'existence et l'organisation de notre Société, il est à propos de rapporter quelques-uns des faits ou des circonstances dans lesquels se sont encore manifestés les sentiments de paternel intérêt dont les Souverains Pontifes n'ont cessé de se montrer animés pour elle.

Nous citerons, en premier lieu, la désignation, le 1^{er} août 1851, par Sa Sainteté Pie IX, d'un Cardinal Protecteur pour notre Société, lequel est devenu, auprès du Saint-

Siège, un appui permanent et un gardien vigilant de ses intérêts. Ce fut M^{gr} Fornari, ancien nonce à Paris, qui le premier exerça cette fonction.

Nous citerons, en second lieu, l'assemblée générale tenue à Rome, le 5 janvier 1855, à la suite des fêtes qui accompagnèrent la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, et dans laquelle Pie IX, de sainte et glorieuse mémoire, adressa aux 450 membres de notre Société qui s'y trouvaient réunis, ces admirables paroles :

« Ce n'est pas la moindre assurément des consolations qu'a éprouvées Notre Cœur pendant les jours qui viennent de s'écouler; ce n'est pas la moindre, dis-je, de Me retrouver au milieu de vous, fils bien-aimés, qui, fortifiés et enrichis par la grâce divine, cette grâce que nous a acquise le Christ, et sous la protection de saint Vincent de Paul qui a prêché et exercé avec une ardeur merveilleuse les œuvres de charité, avez entrepris de mettre en pratique le commandement que ce même Sauveur appelait un commandement nouveau : *Mandatum novum do vobis*. Et ce commandement nouveau, il l'exprimait ainsi : « Aimez-vous les uns les autres, et aimez vos frères, non pour les qualités personnelles ou les dons de la nature que Dieu a répandus sur quelques-uns d'entre eux, mais aimez-les uniquement parce que chacun de vos frères, fût-il le dernier parmi les

derniers des hommes, est toujours mon image. »

« En vous consacrant à la pratique de ce commandement, vous vous êtes placés sur un terrain où le monde lui-même ne craint pas de venir, pour admirer le bien dont Dieu vous fait les instruments. Chose étrange, en vérité, et pourtant incontestable : le monde, tandis qu'il déprécie toute autre vertu, est prodigue de louanges pour les œuvres de charité ! L'humilité, la chasteté, le zèle apostolique, ne sont à ses yeux que bassesse, résistance aux droits de la nature, aveugle fanatisme. Ce n'est que pour admirer les effets de la charité que le monde s'unit à vous. Protestants, incrédules, mauvais catholiques, confondent ici leurs sentiments avec ceux des vrais justes, et portent aux nues les œuvres charitables qui s'accomplissent parmi vous.

« Que Dieu soit donc béni de vous avoir ouvert la voie où s'exercent non seulement les œuvres de miséricorde qui soulagent le corps, mais encore celles qui regardent la sanctification de l'âme.

« Et, comme ces œuvres, pour produire un grand fruit, doivent être bien ordonnées, c'est avec une vive satisfaction que j'ai trouvé, dans le Rapport qui vient d'être lu, l'intention constante de vous maintenir en parfait accord avec ceux qui, établis de Dieu pour être les sentinelles de son peuple, veillent nuit et jour à sa sanctification, et d'écouter leurs conseils. Je vous bénis

encore, parce que je vois que vous voulez, en outre, mettre en pratique cet autre enseignement du Sauveur : *Que celui qui est le premier parmi vous se fasse le serviteur des autres* ; et comme il le dit lui-même : *Je ne suis pas venu au monde pour être servi, mais pour servir.*

« Que Dieu donc bénisse vos bonnes intentions, votre bonne volonté ; que, pour tous les jours à venir, il vous encourage à accomplir le bien !

« Et, puisque le monde de jour en jour se refroidit davantage et persévère dans les œuvres d'iniquité, vous, au contraire, animez-vous et réchauffez-vous toujours de plus en plus pour pratiquer les œuvres de la charité, — de cette charité dont le monde admire la surface, sans s'apercevoir que, lorsqu'elle est exercée comme elle doit l'être parmi nous, elle peut se comparer à une mer immense qui reçoit dans son sein toutes les vertus comme autant de fleuves tributaires, et où affluent non seulement l'humilité, la chasteté et le zèle, mais l'obéissance, la mortification, la patience, et toutes les vertus qui font la perfection et la beauté de notre divine religion.

« Animés par cette foi, embellis par ces vertus, allez donc au milieu du monde, de ce monde que l'on peut bien appeler un cadavre enseveli dans les ombres de la mort ; et, après avoir pleuré sur les péchés que commettent ceux qui l'aiment, après avoir prié afin que Dieu opère le plus grand des

miracles, la conversion des pécheurs, tous, pénétrés de charité, criez à ce mort avec la voix de Jésus-Christ : Sors de ta tombe, et, reviens de la mort du péché à la vie de la grâce, des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité, de la fange du vice aux purs sentiers de la vertu.

« Afin que vous puissiez mieux accomplir ces œuvres excellentes de charité; je vous bénis au nom du Père Eternel, qui nous a aimés d'une éternelle charité, et qui, lorsque notre premier père perdait la sainte innocence et transmettait d'avance à tous les siens la faute originelle, nous aima au point de signer, dans ce moment même, le miséricordieux décret de notre rédemption.

« Je vous bénis au nom de Jésus-Christ, qui nous a aimés jusqu'à verser la dernière goutte de son sang précieux pour effacer de nos âmes la marque de notre éternelle condamnation.

« Je vous bénis au nom de l'Esprit-Saint, et je prie ce Père des pauvres, ce Dispensateur des dons célestes, ce Consolateur des affligés, de vouloir bien répandre sur vous un rayon de sa divine lumière, afin qu'éclairés et sanctifiés par cette lumière, vous puissiez ramener dans le droit chemin ces âmes auxquelles vous prodiguez vos bienfaits et qui se sont écartées des voies de la vertu.

« Je vous bénis au nom de la très sainte Trinité, et que cette bénédiction vous accompagne tous les jours de votre vie.

Qu'elle s'étende sur tous ceux qui coopèrent aux œuvres de charité, soit à Rome, soit en Italie, soit en Europe, soit dans l'univers entier.

« Je vous bénis pour le temps de votre course mortelle, et pour l'heure dernière de votre vie, afin qu'après elle vous soyez dans le ciel bénis de Dieu pendant toute l'éternité.

« *Benedictio Dei omnipotentis, Patris, et Filii, et Spiritûs Sancti descendat super vos et maneat semper.* »

Nous rappellerons encore qu'en 1883, au moment où notre Œuvre célébrait le cinquantième anniversaire de sa fondation, l'auguste successeur de Pie IX, Léon XIII, non content d'accorder à tous ses membres et à tous ses pauvres une Indulgence plénière à gagner en cette circonstance, voulut encore, par une délicate et bien touchante attention, rattacher à notre jubilé l'honneur nouveau qu'il décernait à saint Vincent de Paul, en choisissant cette date pour le déclarer Patron de toutes les œuvres et associations de charité qui procèdent de lui.

Nous ne manquerons pas de consigner également ici le jugement si favorable porté, l'année suivante, sur notre Société par le Saint-Père dans son Encyclique, *Humanum genus*. Voici en quels termes Sa Sainteté s'exprimait :

« Nous ne saurions passer sous silence

une Société qui a donné tant d'exemples admirables et qui a si bien mérité des classes populaires ; Nous voulons parler de celle qui a pris le nom de son père, saint Vincent de Paul. On connaît assez les œuvres accomplies par cette Société et le but qu'elle se propose. Les efforts de ses membres tendent uniquement à se porter, par une charitable initiative, au secours des pauvres et des malheureux, ce qu'ils font avec une merveilleuse sagacité et une non moins admirable modestie. Mais plus cette Société cache le bien qu'elle opère, plus elle est apte à pratiquer la charité chrétienne et à soulager les misères des hommes. »

A l'occasion de son jubilé sacerdotal, Léon XIII renouvelait ces marques de particulière bienveillance envers notre Société, en recevant, le 4 février 1888, dans une audience solennelle et dans plusieurs audiences successives, près de 1.500 de nos confrères venus en pèlerinage à Rome des pays les plus divers, et en leur rappelant, dans un magnifique discours, le but supérieur de leur mission charitable dans le monde :

« Nous éprouvons, très chers fils, une vraie satisfaction en voyant aujourd'hui les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul si largement représentées devant Nous, et Nous agréons de tout cœur les sentiments qui les animent, les félicitations et les

vœux que vous venez de Nous exprimer en leur nom.

« C'est aussi pour Nous une grande consolation de pouvoir, en cette solennelle circonstance de Notre Jubilé sacerdotal, adresser à votre pieuse Société une parole de louange et d'encouragement, et de confirmer les éloges qui lui ont été, comme vous l'avez rappelé tout à l'heure, si souvent, et Nous ajouterons, si justement décernés.

« Nous savons combien vos Conférences sont partout prospères, et dans cette prospérité Nous aimons à voir un fait providentiel. A notre époque, en effet, plus peut-être qu'à aucune autre, la société, qui est malade, sent le besoin d'être soulagée par les œuvres de la charité. La charité, c'est le caractère propre et distinctif des vrais disciples de Jésus-Christ. Aussi nos ennemis, dont le point de mire est aujourd'hui de déchristianiser les peuples, s'ingénient-ils de toutes façons pour altérer dans les esprits l'idée et le concept de cette vertu, et cherchent-ils avec des raffinements insidieux à substituer à la vraie charité chrétienne, une charité fausse et mensongère.

« A une tentative aussi audacieuse et aussi funeste, il convient, très chers fils, il est indispensable que vous opposiez une résistance énergique en donnant à vos œuvres charitables une extension de plus en plus vaste, en usant d'une sainte industrie pour rendre leur action plus pénétrante et

plus persuasive, en étendant la salutaire influence de la charité aux hommes de toutes les classes, et en l'appliquant, comme le remède le plus efficace, à tous les besoins de la société. Et tout cela vous devez le faire avec une confiance sans limite en la force divine de cette vertu qui sait triompher des résistances les plus obstinées et dompter les volontés les plus rebelles.

« Tel est, chers fils, le champ ouvert à votre activité et à votre zèle. Vous y êtes entrés pleins d'enthousiasme et de générosité, guidés par l'exemple et sous les auspices de l'Apôtre de la charité, le grand saint Vincent de Paul. Continuez à y déployer votre pieux dévouement avec courage, sans crainte et sans respect humain, en même temps qu'avec modestie et sans ostentation. Ainsi vous donnerez au monde la démonstration de ce qu'est et de ce que peut le vrai esprit de Jésus-Christ au profit et pour le bonheur de l'humanité.

« Cet esprit, vous ne l'ignorez pas, chers fils, ne conseille pas seulement de venir en aide aux besoins physiques, ni de soulager les seules misères du corps; la charité chrétienne vise plus haut : elle a pour terme et pour but final le bien spirituel des âmes, leur félicité éternelle. Là est sa note caractéristique, sa mission : écoulement et prolongation de la mission même du Divin Rédempteur.

« C'est de cet esprit, Nous en avons la certitude, chers fils, que vit et que s'inspire

vosre Société; c'est ce même esprit de sainte et surnaturelle charité qui anime et fait battre vos cœurs. Ayez soin de le conserver en vous dans toute sa pureté, et efforcez-vous de le communiquer à ceux qui vous entourent. La charité fera de vous et d'eux autant d'apôtres. Par elle vous rallumerez dans bien des âmes le flambeau de la foi que le doute a obscurci; par elle vous réveillerez l'espérance là où règnent le désespoir et le découragement. Par la charité vous ferez revivre, au sein des familles, la vie chrétienne, la pratique des devoirs religieux, l'amour de la sainte Eglise, l'obéissance à ses lois, le respect à son autorité. Tels sont, chers fils, les précieux fruits de la charité chrétienne. Daigne le Dieu de toute bonté les bénir et les multiplier entre vos mains, en vous fortifiant dans vos pieux et pénibles travaux. En attendant, et, comme gage des faveurs célestes, Nous vous accordons à tous ici présents, et Nous envoyons à toutes les Conférences qui vous ont délégués, ainsi qu'aux nombreuses familles pauvres assistées et secourues par elles, Notre Bénédiction Apostolique. »

Enfin, le 18 avril 1893, lors du jubilé épiscopal de Léon XIII, environ 700 membres de la Société venus en pèlerinage à Rome à ce moment, étaient heureux de retrouver dans le Souverain Pontife les mêmes sentiments de bienveillante sollicitude pour notre OEuvre et d'entendre tomber de sa bouche ces paternelles recommandations :

« Soyez toujours bien unis entre vous, à quelque nation que vous apparteniez; car la charité chrétienne ne connaît pas de frontières. Encouragez-vous les uns les autres dans la pratique du dévouement envers les pauvres et les malheureux; et faites-vous part mutuellement de vos succès et des pieuses industries de votre zèle. Que chacun de vous s'inspire de plus en plus de l'esprit de l'héroïque saint dont vous portez le nom, et s'efforce d'imiter ses grands exemples. Nous prions Dieu de vous en faire la grâce par l'intercession de Vincent de Paul, l'Apôtre par excellence de la charité dans les temps modernes; et, comme gage de ces faveurs célestes, Nous vous accordons de toute l'effusion de notre cœur, à vous et à vos familles, aux directeurs de vos Conférences, à leurs œuvres et à tous vos associés, la Bénédiction Apostolique. »

EXTRAITS
DES
CIRCULAIRES DES PRÉSIDENTS
ET
SECRÉTAIRES GÉNÉRAUX
DE LA SOCIÉTÉ

Le 1^{er} mars 1837.

MESSIEURS,

Nous commençons avec vous un échange de paroles qui nous sera bien doux. Vous le savez, une chose surtout aide et rend fort dans ce monde, c'est la pensée qu'on a autour de soi des âmes à qui demander des exemples. On vit deux fois quand on a des amis, et les sociétés de charité vivent aussi deux fois quand elles ont des sœurs.

Vous avez bien senti la puissance de cette parenté chrétienne, quand vous avez adopté nos prières et nos usages. Ce n'était pas la grandeur de nos œuvres qui pouvait vous charmer, puisque quelques-uns d'entre vous avaient été témoins de notre pauvreté; mais vous avez compris que ceux qui s'unissent sous une inspiration catholique se communiquent par leurs prières une force immense, quelques pauvres qu'ils soient d'ailleurs.

Vous êtes donc devenus nos frères pour participer et nous faire participer à l'intimité chrétienne. Nous profiterons tous, Messieurs, de ce précieux avantage que notre foi nous donne.

D'autres espèrent soulager sans croire. Ils jettent çà et là des poignées de monnaie, que le pauvre méprise comme des miettes impuissantes. Nous aussi, nous offrons bien peu, parce que nous sommes petits, et que d'ailleurs la véritable charité est toujours pauvre comme ceux qu'elle soulage; mais nous avons la charité du cœur, qui peut centupler nos deniers, et les malheureux, qui sentent ces choses, nous reçoivent avec honneur, avec joie. C'est surtout pour la distribution de ces aumônes spirituelles que nous nous aiderons les uns les autres, quoique si éloignés. Quand un de nos collègues de Nîmes, de Lyon, de Rennes, de Nantes ou de Paris aura consolé ses pauvres, nous, Messieurs, nous aurons facilité ses paroles par nos prières et pris part à ses œuvres.

Ainsi toutes nos Conférences pourront s'aider en priant les unes pour les autres : elles pourront s'aider aussi par les observations mutuelles qu'elles se communiqueront. Nous sommes heureux de penser que, loin de Paris, où le tumulte de la vie est si grand, votre charité fera des découvertes précieuses : vous nous les transmettez, et nous regretterons souvent, sans doute, d'avoir si peu de chose à vous offrir en

échange. Les liens qui se formeront entre nous seront des liens de charité et de fraternité catholiques; il ne saurait y en avoir d'autres. Si nous sommes nés quelques heures avant vous, nous n'oserons certainement pas nous considérer comme vos aînés; la charité fait des familles, cela est vrai, mais pour ses droits d'aînesse, elle les confère à qui a le plus d'amour et de dévouement.

Nous vous envoyons le procès-verbal de l'assemblée tenue le 1^{er} dimanche de Carême. A l'avenir, nous ferons en sorte, après chaque assemblée, de vous transmettre les résultats de nos efforts. Nous espérons recevoir de vos nouvelles avant ces assemblées, dont l'époque est déterminée par le Règlement.

En nous faisant connaître les sommes par vous reçues et dépensées, l'accroissement du nombre des membres, celui des pauvres visités, vous nous montrerez souvent la puissance de votre charité, à nous qui sommes faibles; mais nous en serons comblés de joie, car, entre frères, les succès font qu'on s'aime et s'estime davantage.

Dans les premiers siècles, la foi qui nous anime faisait écrire à nos pères des pages mémorables qu'ils s'envoyaient pour s'enseigner le martyre. Pour nous, Messieurs, nous sommes bien loin de ces vertus sublimes, et nos pages, sûrement, ne passeront pas à la postérité; mais la correspondance pacifique que la charité vient fonder

parmi nous n'en est pas moins suscitée par les mêmes croyances : elle ne fera pas des martyrs, mais elle fera des hommes qui s'aimeront, des hommes meilleurs, et peut-être, à ce titre, Dieu se plaira-t-il à la rendre et féconde et durable.

Priez pour nous,

LALLIER, secrétaire général.

Août 1837.

MESSIEURS,

Nous venons d'unir encore une fois nos prières en célébrant la fête de notre saint patron. La réunion toute pieuse des diverses conférences de Paris dans l'église des Lazaristes, le 19 juillet, a été suivie de l'Assemblée générale, dont nous vous communiquons aujourd'hui les résultats.

En outre, maintenant que les premiers rapports entre nous sont établis, et que nous avons appris à nous connaître, il nous a semblé utile de discuter ensemble, autant que la distance nous le permettra, les améliorations dont notre œuvre est susceptible.

Nous pourrons ainsi nous éclairer mutuellement, et nous habituer à la pratique bien entendue de la charité.

Nous regarderons, vous le savez, comme une de nos principales œuvres la visite des pauvres. Elle est en quelque sorte, une des conditions de notre existence. Nous avons cru qu'un des liens les plus forts qui puissent nous unir tous ensemble était la com-

munauté des bonnes œuvres, et nous avons résolu de faire un peu de bien à de pauvres familles. Notre Règlement porte en grande partie sur ce point, et on ne doit pas le modifier, à cet égard, sans de graves motifs. Dans le cas où les circonstances forceraient à le faire, il faudrait remplacer par d'autres œuvres charitables celle que nous avons adoptée de préférence. C'est ainsi qu'ont fait les membres de la Conférence de Rome. Dans l'impossibilité où la défiance des habitants les mettait de visiter à domicile les familles pauvres, ils résolurent d'aller dans les hôpitaux consoler les malades, et en particulier ceux de nos compatriotes qui s'y trouvent quelquefois infirmes et délaissés. Mais en France les mêmes difficultés n'existent pas, du moins généralement, et la visite des pauvres peut être adoptée par toutes les Conférences.

A Paris, nous nous présentons dans les familles de la part des personnes qui nous les ont recommandées, et qui sont, le plus souvent, les Sœurs de charité. Nous disons qu'ayant appris par ces personnes leur position difficile, nous espérons pouvoir leur donner quelques secours que nous leur promettons bien faibles. Chaque membre est libre de dire ou non de quelle part viennent ces secours. En général on les donne comme venant de quelques jeunes gens qui se réunissent pour faire un peu de bien, mais très peu, parce que leurs ressources ne sont pas grandes.

Lorsque la famille a de la religion, de la piété, la connaissance est bientôt faite, et le visiteur n'a qu'à laisser aller la conversation; il trouve moyen d'y placer des paroles de consolation, d'encouragement, qui ne sont pas perdues. Et le plus souvent il retire plus de profit pour lui-même de ce qu'il entend qu'il n'en apporte par ce qu'il dit.

Lorsque nous ignorons quels sont les sentiments de la famille, nous nous sommes fait un devoir de nous conduire avec beaucoup de prudence et de circonspection. Autant que possible, nous désirons connaître parfaitement les personnes auxquelles nous avons affaire. Si dans l'ignorance où nous sommes de leur manière de voir, nous nous laissons aller aux suggestions d'un zèle précipité, nous risquerions de n'être jamais au courant de ce qui se passe dans la famille. Celle-ci nous cacherait ses véritables sentiments et feindrait des idées religieuses qu'elle n'a pas, espérant par là obtenir plus de secours de notre part. Aussi, dans nos premières visites, nous ne l'entretenez que de ses besoins matériels. Lorsqu'on le fait avec affabilité, avec intérêt, elle finit par dévoiler toute sa situation, et peu à peu on se met au courant de ses habitudes et de ses pensées. Alors le visiteur sait comment il doit s'y prendre pour ramener cette famille à de meilleurs sentiments; il connaît le fort et le faible de la place, et avec de la persévérance il par-

vient quelquefois à s'en rendre maître; au moins il affaiblit considérablement la garnison de préjugés absurdes et irrégieux qui s'y est logée.

Nous avons souvent remarqué que les pauvres sont très sensibles aux marques d'honnêteté, et nous ne négligeons pas ce moyen d'obtenir leur confiance. Se découvrir en entrant chez eux les prévient en notre faveur. Ils vous voient avec plaisir accepter la chaise qu'ils vous présentent; ils sont enchantés si l'on a l'air de prendre quelque intérêt au tableau de leurs misères et au récit des ennuis journaliers du ménage. Par ces petites attentions, qui ne coûtent rien, on fait bien plus d'impression sur eux, et on acquiert plus vite leur confiance et leur attachement que par des secours, si abondants qu'ils soient. On n'est plus considéré par eux comme une sorte d'officier public attaché à une administration et venant faire, toutes les semaines, une distribution régulière de vivres, mais bien comme un ami et un conseil, auquel on a recours dans les moments difficiles et pénibles de la vie.

Toutefois il faut éviter soigneusement une familiarité trop grande et trop peu mesurée. Autrement, les pauvres n'auraient pas ce respect qu'ils doivent mêler à leur attachement pour celui qui les visite. Il arrive parfois que l'on a besoin de donner quelques avis, de faire quelques remontrances sévères. Les paroles, dans ce cas,

perdraient de leur autorité, si on s'était trop laissé aller dans d'autres circonstances.

En général, nous nous efforçons de nous souvenir que l'exemple fait plus pour l'amélioration de nos semblables que toutes les paroles. La douceur, la prévenance, la piété de celui qui visite une famille, ont une bien autre portée que ses discours. La première condition imposée à tout homme qui veut faire du bien aux autres est de veiller sur lui-même et de se maintenir dans la vertu. Nous pouvons nous en apercevoir chaque jour. Lorsque nous sommes moins bons, moins bien disposés, nous sommes aussi moins zélés, moins disposés à faire la charité, à aller voir nos familles pauvres; il nous semble même qu'il y a là comme une pierre de touche qui doit faire connaître à chacun de nous jusqu'à quel point il est agréable à Dieu. Si l'on éprouve du bonheur à visiter les pauvres, ces représentants de Jésus-Christ, si on les aime, si on sacrifie volontiers un peu de son temps pour leur être utile, on peut espérer d'être aimé de Celui qui ne demande de nous qu'un peu d'amour, et qui a dit que le bien qu'on fait aux pauvres est fait à lui-même. Si, au contraire, on se sent peu désireux de visiter ces familles, si on retarde le moment de les voir, et qu'on ne le fasse qu'à contre-cœur et rapidement, c'est souvent un signe qu'il serait bon peut-être de faire un retour sur soi-même et de renouveler la piété et la ferveur de son âme.

Ainsi, cette œuvre que nous nous imposons volontairement est un sujet d'amélioration pour nous : c'est un lien de plus qui nous attache à la vertu.

Elle a, en outre, un très grand avantage dans notre temps. On parle beaucoup aujourd'hui d'améliorer le sort des classes indigentes, et nous voyons éclore sur ce sujet une foule de systèmes, dont pas un n'est applicable, par la raison toute simple que leurs auteurs ne se doutent même pas de ce qu'est la réalité. Nous pourrions être appelés plus tard à donner notre avis sur ces questions. Dès à présent même, c'est un devoir pour nous de soulager, dans les limites de notre fortune et de nos moyens, les souffrances de nos semblables. Comment pourrions-nous le faire? Comment donnerons-nous des leçons et des avis en connaissance de cause, avec la sécurité d'une conscience éclairée, si nous n'avons pas examiné et connu le mal que nous voulons guérir?

Nous ne nous lasserons donc pas, Messieurs, de visiter les pauvres, persuadés que c'est là un des meilleurs moyens aujourd'hui d'être utiles à eux et à nous-mêmes.

Quant à vous, communiquez-nous à votre tour, nous vous en prions, vos réflexions sur cet important sujet. Vous savez maintenant comment nous le comprenons. Faites-nous part de ce que vous pensez vous-mêmes. Une autre fois nous nous entretiendrons

d'autres objets, et en nous communiquant les faibles résultats de notre expérience de chaque jour, nous pourrons amasser peu à peu des connaissances précieuses pour l'exercice de la charité.

LALLIER, secrétaire général.

Décembre 1837.

MESSIEURS,

Les derniers mois qui viennent de s'écouler ont été féconds pour notre Société. Ainsi que vous pouvez le voir par le compte rendu de notre Assemblée générale du mois de juillet, trois nouvelles Conférences se sont formées à Paris; trois autres se sont également formées en province. Voilà que l'élan est donné, et d'ici peu nous aurons des Conférences dans presque tous les quartiers de Paris et dans beaucoup de villes de France. Là où nous n'aurons pas de Conférence, nous pourrons peut-être compter quelques confrères isolés. Déjà un grand nombre sont répandus dans toute la France; ils désiraient ardemment un lien qui les attachât à notre Société. Ce lien existera désormais par le rapport qui sera imprimé annuellement et distribué à tous les membres de la Société, ainsi qu'il a été décidé à la fin de l'année précédente.

En présence de ces développements et de l'avenir de prospérité qui semble s'annoncer

pour notre Société, un point important a dû fixer notre attention.

Notre Règlement avait été écrit dans un temps où il n'y avait d'autres Conférences que les quatre premières qui avaient été formées à Paris, et il était devenu incomplet depuis qu'un grand nombre d'autres Conférences avaient été établies; il était même en certains points inapplicable pour les Conférences de province qui s'étaient conformées à ses dispositions. Nous avons cru que le temps était venu de combler les lacunes; il ne fallait pas, par un respect mal entendu d'un texte ancien, nous exposer à voir rompre, en quoi que ce soit, une unité qui pour tous a tant de charmes. Du reste, nous ne nous sommes écartés que le moins possible de l'ancienne rédaction, et nous n'avons modifié que ce qui ne pouvait cadrer avec les dispositions nouvelles.

Le chapitre qui a subi les modifications les plus importantes est celui du Conseil de direction. Il y avait autrefois à la tête de la Société un Conseil ordinaire de direction. Ce Conseil était composé de certains fonctionnaires généraux placés en dehors des Conférences, et l'on avait cru bon, pour mettre un lien entre lui et elles, et même entre chacune des Conférences, d'établir en outre un Conseil extraordinaire composé, avec les fonctionnaires généraux, des présidents des différentes Conférences. Ce Conseil se trouvait ainsi le complément nécessaire du Conseil ordinaire, et il était

convoqué toutes les fois qu'il y avait des mesures à prendre et à exécuter directement dans les Conférences. Mais, comme toutes les Conférences de la Société se trouvaient concentrées dans la même ville, l'objet des délibérations des deux Conseils ne différait guère que dans l'application, et par conséquent les attributions de l'un et de l'autre n'avaient pas été déterminées avec précision. Voilà pourquoi on n'avait pas jugé à propos de les séparer en deux chapitres distincts. Mais lorsque de nouvelles Conférences se sont établies en province, leurs attributions se sont plus clairement dessinées. Le Conseil extraordinaire a été spécialement le Conseil de la ville, et le Conseil ordinaire a dû seul s'occuper des intérêts généraux. En conséquence, d'autres noms ont été adoptés, et il a été décidé que le Conseil ordinaire s'appellerait désormais Conseil général, comme chargé des intérêts généraux, et le Conseil extraordinaire, Conseil particulier, comme chargé des intérêts particuliers de la ville où il était établi. Leur organisation et leurs attributions distinctes ont été développées dans le Règlement en deux chapitres séparés. C'est surtout à Paris, où ces deux Conseils se trouvent réunis, que leurs attributions doivent différer : en effet, une direction immédiate pouvant partir du Conseil général, le Conseil particulier de cette ville, composé d'une trentaine de membres, doit être principalement considéré comme une

Conférence centrale, lien de toutes les autres, et où tous les intérêts communs viennent se débattre. Mais dans les autres villes, où des Conseils particuliers ont été ou peuvent être établis, les attributions de ces Conseils, tant à cause de leur isolement que de leur composition peu nombreuse, doivent se rapprocher davantage de celles du Conseil général.

Tant que les deux Conseils n'ont point eu d'objets différents, une seule caisse devait suffire pour les intérêts communs. Mais dès le moment qu'on les a séparés, la création d'une caisse particulière, commune aux Conférences de la ville, est devenue nécessaire. Il y avait à Paris des frais particuliers et des œuvres locales qui ne devaient pas être à la charge de la caisse centrale. D'un autre côté, dans l'origine, la caisse centrale s'est trouvée alimentée par les dons extraordinaires qui pouvaient être faits à la Société en général, et par les quêtes des Assemblées générales; mais les Conférences de province, n'assistan pas à ces Assemblées, se trouvaient ne pas contribuer aux frais généraux. Ils ont été de fort minime importance jusqu'à présent; mais si, comme il faut l'espérer et comme tout porte à le croire, notre Société prend dans la suite une grande extension, ils augmenteront nécessairement beaucoup, et il est convenable que les Conférences de province trouvent aussi dans nos Statuts les moyens de s'acquitter

de cette petite dette générale. C'est ce qui nous a fait établir en principe que les Conférences de province enverraient annuellement leur offrande au Trésorier général. Du reste, elles le feront de la manière et par les occasions qu'elles jugeront convenables; elles les proportionneront à leurs ressources, comme les simples membres le font pour les offrandes qu'ils versent dans la caisse de leur Conférence. De cette manière, tous contribueront aux dépenses générales, sans que personne se croie la main forcée par les apports des autres, et, à la fin de l'année, le total seul de la recette sera connu, en même temps qu'on en fera connaître l'emploi.

Le paragraphe 1^{er} sur l'organisation des Conférences devait aussi être un peu modifié. D'après l'article 4 du Règlement primitif, les Présidents des différentes Conférences devaient être désignés par le Président général. Cet article avait été rédigé en vue des Conférences de Paris, et il ne pouvait être applicable aux Conférences de province. Aussi plusieurs de ces Conférences, qui avaient adopté notre Règlement sur tous les points, s'étaient vues obligées de le modifier pour celui-ci. Le nouveau Règlement donne la nomination des Présidents de Conférence au Président du Conseil particulier. Cette disposition découle de l'esprit dans lequel ont été rédigés nos Statuts. Elle s'est naturellement observée à Lyon, la première ville

après Paris où plusieurs Conférences ont été organisées et où un Conseil a été institué. Quant aux villes où il n'y a qu'une seule Conférence d'établie, le nouveau Règlement met la nomination du Président à l'élection de tous les membres de la Conférence. C'est aussi ce qui a été observé dans la plupart des villes de province où des Conférences ont été établies. Quelques-unes, il est vrai, ne se sont pas bornées là et ont décidé que non seulement la nomination du Président, mais aussi celle de tous les autres membres du bureau, serait faite par élection. Cet usage peut avoir des avantages, être même nécessaire dans certains pays, mais nous n'avons pu nous y conformer, car il n'est pas observé par la plupart des Conférences, et il s'écarte même un peu de l'esprit de notre Règlement. On a pensé que les différentes fonctions de notre petite Société étaient des charges qu'on briguerait peu, qu'elles seraient remplies sans entraves au milieu de Confrères tous unis par les liens de la charité, et il a semblé préférable, pour l'unité de direction, que tous les fonctionnaires fussent désignés par celui qui avait été appelé par le vœu de tous à occuper la première place.

Il restait à régulariser la position des membres isolés. A cet égard, nous avons établi que, lorsqu'un membre de la Société irait se fixer dans une ville où il n'y a pas de Conférence, il s'affilierait comme cor-

respondant à celle de sa province qui se trouverait la plus rapprochée, et resterait avec la Société en communauté, non seulement de prières, mais aussi de bonnes œuvres, en accomplissant autour de lui des œuvres de charité. Ainsi, de ce qu'un membre viendra à quitter sa Conférence, il ne s'ensuivra pas qu'il doive rester étranger à la Société : il devra se considérer comme étant toujours membre actif; seulement il accomplira en son particulier les œuvres que précédemment il faisait avec plusieurs. De cette manière, le feu de la charité ne s'éteindra pas en lui, et si de nouveaux Confrères lui sont envoyés par la suite, ils trouveront un foyer tout préparé autour duquel ils pourront se grouper pour former une Conférence nouvelle.

Enfin, dans la plupart des villes, l'usage s'était introduit d'affilier à la Société, soit à titre de membres honoraires, soit à titre de souscripteurs ou de bienfaiteurs, les personnes qui, sans y prendre une part active, pouvaient néanmoins lui être utiles par leur influence ou leur fortune; ce n'était, du reste, que le développement d'une pensée émise dans les réflexions préliminaires de notre Règlement. Mais chaque Conférence était obligée, pour pouvoir la développer, de se poser quelques règles. Nous avons cru bon d'établir à cet égard une règle générale que toutes pussent observer, et il a été décidé d'abord que la Société aurait des membres honoraires;

que ces membres honoraires seraient assimilés aux membres ordinaires, et par conséquent choisis avec la même réserve et nommés dans les mêmes formes. Toutefois, comme dans les villes où plusieurs Conférences sont établies ils sont étrangers aux œuvres de ces Conférences, et ne se rattachent pas plus à l'une qu'à l'autre, il a semblé préférable de laisser leur nomination au Conseil, qui est le lien de ces différentes Conférences. En second lieu, pour ne pas négliger les offres bienveillantes des personnes qui, sans pouvoir faire partie de notre Société, s'y intéressaient cependant, il a été établi que chaque Conférence pourrait individuellement s'affilier certaines personnes bienfaitrices, aux conditions qu'il lui plairait d'imposer et même sans conditions aucunes.

Telles sont les additions ou plutôt les développements qui ont été apportés au Règlement dans la nouvelle édition que nous venons de publier et que nous vous adressons. Elle s'est fait attendre longtemps; mais les règles à fixer étaient trop importantes pour ne pas exiger une mûre réflexion. Nous ne nous sommes donc mis à l'œuvre que lorsqu'un plus long délai aurait pu nous être imputé à blâme. Si, dans l'exécution, tous n'ont pas été consultés, tous verront du moins que nous nous sommes efforcés de nous conformer entièrement à l'esprit qui jusqu'à ce jour a dirigé notre Société et aux usages généralement suivis.

Aussi, nous sommes persuadés que cette nouvelle édition de notre Règlement sera accueillie avec empressement de tous nos confrères. Puisse-t-elle, en répondant à tous les développements de notre Société, contribuer à resserrer ses liens et lui garantir une durée certaine ! Nous croirons alors avoir satisfait pleinement à la tâche qui nous était imposée.

LALLIER, secrétaire général.

CIRCULAIRE DU 14 JUILLET 1841

Monsieur et cher Confrère. — Si les rapports positifs sont rares entre nous, le sentiment chrétien qui nous unit dans les mêmes œuvres n'est point affaibli ; nos vœux réciproques pour le succès de nos communs efforts n'en sont pas moins sincères et de tous les jours.

Toutefois, je suis pressé depuis longtemps, et par le Conseil et par mon inclination, de vous adresser cette lettre ; de vous dire, autrement que par un procès-verbal, où nous en sommes, ce qu'il semble bon et utile de faire pour accroître, s'il est possible, le bien que Dieu a daigné opérer par notre entremise, pour maintenir au moins celui qui s'est fait jusqu'aujourd'hui.

Vous savez, Monsieur et cher Confrère, quels développements inattendus la Providence a donnés à la Société de *Saint-*

Vincent-de-Paul. Nous l'appelions encore naguère, et avec raison, notre *petite* Société; en ce moment, cette dénomination n'est plus vraie qu'à raison du peu que nous faisons en présence de tout ce qu'il y aurait à faire pour ceux qui souffrent et qui ont besoin. Prions, prions Dieu avec ferveur d'égaliser nos œuvres au nombre de ceux qui s'enrôlent sous la sainte et charitable bannière de saint Vincent de Paul.

Nous comptons maintenant, Monsieur et cher Confrère, plus de soixante Conférences, tant dans les provinces qu'à Paris. Des grandes villes elles s'étendent dans les villes moins importantes; elles gagnent même les bourgs et les villages; ces localités plus petites tendent à s'unir entre elles, afin de s'aider mutuellement: car, si dans les unes il y a peu de misères, celles d'à côté souvent en regorgent; et ces dernières seraient impuissantes à secourir leurs pauvres, sans l'assistance des localités voisines et plus heureuses.

Cette sorte de réveil de la charité pratique parmi les hommes (car depuis longtemps les femmes chrétiennes avaient le privilège méritoire, sinon des dons de la bienfaisance, du moins des actes charitables), ce réveil, Monsieur et cher Confrère, est un fait grave, immense, qui nous impose de sérieuses obligations, puisqu'il a commencé en partie par nous; notre correspondance à la grâce divine peut l'accélérer et l'étendre; notre tiédeur peut, au

contraire, le retarder et le restreindre, elle peut compromettre les bienfaits qu'il promet au monde. En effet, si la plaie de la mendicité doit se fermer en partie, il semble que ce soit par ce moyen; si les classes pauvres peuvent retrouver la première de toutes les richesses, si elles peuvent s'améliorer, redevenir ce qu'elles ne sont plus, ce qu'elles ne sont pas du moins partout, redevenir morales et religieuses, il semble que c'est lorsqu'elles verront les exemples et recevront, avec des secours, les conseils éclairés et chrétiens de ceux que leur position humaine a faits plus heureux, et a mis en quelque sorte au-dessus d'elles. Que dis-je? ceux-ci n'ont-ils besoin d'aucun secours pour se soutenir dans la bonne voie? Et quels secours plus efficaces que la prière en commun, que la visite régulière et personnelle des pauvres, que tous les actes de la charité avec les grâces que Dieu ne manque jamais d'y attacher.

Au jour où la première Conférence devenue trop nombreuse se séparait et allait former plusieurs sections, nous lui disions : *Aimons nos règles; si nous les gardons fidèlement, croyons bien qu'elles nous garderont, qu'elles garderont notre œuvre.* Cette fidélité a été gardée, en effet, de la part des Conférences; et c'est à quoi nous n'hésitons pas à rapporter en grande partie les accroissements merveilleux de notre Société et les bénédictions de Dieu sur elle.

De plus en plus donc, Monsieur et cher

Confrère, pénétrons-nous de l'esprit de notre œuvre; donnons-nous aux pauvres, et aux pauvres sans acception; soyons toujours pleins d'estime et de déférence pour les autres institutions de charité; tenons-nous étroitement unis à nos pasteurs; ne formons qu'un corps et qu'une âme; qu'il n'y ait jamais parmi nous, qu'il n'y ait pas plus que par le passé, de contentions de paroles, de discussions sur les préséances; n'ayons d'autre parti que celui de la charité, ne descendons pas aux petitesesses des coteries.

C'est à cause de cet esprit d'abnégation des membres entre eux, des Conférences les unes vis-à-vis des autres, de la Société à l'égard de tous; c'est à cause de cet esprit vraiment chrétien qui n'a cessé d'animer la masse de l'Association, que la confiance publique est venue à elle. C'est ce qui fait que les autorités ecclésiastiques et civiles de Lyon ont associé nos frères de cette ville à la distribution d'une partie des secours publics destinés aux inondés; c'est ce qui fait qu'ailleurs en ce moment, on les prie de se charger de la direction des bureaux de bienfaisance, et de toutes les ressources préparées pour les pauvres et les malades; à Paris, c'est ce qui a porté M^{gr} l'Archevêque à leur confier le soin d'éclairer en quelque sorte sa propre et inépuisable charité, en leur confiant la mission de recueillir des renseignements sur les demandes innombrables de secours qui lui

sont adressées; c'est ce qui partout a grossi nos Conférences, d'abord composées uniquement de jeunes gens, d'un grand nombre d'hommes blanchis dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres.

Par règles, nous entendons surtout ici les *considérations générales* qui précèdent notre Règlement proprement dit, qui expriment l'esprit qui nous doit remplir, et qui vivifieront à jamais nos faibles efforts; car ces considérations, c'est la parole de Dieu, ce sont les maximes des saints, c'est principalement la pensée de saint Vincent de Paul que nous n'avons fait qu'appliquer aux besoins de notre œuvre.

Quant au Règlement, le temps a pu y introduire des modifications suivant les localités et le développement de l'œuvre, mais le fond reste; chaque Conférence s'en rapproche le plus qu'elle peut; du moins on ne s'éloigne nulle part de l'esprit qui a présidé à la rédaction primitive et qui a dicté les réflexions préliminaires (1).

En effet, Monsieur et cher Confrère, chaque Conférence se fait des règlements suivant ses besoins; nous prions seulement de ne pas changer facilement ce qui a été une fois adopté; on dépense quelquefois bien du temps et de la paix en discussions ré-

(1) Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que ces lignes et celles qui suivent ont été écrites avant la concession des deux Brefs qui ont donné au Règlement général la sanction positive de l'autorité la plus haute aux yeux des chrétiens.

glementaires, et puis on s'aperçoit bientôt que ces modifications laborieusement établies ne sont pas plus efficaces pour le bien que ce dont elles ont pris la place. Ce qui rend puissant et actif, ce qui coordonnera bien toutes choses dans notre œuvre, c'est l'amour sincère des pauvres de Jésus-Christ, c'est l'union fraternelle de tous les membres de la Société.

En réalité, vous le savez, Monsieur et cher Confrère, aucun autre lien que celui-là ne nous oblige les uns envers les autres. Dans nos Conférences, dans toute la Société, tout est volontaire, tout est libre. Notre association est une association des cœurs qu'aucune loi ne circonscrit, ne limite, ne règle, que la loi de charité chrétienne, que le désir qui nous presse tous de nous sauver en aidant nos frères malheureux. Parmi nous, un membre n'est pas plus qu'un autre membre : une Conférence n'a pas de droit sur une autre Conférence.

Si je vous écris aujourd'hui, Monsieur et cher Confrère, si des relations existent entre nous, c'est uniquement au nom de cette fraternité chrétienne, c'est parce que je me suis trouvé le premier président de la première Conférence; puis les Conférences se sont multipliées, l'œuvre s'est développée; il a paru utile et doux au cœur de conserver des rapports entre toutes les réunions particulières; il a été dès lors convenable ou même nécessaire de régulariser les moyens de ces rapports; de là des secrétaires pour

les correspondances, un Conseil qui est un lien plutôt qu'un pouvoir, un Conseil pour éclairer ou résoudre les difficultés qui sont portées naturellement au berceau de la Société.

Mais tout cela n'a été imposé à personne, tout cela est volontairement accepté, suivi et pourrait être abandonné. Du centre aux Conférences, des Conférences au centre, il n'y a point autorité et obéissance; il peut y avoir déférence et conseils : il y a avant tout charité, il y a même but, il y a mêmes œuvres, il y a union des cœurs en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je tenais beaucoup, Monsieur et cher Confrère, à bien établir ce point de notre existence, non pas pour relâcher les liens précieux qui nous unissent, à Dieu ne plaise ! mais pour que les Conférences particulières s'abandonnent librement au développement de leurs œuvres; pour qu'il soit bien connu, et ce sera une édification de plus parmi nous, que la charité, et la charité seule, est assez puissante pour unir les hommes et les porter au bien.

Dans d'autres conditions, avec une organisation plus régulière, plus uniforme, en apparence plus forte, et que par conséquent le zèle de plusieurs de nos frères peut appeler de leurs vœux, il nous semble que l'œuvre serait bientôt compromise par ces développements mêmes.

Et maintenant, Monsieur, malgré cette déclaration, ou plutôt à cause de cette dé-

claration même, puisqu'il ne peut être entendu que je vous adresse autre chose que des conseils dont vous apprécierez la valeur, je répondrai à quelques questions qui nous ont été faites de la part de diverses Conférences.

On nous a demandé si on ne ferait pas bien de coopérer, en tant que Conférence, à l'établissement d'un journal catholique. Nous avons supplié la Conférence qui nous consultait et nous les prions toutes d'éloigner une pareille pensée. Notre œuvre est une œuvre d'action; elle n'est point une tribune, il ne faut pas qu'elle le devienne jamais et nulle part. Qu'il est difficile à un écrit périodique de n'abonder en aucun sens exclusif! les plus fortes volontés y ont échoué.

Qu'il est difficile surtout de ne blesser personne dans les discussions répétées! Or, nous existons pour adoucir des douleurs et non pour en créer. *La Société de Saint-Vincent-de-Paul est toute de charité*, disent nos règles, *la politique lui est tout à fait étrangère*. Or, un journal traite toujours, plus ou moins, de la politique.

On nous a également demandé si on pouvait recevoir des membres honorables dans leurs sentiments, quoiqu'ils ne fussent pas encore chrétiens. — Nous avons répondu que les membres de la Société devaient : 1^o honorer leur foi par la pratique d'une vie chrétienne; 2^o être en mesure de secou-

rir les pauvres, dans quelque minime proportion que ce fût.

Si cette dernière condition n'était maintenue, l'entrée des Conférences serait convoitée par des personnes qui viendraient y chercher des secours au lieu d'en apporter. On sent quelle altération grave nos réunions pourraient bientôt en ressentir. Quant à la première condition, sans doute, nous ne sommes point les juges de nos frères; nous n'avons point à descendre dans leur conscience; nous pouvons même ouvrir avec prudence les portes de nos assemblées à des hommes qui n'ont pas encore le bonheur de pratiquer la religion, et à qui l'exemple de leurs frères plus heureux peut être utile; mais il nous a paru que ce n'est que lorsqu'on était arrivé à la pratique suivie des devoirs que la foi nous impose, qu'on pouvait être inscrit parmi les membres des Conférences. Du reste nous demandons qu'avant de présenter un candidat, ceux qui le présentent ne manquent jamais de s'en entretenir avec le président, plus spécialement chargé de la direction et de l'honneur de sa Conférence. La présentation se fait alors d'un commun accord entre ce dernier et les amis du candidat, et il y a tout lieu de croire qu'elle se fait, parce qu'elle se doit faire. Nous ne pouvons d'ailleurs mieux dire que de renvoyer sur ce point aux recommandations générales, qui sont dans les considérations réglementaires que nous citons tout à l'heure, laissant les

applications, comme il est juste, à la sagesse et au zèle des présidents particuliers.

Quant aux Conférences nouvelles, il est bien important que ceux de nos confrères qui en déterminent l'existence, ou auprès de qui on prend des renseignements pour leur organisation, fassent bien comprendre l'esprit tout chrétien, tout charitable, rien que chrétien et charitable, de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Il ne faut pas non plus qu'ils négligent de rappeler que le fondement de nos œuvres, c'est la visite des pauvres à domicile. Pour ce qui est d'entrer en rapport avec nous, les Conférences en font la demande au Conseil général, en s'appuyant, autant que possible, du suffrage des membres de Conférences plus anciennes et de celui d'ecclésiastiques accrédités. Le Conseil réserve désormais au Président général le soin de répondre lui-même à ces sortes de demandes et de faire connaître son assentiment au désir des Conférences nouvelles.

Enfin, Monsieur, je ne veux pas terminer cette lettre sans vous adresser une dernière et instante prière : *Ne négligez jamais la visite des pauvres à domicile.* La visite des pauvres dans leurs tristes demeures, c'est le caractère distinctif des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul; le Conseil a même exhorté les présidents des Conférences de Paris à visiter eux-mêmes toutes les familles adoptées par leurs Conférences respectives, à les visiter tous les trois mois,

afin de connaître mieux leurs besoins, et de s'assurer que les visites se font régulièrement. Allons donc courageusement dans les réduits infects où la pauvreté est trop souvent condamnée à se loger; non contents d'y aller nous-mêmes, asseyons-nous sur la chaise délabrée que l'on nous offre; causons avec les pauvres, cet entretien amènera la confiance; nous connaîtrons tous leurs maux, tous leurs désirs, leurs vices peut-être. Nous leur donnerons des conseils en connaissance de cause; nous obtiendrons que les enfants aillent aux écoles et à de bonnes écoles, qu'on prévienne leur vagabondage en les mettant en apprentissage. Ainsi, vous aurez de la prévoyance pour vos pauvres, qui souvent en manquent; vous serez leur providence, vous leur préparerez un avenir meilleur. Ah! quelle consolation pour un jeune homme, si toute sa vie il peut suivre de l'œil une famille qu'il aura ainsi aidée, tirée de la misère, et peut-être arrachée à des vices grossiers! Qui pourrait dire tout ce que Dieu versera de grâce sur cette vie, au prix de cette œuvre généreuse qui en aura marqué le début. Dites, Monsieur, dites souvent ces choses aux jeunes gens de votre Conférence, encouragez-les à honorer ainsi le commencement de leur carrière : je leur promets que Dieu alors se chargera de la couronner glorieusement; sa parole est formelle, et elle ne trompe pas.

Je m'arrête, Monsieur et cher Confrère, je mets un terme à cette effusion de mon âme qui déborde et qui aurait bien d'autres choses à vous dire, quand ma pensée s'appesantit sur nos chères Conférences, sur cette œuvre que Dieu a confiée à votre zèle et au nôtre, sur cette œuvre qui nous obtiendra peut-être quelque regard favorable de Dieu, du moins l'apaisement de sa colère et la rémission de quelques-unes de nos infidélités.

Continuons à prier ensemble, à soulager, par les mêmes moyens, les pauvres de Jésus-Christ, nos frères; continuons à nous aimer en Dieu, sous le patronage de la Mère de la charité, de la divine Mère de Jésus. Cette union fera notre force mieux que tous les règlements; nous nous serons peut-être peu vus, mais nous nous connaissons beaucoup néanmoins dans le sein de Celui de qui vient et à qui retourne toute bonne pensée, à qui nous irons nous-mêmes!

Je ne vous écris pas ici, Monsieur et cher Confrère, ma pensée personnelle : je vous écris celle de tous ceux de nos confrères que j'ai occasion de voir : je vous écris surtout la pensée du Conseil, qui m'a demandé de faire cette lettre, et à qui je vais la lire avant de vous l'expédier.

C'est encore lui, je l'oubliais, qui m'a prié de vous recommander qu'il n'y ait jamais dans vos entretiens, au sein de votre Conférence, jamais dans vos procès-ver-

baux ou rapports, rien contre les établissements publics ou particuliers de bienfaisance, rien contre ce que l'on appelle la charité administrative. Laissons les autres faire le bien à leur manière, croyons même qu'en général ils font mieux et plus que nous.

Et puis, c'est au nom du Conseil, c'est au mien, c'est en celui des Conférences secourues, que je vous remercie de ce que vous avez fait pour les pauvres de nos frères de Lyon et de Nîmes, à l'époque des inondations. Il vous sera rendu un compte détaillé des sommes reçues et versées.

Je suis, Monsieur et cher Confrère, le plus dévoué de vos frères.

BAILLY, président.

CIRCULAIRE DU 1^{er} DÉCEMBRE 1842

Monsieur et cher Confrère. — Je viens, au nom du Conseil général, m'entretenir un moment avec vous des intérêts de notre chère Société.

Et d'abord nous devons bénir ensemble la Providence qui accorde à notre Oeuvre des progrès si rapides et si consolants, qui maintient par une faveur si particulière l'esprit véritable, l'esprit de simplicité et de charité des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul.

Le moyen infailible de mériter de nou-

veaux accroissements, d'être appelés à continuer le bien que nous faisons et à en faire davantage, c'est de nous confirmer de plus en plus dans cet esprit, qui était celui de notre saint patron, qui ressort de toute sa vie et de toutes ses maximes, qui a présidé à nos commencements, et que nous avons consigné, autant qu'il nous a été possible, dans les considérations préliminaires de notre Règlement, ou plutôt dans notre Règlement lui-même; car ces considérations, c'est là notre véritable règle, celle qui doit inspirer toutes les autres, celle qui, en nous imprimant la même direction, nous conserve dans l'unité, malgré la diversité des moyens et des usages que peuvent réclamer les localités particulières.

Lisons-les donc et relisons-les souvent ces courtes réflexions, méditons-les même dans un esprit de foi; elles ne sont point, en quelque sorte, la parole de l'homme, ou du moins c'est la parole de l'homme sanctifié, de l'homme dont Dieu a sanctionné les discours et toute la vie par la gloire du ciel. Vous n'ignorez pas, en effet, Monsieur et cher Confrère, que ces pensées sont tirées des écrits les plus intimes de saint Vincent de Paul, des règles qu'il posait, après de longues années d'expérience, aux œuvres bénies dont il était le père, pour leur assurer l'accroissement et la durée.

Après cet enseignement commun que nous suivons, rien n'est plus propre à maintenir l'esprit et l'unité de la Société que les

communications mutuelles des Conférences entre elles; et le Conseil général, qui est le plus souvent le moyen de ces communications, sent chaque jour davantage quelles sont ses obligations à cet égard, ce qu'il doit faire pour relier ensemble, pour exciter au bien, l'une par l'autre, toutes les réunions de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, pour appeler sur tous les points où elle est possible l'imitation des moyens nouveaux, des pieuses industries de la charité, qui se révèlent et sont mises en œuvre dans les Conférences locales.

Le rapport général, qui vient enfin d'être publié, nous apprend surtout, Monsieur et cher Confrère, tout ce qu'il y a d'avantageux dans nos relations bien comprises. Ce sont, de toutes parts, à l'occasion de cette grande communication, des actions de grâces qui réjouissent notre cœur, et qui nous tracent nos devoirs pour l'avenir.

Nous avons hésité longtemps à faire ce rapport et nous l'avons fait ensuite aussi simple et aussi succinct que possible, tant nous craignons de jeter la Société dans les voies d'une publicité prétentieuse qui convient si peu aux œuvres de charité chrétienne et qui en a perdu un si grand nombre!

Et puisque nous parlons de ce qui se publie, nous ajouterons que, dans quelques Conférences, l'usage des oraisons funèbres imprimées tend à s'introduire. Sans doute il y a moins d'inconvénients à louer les morts

que les vivants; toutefois la vanité, qui se glisse partout, ne peut-elle pas trouver encore son compte dans cet éloge public de nos frères défunts? N'est-ce pas tout à fait en famille que nous devons les pleurer, et rappeler, pour notre édification, le souvenir de leurs bons exemples? Il nous semble que, du moins, il faut être sobre de pareilles manifestations, et qu'on ne doit se les permettre que dans des circonstances particulières et après y avoir mûrement pensé.

Que, s'il y a quelquefois des inconvénients à publier le bien, il y en a de plus grands à faire connaître le mal; ainsi, s'il arrivait quelque désaccord passager dans une de nos réunions, si une Conférence rencontrait au dehors du mauvais vouloir et des embarras, elle devrait bien se garder de rien confier de ces choses à l'impression. Quelques Conférences nous ont prié instamment de faire à toutes cette recommandation; et nous comprenons l'importance qu'elles y attachent. Un tort devenu public n'est presque plus réparable. Un prêtre de beaucoup de sagesse, de vertu et d'expérience, disait un jour, que la conversion d'un homme qui n'est point engagé par la publicité dans de mauvaises voies est une conversion ordinaire, mais qu'il faut un miracle pour vaincre l'obstination et l'orgueil de celui qui est lié à ses erreurs par des manifestations publiques. Il parlait surtout des impies; mais sa maxime est applicable à d'autres. Si vous avez le mal-

heur d'avoir un différend avec quelqu'un, il y a remède, il y a un moyen facile de rapprochement, tant que l'affaire est entre vous et votre frère; mais si une fois vous êtes forcé d'en appeler à l'opinion par la voie de la presse, par celle des tribunaux, l'union ne se rétablira plus que par une grâce toute spéciale d'en haut : vous aurez un adversaire que vous trouverez constamment et partout opposé à vos intérêts; et si vous êtes œuvre de charité, vous aurez fait sans doute un ennemi opiniâtre à toutes les autres œuvres chrétiennes.

N'oubliez jamais, Monsieur et très cher Confrère, que nous existons pour unir et non pour diviser; afin d'atteindre notre but charitable, sachons nous taire, sachons souffrir. Ne sommes-nous pas les disciples de Celui qui a ennobli le monde par ses abaissements volontaires? Les saints n'ont-ils pas été glorifiés en proportion de leurs humiliations? C'est là, vous le savez aussi bien que moi, et vous le pratiquez mieux, c'est là le grand mystère de la Croix; la grandeur est à la mesure de l'abaissement, et une œuvre chrétienne est assurée de destinées d'autant plus utiles et plus glorieuses qu'elle se fait et s'estime plus petite et plus humble.

Quand nous vous mettons ainsi en garde contre les habitudes de la publicité, nous entendons parler des choses qui nous regardent personnellement, qui regardent nos Conférences; mais nous distinguons avec

soin les projets, les essais, les moyens d'apporter à ceux qui souffrent un soulagement plus prompt, plus sûr, plus abondant. Ainsi nous avons provoqué nous-mêmes, et nous vous recommandons le petit *Manuel des Œuvres de Charité*, publié à Paris, et qui se trouve au bureau de notre Secrétariat. Cette publication n'a pas été faite au nom et au compte de la Société, mais elle a été faite à notre prière, par un de nos Confrères, membre du Conseil général. Elle a pour but de faire connaître bien des moyens de venir au secours des malheureux, moyens que l'homme le plus charitable ignore très souvent; et, de plus, d'éclairer, de faciliter, d'abréger ses pénibles et généreuses démarches...

Je ne terminerai pas cette lettre sans vous parler de quelques faits qui appellent des observations, et de quelques avis donnés par le Conseil général.

En quelques rares localités, des protestants, animés d'intentions charitables, ont demandé à faire partie de nos Conférences. Nous avons cru devoir répondre qu'il ne nous paraissait pas possible de donner à nos frères égarés cette preuve d'affection et de désir d'un rapprochement plus complet et bien plus heureux encore. Notre but, en effet, n'est pas seulement de soulager matériellement les pauvres, mais de les consoler, de les porter à la pratique des vertus chrétiennes, qui est la plus puissante des consolations; par conséquent à

l'usage des sacrements et à tous les actes de salut que prescrit l'Eglise catholique, et qui seuls améliorent, convertissent et consolent efficacement les cœurs. Or, un protestant ne peut, loyalement et sans mensonge, remplir un pareil ministère.

Il nous a été demandé s'il était permis d'appliquer une partie des aumônes remises en don ou par voie de quêtes aux Conférences, à une autre destination charitable que les œuvres spéciales adoptées par elles. Il nous a paru que cela ne devait pas être; que ce serait, premièrement, méconnaître l'intention des donateurs; que, secondement, une semblable latitude pouvait avoir pour résultat de gêner considérablement les œuvres que nous nous sommes imposées; en voulant tout faire, on finirait par ne rien faire : en effet, une Société de charité qui ne sait pas se borner est bientôt épuisée. Parce qu'on a choisi quelques œuvres, on n'a pas pris l'engagement de s'appliquer à toutes. Pardon, Monsieur et cher Confrère, si je parais ici vouloir restreindre les effets de votre zèle; mais il faut être sage avec sobriété, et c'est pour rendre vos effets plus efficaces et plus durables que je hasarde ces conseils d'une prudence qui peut paraître timide.

Quelques Conférences ont été agitées par les élections qu'a nécessitées le renouvellement de leurs bureaux; il est peut-être regrettable que l'on ne puisse pratiquer partout ce qui a été adopté, dès le com-

mencement, à Paris et s'y continue avec bonheur pour la paix, l'ordre et la prospérité des Conférences : c'est le président général qui choisit les présidents particuliers, lesquels présentent ensuite à sa nomination les vice-présidents, et nomment eux-mêmes les autres fonctionnaires; il est clair que ce mode n'est pas possible là où il n'y a pas plusieurs Conférences, et un président, qui l'est, en quelque sorte, des présidents eux-mêmes. Mais on peut rendre rare le renouvellement des fonctionnaires, si même, comme à Paris et dans presque toutes les Conférences, ils ne gardent pas indéfiniment leurs charges, c'est-à-dire aussi longtemps qu'ils les peuvent remplir utilement pour l'OEuvre. Partout aussi le Président peut avoir mission de pourvoir aux autres fonctions. Si on craint qu'un fonctionnaire ne s'impose à ses Confrères, alors même que le temps a montré qu'il n'était point propre à ses fonctions, ne redoute-t-on pas davantage les désunions qu'amènent presque toujours, dans toutes les associations, les actes électoraux? Et puis, n'y a-t-il pas, dans une réunion de charité, mille moyens d'avertir un président ou tout autre fonctionnaire (autrement qu'en le changeant) que ses services ne sont plus utiles à l'OEuvre? D'ailleurs, il doit arriver rarement qu'un pareil avis soit à donner. Il est facile, en effet, d'augurer quelques profits d'un changement, mais il faut mettre en parallèle les désavantages

qu'il entraîne. L'esprit de conservation et de permanence est l'esprit propre des sociétés chrétiennes et charitables; et il semble qu'une maxime toute vulgaire soit jusqu'à un certain point applicable ici; il ne faut pas, dit un axiome, abattre les vieux arbres pour faire place à de plus jeunes; ce serait sacrifier le certain à l'incertain : laissez donc croître les uns sans renverser les autres; les jeunes, il est vrai, ont plus de sève et garantissent l'avenir, mais les anciens protègent leur développement et donnent ordinairement plus d'ombrage et de fruits.

Je m'étends longuement sur un point qui ne regarde pas la plupart de nos réunions; et je m'effraie peut-être trop de quelques mouvements intérieurs de Conférences, qui auront vite alarmé des confrères, que leur amour de l'Œuvre tourmente et inquiète sur tout ce qui peut non seulement la compromettre, mais en troubler le moins du monde l'harmonie.

Ce qui serait plus grave à nos yeux, c'est que, trop fidèles à notre nom de *Conférences* dont vous savez l'origine, nous nous missions, en effet, à discourir sur la charité, au lieu de nous borner à en faire les actes. Il appartient à nos pasteurs de nous dire nos devoirs, à nous de les remplir. Nous n'avons pas charge de nous enseigner par des discours, mais de nous édifier par des exemples mutuels. De grâce, ne laissons point pénétrer chez nous l'esprit de

discussion, les habitudes de tribune. Nous n'entendons point blâmer cet esprit en lui-même; la discussion est bonne et nécessaire, appliquée dans les lieux et aux objets qui la requièrent : mais notre Société est une Société d'action; elle doit faire beaucoup et parler peu; laissons à nos fonctionnaires, à nos Conseils, la pénible charge de discuter ce qui est susceptible de discussion; que nos Conférences en masse gardent le soin consolant des bonnes œuvres. La parole des Conférences, c'est la prière commune à Dieu, à sa divine Mère, à notre saint patron; ce sont les exhortations et les consolations chrétiennes auprès des pauvres.

A cette condition, mais à cette condition seulement, d'être uniquement une Société de bonnes œuvres, en dehors ou au-dessus de tous les partis et de toutes les coteries, la Société de Saint-Vincent-de-Paul vivra et continuera ses heureux progrès.

Dans quelques Conférences, il est arrivé que des membres, empêchés par leurs occupations, ont fait venir les pauvres chez eux pour leur distribuer, tout à la fois, et de bons conseils et l'aumône matérielle, au lieu d'aller les trouver dans leur domicile. Cela est moins contraire à notre institution que de faire porter aux pauvres les secours par des personnes à gages; ce dernier mode, on ne peut assez le réprouver; rien ne détruirait plus radicalement l'esprit de la Société; un pareil abus, du reste, ne s'est

encore révélé que par un fait isolé, et vous savez combien vives ont été nos réclamations; nous avons jeté un cri d'alarme, comme si l'ennemi avait été à nos portes; nous avons confiance que ce cri retentit encore à toutes les oreilles, et que nous serons assez vigilants les uns à l'égard des autres, pour que jamais ce malheur ne se reproduise!

Quant à l'autre manière que nous venons d'indiquer, nous la blâmons aussi. Le fond, l'essence de notre œuvre, c'est la visite du pauvre dans sa triste demeure; il faut que nous le voyions avec ses haillons, dans tout le désordre, les incommodités de sa misère, de son imprévoyance, de son découragement. Cette vue est tout à la fois une instruction pour nous et un motif de dévouement envers lui. S'il vient à nous au lieu que nous allions à lui, le même résultat ne serait point obtenu. Qui ne sent aussi que la visite spontanée de celui qui porte les secours lui assure sur la famille indigente un ascendant moral que ne saurait lui donner l'entretien que vient chercher d'une manière intéressée un des membres de cette famille? Et puis élevons ici nos pensées plus haut : les pauvres sont les amis de Jésus-Christ, sont ses membres, ils sont lui-même; Jésus-Christ tient pour fait à sa personne divine ce que l'on fait pour chacun d'eux; saint Vincent de Paul voulait que, quand on parlait à un pauvre, quand on lui donnait l'aumône, on se figu-

rât et on se persuadât bien qu'on parlait à Jésus-Christ lui-même, qu'on assistait le divin Sauveur en personne. Qui de nous n'envie point le bonheur des bergers de Bethléem? Eh bien, ce bonheur, nous le partageons quand nous visitons avec foi les pauvres dans leurs domiciles, dans leurs humbles crèches, je dirais volontiers dans leurs étables. Comme ces heureux pasteurs, soyons donc empressés en ce pieux office, courons aux caves, aux greniers, partout où souffre le divin Enfant dans la personne des pauvres; approchons-nous avec respect et vénération, avec amour de ces misérables réduits; ne cédon's un pareil privilège à personne. Ce fut une grande faveur que celle qui fut accordée à quelques humbles pâtres, la nuit même de la naissance de Notre-Seigneur; c'est une grande faveur aussi que celle qui revient aux membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul d'être appelés à l'honneur, aux bienfaits de la visite des pauvres. Ne laissons jamais amoindrir ce glorieux avantage, soyons fidèles à cette grande et sainte pratique, à laquelle le ciel est promis; visitons, visitons nous-mêmes, visitons chez eux les pauvres de Jésus-Christ.

.....

BAILLY.

CIRCULAIRE DU 1^{er} MARS 1844

Monsieur et très cher Confrère. — De plusieurs côtés on réclame de nous des communications semblables à celles qui ont eu lieu précédemment, et entre lesquelles on se plaint que nous avons laissé trop d'intervalle. Il nous avait paru que le Rapport général, qui se publie maintenant chaque année, pouvait et devait suppléer à beaucoup d'autres moyens de nous édifier et de nous entendre. Là, en effet, sont consignés, pour le bon exemple de toutes les Conférences, les efforts charitables de chacune d'elles. On y relate les faits importants qui concernent l'œuvre, les usages bons à suivre; on y signale les abus et les écueils qu'il faut éviter.

Toutefois, l'appel qui nous est fait est trop fraternel, il témoigne trop bien de l'esprit d'union qui anime toute la Société, pour qu'il nous soit permis d'y être sourd; nous vous adressons donc cette lettre pour satisfaire tout à la fois à vos désirs et à notre cœur, qui a toujours été heureux de s'épancher dans le vôtre.

Il est d'ailleurs quelques points rares qui ne peuvent trouver place dans une communication aussi publique que le rapport annuel; et ce sont surtout ces points qui nous occuperont ici.....

Nous avons remarqué parmi nous une double tendance, ou une double et con-

traire appréhension : quelques-uns s'effraient de notre existence toute laïque; quelques autres pensent qu'il y aurait dommage pour l'œuvre à ce qu'elle fût élevée à la dignité de Confrérie.

Notre avis est que nous devons rester ce que nous sommes, que là doivent tendre tous les vœux et tous les efforts. Devenons individuellement plus chrétiens et plus charitables; estimons excellentes à toute leur valeur, bien supérieures à notre Société, les autres associations chrétiennes, ces confréries si vénérables par le bien qu'elles ont fait, par leur antiquité, par les vertus et par la piété de leurs membres. Méritons de leur être personnellement agrégés, mais, d'autre part, comprenons que les temps divers ont des besoins divers aussi; que les œuvres de la foi, toujours les mêmes dans leur principe, se sont toujours modifiées dans leurs opérations, suivant ses besoins variables. Que ce soit assez pour nous tranquilliser à cet égard, de savoir que notre Société existe dans la capitale du monde chrétien avec l'approbation du Père commun des fidèles; qu'elle est bénie par l'Eglise dans tous les lieux où elle essaie ses modestes œuvres; s'il nous manque quelque chose, si notre forme se doit modifier et améliorer, ayons patience, le temps fera mieux que nous. Dieu ne manque jamais aux intentions droites et pacifiques; ce qu'il condamne et repousse, ce qui est frappé d'avance de stérilité, ou même peut être

une semence de mort, c'est l'inquiétude et la contention d'esprit, c'est l'empirisme dans les choses spirituelles. L'esprit de paix, la modération, le bon exemple, obtiennent plus de progrès, font plus de réformes utiles que tous les réglemens et toutes les tentatives d'un zèle sous les couleurs duquel se cachent si facilement l'amour-propre et l'attachement excessif à nos idées personnelles.

Et quand même notre Société, en l'état où elle est, ne serait pour les chrétiens qu'un moyen de se connaître et de s'entendre, ne serait qu'un vaste noviciat où viendraient se recruter, comme il arrive déjà tous les jours, des œuvres meilleures et plus saintes que les nôtres, ne serait-ce pas déjà une assez belle mission, surtout lorsque ce noviciat se fait sous les auspices et par la pratique de la première de toutes les vertus, de la vertu immortelle de la charité? Ne serait-ce pas un motif suffisant de nous attacher invinciblement à ce qui peut être, à ce qui est la source de tant d'autres biens, et, en nous efforçant de conserver pure cette source précieuse, de la laisser, de la faire accessible au plus grand nombre possible de nos frères?

Les discussions réglementaires et les élections ont encore donné lieu à quelques embarras, ont amené des divisions, ont refroidi le zèle au lieu de le ranimer; on se croyait emporté par un bon mouvement vers un plus grand bien, on s'est trouvé

reculé et moins en état de faire celui qui nous avait sanctifiés jusque-là.

Nous vous répétons donc à ce sujet ce que nous vous avons déjà dit : ne changeons point facilement nos règlements et nos usages; le mieux est souvent, dit le proverbe, l'ennemi du bien; il y a même presque toujours moins d'inconvénients à laisser subsister certaines imperfections de pratique, ou ce qui nous paraît tel, qu'à se jeter dans les discussions de réformes qui ôtent aux œuvres de charité le silence et le calme qui est à la fois leur vie et leur ornement. Les autorités qui régissent chaque Conférence et, au besoin, les avis du Conseil général doivent suffire à éclairer les points douteux, à interpréter les règles, à apprécier les coutumes, à prévenir ou terminer promptement toutes les discussions. Les discussions compromettent non seulement l'union des membres d'une Conférence, mais presque toujours elles compromettent la Conférence elle-même dans l'opinion publique, en perçant au dehors. Pour se livrer ainsi au jugement du monde, à sa critique, il faut être plus forts que nous ne sommes; pensons que nous n'existons que d'hier, et qu'un souffle ennemi pourrait détruire cette œuvre précieuse qui a été le salut de plusieurs; pensons surtout que nous nous réunissons pour nous édifier mutuellement, pour édifier le prochain, s'il vient à connaître nos tentatives afin d'opérer quelque bien; or, les discussions dis-

solvent les associations charitables, elles scandalisent ceux qui n'en font point partie, et qui ne voient plus dans le zèle de leurs membres que chaleur de tête et esprit d'agitation.

Quant aux élections, tout semble avoir été dit sur ce point; qu'elles soient aussi peu fréquentes et aussi peu nombreuses que possible; qu'on laisse au Président de chaque Conférence le soin de désigner les autres fonctionnaires.

Il ne faut pas cependant que des craintes exagérées de perturbations intérieures nous fassent reculer devant des changements reconnus nécessaires ou même grandement convenables; il n'est même pas toujours bon que la direction d'une œuvre chrétienne demeure éternellement aux mêmes mains; elle court alors le danger de se personnifier dans ses chefs et de ne vivre tout au plus que leur vie d'hommes. Ceci est surtout applicable aux œuvres nouvelles, qui n'ont encore essuyé l'épreuve d'aucun changement principal dans le personnel de leur direction: leurs fondateurs font, en général, sagement de présider à de premières mutations; leur présence et leurs conseils restent là pour rassurer ceux que peut alarmer leur éloignement d'une direction plus positive. C'est un des principaux motifs qui nous ont porté à ne pas laisser le Conseil général de la Société uniquement composé de ses premiers membres; c'est aussi ce qui nous a fait insister plusieurs

fois auprès de nos confrères pour que nous fussions remplacé dans les fonctions que nous avons remplies nous-même jusqu'à ce jour : l'intérêt bien entendu, l'avenir de notre chère Société, les appellent depuis longtemps en d'autres mains.

Quant aux qualités que doivent réunir nos présidents et autres fonctionnaires, n'oublions jamais la règle que nous pose un pieux adage : La science seule, non plus que la piété, dépourvue d'autres avantages, ne rend pas propre à la conduite de ses frères et des choses de Dieu. L'enseignement convient aux esprits riches des connaissances humaines : *doctus est, doceat nos*. Quant aux hommes à qui le Ciel a départi le bienfait inappréciable de la piété, qu'ils prient beaucoup pour leurs frères : *pius est, oret pro nobis*. Celui-là seul est marqué pour être le serviteur des autres, pour conduire et diriger les œuvres chrétiennes, qui joint à des lumières incontestées, à la pratique sincère de sa foi, un grand esprit de conciliation et de prudence : *prudens est, regat nos*.

Les années amènent l'expérience, et l'expérience est un grand maître; elle donne souvent en grande partie cette sagesse; ce discernement des esprits, cette sérénité d'âme, cette prudence enfin qui est la première vertu de ceux qui sont appelés à diriger les hommes et les choses; mais, même ici, il ne faut rien d'absolu. Souvenons-nous qu'il s'agit d'œuvres de foi, et non de choses humaines; or, Dieu souffle où il veut et

comme il veut. Saint Bernard n'était encore qu'un jeune homme, qu'il était déjà à la tête d'une immense réforme; et, s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, celles de nos Conférences qui sont dirigées par de tous jeunes gens ont-elles été toujours les moins sages? L'OEuvre de Saint-Vincent-de-Paul a été commencée par quelques jeunes gens et pour les jeunes gens; aussi une vertu particulière semble attachée à leur action parmi nous, en même temps qu'une grande partie de la faveur que le public accorde à notre Société tient à ce qu'elle est et passe pour être principalement composée de jeunes gens. Mais, pour qu'elle continue à se recruter dans la jeunesse des écoles et d'autres positions, il faut que les jeunes gens soient en évidence parmi nous, il faut qu'ils apparaissent au premier rang. Seulement que le choix ne s'arrête jamais sur nos jeunes frères, qu'autant qu'ils réunissent la modestie et une sagesse anticipée à une piété véritable, et qu'eux, à leur tour, aient toujours soin de s'entourer des conseils de l'âge et de l'expérience.

Les hommes à qui Dieu a départi les dons de la fortune et à qui il a fait des loisirs sont obligés à des actes de charité plus nombreux : ces actes remplacent pour eux le tracas des affaires et le travail incessant auquel est condamnée l'humanité; ils paraissent donc plus propres que d'autres à la direction des œuvres chrétiennes qui ré-

clament beaucoup de temps. Toutefois qu'il n'y ait point à cet égard d'exclusion parmi nous. Toutes les conditions, tous les rangs, sont confondus dans la Société de Saint-Vincent-de-Paul, et doivent continuer de l'être : d'ailleurs, si les actions charitables doivent remplir les heures de l'homme fortuné, elles doivent aussi interrompre et sanctifier les préoccupations de l'homme public ou voué aux professions libérales, de l'homme de labour et de négoce ; il arrive même que ceux-ci ont une expérience des hommes et des choses que l'autre n'a pas toujours.

Avant tout, consultons donc les convenances des localités dans l'intérêt de notre œuvre ; et que ceux-là de nos frères soient priés de consentir à être les premiers parmi nous que nous jugerons plus capables d'y maintenir l'esprit primitif de la Société, son esprit tout chrétien, son esprit de paix et de simplicité, son mode d'action, ses formes acceptées et salutaires, l'union et l'activité charitable de ses membres.

Mais en tous cas, au lieu de perdre un temps précieux en opérations et discussions oiseuses, allons à nos petites œuvres, donnons-leur tous les loisirs que la Providence veut bien nous faire ; continuons cette visite des pauvres à domicile qui a été la première application de notre Société, qui est toute notre Société, cette visite qui la fera vivre, qui a déjà produit de grands fruits de salut, qui continuera de nous sanctifier, si

nous y sommes fidèles. Que de sublimes et salutaires pensées, que de retours utiles sur soi-même provoquent, en effet, la visite et l'entretien des pauvres ! Chaque jour on apprend à mieux connaître leur misère et par là à mieux apprécier les dons de Dieu avec soi-même. Pour n'en citer qu'un exemple, nous avons découvert tout récemment que beaucoup de pauvres à Paris ne consacraient, ne pouvaient consacrer que deux liards par chaque journée pour se chauffer (1). Or, à cette vue, qui ne trouvera du superflu dans ce qu'il dépense pour lui-même ? qui ne se reprocherait de laisser souffrir du froid des infortunés qu'il paraît possible d'en garantir à si peu de frais ?

La visite des pauvres, voilà donc notre grande, notre unique affaire ; voilà ce qui doit avant tout nous préoccuper, nous membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Le patronage des enfants a pris, il est vrai, parmi nous un grand développement ; ah ! c'est que ce patronage est une suite naturelle, nécessaire de la visite bien faite, de la visite consciencieuse et chrétienne des pauvres. Comment n'être pas porté à s'occuper de leurs enfants, du salut et de l'avenir de ces petites et intéressantes créatures

(1) Pour deux liards, les pauvres se font garnir une chauffelette, qui, bien ménagée, dure de huit heures du matin à dix heures du soir. Ils réservent le bois que peuvent leur donner le bureau de bienfaisance et d'autres associations charitables pour faire leur soupe et chauffer leur repas.

de Dieu, humainement si délaissées, et au secours desquelles le ciel semble nous appeler, en nous faisant franchir le seuil de la triste demeure de leurs parents?

Si, à la visite des pauvres, bien et régulièrement accomplie, nous joignons, Monsieur et très cher Confrère, un véritable esprit de charité les uns envers les autres, l'avenir de notre Société est certain et Dieu la comblera de ses bénédictions.

Je comprends cet esprit de charité dans sa plus grande expansion : j'entends que les Conférences particulières seront réjouies du progrès des autres Conférences; que, dans chacune d'elles, toute bonne action sera accueillie de confiance, avec bonheur. Nous sommes tous frères; il n'y a point parmi nous de maîtres qui puissent commander aux autres; nous nous devons et nous nous donnons seulement des conseils amis et fraternels. Ces conseils, donnons-les et recevons-les dans le même esprit; dans cette disposition, nous ne repousserons aucune proposition raisonnable, aucune amélioration sérieuse : rien ne nuit à l'union d'une société, à son progrès, comme cet esprit qui s'effraie de toute manifestation, quelle qu'elle soit, qui met d'abord en suspicion ou même repousse toute idée qui n'est pas la sienne, qui veut soumettre à un même niveau les actions libres et spontanées de ses frères, les besoins variés de plusieurs localités.

Notre Société est une société essentiel-

lement libre; d'ailleurs chacun est diversement mû par la grâce; chacun a sa manière d'opérer le bien; ne contrarions point les manifestations multiples du Saint-Esprit; ensuite notre Société est répandue en beaucoup de lieux différents; or le bien, pour être bien, doit se faire suivant l'esprit, les tendances, les nécessités de ces lieux. Sans doute il faut se garder de complaisances exagérées; sans doute encore tout esprit n'est pas saint; mais jusqu'à preuve du contraire, ou au moins de motifs plausibles de défiance, nous devons accueillir toute intention qui paraît bonne, tout effort qui paraît tenté suivant Dieu.

L'expérience apprend d'ailleurs que beaucoup de choses, qui étaient bonnes en elles-mêmes, ne se sont viciées ensuite et dans la pratique que parce qu'elles ont été repoussées sans motif et par un premier mouvement qui a produit l'esprit d'opposition et de contention, là où il n'y avait d'abord qu'intentions droites et bons désirs.

Que de bonnes résolutions ont souvent avorté, que de sacrifices exemplaires allaient s'accomplir et ont été compromis parce qu'on les a provoqués et comme imposés! Il faut savoir suggérer le bien, si on veut l'obtenir; il ne faut pas surtout rapporter à soi-même, faire sien ce qui a été proposé et mis en pratique par d'autres. L'humilité nous permet de faire et d'oublier nos propres efforts charitables; la justice nous ordonne de rendre à chacun ce qui lui est dû-

Enfin, que les présidents, les membres des Conseils, tous les fonctionnaires n'oublient jamais, nous les en conjurons de nouveau, que la prudence chrétienne n'est pas moins une vertu que le zèle; qu'ils n'oublient jamais que cette vertu, la première dans leur position, légitime seule leur mission auprès de leurs frères.

Il y a longtemps, Monsieur et cher Confrère, que je suis uni avec vous dans vos œuvres; je n'hésite pas à dire, d'après la connaissance que j'ai de la Société et de la manière dont elle s'est développée, qu'elle a dû son établissement et ses progrès à cet esprit de justice, de confiance, de véritable charité, à ce laisser-faire chrétien qui n'a cessé de l'animer. Aussi, Monsieur et très cher Confrère, si ce que nous avons souvent désiré et demandé, si l'heure était venue qu'un autre dût avec le Conseil général devenir le lien et le centre de notre fraternité commune, si j'avais des adieux à vous faire, un testament à vous laisser, mes dernières paroles seraient celles-ci : soyez indulgents et justes les uns envers les autres; ne contrariez aucune sorte de bien; ceux qu'on appelle les présidents n'ont pas d'autre mission que de conserver l'ordre, que de maintenir et encourager tout ce qui est bon. Votre fraternité qui est votre vie, qui est votre force, est à ce prix.

Donc soyez étroitement unis; que les Conférences des provinces continuent à soutenir par leurs exemples les Conférences de

la capitale; que les Conférences de la capitale rendent le même service aux Conférences des provinces. Soyons frères, frères heureux et non jaloux de nos avantages réciproques, frères, rien que frères, mais frères en Jésus-Christ, unis par les liens de la plus étroite charité, sous le patronage et la suprême direction de l'Église notre mère.

A ces conseils ajouterai-je que rien ne serait plus contraire à l'esprit primitif dont nous vous parlons dans cette lettre, que de rechercher le bruit, l'éclat et les applaudissements du dehors? Le rapport général, qu'on ne s'y trompe pas, n'a pas été adopté dans une pensée d'ostentation et de publicité; nous y avons vu d'abord un moyen d'union fraternelle et de sainte émulation entre les Conférences; nous avons de plus espéré prévenir par là et remplacer beaucoup de publications particulières et dispendieuses. Surtout faisons en sorte que les feuilles publiques s'occupent de nous le moins possible; nous oserions presque blâmer quelques Conférences qui ont recherché ou requis le retentissement des journaux de leurs provinces.

Interdisons-nous aussi avec soin les quêtes à domicile; elles font naître trop facilement les soupçons contre ceux qui s'y dévouent, et elles sont sujettes à de déplorables abus. Notre Société a déjà été plusieurs fois compromise par des individus qui se sont fait donner en son nom des

sommes assez considérables. Je sais bien que ces abus sont plus à craindre dans les grandes villes que dans les petites; qu'ils sont surtout à redouter à Paris; mais partout ce mode de s'assurer des ressources pour les pauvres a des inconvénients réels, et peut être la cause de difficultés nombreuses. Que partout donc il soit bien convenu que la Société de Saint-Vincent-de-Paul ne quête point à domicile pour ceux qu'elle veut soulager.

La Société de Saint-Vincent-de-Paul ne s'occupe point, ne s'occupe nulle part des écoles de filles; elle laisse ce soin à d'autres, c'est chose entendue entre les anciennes Conférences : je le rappelle ici pour l'instruction des Conférences nouvelles...

Enfin, Monsieur et cher Confrère, vous donnerai-je ici quelques nouvelles pour votre édification : vous dirai-je qu'en général il y a dans les Conférences une sainte et heureuse émulation pour le bien; que non seulement nos confrères travaillent à leur sanctification, mais qu'en quelques endroits ils espèrent pouvoir réunir de temps en temps leurs pauvres pour leur faire entendre des paroles de salut de la bouche de ceux qui ont reçu mission d'évangéliser; que, du reste, Dieu nous prodigue ses grâces, qu'il veut bien encourager notre faiblesse par le concours qui nous est presque partout loyalement offert, soit de la part des autorités civiles, soit de la part des habitants; que l'épiscopat continue à nous bénir

avec une effusion de cœur qui doit nous rassurer sur notre marche et nous donner confiance dans l'avenir. Mais on vous transmettra tout cela en son temps et d'une manière plus étendue.

Aujourd'hui il ne me reste qu'à vous dire que le Conseil, auquel je communique cette lettre, en partage tous les sentiments et les vœux, et vous assure, Monsieur et cher Confrère, de son affection sincère. Vous connaissez la mienne; agréez-en l'expression avec celle de mon respect.

BAILLY.

CIRCULAIRE DU CONSEIL GÉNÉRAL

EN DATE DU 11 JUIN 1844.

Monsieur et cher Confrère. — Le Conseil général a l'honneur de vous adresser la lettre par laquelle M. Bailly communique aux présidents des Conseils particuliers et des Conférences la détermination qu'il a fait connaître au Conseil général dans la séance du 9 mai :

« Monsieur et cher Confrère, ma dernière circulaire vous a fait pressentir ce que je viens déclarer aujourd'hui : le Conseil général a reçu ma démission; et désormais un autre que moi, un Confrère qui aura plus de temps à consacrer à la Société, un

Confrère plus digne par sa position et ses vertus, remplira les fonctions de président, et sera, avec le Conseil, le lien des Conférences entre elles.

« J'étais en quelque sorte, libre de soins domestiques, quand a commencé la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Notre Société elle-même, petite alors, réclamait moins de temps. Ma famille est nombreuse aujourd'hui et notre œuvre a pris des développements immenses. Votre prospérité d'une part, des devoirs impérieux et plus multipliés de l'autre, m'ont imposé la nécessité d'une retraite que mon intérêt et celui de la Société réclamaient également.

« Déjà même depuis longtemps le concours de plusieurs de nos Confrères était indispensable pour suppléer à ce que je ne pouvais accomplir; et je ne puis assez les remercier ici de ce qu'ils ont fait et pour moi et pour notre œuvre : ces remerciements s'adressent surtout à MM. les Secrétaires du Conseil général et du Conseil de Paris; jamais je ne perdrai le souvenir de leur zèle, de leur bonne amitié, de la confiance qu'ils m'ont témoignée, des démarches, des sacrifices de temps qu'ils ont faits.

« Il ne me reste donc, Monsieur et très cher Confrère, que deux choses à faire; mon cœur me les dicte l'une et l'autre : premièrement, vous dire combien je suis touché de la confiance dont vous m'avez honoré depuis l'origine de votre Conférence, confiance qui a constitué le centre de la

Société, qui a fait sa force plus que les faibles services que nous avons pu lui rendre; secondement, vous demander pardon de tout le bien que je n'ai pas fait, ou que j'ai mal fait.

« Je me suis acquitté de ce double devoir, de vive voix et plus longuement, auprès de la Société dans la personne des membres du Conseil général; je tenais à le remplir auprès de chaque Conférence en particulier. C'est un repos de conscience pour moi, c'est une sorte de bonheur de penser que tant de choses qui étaient à faire dans l'intérêt de l'œuvre, soit à Paris, soit dans les autres villes, seront faites à l'avenir à temps et avec exactitude. Nous avons pourvu sans doute à la présidence du Conseil des Conférences de Paris; nous nous étions associé des vice-présidents éclairés, pleins de zèle et d'amour pour notre Société; mais il manquait une tête qui pût mettre en œuvre tant de bons éléments; et, en faisant ces choix, nous avons surtout en vue de préparer ce qui se consomme aujourd'hui, de rendre un peu plus faciles à notre successeur les fonctions dont nous allions nous démettre, de les rendre aussi fructueuses pour l'œuvre de Saint-Vincent-de-Paul.

« Nous vous l'avons dit plusieurs fois, Monsieur et cher Confrère, il n'y a point absolument d'autorité parmi nous : il y a seulement des liens de charité et de fraternité, des moyens efficaces d'unité. C'est

cette unité toute morale, toute bénévole, qui a pourtant fait notre force, qui a été le principe de la propagation de la Société. Gardons-la donc, Monsieur et cher Confrère, gardons cette unité précieuse, qui n'est autre chose que celle que Jésus-Christ demandait à son Père pour tous ceux qui se feraient ses disciples; qui n'est autre que celle que recommandait saint Paul à tous les chrétiens; gardons partout et toujours cette sainte et immortelle fraternité, que le prince des apôtres nous fait un devoir d'aimer et de pratiquer : *Fraternitatem diligite*.

« Quoique je bénisse Dieu de me décharger de l'honorable fardeau qui a pesé jusqu'ici sur moi, je ne le dépose pas sans émotion : car vous ne doutez pas que je n'aime cette œuvre que j'ai vue naître en des jours si difficiles, que j'ai vue si heureusement grandir; vous ne doutez pas, dis-je, que je ne l'aime de cœur au-dessus de toutes les autres œuvres charitables, quoiqu'elles puissent être plus parfaites et plus saintes. Et même, pour que cette émotion ne soit pas douloureuse, j'ai besoin de penser que nos cœurs restent toujours unis dans les mêmes pensées, dans les mêmes vœux, que nos efforts communs continueront à poursuivre le même but; qu'en réalité je ne me sépare pas de vous. Aussi la proposition que le Conseil général m'a fait l'honneur de m'adresser, et que j'accepte, de rester un de ses membres, me devient,

en ce jour d'adieu une véritable consolation, en même temps que ceux de nos Confrères qui voulaient bien attacher quelque valeur à mes avis, à mon expérience de nos œuvres, trouveront dans cette même circonstance, une assurance que rien ne sera changé dans leur direction.

« En fait d'avis, Monsieur et cher Confrère, encore que je n'aie plus de mission pour vous en donner, permettez-moi de vous rappeler une parole de notre saint patron. Saint Vincent de Paul, vous le savez, tenait pour maxime « que ceux qui se veulent bien
« dire ministres de la charité ne doivent
« pas même deviser entre eux des intérêts
« terrestres qui partagent les puissances de
« ce monde. » Il proposait cette règle, il est vrai, à des prêtres; mais elle est, jusqu'à un certain point, applicable à tous les chrétiens qui s'associent pour pratiquer ensemble les œuvres de miséricorde. Elle leur est applicable, s'ils veulent rester cordialement unis, s'ils veulent jouir de cette approbation tacite et universelle qui constitue le crédit d'une société, qui facilite ses progrès, et qui est la garantie de sa durée. Nous vous avons souvent adressé ces paroles : c'est une des traditions auxquelles nous nous sommes attaché dès le commencement : elle résume pour nous tous les intérêts de l'avenir.

« Et maintenant, adieu donc, Monsieur et cher Confrère, adieu ! Et que cet adieu (notre cœur a bien plus besoin que le vôtre de le

penser), que cet adieu qui n'est point, encore un coup, un acte de séparation, nous unisse plus que jamais en Jésus-Christ. Je finis en vous répétant ce qui fut dit à nos Confrères, lorsque la première de toutes les Conférences dut, à cause du nombre de ses membres, se partager en plusieurs sections : « Courage, Messieurs, réunis ou séparés, de près ou de loin aimons-nous, aimons et servons les pauvres... Il se fait beaucoup de mal, faisons un peu de bien. » Ce qui se disait alors à vos devanciers, nous vous le répétons à vous-mêmes, nos jeunes Confrères, nous le disons à tous les membres de la Société; faisons tous, faisons promptement, faisons un peu de bien, et Dieu nous le rendra au centuple.

« Adieu de nouveau. Votre respectueux et dévoué Confrère, « BAILLY. »

Nous n'avons pas besoin de vous dire, Monsieur et cher Confrère, avec quelle émotion profonde le Conseil général a reçu la communication de M. Bailly. Vous le savez, en effet, et parmi nous personne ne l'oubliera, ce fut M. Bailly qui, en 1833, à une époque où beaucoup d'hommes de bien, encore intimidés, se tenaient à l'écart des bonnes œuvres, eut la pensée de réunir dans un but de charité, sous le patronage de saint Vincent de Paul, un petit nombre de jeunes gens, bien éloignés de s'attendre à cette heureuse multiplication que nous voyons aujourd'hui. Ce fut lui qui leur prêta

un lieu d'assemblée, l'assistance de ses conseils, l'encouragement de ses exemples, qui leur enseigna à se rapprocher pour se soutenir, à se recruter au dehors, à secourir les pauvres, et tout ce qu'ils apprirent enfin pendant cette première année, où, de leurs petites réunions, sortit la demande qui décida l'établissement des prédications à Notre-Dame. Quand nos rangs se furent grossis, et qu'il fallut réduire en règlement nos simples usages, M. Bailly écrivit les considérations préliminaires, tout inspirées des maximes de notre saint Patron, qui fixèrent l'esprit de la Société. En les développant dans plusieurs circulaires, dans tous les actes d'une laborieuse présidence de onze années, il a su maintenir l'unité au milieu de l'accroissement de nos Conférences à Paris, dans les départements, dans les contrées voisines. Notre reconnaissance sera sans bornes comme notre respect, et si nous n'osons l'exprimer ici d'une manière plus solennelle, c'est que, fidèles aux traditions d'humilité qu'il a établies, nous voulons laisser à ses bonnes œuvres leur secret, et à Dieu le soin de récompenser une vie où tant de temps fut consacré au bien de la jeunesse chrétienne et au service des pauvres de Jésus-Christ.

Dès que la détermination de M. Bailly nous eut été irrévocablement communiquée, notre premier mouvement fut de le prier avec instance de continuer à faire partie du Conseil. Il lui fut représenté que,

s'il pouvait cesser d'être le président de la Société, il ne cesserait jamais d'en être le fondateur, et qu'à ce titre il lui devait encore, il lui devrait toujours ses lumières et ses bontés. Nous sommes heureux de vous annoncer que M. Bailly a cédé à nos vœux unanimes.

Le premier devoir accompli, le Conseil s'est immédiatement occupé des mesures préparatoires de l'élection, et de s'entendre sur une personne qui parût digne de succéder au président sortant de charge. Profondément pénétré de la responsabilité qui allait peser sur lui, le Conseil devait chercher deux garanties dans sa conscience : l'une dans la prière, l'autre dans l'observation scrupuleuse du règlement. Pendant huit jours, l'Esprit-Saint a été invoqué avec ferveur; on a fait offrir le saint sacrifice à cette intention : trois séances ont été tenues, le 15, le 18 et le 21 mai, pour conférer sans précipitation, sans passion, sans contrainte; et, après avoir longuement délibéré, on s'est arrêté aux points suivants :

On a d'abord reconnu que dans une société qui grandit, et dont le but principal est de travailler à la renaissance de la foi et de la charité parmi les hommes, où doivent se rencontrer toutes les nuances de l'âge, des habitudes et des opinions humaines, la présidence veut des qualités nombreuses, un mérite rare et un homme difficile à trouver, si Dieu ne le montre pas. Il faut qu'il soit d'une grande piété pour servir

d'exemple, et d'une condescendance peut-être plus grande encore, pour ne pas effrayer par des vertus trop rigides; qu'il ait l'habitude du dévouement, l'esprit de fraternité, l'expérience des bonnes œuvres; qu'il unisse au zèle qui fonde la prudence qui conserve; qu'il sache maintenir la Société dans les voies de simplicité et de sage liberté où Dieu l'a conduite jusqu'ici, et ne pas décourager cependant les efforts bien inspirés qui chercheraient à se produire. Il faut que, par son caractère enfin, il attire la confiance et le respect, en même temps que, par sa douce familiarité, il saura se rendre l'ami des plus jeunes membres de cette nombreuse famille dont il forme le lien.

Le Conseil a trouvé ces conditions réunies dans la personne d'un homme qui avait honoré la Société en venant faire partie de la Conférence de Saint-Sulpice; dont la sagesse consommée et les hautes vertus ont depuis longtemps fixé l'estime publique; dont le nom est connu des pauvres, aimé des catholiques, respecté de toutes les opinions, M. Gossin, ancien conseiller à la Cour royale de Paris, fondateur et président de l'admirable Société de Saint-François-Régis. M. Gossin est un de ces hommes rares aujourd'hui, uniquement partagés entre la famille, l'étude et les bonnes œuvres, dont l'énergique maturité peut suffire à tous les travaux et le noble cœur à tous les dévouements. Le Conseil général, à l'unanimité, s'est arrêté à ce nom.

En portant à votre connaissance, Monsieur et cher Confrère, notre délibération préparatoire, et en attendant que le moment soit venu où il faudra consommer l'élection, nous vous prions, aux termes du Règlement, de vouloir bien communiquer à vos collègues les mesures prises par le Conseil général. Déjà rassurés par la conscience d'avoir agi sans aucune considération humaine, nous venons vous demander le concours de vos prières et de vos fraternels avis. Conformément à l'article 40 du Règlement, vous voudrez bien consulter vos confrères, et faire en sorte que le *Veni Creator* soit récité dans les Conférences pendant tout le temps que durera l'élection. Dans une affaire de cette gravité, nous avons besoin de toutes les lumières et de toutes les bénédictions de Dieu. C'est à lui seul qu'il appartient de choisir les instruments de ce peu de bien qu'il nous fait faire, de bénir celui dont il s'est servi jusqu'à présent, de désigner celui qu'il veut employer désormais, et de lui faire trouver sa mission plus facile, par notre zèle, par nos habitudes de simplicité chrétienne, par notre chaleureuse et persévérante union.

Agréez, etc.

Pour le Conseil général,

Les Vice-Présidents,

A.-F. OZANAM; LÉON CORNUDET.

Le Secrétaire,

LOUIS DE BAUDICOUR.

CIRCULAIRE DU 15 AOUT 1844

Monsieur et cher Confrère. — Le Conseil général de notre chère Société, après s'être rigoureusement conformé aux prescriptions du Règlement, a consommé, le 23 juillet dernier, l'élection générale du président des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Son choix s'étant porté sur moi malgré mon peu de mérite, et sans qu'il ait eu égard aux objections que j'avais eu l'honneur de lui faire, en le conjurant de songer à une personne moins indigne, j'ai dû ne pas décliner plus longtemps le fardeau qui m'était imposé; je l'ai donc accepté. Le jour même, je suis entré en fonctions, et le surlendemain, 25 juillet, j'ai présidé l'assemblée générale des Conférences de Paris, sous les auspices de M^{gr} l'Archevêque.

En portant à votre connaissance, Monsieur, le changement survenu dans la position de l'un de vos moins anciens Frères, j'éprouve le besoin d'exprimer ici les sentiments de gratitude dont je me sens pénétré pour les Conférences de Paris, des départements et de l'étranger, qui, sans que j'eusse l'honneur d'être personnellement connu d'elles, ont montré, pour m'appeler à la tête de la Société, un empressement et une confiance qui exigent en retour le dévouement du reste de ma vie. J'embrasse avec amour les graves et nouveaux devoirs

qui me sont imposés ; aucun sacrifice ne me coûtera pour les remplir.

Il ne fallait rien moins que ce concours affectueux et bienveillant pour me décider à devenir le successeur de M. Bailly, à qui toutes les Conférences ont, avec tant de justice, payé un si touchant tribut de reconnaissance et de regrets.

M. Bailly a été le fondateur, le modérateur et le père de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Les services éminents qu'il lui a rendus à tous ces titres sont du nombre de ceux dont la mémoire ne peut pas périr.

Non seulement la pensée des Conférences lui est due, mais c'est par la sagesse de ses directions, c'est par l'action habilement circonspecte de son autorité, par le lent et le froid accueil qu'il faisait à toute proposition de *nouveauté*, qu'il est parvenu à donner à la Société de Saint-Vincent-de-Paul l'esprit de simplicité, d'humilité et de cordialité qui la distingue, et où jusqu'ici elle a trouvé à la fois son ornement et sa force.

Du temps de saint Vincent de Paul, des esprits ardents et inquiets prétendaient que ce grand serviteur de Dieu était trop timide et trop peu actif. Les habiles d'alors (dont on ne se souvient plus aujourd'hui) taxaient de faiblesse la haute prudence de notre admirable patron (1). Les événements ont

(1) Les Mémoires du temps rapportent qu'un homme de bien, mais d'une dévotion orageuse et mal entendue, avait osé appliquer à *monsieur Vincent* l'appellation moqueuse de *poule mouillée*.

vengé saint Vincent de Paul, de qui, depuis deux siècles, toutes les œuvres sont encore debout.

Mais M. Bailly n'aura pas besoin de l'avenir pour être justifié, car la Société n'a eu et n'a encore qu'une voix pour proclamer que la patience, la douceur et la profonde entente du caractère de la jeunesse, qui faisaient que M. Bailly savait si à propos retenir et lâcher les rênes, ont préservé notre OEuvre de bien des périls qui ont entouré son berceau, ainsi que les premières allures de son adolescence.

Puisse votre nouveau président, Monsieur et cher Confrère, au moment où il résignera à son tour son honorable fardeau, mériter de son propre successeur le témoignage véridique que je rends ici à M. Bailly et aux titres sacrés qu'il conserve à notre attachement et à nos souvenirs!

Mais, à part l'événement grave, et aujourd'hui consommé, d'un de vos frères appelé par le vœu général à occuper la place que M. Bailly remplissait si dignement, l'œuvre des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul demeure ce qu'elle était. D'une part elle n'abdique aucune de ses œuvres, et, de l'autre, elle n'entend pas sortir de sa sphère, dont la modestie convient si bien à l'humilité de sa charité et aux modiques ressources dont elle peut disposer.

Cette œuvre a, vous le savez, pour objet, non de dissenter sur la bienfaisance, mais

de pratiquer la charité, en employant principalement à cet effet la visite des pauvres à domicile.

Les membres des Conférences ont, en outre, pour but *de se faire du bien à eux-mêmes* : 1° en apprenant, si je puis parler ainsi, l'histoire de la vie matérielle d'ici-bas, c'est-à-dire, comment des milliers d'infortunés, qui ont parfois joui d'une position brillante, vivent, languissent, souffrent et meurent, sans, pour ainsi dire, que le monde y prenne garde.

2° En entretenant dans leurs propres cœurs les sentiments de compassion que Dieu y a mis, mais qui ont besoin d'être cultivés par la pratique des bonnes œuvres, épurés et nourris par la religion, pour qu'il leur soit donné de s'élever jusqu'à la dignité de *charité chrétienne*.

3° En nous portant les uns les autres à nous connaître, à nous estimer malgré nos défauts, à nous affectionner réciproquement, et à profiter, pour nous lier plus étroitement encore, de cette espèce d'*amitié toute faite* à laquelle le Ciel lui-même a semblé nous convier, en nous faisant enfants de la véritable glise, de cette glise qui puise sa vie dans la charité de Jésus-Christ, *la suavité éternelle des anges et des hommes*, suivant l'admirable expression de saint Vincent de Paul.

4° Enfin, en nous inspirant un attachement ardent et sincère pour notre pays, qui est l'heureuse patrie de tous les genres

de bonté, de dévouement et de sacrifice; pour cette France, où l'alliance des cœurs généreux, en faveur de tous les genres de souffrances et de misères, est si prompte, si facile et si durable, et pour laquelle, dit Bossuet, *Dieu semble avoir ressenti dans tous les temps quelque chose de plus paternel et de plus tendre que pour les autres nations.*

La Société demeurera, comme par le passé, laïque dans son organisation et dans sa direction, car sa prospérité et même son existence sont attachées à cette condition. Nous nous applaudirons toutefois de demeurer en communication fréquente, étroite et respectueuse avec le clergé, dans l'intime conviction où nous sommes que le sacerdoce catholique est l'ange gardien qui seul peut nous maintenir dans les voies de la charité chrétienne.

Si nous pouvons distribuer à nos pauvres des secours matériels et leur adresser avec prudence dans leurs peines quelques paroles d'encouragement et de consolation, ce n'est pas à de simples laïques, à de faibles chrétiens tels que nous, qu'il a été donné d'aller au fond de leurs consciences, pour en observer les plaies, les sonder et les guérir. Les passions de toute espèce, les vices, les remords, le dégoût de la vie, le désespoir et les innombrables misères auxquelles l'âme humaine est en proie sont fort au-dessus de notre science, et, dans tous les cas, de notre compétence. Il faut avoir mission expresse de Dieu pour remédier à

de tels maux ; il faut avoir dans les mains le sang de Jésus-Christ et à la bouche l'autorité de sa parole , pour entreprendre la résurrection d'une âme éteinte , et faire que cette âme puisse être de nouveau le reflet et l'image de son Créateur. Ah ! certes , dans cette œuvre admirable de la régénération d'un coupable par le repentir , elle est bien belle la part de mérite acquise au laïque , qui , après avoir provoqué et encouragé des regrets réparateurs de l'innocence perdue et de toute une vie de désordres , a couru , a volé avertir le céleste médecin ! Mais le complément et le sceau de la conversion sont dus au prêtre , qui seul a les paroles de la vie éternelle ; au prêtre qui seul a grâce pour purifier , ranimer et consoler le pauvre cœur humain après l'avoir brisé ; au prêtre enfin à qui , par le retour d'un pécheur , fût-il unique , il appartient de donner de la joie au ciel lui-même.

Que bénis soient donc , et pour nos pauvres et pour nous-mêmes , les précieux liens qui , sans porter atteinte à nos habitudes et à nos allures , nous uniront de plus en plus au clergé.

Mettons au nombre de nos plus heureux jours ceux où les ministres des autels , et , de temps à autre , les princes de l'Église , nos pères dans la foi , daignant s'associer à nos petites œuvres et sourire à notre zèle , ont bien voulu , dès notre origine , nous honorer de leur présence et nous enrichir de leurs bénédictions.

Nous instruisant souvent, nous écoutant parfois avec intérêt, nous comprenant toujours, et prenant, au milieu de leurs sollicitudes et de leurs travaux, pour distraction et pour délassement, d'être nos conseillers et nos modèles dans la carrière de la charité qu'ils connaissent si bien, ces hommes, d'une vertu si haute et si indulgente à la fois, se sont rendus ainsi *nos signalés bienfaiteurs*, puisqu'ils nous ont accordé, après nous avoir connus, la protection de leur estime et l'encouragement de leur amitié.

Que grâces leur soient mille fois rendues de tant de bonté ! C'est avec un bonheur bien senti que je consigne ici, pour nos saints Evêques et leurs collaborateurs, l'hommage d'un attachement et d'une vénération qui ne se démentiront jamais.

Nous ne cesserons de faire nos œuvres, en bannissant de nos réunions tout ce qui pourrait ressembler de près ou de loin à la politique. En effet, nous sommes réunis pour faire du bien aux pauvres *et pour nous en faire à nous-mêmes*, en améliorant notre esprit et notre cœur. Or, la politique, qui a souvent fait couler bien des larmes, n'a pas le secret d'en essuyer une seule. Qu'elle soit donc à toujours éloignée de notre sein ! Tant que Dieu, dans sa miséricorde, écartera de nos assemblées cet incessant ferment de discorde, la Société de Saint-Vincent-de-Paul prospérera et les malheureux la béniront. Au contraire, du jour

où il serait donné à la politique de faire entendre parmi nous un seul de ses accents, le morceau de pain que nous donnons aux pauvres se changerait en pierre, et la Société de Saint-Vincent-de-Paul serait détruite.

C'est ainsi, Monsieur et cher Confrère, que j'ai toujours compris et que je comprends plus que jamais notre œuvre. J'ose dire que chacun des Membres de nos nombreuses Conférences ne la comprend pas autrement. Cet accord de tous les esprits et de tous les cœurs sur ces points capitaux qui constituent l'institution de la Société de Saint-Vincent-de-Paul est, il faut l'avouer, une grâce très insigne de Dieu, une marque très spéciale, et, pour ainsi dire, *unique* de la protection dont il daigne la couvrir, et enfin un précieux indice de sa durée, de ses progrès ainsi que de l'abondance des fruits de paix, de consolation et de salut qu'elle semble appelée à produire. Notre reconnaissance d'un si grand bienfait doit porter notre piété à en remercier Dieu chaque jour; car on peut dire, sans exagération, qu'en cela surtout la main tutélaire de l'aimable Providence sur nous s'est rendue visible à tous les yeux.

Quant à l'action que le Président de l'Œuvre est appelé à exercer de concert avec le Conseil général, elle reste ce qu'elle était sous M. Bailly. M. Bailly vous l'a dit dans ses circulaires : le Président et le Conseil général ne sont que les liens des-

tinés à unir les diverses Conférences et à entretenir parmi elles l'esprit qui a présidé à la fondation de la Société et à ses développements.

Sans ces liens utiles et nécessaires, l'esprit de singularité ne tarderait pas à s'introduire dans les diverses Conférences, en sorte que, sous un nom qui resterait le même, il existerait une foule de sociétés fort diverses, opposées même, et entre lesquelles l'œil le plus exercé serait dans l'impossibilité de reconnaître des sœurs.

Le Président et le Conseil ne se proposent, je le répète, que de conserver entre toutes les Conférences cette identité de sentiments, d'affections et d'usages, qui ont fait jusqu'à présent l'agrément, la prospérité et l'innocente force de notre OÈuvre.

Les membres du Conseil général, qui ont vu naître la Société, sont les anciens de la famille; sans réclamer pour eux le moindre privilège attaché au droit d'aînesse, et qui serait onéreux ou blessant pour les autres, ils se bornent à dire à leurs jeunes frères dispersés au loin : « *Chers amis, dans la maison paternelle on faisait telle chose, on s'abstenait de telle autre, et chacun s'en trouvait bien. Voyez si vous voulez conserver les traditions de votre berceau.* »

A Dieu ne plaise donc, Monsieur et cher Confrère, que nous entendions vous imposer jamais aucun joug, vous soumettre à aucune loi, vous astreindre à aucune servitude. Mais, dans l'occasion, nous vous

expliquerons, et en toute simplicité, le Conseil et moi, ce que nous croirons entrer le mieux dans l'esprit de notre chère Société : la charité qui nous dictera nos paroles sera aussi en vous pour les accueillir. Les observations que vous croiriez convenable de nous adresser, les avis même que vous auriez la bonne pensée de ne pas nous épargner, lorsque le cas pourra le requérir, seront reçus par nous comme la plus sensible preuve de l'attachement et de la confiance que vous voudrez bien nous accorder.

Il est donc à espérer que, grâce à ces communications affectueuses, qui seront toujours très éloignées de notre part, avec la grâce de Dieu, de tout levain d'orgueil et de toute velléité de domination, nous continuerons à nous entendre et surtout à nous aimer. Oui, nous saurons maintenir dans nos Conférences cet heureux air de commune origine, qui fait qu'à la première vue on reconnaît son sang, sa famille, et jusqu'à l'effet du lait si doux qu'on a sucé au sein de la même mère, la charité catholique enseignée par saint Vincent.

Voilà, Monsieur et cher Confrère, les vérités que j'avais à reconnaître, et l'espoir que je devais vous exprimer, au début de la fonction à laquelle j'ai été appelé. L'union, qui fait le charme de nos Conférences, ne peut que gagner à ces premiers épanchements ; mais j'appelle de tous mes vœux l'occasion de former avec vous et avec nos

Confrères des départements et de l'étranger, des liens plus étroits.

Mon désir sera rempli. Il arrivera souvent, en effet, Monsieur et cher Confrère, que quelques membres de votre Conférence feront des voyages à Paris pour leurs affaires, leur instruction ou leurs plaisirs; j'attacherai un très grand prix à l'honneur de les recevoir, et j'espère ne pas oublier dans ces entrevues, qui me seront toujours bien précieuses, ces charmantes et naïves paroles dont notre saint Patron s'est servi quelque part :

« La cordialité est une joie que l'on sent dans le cœur, quand on voit une personne qu'on aime; c'est une saillie du cœur par laquelle on fait voir qu'on est bien aise d'être avec son frère. Cette joie se répand dans toute sa personne : c'est un fruit de l'amour divin uni à celui du prochain. Si la charité était une pomme d'api, la cordialité en serait la couleur. »

Agréez, etc.

Jules GOSSIN.

CIRCULAIRE DU 8 DÉCEMBRE 1844

Monsieur et cher Confrère. — En vous adressant ma circulaire du 15 août dernier, j'ai eu pour but unique de vous annoncer que notre Société avait un Président, et que du reste rien n'était changé dans les heureux rapports qui font une seule et

même famille des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. J'ai dû réserver pour une communication subséquente, divers objets qui offrent de l'intérêt et de l'importance. C'est ce devoir que je viens aujourd'hui remplir.

Aimer notre Société, née de l'esprit de saint Vincent de Paul, c'est la première condition pour s'acquitter avec ardeur des obligations sérieuses, mais bien douces, qu'elle impose; cesser de prendre goût et intérêt à ses réunions, ou se borner à les fréquenter de loin en loin, ce serait presque prendre son congé indéfini et se retirer de la carrière de la charité. Qu'on ne s'y trompe pas, l'heure et le jour de nos séances nous interpellent de ressembler aujourd'hui à ce que nous étions il y a huit jours. On est chargé d'une, de deux, de trois familles : négligera-t-on de se rendre à la séance, où l'on est assuré de trouver pour elles quelque soulagement? L'on n'oserait, quand on a la pensée de ce pain *vraiment quotidien* que la Conférence nous livre au jour le jour, que nul d'entre nous n'a le privilège de thésauriser et d'entasser pour l'avenir, et qui va manquer à tant de bouches affamées, si nous ne prenons la peine de l'aller chercher.

Malheur à nous si nous écoutons la tentation d'isoler notre aumône et d'aller visiter les pauvres avec indépendance, et seulement quand nous en aurions le goût et tout à fait le loisir! Ne nous faisons pas

illusion : notre vertu est toujours courte par quelque endroit et toujours faible sur quelques points. Nous devons surtout nous tenir en garde contre l'inconstance inhérente à notre nature. Il est donc utile à nos pauvres et très utile à nous-mêmes d'être avertis et en quelque sorte sommés, par l'heure et le jour de nos réunions, d'être exacts à faire un peu de bien. L'homme vertueux a besoin de cette espèce d'assignation périodique pour ne pas changer. Une fois que le joug (bien léger pourtant et bien doux), dont notre Société nous charge, sera mis de côté, et que nous aurons résolu de faire du bien aux pauvres à nos heures les plus commodes, solitairement et dégagés de l'exemple et du concours de nos confrères, combien n'est-il pas à craindre qu'au milieu de nos occupations, de nos affaires et de nos plaisirs, l'heure destinée à nos pauvres familles ne sonne plus que bien rarement, ou, pour mieux dire, jamais pour elles ? Les pauvres seront remis de jour en jour, puis congédiés indéfiniment. Les prétextes ne manqueront pas pour bannir des souvenirs importuns, qui ne seront pas des remords, mais y ressembleront. Enfin, notre charité paresseuse cherchera et croira trouver sa justification dans les quelques pièces de monnaie que nous aurons jetées une fois l'an dans le tronc d'une église.

Mettons-nous la main sur la conscience, et ne cherchons pas à nous faire illusion.

Allions-nous souvent visiter les pauvres à domicile, avant de faire partie des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul? Non. Eh bien! nous n'irons pas davantage, lorsque nous aurons cédé à la mauvaise pensée de nous priver de la sainte émulation dont la Société est le foyer. Les pauvres perdront en nous un protecteur et un ami; mais nous, plus malheureux que les pauvres, nous aurons en partie éteint dans notre sein cette flamme de charité, que Jésus-Christ fait homme, et qui a passé sur la terre en faisant le bien, est venu y allumer pour éclairer et échauffer à la fois le monde; flamme immortelle, qui, depuis la mission du Sauveur, n'a subi dans l'Église ni altération ni éclipse, et à l'ardeur de laquelle sont écloses depuis dix-huit siècles les magnifiques œuvres de la charité catholique. Dès que ce feu divin aurait cessé d'embraser notre âme, ah! craignons que l'égoïsme, l'attrait des vains plaisirs, et les mille et une futilités qui amusent la vie humaine, ne fassent de nouveau invasion en nous. Rappelons-nous donc sans cesse qu'en cessant de servir les pauvres, c'est nous surtout qui devons perdre; car Jésus-Christ et ses grâces ont toujours été, sont encore actuellement, et seront jusqu'à la fin des siècles, au milieu des œuvres de miséricorde.

En me laissant aller, Monsieur et cher Confrère, à l'expression raisonnée et motivée du profond attachement que nous

devons porter à notre Société, j'ai eu pour but de prévenir la retraite de quelques-uns de nos confrères, qui, insensiblement, pourraient mettre en oubli nos réunions.

Jusqu'à ce jour, grâce à Dieu, la Société n'a eu à regretter qu'un assez petit nombre de ces longues absences, qui ressemblent à un délaissement, et presque partout une foule de membres nouveaux ont comblé et au delà les vides de quelques bancs; mais il n'est pas sans intérêt de tâcher de rendre plus rares des pertes qui nous sont toujours sensibles, et surtout d'essayer de combattre une tendance beaucoup plus générale, celle de l'inexactitude à se rendre à nos réunions.

En effet, l'assiduité aux séances peut seule entretenir en nous l'intérêt à ce qui s'y passe. Un membre qui ne se montre que de temps à autre, est à peu près étranger à la marche de la Conférence, et c'est par là qu'il prélude trop souvent à ces absences indéfinies qui nous affligent.

Mais si les membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul ont des devoirs à remplir envers les Conférences dont ils font partie, celles-ci sont aussi astreintes à des obligations dont elles ne peuvent ni omettre ni négliger l'accomplissement, sans compromettre l'existence même de l'œuvre. Je veux parler : 1° de la nécessité d'avoir *chaque semaine une réunion à jour et à heure fixes*, et 2° de ne terminer aucune séance sans avoir fait la quête prescrite par le Règlement.

Il y a cependant telles Conférences où ces deux règles fondamentales de notre œuvre sont entièrement mises de côté.

Il suffit d'avoir signalé cette double et grave omission pour être assuré que des habitudes tout à fait régulières vont succéder dans ces Conférences à cette espèce de *laisser-aller*, qui est incompatible avec le soin et le soulagement de nos pauvres.

Je sais que cette sorte d'apathie est particulière aux Conférences dont les ressources sont presque nulles, et qui comptent un très petit nombre de membres; mais il faut qu'une Conférence se garde sur toutes choses de s'abandonner elle-même. Nul ne lui viendra en aide, si elle est la première à désespérer de la divine Providence et à s'affranchir de la quête hebdomadaire.....

Qu'il me soit permis, Monsieur et cher Confrère, de vous signaler une tendance dont, à Paris et dans les villes considérables, on a reconnu les dangers; je veux parler de l'empressement avec lequel les ouvriers et les pauvres y affluent pour y chercher de l'ouvrage et du secours. A Dieu ne plaise, sans doute, qu'il puisse jamais entrer dans la pensée d'aucun de nous de repousser aucune misère, parce qu'elle a pris naissance au loin, et de circonscrire, en quelque sorte, la charité dans les bornes étroites de la ville que nous habitons! Non, les pauvres, quelle que soit leur origine, ont droit à notre commisération dès qu'ils souffrent. Les pauvres, ce sont les images,

ce sont les membres épars de Jésus-Christ, et partout où nous les trouvons, nous leur devons consolations et favorable accueil. Mais, si la charité est universelle, si elle ne fait acception ni de lieu ni de personnes, pour être utile cependant, elle doit être prudente. Or, pour ne parler que de ce qui se passe chaque jour sous nos yeux, combien ne voyons-nous pas de pauvres dont la détresse remonte à leur arrivée dans Paris ! Combien de fois, dans nos visites, n'avons-nous pas à entendre le récit de ces déceptions amères qui ont remplacé tant de folles espérances de fortune et de bonheur !

On est ouvrier, on gagne dans son pays de petites journées, mais enfin on vit, on peut élever sa famille sans tendre la main ; tout d'un coup un bruit vague, et presque toujours mensonger ou exagéré, se répand qu'un camarade venu à Paris est sur le point de faire fortune : aussitôt l'on veut partir et l'on part. On arrive sans ouvrage assuré, sans amis, sans protecteur ; le temps se passe, les petites économies qu'on pouvait avoir se dissipent, les meubles s'engagent au Mont-de-piété, la misère prend possession de la famille, et l'ouvrage ne vient pas. Il arrive à la fin peut-être, mais lorsque les ressources sont épuisées, le moral abattu et les forces réduites par la souffrance ; alors, qu'une maladie survienne, voilà pour toujours une famille plongée dans la misère, et incapable de se retirer de l'abîme qu'elle a imprudemment

creusé. Tel est, Monsieur et cher Confrère, le spectacle auquel nous assistons tous les jours, spectacle bien plus déchirant encore lorsque, au lieu d'ouvriers valides, ce sont des individus déjà pauvres et âgés qui accourent à Paris. Et, en effet, dans le pays natal, dans les endroits moins considérables surtout, il est bien difficile que le pauvre n'ait pas de liaisons de famille et d'amitié qui le préservent des dernières anxiétés de la misère. Sans doute il n'aura souvent d'autres secours que ceux de ses voisins, qui sont eux-mêmes nécessiteux; mais au moins on saura qu'il souffre de la faim, de la soif, du froid, on saura qu'il n'a pas de pain pour nourrir ses enfants, pas de vêtements pour les défendre contre les rigueurs de l'hiver, et tous les sentiments de pitié se réveilleront; les personnes charitables seront prévenues, et si les aliments manquent tout à fait, les premiers secours seront prélevés sur le nécessaire des voisins compatissants. On ne verra donc pas, comme dans nos grandes villes, des malheureux périr d'inanition, sans que personne en soit informé, sans qu'ils aient un ami, un parent pour les secourir, sans même, ce qui est plus étrange, mais qui se vérifie tous les jours, sans que leurs propres voisins connaissent leur détresse. Car dans les grands centres de population chacun se cache et se perd dans la foule; on vit inconnu les uns aux autres, et si par là les yeux les plus vigilants sont exposés à des

déceptions de la part de bien des pauvres peu recommandables, trop souvent aussi les yeux les plus charitables sont condamnés à passer auprès de la vraie misère sans l'apercevoir.

Mais, sous le rapport des intérêts moraux et religieux, nous avons à gémir bien plus encore de ces imprudentes émigrations. Que de pauvres, en effet, que d'ouvriers, qui, dans leurs campagnes, dans leurs villes natales, obéissaient aux lois de Dieu et à celles de l'Eglise, et qui rompent à tout jamais ces habitudes salutaires, du moment qu'ils ont mis le pied dans Paris ! Que de fois n'avons nous pas vérifié que le tribunal de la pénitence n'avait été abandonné, la sainte table désertée, qu'après un séjour plus ou moins long dans cette capitale, où à côté de tant de vertus se trouvent tant de vices ! Faut-il s'étonner alors que, au milieu des séductions sans nombre et des mauvais exemples qui entourent les nouveaux venus, leurs habitudes héréditaires de piété fassent place d'abord à l'indifférence, puis à l'irréligion ; que, par suite, les liens de la famille se relâchent ; que le désordre, la débauche s'emparent de ces âmes énervées, et qu'à une race dégénérée succède une race plus malheureuse peut-être, mais certainement plus étrangère encore aux prescriptions de la morale et de la loi divine ?

Aussi, Monsieur et cher Confrère, nous appelons sur ce point toute votre attention ; et, lorsque quelqu'une de vos familles vous

fera part du dessein qu'elle a conçu de s'établir dans l'une de ces villes, qui, dans l'esprit des pauvres, ont le privilège de subvenir à toutes les misères, nous vous prions, dans l'intérêt de vos protégés, de leur faire peser les conséquences de leur projet. Quelques heureux réussissent, mais le plus grand nombre y perd, et ce fait est tellement exact, qu'on pourrait dire qu'il est presque rare de trouver à Paris un pauvre né à Paris même. Sur ce point, et pour éviter un entraînement fâcheux, il sera donc sage de consulter les Conférences établies dans les villes où voudront se fixer vos familles, afin de savoir par elles si l'ouvrage est abondant, si les places sont faciles à trouver, et en un mot, si ce changement de domicile doit être utile ou nuisible. La charité et l'esprit de confraternité de toutes nos Conférences sont un sûr garant qu'elles résisteront à cet esprit trop général qui cherche à éloigner de soi les pauvres bien plus qu'à les secourir, et en même temps leur expérience épargnera souvent à vos protégés de ruineux déplacements.

Cependant il se présente des occasions où il est utile que le pauvre quitte l'endroit qu'il habite, et il en est le plus souvent ainsi lorsqu'il veut rejoindre sa famille et se fixer de nouveau dans son pays. Dans ce cas (1),

(1) Il n'est peut-être pas sans utilité de rappeler que les pauvres qui voyagent peuvent obtenir de l'administration communale un secours de quinze centimes par lieue.

vous le savez, Monsieur et cher Confrère, un pieux usage s'est établi parmi nous : c'est de nous recommander mutuellement ces pèlerins de la charité, de leur faire trouver d'étape en étape des protecteurs zélés et affectueux, et de prolonger ainsi sur eux les bienfaits de la Conférence qui les secourut pour la première fois. Cet usage se perpétuera, nous l'espérons sincèrement, puisqu'il est un moyen efficace de nous associer aux mêmes œuvres, et qu'il nous permet de faire un peu plus de bien ; mais pourtant l'expérience a fait sentir qu'il fallait apporter ici quelques précautions, pour que l'usage ne dégénérât pas en abus.

Un autre abus, dont on s'est plaint malheureusement plus souvent, et qui, à Paris surtout, a excité la sollicitude des Conférences, c'est la tentative qu'ont faite certains individus de se présenter au nom de notre Société, soit pour opérer des quêtes à domicile, soit pour obtenir des souscriptions à des publications religieuses ou littéraires. Il a été pourtant entendu parmi nous, et dès l'origine, que si nous recourions à la charité de nos parents et de nos amis, ou enfin que si nous cherchions même à intéresser la bienfaisance du public en faveur des ménages que nous secourons, jamais, et pour éviter de dangereuses surprises, nous ne nous présentions à domicile chez des personnes dont nous ne sommes pas connus. Le seul remède à ce mal est donc de protester en toute occasion contre

les faits regrettables auxquels nous faisons allusion, et d'éviter de donner le moindre prétexte à une erreur aussi préjudiciable. Aussi croyons-nous utile de rappeler ici la règle qu'ont adoptée de nombreuses Conférences, et d'après laquelle toutes les recommandations, toutes les démarches à faire auprès de personnes étrangères à la Société doivent être réservées au président lui-même. Car, en même temps qu'il est plus difficile par là de surprendre la bonne foi des personnes qui veulent bien attacher quelque prix à notre recommandation, un autre but éminemment utile est atteint : c'est que jamais la Conférence ne s'engage et ne se produit sans que le président ait bien pesé les conséquences de cette démarche. Au sein d'une Société nombreuse comme la nôtre, qui dans des localités si diverses se répand avec le même nom et avec les mêmes usages, il n'est pas nécessaire de faire remarquer combien une telle réserve est sage et prudente.

Pour terminer ce qui concerne les pauvres, Monsieur et cher Confrère, il ne me reste plus qu'à insister auprès de vous en quelques mots sur certaines précautions importantes qu'on ne néglige jamais impunément dans les visites qui leur sont faites. La première est d'exiger toujours des indigents que l'on secourt la production de leurs actes de mariage, soit à la mairie, soit à l'église, et des actes de baptême de leurs enfants. Une récente expérience a fait re-

connaître à plusieurs de nos confrères, que jamais cette formalité n'était superflue, et les circonstances dont ils ont été témoins leur ont fait souhaiter que cette observation trouvât ici sa place, puisqu'en quelques mois, et dans la même Conférence, on a découvert deux ménages qui étaient protégés par les personnes les plus recommandables, qui passaient pour honnêtes et chrétiens, et qui n'avaient pourtant demandé ni à l'État ni à l'Église de légitimer leur union. Il n'est pas rare non plus de voir dans les familles pauvres, des enfants de trois, de quatre, de cinq ans, quelquefois même des adultes, qui n'ont pas reçu le sacrement de baptême. Posons-nous donc pour règle, sinon à notre première visite, du moins lorsque nous sommes déjà assez familiarisés avec le pauvre, de ne jamais manquer à cette précaution si nécessaire; la bienveillance de notre langage, la douceur de nos observations, les sages ménagements que nous suggérera la charité, sauront toujours adoucir, même pour les positions les plus délicates, ce qu'une semblable demande pourrait avoir de pénible.

Il convient également, et c'est la seconde précaution que j'oserai vous recommander ici, d'interroger les pauvres sur le fait de leur première communion, puisqu'il n'est que trop vrai que, parmi eux, un nombre considérable n'a pas accompli cet impérieux devoir, et, par suite, vit dans un état désolant d'indifférence religieuse. Je n'ai pas

besoin de m'étendre sur ce sujet, Monsieur et cher Confrère, pour vous faire comprendre combien, dans nos visites, il importe d'éclaircir ce point capital. On le néglige pourtant quelquefois; mais aussi cette confiance est souvent trompée, et alors, quand on rencontre de ces hommes entièrement étrangers aux notions premières de la religion, n'ayant connu ni ses dogmes, ni ses pratiques, ni ses cérémonies, comment les toucher et les ramener, si l'on n'est au fait de leur misère morale et de leur ignorance? On leur parle de Jésus-Christ, et c'est à peine s'ils savent qu'ils ont une âme et que cette âme a été rachetée, au prix du sang d'un Dieu. Plusieurs n'ont pas même conservé le souvenir du nom sacré et à jamais béni du Sauveur des hommes. On les engage à demander le pardon de leurs fautes par l'aveu sincère fait aux pieds d'un prêtre; mais ils semblent ignorer que Dieu a sur la terre des ministres pour raffermir les justes, et ouvrir aux coupables les trésors de sa miséricorde.

Un langage approprié à leurs dispositions particulières est donc nécessaire avec eux, et aucun bien n'est possible tant qu'on n'a pas imprimé dans leurs âmes ces vérités premières qui font le chrétien; les paroles de l'Église sont choses mortes pour eux, et il faut avant tout ressusciter ces intelligences, que le scepticisme et un athéisme pratique ont tuées...

En mettant à part, Monsieur le Président,

notre rapport général de la fin de l'année, communication qui, par sa nature et son but, est appelée à renfermer un assez grand nombre de détails, j'oserai vous exprimer un désir : ce serait celui que, plusieurs fois par an, il vous fût agréable de nous écrire pour nous donner des nouvelles de vos Conférences et nous tenir au courant des progrès de leurs œuvres. Les relations de tous les points de la France et même de l'Europe avec Paris sont devenues si fréquentes, si rapides, que, sans grever nos dépenses ni les vôtres, vous pouvez, en profitant de temps à autre des occasions presque journalières qui s'offrent à vous, nous entretenir des difficultés que vous rencontrez dans l'exercice de la charité, de la solution à donner à des cas difficiles, de l'accroissement que Dieu daigne donner à vos œuvres, et des consolations dont, dès ce monde, il se plaît à les récompenser.

En vous soumettant cette pensée, Monsieur et cher Confrère, je n'entends nullement déroger à l'esprit de notre Société, par l'introduction parmi nous des habitudes de ce qu'on appelle communément dans le monde la *bureaucratie*. Je me borne à vous exprimer le bonheur que j'aurais à rendre moins rares des relations qui nous unissent. Je dirai même que ce n'est guère que par ces moyens que le Président et le Conseil général peuvent bien connaître et apprécier la marche de l'œuvre, ses développements et sa tendance; or, dans telle circonstance

donnée, il peut être utile à la Société que nous soyons à peu près au fait de ce qui se rapporte à chacune des portions disséminées de notre grande et bien-aimée famille.

Un attachement vrai, car il est fondé sur la charité de Jésus-Christ, unit entre elles les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et cet attachement lie entre eux non seulement les membres de la même Conférence, mais encore ceux qui n'habitent pas la même ville, et qui, selon toute apparence, sont destinés à ne se voir jamais. Ce sentiment n'est pas une affection imaginaire et stérile; seulement, l'occasion peut manquer à sa manifestation. Qu'il arrive cependant une circonstance qui rapproche deux membres de la Société restés jusqu'alors inconnus l'un à l'autre, et aussitôt l'affection réelle et sincère qui subsiste entre eux se révélera, non seulement par la cordialité du langage, mais encore par des procédés aimables, des démarches obligeantes et des actes empreints d'un caractère sérieux de bienveillance. Ainsi, qu'un jeune homme appartenant à la Société soit envoyé à Paris pour y faire ses études, il n'est aucun de nous qui ne se fasse un plaisir et un devoir de l'accueillir, de le présenter dans une Conférence, de lui donner les directions et les conseils dont il pourra avoir besoin pour son établissement, ses études et ses modestes délassements, et enfin de lui être utile en toutes choses dans une mesure marquée par la prudence et par la

discrétion, qui sont les premières de toutes les convenances. Mais suit-il de là que, lorsqu'un de nos confrères quitte sa province et vient à Paris, soit pour suivre une affaire litigieuse, soit pour diriger une opération de commerce, soit pour solliciter son admission ou son avancement dans la carrière des emplois publics, il soit à propos que la Conférence dont il fait partie le recommande pour une ou plusieurs de ces choses, soit au Conseil général, soit à l'une des Conférences de Paris, ou même spécialement à l'un de nous qui habitons la capitale, *en cette qualité et à ce titre de membre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul*?

Je ne le pense pas, et, pour justifier mon opinion, il me suffira, Monsieur et cher Confrère, de vous signaler les inconvénients graves et nombreux qui seraient l'infailible résultat d'un système de conduite opposé.

Dès que quelques services personnels rendus à nos confrères de province par leurs confrères de Paris, dans la *recherche des places*, auraient donné lieu de penser que, accessoirement du moins aux soins de la charité envers les pauvres, on peut trouver pour ses propres intérêts, dans notre Société, des *moyens de se pousser*, bientôt les Conférences seraient envahies par une foule de personnes qui, dans des vues intéressées, répandraient des larmes un peu tardives sur les besoins des pauvres,

pour se ménager à elles-mêmes dans notre œuvre, des protections, des appuis et des moyens quelconques de percer et de réussir.

La jalousie de rivaux désappointés, jointe à la malignité, toujours aux aguets, de nos jours, pour épier au moins des prétextes à la calomnie, aurait bientôt fait dénoncer la Société de Saint-Vincent-de-Paul comme étendant sur toute la France et dans toutes les administrations un vaste réseau d'intrigues, pour accaparer les charges honorables et lucratives, et assurer le succès de telles ou telles spéculations industrielles.

L'empressement des dénonciateurs serait d'autant plus vif, et leur acharnement d'autant plus durable, que nul n'ignore que l'étendard de la religion est celui sous lequel nous nous faisons gloire et honneur d'accomplir nos œuvres, et qu'entre le clergé et nous il existe union et sympathie, accompagnées de notre part de confiance respectueuse et toute filiale.

Le nombre toujours croissant de nos Conférences, les hommes de positions élevées qui peuvent être dans nos rangs, les principes religieux qui nous sont communs, les liens qui unissent plusieurs milliers d'hommes disséminés en plus de cent endroits sur notre sol, pour ne faire d'eux qu'une seule famille en Jésus-Christ; toutes ces circonstances seraient habilement exploitées, et beaucoup de gens honnêtes,

mais crédules, séduits par l'adresse des accusateurs et se faisant l'écho d'insinuations malignes, auraient bientôt égaré sur notre compte l'opinion publique.

En France, il est une chose qui révolte toutes les consciences; c'est l'emploi de la religion, de la charité et de la vertu comme moyen de succès dans un intérêt personnel et privé. A cet égard, le sentiment national qui frappe de réprobation, en le marquant au front, quiconque met la sainteté de ces choses au service de ses intérêts terrestres, est si prompt et si impérieux qu'il prend feu à la moindre apparence et qu'il n'attend pas toujours les preuves pour éclater.

En un mot, occupons-nous de nos œuvres, et seulement de nos œuvres, à peine de voir, dans un temps plus ou moins éloigné, s'altérer l'esprit de notre Société, indépendamment des orages ou du moins des périls qui seraient les conséquences plus ou moins rapprochées, mais toujours inévitables, d'une conduite différente de celle qui nous est ici conseillée par la prudence et la connaissance des passions humaines.

Au reste, si le Conseil général, mû par les puissantes considérations qui précèdent, se prive de l'occasion de témoigner par là son affection pour ceux de nos confrères qui sollicitent des emplois publics, ou qui sont engagés dans des affaires de commerce ou d'industrie, sa sage réserve sera dans la réalité peu regrettable pour les personnes

qui auraient cru pouvoir attacher du prix à ce genre d'intervention. Nous ne voyons en nous aucun titre qui nous autorise à croire que nous prendrions part avec efficacité à cette lutte ardente et continuelle des intérêts privés aux prises les uns avec les autres. Nous vivons dans un cercle peu étendu et sans communication habituelle avec les grands centres d'activité, où les affaires publiques et particulières s'élaborent et se décident; nous sommes entièrement en dehors de tous les partis politiques : notre influence serait donc *nulle*, nous l'avouons sans peine et aussi sans regrets, puisque, quand même nous serions dans une position différente, la conservation de notre chère Société nous imposerait encore l'obligation de nous séparer nettement et absolument de toutes les préoccupations qui n'auraient pas pour unique objet les œuvres de charité.

Jusqu'à ce jour, il faut en remercier Dieu et l'en bénir, l'esprit de la Société n'a reçu encore aucune atteinte des très rares demandes qui nous ont été adressées dans des vues d'intérêt tout personnel; l'abus n'existe pas, mais il fallait prendre les devants et le prévenir. Restons donc ce que nous sommes; pratiquons la charité, et, fidèles aux conseils donnés par saint Vincent de Paul lui-même, *renfermons-nous dans l'enceinte de cette vertu.*

Alors, sans doute, nous pourrions encore être exposés à des jugements téméraires, à

des incriminations injustes et passionnées; mais nous resterons forts parce que la vérité et la justice seront de notre côté. Débarrassés du lourd et gênant bagage que notre *moi humain* et *celui des autres* traînent à leur suite ici-bas, nous marcherons d'un pied libre dans la carrière de la charité; notre front ne sera chargé d'aucun souci occasionné par les préoccupations d'intérêt personnel : suivant la mesure de nos modiques ressources, nous ouvrirons la main à nos pauvres, et si nous la tendons à quelqu'un, ce ne sera jamais que pour eux.

Continuons, Monsieur et cher Confrère, de nous avancer avec ces sentiments dans la voie qui nous est ouverte. Saint Vincent de Paul dit quelque part que le paradis de la terre est, comme celui du ciel, dans la charité, et qu'entre toutes les bonnes œuvres il n'y en a pas de plus douce que la visite des pauvres, pourvu qu'en présence de grandes souffrances l'on tâche de s'élever à Dieu pour prendre dans le cœur de Notre-Seigneur quelques paroles de consolation. Il dit ailleurs que pour lui, jamais il n'avait ressenti plus de joies intimes que quand il avait eu le bonheur de servir les pauvres, et il rapportait un jour qu'ayant demandé à une Sœur de la Charité, qui était à l'agonie, si quelque chose lui faisait de la peine en cet instant de combats et d'angoisses, il n'avait reçu d'autres réponses que celle-ci : *Je me reproche d'avoir pris trop de plaisir à servir les pauvres.*

Ah! sans doute, Monsieur et cher Confrère, nous devons respecter le touchant scrupule qui causait quelque souci à cette sainte fille prête à paraître devant le souverain Juge; mais nous, hommes du siècle, et qui commettons chaque jour tant de fautes, demandons à Dieu la grâce de réduire les anxiétés de notre conscience, au moment du redoutable passage, à cette seule crainte d'*avoir pris trop de plaisir à servir les pauvres*, et cette tache légère, qui sans doute nous sera pardonnée avant notre départ, ne sera pas un obstacle à ce que les pauvres que nous aurons secourus sur la terre viennent, selon la promesse de notre saint Patron, *nous ouvrir eux-mêmes les portes du ciel*.

Agréez, etc.

Jules GOSSIN.

CIRCULAIRE DU 2 JUILLET 1845

Monsieur et cher Confrère. — J'ai l'honneur de vous adresser un certain nombre d'exemplaires du Bref par lequel Sa Sainteté a daigné accorder, le 10 janvier dernier, à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, les Indulgences les plus précieuses. Le Bref a été traduit, et nous l'accompagnons d'une Instruction sur les Indulgences en général, et en particulier sur celles qui nous concernent. M^{gr} l'archevêque de Paris a bien voulu revêtir ce travail de son approbation.

Il a paru utile d'agir ainsi, parce que la doctrine de l'Église, en ce qui touche la matière des Indulgences, n'est pas toujours exactement comprise, et qu'il importait qu'aucun doute sérieux ne pût s'élever relativement aux conditions à la stricte exécution desquelles nos Indulgences sont attachées.

Vous trouverez, à la suite du Bref de Sa Sainteté, les Ordonnances d'*exequatur* données par l'Episcopat français aux faveurs spirituelles dont, après des négociations commencées sous la présidence de M. Bailly, et non interrompues depuis, le chef suprême de l'Église a daigné nous enrichir. Ces Ordonnances pour la publication de la bulle ont été données dans des termes qui ne sont pas toujours identiques; mais les sentiments de l'Episcopat à l'égard de la Société sont unanimes (1).

Le Bref du 10 janvier 1845, Monsieur et cher Confrère, est, depuis la fondation de la Société, le fait principal et dominant de notre histoire. C'est un titre qui doit nous être doublement cher, et comme chrétiens et comme membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

L'homme le plus vertueux pèche sept fois par jour, selon l'expression de l'Écriture sainte; l'exercice même de la charité, qui en lui-même est si méritoire, n'exclut ce-

(1) Ces ordonnances figurent dans les éditions anciennes du Manuel.

pendant pas toutes les occasions de faillir. L'amour propre, la vaine gloire, la recherche de soi-même, etc., ne se trouvent que trop souvent mêlés aux habitudes les plus pieuses et à la pratique des actions les plus saintes. Des peines temporelles sont la conséquence inévitable de ces manquements de diverses sortes. Félicitons-nous de ce que la bonté du Saint-Père, prévoyant les fautes qui pourraient échapper à notre fragilité, ait daigné nous faire trouver, dans les œuvres de miséricorde auxquelles nous prendront part, des moyens assurés de nous délivrer des déplorables fruits de nos chutes journalières.

Je profite avec empressement, Monsieur et cher Confrère, de cette communication générale avec toutes les Conférences, pour appeler votre attention sur quelques points vraiment importants, et dont le premier doit exciter toute notre sollicitude, si nous ne voulons pas voir, dans un temps plus ou moins rapproché, se manifester dans la Société une déviation notable de l'esprit qui a présidé à ses premiers essais, consolidé ses progrès et assuré ses développements.

Dans un certain nombre de Conférences, nous remarquons une tendance assez prononcée à préférer l'œuvre du Patronage des écoliers et des apprentis à l'œuvre fondamentale de la Visite des pauvres à domicile. Il est des villes où les familles indigentes ne voient plus que de loin en loin.

nos confrères; dans d'autres endroits, les rapports, qui existent entre elles et eux, pour le plus grand avantage de tous, ont presque entièrement cessé.

Rien assurément n'est plus attachant que les soins donnés à l'enfance. Le Patronage des apprentis et des écoliers tient à juste titre une très grande place dans les œuvres de la Société et aucun sacrifice d'argent ne coûte à celle-ci pour en consolider et pour en étendre l'exercice; mais nous sommes convaincu qu'il y aurait une très grave erreur à considérer la pratique du patronage, quelque excellente qu'elle soit, comme pouvant, sans inconvénient, remplacer, quelque part que ce fût, la visite des pauvres à domicile.

Il n'est besoin, en effet, que de quelques réflexions pour se convaincre que le patronage est à lui seul radicalement insuffisant pour occuper une Conférence, et même que les autres œuvres spéciales, quelles qu'elles soient, ne peuvent produire tous leurs fruits que par la visite à domicile, tandis que l'œuvre de la visite des pauvres peut à la rigueur suppléer à toutes les œuvres spéciales.

La Société de Saint-Vincent-de-Paul fait un appel permanent aux hommes de foi, qui, embrasés du feu ardent qu'allume en eux la miraculeuse alliance de la charité divine à l'infirmité humaine, éprouvent le besoin de faire sans cesse du bien à leurs frères, suivant le précepte et à l'exemple

de Jésus-Christ. Le dévouement de tous mis en commun pour servir les pauvres, dans le but de plaire à Dieu, voilà ce qui fait la vie et l'innocente force de notre Société.

Mais cette ardeur pour le bien requiert de l'occupation; des aliments quotidiens lui sont nécessaires; or, le seul patronage des enfants est insuffisant à les lui fournir.

A moins d'être importuns aux maîtres dans les écoles, et aux chefs ouvriers dans les ateliers, par des visites faites ou trop souvent ou avec un trop grand concours de personnes, nos confrères qui se dévouent particulièrement aux soins de l'enfance doivent être peu nombreux. Quelle sera donc, dans le champ de la charité, la part de nos autres amis, si la Conférence applique à cette seule œuvre tout son temps et toutes ses ressources?

Et de plus, les enfants sont aimables, et c'est un bonheur pour tous de s'entretenir d'eux; mais qu'ils soient sages et dociles, ou turbulents et rétifs, il y a peu de chose à dire des écoliers dans une réunion hebdomadaire. Le compte des bons points ne touche pas, ne remue pas une assemblée (1).

Mais, quand la visite des indigents s'exécute, combien la Conférence n'est-elle pas

(1) Tout en reconnaissant l'exactitude de l'observation de M. Gossin, on ne peut s'empêcher de remarquer que l'œuvre du patronage a depuis 1845 beaucoup agrandi le champ de son action, et qu'elle demande un bien plus grand nombre d'ouvriers. (Note du Conseil général, 1888.)

émue de ce qui lui est rapporté, à chaque séance, touchant un certain nombre de familles adoptées par elle ! Il y a toujours quelque chose de nouveau et quelquefois d'imprévu dans certains ménages visités. La maladie d'un vieillard, le mariage d'un homme et d'une femme enfin sortis du désordre, la première communion d'un enfant, un habit à donner à l'un, des draps à prêter à l'autre, de l'ouvrage à procurer à tous, le récit d'une bonne action ou d'une bonne parole d'un pauvre, le retour sincère de tel autre à la religion ; tout cela a de l'intérêt, a du charme, tout cela provoque la communication d'utiles pensées, amène l'expression de généreux sentiments ; on chérit de plus en plus les pauvres en vue de Dieu ; on tâche surtout d'aimer davantage ce Dieu de clémence, qui a mis à notre portée un moyen si facile et si doux d'expier nos fautes journalières ; on goûte la Conférence, on regrette de la quitter sitôt, on se promet bien de ne pas manquer la prochaine réunion ; on rentre chez soi le cœur content, et l'on a raison ; on a fait un peu de bien ; on a prié Dieu, on a vu des amis pieux et chrétiens, tout cela est du bonheur !

Ce tableau n'est pas une peinture faite à plaisir ; c'est l'expression affaiblie des souvenirs que j'ai gardés et que je garderai toujours des Conférences dont j'ai fait partie, et où la visite des pauvres se faisait, se fait encore, et se fera toujours avec assiduité, avec cet attrait qu'inspirent les

œuvres de Dieu aux cœurs en union avec lui. Dans toutes les Conférences où les mêmes choses se font, les assemblées, loin d'être monotones et ennuyeuses, s'écoulent toujours trop vite. Si l'on en doute, que l'expérience en soit au moins tentée, et l'on arrivera partout aux mêmes résultats.

Mais ce qui surtout nous rend la visite des pauvres éminemment précieuse, c'est qu'elle a des rapports particuliers, on pourrait même dire intimes, avec l'organisation et les allures de notre Société.

La Société de Saint-Vincent-de-Paul étant composée d'éléments fort mobiles et d'hommes de tous les âges, presque tous très occupés, nulle entreprise de charité ne lui convenait autant que celle-là pour être et pour rester son œuvre fondamentale.

Le noviciat n'est ni long ni difficile. Pour savoir secourir les pauvres, il suffit presque de les aimer, et l'expérience de tous les jours nous montre qu'ici, plus qu'ailleurs, c'est le cas d'appliquer cette parole profonde : *amor notitia est*. Car lorsqu'on se présente chez le pauvre avec les paroles de la foi sur les lèvres, avec la vigilance chrétienne dans les yeux et la compassion dans le cœur, on se rend bien facilement compte de la misère, des vices, des défauts, des espérances, des craintes de ces hôtes aux foyers desquels on s'est assis, et il n'est pas besoin de longues leçons pour entrevoir les moyens de porter remède à tant de maux. Et, si de semblables soins attachent ceux qui les

rendent, ils n'absorbent cependant pas leur temps; ils n'exigent pas une régularité mathématique, en quelque sorte, qui n'est pas dans les possibilités de tous. Pourvu que le pauvre soit visité, peu importe l'heure, le jour; et il est souvent même plus utile que les visites ne se reproduisent pas d'une manière trop périodique, et que ceux que nous soulageons ne s'y habituent pas ainsi, comme à un droit, comme à une rente.

Les autres œuvres, au contraire, et spécialement celle du Patronage des apprentis, ne présentent pas ces caractères; et, pour nous borner à la dernière, nous vous ferons remarquer, Monsieur et cher Confrère, combien elle exige de régularité et d'invariable assiduité. Pour avoir action sur les enfants, il faut les connaître et les voir: et, pour les connaître et les voir, il faut se trouver à jour, à heure fixe, à leurs réunions; il faut pouvoir disposer de son temps à l'avance, et pour toute une saison au moins; car vous savez aussi bien que nous que le succès du patronage est assuré à la persévérance, et que, sans la continuité des efforts, cette œuvre tombe et dépérit. Or, cette libre disposition de son temps n'appartient pas à tous, on peut même dire qu'elle se rencontre chez un petit nombre; aussi est-ce un fait constant que les Conférences qui se bornent à cette œuvre intéressante, mais circonscrite, comptent bien moins de membres que celles qui, au contraire, la joignent à la visite des pauvres.

Ajoutons que la visite des pauvres est le complément nécessaire des œuvres spéciales, et que sans elle aucune de celles-ci n'aura sa perfection.

Si vous restreignez votre sollicitude à la réunion des papiers nécessaires au mariage d'une famille, votre bonne action restera inachevée; car vous n'avez pas fait ce que vous pouvez pour amener les parties à recevoir, avec la préparation convenable, le bienfait de la bénédiction nuptiale.

Si vous limitez votre charité à patronner des enfants dans les écoles ou les ateliers, sans vous inquiéter de leurs parents, sans aller voir ceux-ci, et sans vous efforcer de les rendre meilleurs, vous bâtissez sur le sable. Car en vain essayerez-vous de donner à vos patronnés hors de chez eux l'amour de toutes les vertus, si, en rentrant tous les soirs au foyer paternel, ils y trouvent l'exemple et l'encouragement de tous les vices. Que servira de leur avoir appris des cantiques dans la journée, si le soir ils s'endorment, ou plutôt s'ils se réveillent au bruit des jurements et des blasphèmes?

La visite des pauvres, au contraire, a cet immense avantage de faire connaître à fond tous les membres de la famille. Le visiteur assidu et attentif ne tarde pas à savoir si les père et mère sont mariés, s'ils ont fait leur première communion, si les enfants sont baptisés, s'ils vont à l'école, si l'union règne dans le ménage, si la misère et les maladies sont les résultats du vice ou de

malheurs immérités. Tout parle aux yeux et à l'intelligence dans ces communications entre nous et les pauvres. Oui, au foyer domestique tout a une signification, même les objets inanimés, même les murailles, qu'on voit ici ornées de quelques signes extérieurs de la religion, et là étalant des représentations impies ou immorales. Deux ou trois apparitions dans le logement des pauvres nous disent si la femme est propre et économe, si le mari est laborieux, si les enfants sont bien élevés et savent leurs prières.

Qui ne voit qu'après cette étude complète de l'état moral et matériel d'une famille, la charité catholique fera naître de son souffle fécond toutes les bonnes œuvres destinées à remédier aux maux qu'elle a sous les yeux? C'est parce qu'on voit les pauvres, parce qu'on va chez eux, qu'on respire l'air qu'ils respirent eux-mêmes qu'on a la pensée de visiter les malades dans les hôpitaux ou à domicile, de faire bénir le lien qui unit l'homme à la femme, de prodiguer des soins à l'enfance, et de pourvoir enfin, par toutes sortes d'œuvres, à ces misères qui se renouvellent sous des faces si diverses.

Il ne nous reste plus sur ce point, Monsieur et cher Confrère, qu'à répondre à une objection qui nous est quelquefois présentée.

Bien souvent les Conférences naissantes croient que, si elles entreprenaient la visite des pauvres, elles sembleraient faire con-

currence à des associations précédemment établies dans ce but, ou aux bureaux de bienfaisance. Ces craintes nous semblent peu fondées. Lorsqu'en effet nous voyons le peu de bien qu'il est donné de faire, même aux Conférences les plus florissantes, et que nous le comparons aux aumônes que distribuent des mains plus puissantes et plus riches que les nôtres, la seule pensée qui peut entrer dans nos âmes, mais sans y porter la moindre amertume, c'est celle de notre infériorité. La plupart des Conférences n'adoptent pas en général plus de deux ou trois familles par membre : et dans une ville qui compte un nombre tant soit peu considérable d'indigents, quelle faible proportion n'est-ce pas ? Personne, en vérité, ne peut y voir une concurrence à des œuvres préexistantes ; il ne peut y avoir aux yeux de tous que le désir d'attirer sur nous les mérites qui sont attachés à la visite des pauvres et d'accomplir un devoir de charité. — Craindrait-on par hasard que nos aumônes ne fissent double emploi ? Mais leur modicité nous dispense de nous préoccuper du cumul possible de nos *bons* avec des secours plus abondants qui seraient venus ou devraient venir d'ailleurs.

Notre part sera donc toujours petite et inaperçue : sachons seulement en augmenter le mérite par la perfection que nous mettrons à la cultiver. Il n'est pas nécessaire que nous soyons cités comme les bienfaiteurs publics de la ville. Il suffit que,

venus à la onzième heure du jour, nous ne dédaignons pas la grâce insigne que le souverain Maître veut bien nous faire en nous admettant au nombre des ouvriers qu'il envoie à sa vigne.

Je vous demande pardon, Monsieur et cher Confrère, des longs développements auxquels je me suis laissé entraîner. J'ai ma justification, ou du moins mon excuse, dans la profonde conviction dans laquelle je suis, que la conservation de notre chère Société est attachée par les liens les plus étroits à la visite régulière et assidue des pauvres à domicile, et que, s'il arrivait que la pratique en fût discontinuée, c'en serait fait des progrès, mais surtout de l'esprit de l'œuvre de Saint-Vincent-de-Paul. Elle pourrait encore exister de nom, mais dans la réalité elle aurait vécu.

J'aborde, Monsieur et cher Confrère, deux recommandations qui offrent un grand intérêt et qui se rapportent assez directement à l'objet principal de cette lettre : je veux parler des membres aspirants et des jeunes gens qui arrivent, chaque année au mois de novembre, à Paris, pour y suivre le cours de leurs études.

Il est bien à désirer que l'usage d'associer aux Conférences des jeunes gens au-dessous de dix-huit ans se propage et devienne général. La pratique de la charité est agréable à l'homme, même dans l'état de sa nature déchue ; elle est pour lui un besoin, lorsqu'avant les dangereuses années de l'ado-

lescence, la participation au plus auguste des sacrements a allumé dans un jeune cœur quelques étincelles de ce feu ardent dont Jésus-Christ a embrasé et enrichi le monde.

Il y a une haute sagesse à satisfaire ce besoin et à enraciner profondément la charité dans cette âme, avant que le souffle orageux des passions s'y soit élevé. En tournant de bonne heure ses pensées, ses occupations et ses plaisirs vers les œuvres de miséricorde, on donnera par la charité à cet enfant, qui va devenir un homme, un second ange gardien, s'il est possible de parler ainsi.

Le premier âge est aumônier. Des enfants allant à l'école partagent leur pain et leurs petites provisions avec les pauvres.

Ce mot de Job : *Mecum crevit misericordia et de utero egressa est mecum*, trouverait, si nous regardions bien autour de nous, son application journalière.

C'est donc profiter d'un penchant inné, et charmer l'adolescent, que de l'initier de très bonne heure aux œuvres de charité. Après avoir été aspirant, il devient membre actif; son zèle s'accroît avec ses années. Dieu et les pauvres deviennent habituellement l'objet de sa première et de sa dernière pensée de chaque jour. Heureux père et mère, soyez sans crainte sur l'avenir d'un tel fils. L'ardente saison de la jeunesse viendra, mais les avenues qui conduisent à l'esprit et au cœur de votre enfant se-

ront déjà et depuis longtemps saintement gardées; les périls qu'il courra seront donc légers. Sa vertu pourra être exercée; elle ne fera pas naufrage, si aucune interruption n'intervient dans ces habitudes puissamment préservatrices, qui ont, à si juste titre, intéressé son premier âge.

Aussi, l'un des bons résultats dont notre Société ait à se féliciter est l'habitude où sont les Conférences de nous recommander ceux de leurs membres qui arrivent à Paris pour terminer leurs études. C'est toujours, en effet, une rude et pénible épreuve pour la foi d'un jeune homme que de venir, loin de l'appui de ses parents et de ses amis, commencer sa carrière dans une ville où tant de vices et de tentations se trouvent à côté de tant de vertus et d'admirables exemples. L'expérience apprend chaque jour que, malgré les principes solides d'une éducation chrétienne, les chutes les plus déplorables sont possibles, et que de toutes les prédications la plus efficace est celle de l'exemple. Qu'il est heureux alors pour un pieux jeune homme de prendre sa place dans nos modestes réunions! de se trouver de suite entouré de confrères vraiment chrétiens et dévoués aux pauvres, et de goûter les douceurs de cette amitié *toute faite* qui naît de la charité catholique! Au lieu de chercher ailleurs ses plaisirs et ses délassements, il comprendra qu'on peut être à Paris gaie-ment vertueux, et qu'à tout prendre il n'y

a rien de plus digne d'être aimé que les jeunes gens dont nos Conférences sont peuplées et sur le front desquels on admire cette sérénité, cette paix de la conscience et cette joie du cœur, dont l'indéfinissable ensemble compose ce qu'un ancien appelait la *couleur de la vertu*. Aussi voyons-nous avec joie se perpétuer cet usage, et faisons-nous des vœux ardents pour qu'il se développe, se consolide et se généralise de plus en plus parmi nous, afin que, grâce en partie à l'influence de notre Société, un plus grand nombre d'âmes pures soient préservées de toute contagion. Cet heureux résultat sera atteint, si ceux de nos plus jeunes confrères de qui l'inexpérience a besoin d'être guidée au sein de notre grande ville, montrent de l'empressement à venir nous trouver, dès leur arrivée à Paris, et nous expriment le désir d'être mis de suite en rapport avec nos Conférences.

Il me reste, Monsieur et cher Confrère, pour terminer cette longue lettre, à vous donner mon avis et celui du Conseil sur un point dont la correspondance nous signale chaque jour l'importance.

Depuis l'origine de notre Société, il a toujours été dans nos usages de terminer nos séances par une quête : cette quête a été longtemps notre principale ressource, et il est toujours à désirer qu'elle en forme la base essentielle. Et en effet, si nous sommes souvent appelés à porter les aumônes qu'on veut bien nous confier, nous

devons, ayant tout et toujours, verser dans le sein des pauvres les offrandes dont notre position de fortune nous permet de disposer, et, enrôlés volontaires sous la charitable bannière de saint Vincent de Paul, notre compagnie doit toujours marcher à ses frais. Cette offrande, de plus, doit toujours être secrète, afin que les uns, qui n'ont pas reçu de Dieu les dons de la fortune, n'aient pas à rougir de la modicité de leurs aumônes, et que les autres, qui sont plus favorisés sous ce rapport, ne puissent être tentés de s'enorgueillir de ce qu'ils auraient contribué pour une plus forte part à l'œuvre commune. Ces usages sont fondamentaux, et ils contribuent, sous bien des rapports, à maintenir dans les Conférences l'esprit de charité et de sacrifice, l'esprit d'humilité et d'égalité chrétiennes. Aussi est-ce avec regret que nous avons appris que, dans une ou deux Conférences, ces usages avaient subi quelque altération, que les quêtes n'y étaient plus sérieuses et avaient été remplacées par des cotisations fixes. Les pauvres certainement ont dû en souffrir; car rien ne stimule plus de zèle que l'offrande hebdomadaire, déposée chaque fois après l'exposé des misères des indigents; et dans de telles circonstances, un sacrifice indéterminé dépasse de beaucoup la taxe limitée qu'on se serait imposée à l'avance. Mais l'esprit d'humilité surtout peut en recevoir de graves atteintes. En effet, c'est principalement à elles-mêmes que les Sociétés fondées sur

la base de la charité catholique doivent appliquer la parole de notre divin Maître : *Que votre main gauche ignore le bien que fait votre main droite.*

L'union et la cordialité règnent, grâce à Dieu, dans la Société de Saint-Vincent-de-Paul; son esprit est celui de l'éloignement profond pour tout ce qui ressemble à la contention et à la dispute, d'abnégation de son sentiment propre et de déférence pour les sentiments de ses confrères. Voilà ce qui jusqu'ici l'a fait vivre et prospérer, et ce qui assurera ses progrès, si elle reste fidèle à ses principes. Demeurons donc ce que nous sommes, et songeons que, si jamais nous manquions à ce point aux traditions de notre saint Patron, notre Société serait aussitôt détruite, que l'intimité en disparaîtrait, que nos réunions perdraient leur charme, et qu'au dehors nous ne pourrions espérer trouver une tranquillité que nous n'aurions pas su conserver dans notre propre sein.

Mes bien-aimés, disait saint Pierre en s'adressant aux premiers chrétiens, *qu'il y ait entre vous une parfaite union, une bonté compatissante, une amitié de frères, une charité indulgente accompagnée de douceur et d'humilité.*

N'oublions pas ces touchants conseils, pratiquons-les, et la grâce, la paix et la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ seront toujours avec nous.

Agréez, etc.

Jules GOSSIN.

Paris, 31 mai 1846, solennité de la Pentecôte.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Il s'est écoulé près d'un an depuis la dernière circulaire que j'ai eu l'honneur de vous adresser le 2 juillet 1845.

Souvent, depuis cette époque, j'ai eu le désir d'entrer de nouveau en communication avec toutes les Conférences, et plusieurs d'entre elles m'avaient affectueusement prié de le faire, en me témoignant qu'elles trouvaient trop long l'intervalle que je laissais entre une circulaire et la suivante. J'ai cru toutefois ne pas devoir céder si tôt. J'ai voulu attendre et attendre encore, dans le but de bien connaître quel pouvait être l'objet auquel devraient plus particulièrement s'appliquer les communications nouvelles que j'aurais à vous adresser. Après y avoir bien réfléchi, il m'a semblé qu'au moment où la Société comptait un grand nombre de Conférences établies dans des régions indépendantes les unes des autres, qui ne parlaient pas la même langue, n'obéissaient pas aux mêmes lois, ne participaient ni aux mêmes mœurs, ni aux mêmes habitudes, et qui n'avaient pour lien entre elles que l'étendard de la religion catholique, et pour mot d'ordre que celui de *charité*, il était opportun d'insister, avant toutes choses, sur la nécessité de nous maintenir dans l'esprit

primitif de notre Société. En effet, l'unité ne peut subsister entre tant de branches disséminées de la même famille, qu'à la condition expresse de se rappeler sans cesse le but de notre œuvre et les moyens qui ont été employés jusqu'ici pour la conserver et l'étendre.

Peu de mots qui sont sus de tout le monde, tant ils ont été souvent répétés, suffisent pour préciser le but de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Faire en commun du bien aux pauvres selon les ressources que la Providence a mises ou qu'elle mettra à notre disposition; nous en faire à nous-mêmes infiniment davantage, au point de vue spirituel, en nous consacrant, sans distinction d'âge, de fortune et de position sociale, au soulagement des misères dont la Providence nous convie à nous occuper, sans en excepter aucune, mais en plaçant en première ligne *la visite des pauvres à domicile*, telle est en substance toute notre œuvre.

Arrivés les derniers dans la carrière de la charité chrétienne, où nous sommes précédés presque partout par des institutions civiles ou religieuses qui remontent à des temps reculés, et nos mains n'ayant à répandre que des aumônes dont le chiffre, essentiellement variable, demeure toujours fort au-dessous des besoins des malheureux, convenons de bonne foi que, pour nous, l'humilité serait déjà la première de toutes les convenances, si elle n'était pas d'ail-

leurs, et sous un autre rapport, le premier de nos devoirs. Il est donc à propos d'entourer de nos sincères respects les institutions charitables que nous trouvons fondées autour de nous, et d'éviter d'établir avec elles une rivalité dont peut-être la vanité, l'amour-propre et l'orgueil recueilleraient seuls tous les fruits. Contentons-nous de la part qui nous est laissée; ne nous affligeons point si nous paraissions faire peu de chose : cherchons alors notre consolation dans le désir de faire de notre mieux le peu que les circonstances nous permettent d'entreprendre; gardons-nous surtout de la tentation d'employer les moyens humains pour appeler à nous l'attention de la cité et pour provoquer en notre faveur des démonstrations publiques qui annonceraient que nous sommes tenus, ou que nous nous tenons nous-mêmes en haute estime et en grande considération. La recherche de ces moyens humains pour assurer le succès de nos œuvres, est tout à fait en opposition avec les conseils généraux de la sagesse chrétienne. Elle est de plus condamnée par les maximes diamétralement contraires que notre saint Patron a enseignées et qu'il a pratiquées pendant tout le cours de sa longue carrière.....

L'humilité, le courage et la confiance en Dieu, telles sont les vertus dont l'ensemble et l'heureux concours doivent former comme le fond et la base de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Mais il faut entrer un peu

plus avant et dire quelque chose de ce qui constitue la vie intérieure des Conférences.

On a demandé plusieurs fois au Conseil général si la qualité de membre de la Société était un obstacle à l'acceptation de certaines fonctions, soit dans d'autres institutions de charité, soit au sein des bureaux de bienfaisance.

Le Conseil général a toujours pensé qu'il n'y avait aucune incompatibilité dans la réunion, sur la même tête, des titres en vertu desquels un membre de Saint-Vincent-de-Paul pourrait ajouter aux œuvres propres de la Société d'autres œuvres qui lui seraient étrangères, mais qui n'en seraient pas moins méritoires, puisqu'elles auraient toujours pour but le plus grand bien du prochain et la plus grande gloire de Dieu. Cette solution se justifie aisément. On a dit avec vérité que la vie d'un catholique vraiment digne de ce nom auguste entrerait naturellement dans le cercle déjà si vaste des preuves de la divinité de Jésus-Christ. Envisagée sous ce rapport, l'entrée d'un membre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul dans une administration de charité légale est tout à fait désirable. Dans le monde (il faut bien en convenir parce que c'est un fait), on a souvent des préventions fort fâcheuses contre les hommes d'un vrai mérite, uniquement parce que, étant religieux et ne s'en cachant pas, on est porté à croire qu'ils sont peu sociables. On les honore de loin

d'une estime glaciale, mais on ne souhaite pas qu'ils aient le moindre accès nulle part, attendu que leur qualité de chrétiens fait présumer de droit qu'ils sont gênants. Eh bien ! il est très à propos que ceux de nos confrères qui, nonobstant ces préventions, dont la vivacité s'affaiblit au reste, tous les jours, pourraient être l'objet du choix de l'administration, acceptent sans hésiter l'honneur qui leur serait déféré.

.
Il résulte de notre règlement et de nos constants usages que la Société de Saint-Vincent-de-Paul a un caractère laïque. C'est en très grande connaissance de cause que cette allure lui a été donnée dès le principe, et que le Souverain Pontife, Grégoire XVI, a imprimé à toujours sa sanction à notre œuvre telle qu'elle est constituée. Il semble superflu d'expliquer ici les raisons péremptoires qui ont, dès l'origine, déterminé cet état de choses. Pour tout esprit attentif, ces raisons se manifesteront d'elles-mêmes. Mais de ce que la Société de Saint-Vincent-de-Paul est une Société laïque, quelques Conférences, de fondation récente, ont cru avoir besoin de s'excuser en quelque sorte de l'accès qu'elles avaient donné dans leur sein à des membres du clergé. Il y a eu, en ce point, de la part de nos frères, une erreur dont la nouveauté de leurs liens avec nous est l'excuse, mais qu'il est important d'arrêter tout de suite. La présence de quelques ecclésiastiques dans une Société com-

posée d'éléments laïques ne change rien au caractère de cette Société. Si l'on remonte à la source des institutions de charité qui, dans tous les États chrétiens, ont honoré la patrie et consolé le malheur sous toutes les formes, dans tous les âges et dans toutes les conditions, on sera obligé de reconnaître que ces institutions ont eu pour fondateurs des hommes honorés du sacerdoce. Et aujourd'hui il est juste, comme il l'était dans les siècles passés, de proclamer que les pauvres ont été, sont et seront toujours les *enfants des prêtres*. Cela est si vrai que notre langue même l'atteste. On dit chaque jour : Il faut envoyer telle aumône *aux pauvres de M. le Curé*, ou bien il faut faire telle chose pour *les pauvres de M. le Curé*. Il est donc reçu et admis que *les prêtres ont des pauvres*. Ils doivent tellement en avoir, qu'il y aurait une sorte de scandale à ce que le presbytère *n'eût pas ses pauvres*. Y a-t-il parmi nous une seule profession, un seul état civil dont le nom seul emporte avec soi l'idée que telle personne qui l'exerce est nécessairement le tuteur, le consolateur et le père d'un certain nombre de pauvres familles? Non, il n'y en a point, et il est remarquable que cette locution : *les pauvres de M. le Curé*, s'applique de fait à ses vicaires et aux prêtres habitués de la paroisse. Voilà ce qui existe à l'éternelle louange du clergé catholique, à qui la conscience publique attribue et reconnaît une *famille perpétuelle*, parce qu'elle est sans cesse renou-

velée de toutes les personnes les plus malheureuses de la paroisse. Et des hommes qui, par état et par sentiment, sont dévoués au soulagement de toutes les misères, auraient pu ne pas trouver, ne fût-ce que dans une seule Conférence, l'acceptation reconnaissante qui était due à l'œuvre de leur charitable concours ! Jamais telle n'a été la lettre du Règlement, ni l'intention du Conseil général, qui remplit chaque jour la mission de l'interpréter.

Mais on a demandé, à diverses époques et à plusieurs reprises, quel était, sous le rapport des convenances, le mode à suivre envers MM. les membres du clergé qui consentiraient à honorer de leur présence nos réunions.

Le Conseil général a pensé que le titre de membre honoraire était insuffisant pour exprimer la respectueuse gratitude d'une Conférence que le clergé consentirait à visiter à des époques plus ou moins éloignées, ou dont même il consentirait à partager les travaux. Le titre bien autrement relevé de *membres d'honneur* lui a seul paru assez significatif pour bien établir les relations de condescendante bonté de la part du clergé et de reconnaissance et de vénération en ce qui nous concerne. Les inviter à prendre place au bureau et à y occuper, s'il est possible, des sièges distingués, provoquer leur assentiment pour l'ordre du jour, leur demander des paroles d'édification et d'encouragement, les supplier sur-

tout de ne pas nous refuser des avis et des conseils et écouter avec une reconnaissance toute filiale leurs allocutions paternelles; toutes ces choses et d'autres semblables se concilient parfaitement avec le caractère laïque qui fait l'essence de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Il va de soi-même que les Evêques étant *de plein droit* les chefs et les pères de toutes les institutions fondées sur la charité catholique, à eux seuls appartient la présidence, lorsque parfois ils daignent se rendre à la réunion. Dans ces occasions graves et solennelles, un Prince de l'Eglise, en entrant dans une Conférence, ne peut pas descendre jusqu'à devenir l'un de nous. S'il se plie à notre petitesse et s'il veut bien nous tendre la main, c'est pour nous faire l'honneur de nous élever pour un instant jusqu'à lui, et jamais pour devenir véritablement l'un de nous. Dans beaucoup de villes, les ecclésiastiques membres de nos Conférences aiment à se confondre dans nos rangs et refusent toute place au bureau; il ne faudrait pas que le respect que nous portons à ces hommes vénérables nous fit tomber envers eux dans l'importunité, et c'est ce qui arriverait, si, luttant avec persévérance contre leur modestie, nous prétendions les forcer à *monter plus haut*. Cependant nous pensons qu'il est à propos de ne pas acquiescer trop aisément, et sans y être nous-mêmes contraints en quelque sorte, à une disposition semblable

qui nous serait exprimée par le chef d'une paroisse ou par un prêtre constitué en dignité. La place naturelle d'un grand vicaire et d'un curé est toujours marquée de droit au *premier rang* dans toute assemblée au-dessus de laquelle domine le signe auguste de la Rédemption. Quand cet ordre, qui est à tel point légitime *qu'on peut l'appeler nécessaire*, est interverti, il y a pour tout le monde gêne et souffrance. Peu importe que l'ecclésiastique dont on voulait honorer la personne et le caractère veuille absolument s'effacer et se perdre dans la foule, tous les regards vont le chercher, jusqu'à ce qu'en dépit de son humilité il ait enfin consenti à laisser exécuter à son égard la loi des convenances.

Cette dernière observation et le conseil qui la précède ne doivent toutefois porter aucun préjudice aux droits du président pour la direction des séances : ces droits subsistent en leur entier, hors le cas tout à fait exceptionnel de la présence d'un Prélat parmi nous. En effet, toute présidence partagée est un non-sens, et d'un autre côté la conservation de l'esprit et des allures de notre Société exige que nulle atteinte ne soit portée au caractère de nos Conférences. Or, ce caractère perdrait son évidence actuelle si, dans la pratique, ce point capital pouvait être altéré ou modifié.

Dieu nous est témoin que les suggestions d'un vain et misérable orgueil sont tout à fait étrangères à ce que nous venons de

dire. C'est, au contraire, la charité toute seule qui est le motif de notre insistance. Depuis l'époque de son origine jusqu'à ce jour, la Société de Saint-Vincent-de-Paul, telle qu'elle existe et telle que Notre Saint-Père le Pape l'a bénie et a voulu qu'elle restât constituée, est en possession manifeste et quotidienne d'attirer la jeunesse, de lui plaire et de la rendre meilleure. Serait-il prudent, serait-il sage d'approcher le fer d'un arbre qui porte de bons fruits, dans l'espérance, au moins incertaine, de lui en faire produire de meilleurs? On ne greffe que des sauvageons. Le jardinier respecte et conserve le jeune espalier dont chaque année sa main fait la récolte.

Il y a au reste, dans tout ce qui touche les rapports de déférence, une règle infaillible, c'est l'humilité sincère, fondée sur la conscience de notre néant. Si ce sentiment s'allie dans nos âmes à une très haute estime, à un profond respect pour le ministère sacerdotal, et surtout à un amour cordial pour des pasteurs qui continuent auprès de nous le ministère de Jésus-Christ, il est et il sera toujours impossible que nous puissions jamais rien dire ni rien faire qui soit de nature à contrister nos maîtres et nos guides dans la voie du salut.

Après l'observation fidèle de notre Règlement et de nos usages, il n'est rien de plus important que le choix du Président de la Conférence. Il est avéré par une longue expérience que *tant vaut le Président,*

tant vaut la Conférence. Saint Vincent de Paul disait quelquefois que, si pour faire réussir une entreprise il était obligé d'opter entre cinquante cerfs commandés par un lion, et cinquante lions commandés par un cerf, il se tiendrait plus assuré du succès avec la première phalange qu'avec la seconde. Ce mot d'un homme qui, pendant sa vie, avait la réputation, et à bien juste titre, de posséder une prudence consommée, contient un enseignement précieux. Indépendamment des qualités principales que doit réunir le président pour être, comme tous ses confrères, un digne membre de Saint-Vincent-de-Paul, il faut de plus qu'il soit signalé entre tous les autres par un attachement très profond à la Société, par un heureux mélange de douceur et de fermeté, par une patience à toute épreuve, et enfin par un zèle ardent pour le bien spirituel et temporel des pauvres. Il n'est pas nécessaire que le président soit distingué par les qualités brillantes de l'esprit, ni même qu'il soit doué d'une grande facilité d'élocution. Un président est assez éloquent quand il sait se faire écouter, et jamais cet avantage ne lui manque, quand, par la rectitude de son jugement, il met de suite le doigt sur les choses sensées qu'il a entendues; lorsqu'il saisit rapidement les difficultés, qu'il les tranche sans une trop longue hésitation, et qu'il maintient, avec une persistance douce dans la forme, mais inflexible au fond, ce qui a été résolu. Un

esprit droit est la garantie du succès d'un président. Avec ce préservatif, on sait se renfermer dans une juste mesure. Si l'on parle des besoins des pauvres à ses confrères, on a le pressentiment des détails qui doivent intéresser et aller au cœur; on ne se perd pas en discours superflus; on évite une trop grande sécheresse, on ne se ride pas le front à la moindre saillie d'un jeune confrère, mais on ne lâche pas non plus la bride à tous les écarts. Les fonctions d'un président sont toujours pénibles, elles constituent un poids véritable qui est souvent fort lourd.

Nous avons tous, sans doute, le bonheur d'être chrétiens de conviction, de cœur et d'effet; mais enfin nous sommes des *hommes*. Comme tels, nos imperfections sont si grandes, nos vertus si courtes et notre humilité si étroite, qu'il n'est pas toujours aisé dans une assemblée de prévenir ou d'arrêter les vivacités d'un membre excellent d'ailleurs et que sa piété recommande au respect de tous. Un homme vénérable et animé des intentions les plus pures peut souvent avoir dans l'esprit un défaut de justesse qui ne lui permet pas d'apercevoir l'étrangeté qu'il lui arrive de mettre dans certaines propositions. Un profond penseur l'a dit : *On ne fait jamais le mal ni plus complètement ni avec plus de gaieté de cœur que quand on le fait par un faux principe de conscience.*

De là cette démangeaison de parler à tout propos sur des sujets étrangers à la Confé-

rence : de là l'origine de ces combats de paroles dont il est bien difficile que quelques traits ne finissent pas par atteindre la charité elle-même. C'est dans ces occasions et d'autres semblables que la tâche du président devient souvent très laborieuse. Qu'il supporte avec douceur les premières déviations au bon ordre, on le conçoit; mais il doit s'opposer à leur progrès et surtout à leur retour. Tout en respectant les qualités précieuses d'un confrère souvent plein de candeur et de zèle, il faut qu'il se raidisse contre les efforts qui seraient tentés pour faire dégénérer les amicales causeries de nos Conférences en débats irritants et en querelles personnelles.

.
Cette ancienne devise des chrétiens : *Cor unum et anima una*, me porte à toucher ici en quelques mots un objet qui n'a pas encore été traité jusqu'ici, et dont cependant l'importance est grande. Dans la primitive Église, les fidèles ne cessaient pas de se recommander aux prières les uns des autres; leurs lettres commençaient et finissaient par des formules passées en usage et qui ne s'omettaient jamais. Au temps même de saint Vincent de Paul, et toutes ses lettres en font foi, on ne commençait à traiter les affaires qu'après avoir souhaité pour toujours à son correspondant *l'amour, la grâce et la paix de Jésus-Christ*. De nos jours, ces formules ont disparu et ne s'emploient plus guère que dans les correspon-

dances des personnes engagées dans les liens de la vie religieuse. Toutefois le sentiment, qui avait inspiré ces salutations si touchantes dans le fond comme dans la forme, est encore tout vivant dans les cœurs, et rien n'est plus fréquent dans les familles chrétiennes que la demande réciproque qu'on se fait de ne pas s'oublier de part et d'autre au moment de la prière. Jamais de telles requêtes ne sont repoussées, quoique bien souvent on ait honte de se les entendre adresser, sachant tout ce dont on aurait besoin pour invoquer Dieu avec fruit en faveur des autres, lorsqu'on est si tiède à prier pour soi-même. Mais ces promesses expresses ou tacites de prières sont-elles exécutées? Hélas! non : il faut reconnaître de bonne foi que le plus souvent on n'y pense pas. Cependant, cette réciprocité de bons offices devant Dieu serait un lien de plus entre nous, et en outre un avantage vraiment précieux pour chacun. Nous voyons par la correspondance de presque toutes les Conférences, que nos confrères se recommandent fréquemment aux prières du Conseil général et à celles du Conseil de Paris. En cas de mort, de maladie et de quelques nécessités particulières, des demandes individuelles nous arrivent à cette fin; mais nous recevons des supplications collectives lorsqu'une Conférence entreprend une œuvre nouvelle, lorsqu'elle veut attirer les bénédictions du Ciel sur les instructions qu'elle donne ou fait donner à la jeunesse

ou à l'enfance, lorsqu'elle espère quelque événement favorable ou qu'elle veut prévenir un événement fâcheux. Dans ces occasions et d'autres semblables, des prières nous sont demandées. Et nous aussi, frères aînés de la famille, nous aurions bien des titres à solliciter les prières de nos frères éloignés de nous, non par les sentiments, mais par l'espace. C'est pour répondre au sentiment de piété qui multiplie les sollicitations de cette nature, et qui nous fait sentir le besoin d'être nous-mêmes et sans cesse recommandés à Dieu, qu'il nous a paru utile de porter à votre connaissance l'imitation d'une prière déjà ancienne, qu'un prélat de sainte mémoire avait composée pour son usage et celui de ses amis. Cette prière, appropriée aux besoins de notre Société, à ceux de nos pauvres, approuvée par l'autorité ecclésiastique et goûtée par plusieurs de nos confrères de Paris, nous a paru propre à atteindre le but désiré. J'en joins ici quelques exemplaires. Il va sans dire que la récitation de cette prière n'est d'obligation pour personne, et qu'il n'y aura nulle faute quelconque à l'omettre; tout ce qu'on a prétendu faire ici a été de répondre à un besoin réel et de satisfaire ainsi la piété d'un très grand nombre de nos confrères. Cependant si nous y avons de l'inclination et que cette oraison nous touche, copions-la chacun de notre côté, pour la réciter avec ferveur chaque jour, soit à l'église, soit dans nos exercices ordinaires, soit

dans un autre temps de la journée, et alors nous pourrons nous endormir avec la consolante et douce pensée que dans toutes les parties du monde il n'y aura pas une seule de nos Conférences, pas une seule des bonnes œuvres entreprises par elles, et enfin pas un seul de nos confrères pour lesquels nous n'ayons adressé nos vœux au Ciel.

.....
Agréez, etc.

.....
Jules GOSSIN.

Paris, le 1^{er} novembre 1847,
fête de Tous les Saints.

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Le Conseil général, à qui j'ai eu l'honneur de faire connaître, dès le mois d'avril dernier, les motifs de santé qui me décideraient à déposer, dans un avenir peu éloigné, le titre et les fonctions de Président de la Société, tient en ce moment entre ses mains ma démission définitive. En attendant le choix de mon successeur, je cède au désir du Conseil et à mon inclination personnelle, en ne me refusant pas la douceur de m'entretenir une fois encore avec vous.

Une sorte de solennité semble s'attacher aux accents d'une voix qui ne doit plus se faire entendre. La parole d'un mourant, celle d'un père partant pour un voyage entrepris sans espérance de retour, celle même d'un

frère qui s'absente pour un temps indéfini, ont alors une autorité inaccoutumée, comme si cette parole, qui ne se renouvellera pas, devait être à jamais présente aux oreilles, à l'esprit et au cœur de tous les membres de la famille.

Loin de repousser ce titre accidentel à une attention plus soutenue, Messieurs et chers Confrères, j'ose m'en prévaloir, au contraire, afin que les épanchements que je vais avoir avec vous produisent tous les fruits que nous sommes fondés à en espérer pour le maintien de l'esprit de notre œuvre, l'affermissement de ses usages et la consécration, si l'on peut parler ainsi, des maximes qui, après avoir fait jusqu'ici sa force, assureront sa durée. Dans le désir d'être plus bref et plus concis, je négligerai les transitions, me bornant le plus souvent à énoncer certaines marques qui sont, pour le Conseil général et pour moi, des vérités positives d'observation et d'expérience.

Société de Saint-Vincent-de-Paul en général. — La Société de Saint-Vincent-de-Paul, considérée de haut, est un des moyens mis en œuvre par la divine Providence, autant pour secourir les pauvres, au double point de vue spirituel et temporel, que pour ranimer *partout et toujours* l'esprit de religion et de concorde. La Société s'efforce d'atteindre ce second but, en combattant le respect humain, et en faisant cesser entre les hommes de cœur et de foi les préventions et les antipathies de toute sorte, principale-

ment celles qui tiennent à la politique, afin de ne faire d'eux tous qu'une seule et même famille, marchant de concert à la conquête du ciel par les bonnes œuvres, sous la double bannière de la croix et de la charité catholique.

Une Conférence de Saint-Vincent-de-Paul est partout un bienfait public.

C'est un bienfait pour les pauvres, mais un bienfait encore plus grand pour ceux qui, sans être malheureux par la pauvreté, étaient autrefois et avant leur entrée dans nos rangs, en proie à bien d'autres misères; telles que l'isolement, l'oisiveté, le respect humain, la satiété de tous les faux plaisirs et même le dégoût de la vie.

Partout où la Société de Saint-Vincent-de-Paul existe, les catholiques sincères et amis des pauvres peuvent se donner la main sur un terrain dont la neutralité est sacrée, *celui de la charité*. Ils renaissent alors au seul bonheur véritable d'ici-bas, la pratique journalière de ce qui est bien, *en vue des récompenses éternelles*; et grâce à leur direction constante et simultanée vers le même but, ils peuvent se montrer croyants, pratiquants et charitables, sans être, à aucun de ces titres, notés de singularité.

La première condition qu'un candidat doit donc offrir, en se présentant pour entrer dans une conférence, c'est d'attacher un très haut prix à la prospérité de la Société, non pas certes par orgueil, mais par un sentiment très profond de reconnais-

sance envers Dieu, qui a suscité de notre temps ce mode, jusqu'alors ignoré ou non pratiqué, de secourir les pauvres et en même temps de rendre meilleurs ceux qui les visitent.

Unir nos modestes aumônes en faveur des pauvres pour que le nombre des offrandes supplée à la modicité de chacune d'elles; unir nos cœurs, nos prières et nos œuvres pour nous encourager réciproquement dans le chemin de la vertu par l'influence toute puissante des bons exemples, tels sont en un seul mot tout le secret et tout l'esprit de la Société de Saint-Vincent de-Paul.

Jamais nous ne devons séparer ces deux buts. *Ils sont connexes dans la Société et ne peuvent pas supporter d'être isolés l'un de l'autre.* Faire du bien à part, c'est pratiquer l'aumône, mais ce n'est pas faire l'œuvre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Former des liaisons avec des personnes d'ailleurs estimables, mais qui n'ont pas le dessein de se servir de leurs rapports mutuels pour faire d'eux la base d'une société de bonnes œuvres *qui sont à délibérer et à accomplir de concert et à frais communs*; c'est sans doute faire une chose bonne en soi, mais ce n'est pas là entrer dans cette alliance d'une nature toute particulière, dont tout membre un peu ancien de la Société apprécie si fort l'utilité, connaît si bien le charme et pratique si gaiement les allures.

Le cuivre, l'argent et l'or, offerts par

chacun selon ses facultés, et mélangés dans la bourse commune, alimentent le trésor sans cesse épuisé et sans cesse renouvelé qui nous sert à secourir les pauvres. Au mot *mélange* qu'on substitue celui d'*alliance*, lequel exprime à la fois l'intelligence et la volonté, et l'on aura quelque image du concert et de la fusion cordiale de nos confrères pour s'occuper ensemble d'œuvres de charité, quelles que soient d'ailleurs les différences qui existent entre la position sociale, l'éducation et la fortune de chacun d'eux.

Les Conférences où l'on s'occuperait exclusivement des pauvres, sans que leurs visiteurs tendissent à faire naître et à nourrir entre eux-mêmes des relations de bienveillance et d'affection, seraient donc infidèles à l'un des buts essentiels de l'œuvre, et réciproquement la Société de Saint-Vincent-de-Paul ne pourrait point se reconnaître dans une assemblée, quelque honorables qu'en pourraient être les éléments, si, en se réunissant, celle-ci n'avait pas pour objet le soulagement des misères temporelles et spirituelles des pauvres, par le moyen d'aumônes libres et secrètes qu'on recueille, qu'on met en commun et dont chaque visiteur est appelé à user, d'après le nombre plus ou moins grand de familles dont il est chargé.

Tels sont les signes infailibles auxquels les Conférences peuvent recourir, pour juger si elles sont bien restées jusqu'à ce jour

dans l'esprit essentiel et dans les usages fondamentaux de la Société.

La Société a foi dans la protection si souvent éprouvée de la Providence. Elle ne thésaurise pas; elle donne selon ses facultés; elle aime à tirer parti de toutes choses, rajeunit celles qui sont vieilles; elle trouve un emploi pour celles qui semblent hors d'usage. Elle ne balaye pas au dehors les miettes, mais elle les recueille; elle ne soulagerait qu'un enfant avec ces miettes, qu'elles lui seraient précieuses.

Le propre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul n'est point d'aller à la recherche des solutions de plusieurs grands problèmes, qui se rapportent à l'existence même de l'ordre social, et qui de nos jours préoccupent les esprits les plus éminents; son office *à elle*, c'est la pratique de la charité, ce qui est bien loin d'exclure l'investigation des moyens matériels et moraux de rendre la condition des pauvres plus supportable. Que de choses ingénieuses n'ont pas déjà été inventées par nos Confrères! la Sainte-Famille, les Caisses d'Économie, l'OEuvre des Loyers, les Livres prêtés à domicile, le Patronage des Écoliers et des Apprentis, etc., etc.

Malgré tous les gages de durée que la Société possède dans son sein, deux périls semblent pourtant menacer son existence :

On peut craindre qu'au lieu de demeurer une Société essentiellement religieuse et exclusivement catholique, elle ne dégénère

au point de n'être plus dans l'avenir qu'un grand bureau de bienfaisance, restreignant ses sollicitudes à la seule distribution de secours matériels.

On peut redouter encore que l'uniformité de nos séances n'engendre la monotonie, l'ennui, et ne finisse par faire désertier les Conférences.

Pour préserver la Société du premier de ces périls, il existe deux moyens infail-
libles :

Le premier consiste à n'introduire dans la Société que des catholiques susceptibles d'édifier leurs confrères, c'est-à-dire qui, loin de borner à un froid respect leurs hommages envers la véritable religion, conformément leur vie à tous les préceptes de Jésus-Christ et de son Église; le deuxième est de nous attacher, du fond même de nos entrailles, à nos pères et à nos maîtres dans la foi, c'est-à-dire à l'Épiscopat et au clergé.

Je renvoie à cet égard à la Circulaire du 30 mai 1846.

Quant au second danger, l'unique moyen de l'éviter est de ne s'écarter jamais de la pratique journalière et assidue de la visite des pauvres à domicile.

Toute Conférence qui est fidèle à ce premier de nos usages ne connaît ni la monotonie ni l'ennui.

Toutes celles qui y manquent ou qui ne s'en acquittent qu'imparfaitement périculisent de consommation. Pourquoi? Parce qu'il est dans la nature des choses que des in-

dividualités, en présence les unes des autres, se fatiguent et s'ennuient l'une par l'autre, et qu'il faut des mobiles extérieurs, tels que l'exposé fréquent des besoins des familles pauvres et les mesures à prendre en conséquence, pour donner de la vie, de l'intérêt et du mouvement à nos réunions.

L'expérience en a été faite. Elle est infaillible. (Voir la Circulaire du 2 juillet 1845)...

Dans la Société de Saint-Vincent-de-Paul on est peu porté à écrire, et tout aussi peu à lire. Sous le premier rapport, le Conseil général reçoit à peine une fois par année des nouvelles de beaucoup de Conférences, qui pourtant auraient des choses intéressantes à nous transmettre. Sous le second; les membres se privent d'instructions utiles et même nécessaires qui concernent l'organisation de la Société, et dès lors ils ne se tiennent au courant, ni des solutions données à certaines questions, ni de l'histoire et des œuvres de chacune des autres Conférences.

Il serait à souhaiter que les diverses publications, qui sont l'expression fidèle de l'histoire et des progrès de la Société, devinssent familières à chacun de ses membres.

Conférences. — La plupart des Conférences, grâce à Dieu, ne connaissent ni la tristesse ni la contrainte. Au contraire, la gaieté n'est pas exclue de leur sein, et il y

règne généralement une cordialité aimable et douce.

Mais on cite quelques Conférences où cet esprit n'est pas admis, et où dominant la gêne, la froideur et quelquefois même l'ennui.

Cependant jamais Conférence n'a failli ni aux convenances ni à la charité, parce qu'il lui est arrivé de rire. Parfois même le rire est une excellente chose; il ranime l'attention, prévient le sommeil, excite la cordialité et assoupit les dissentiments trop vifs. C'est le meilleur indice de l'esprit de liberté honnête qui doit régner parmi nous, et qui est tout à la fois un lien, un attrait et un grand charme.

Les Conférences qui secourent le plus abondamment les pauvres sont celles où la charité se fait gaiement, parce qu'on ne veut pas manquer d'y assister.

Il serait sans doute inconvenant de se rendre à une Conférence dans l'espérance d'y trouver ou d'y provoquer des occasions d'hilarité. Il faut, au contraire, regarder l'assistance à la Conférence comme un *devoir sérieux*. Mais il n'y a nulle contradiction à prendre très fort *au sérieux* une Société de charité, et à se laisser aller en même temps à la gaieté franche et communicative qui s'y répand dans l'occasion.

En France, ce que les hommes même les meilleurs redoutent le plus, c'est l'ennui, et sous ce rapport les hommes de n'importe quel pays sont tous *plus ou moins Français*.

L'ennui est à une Conférence ce que la fumée est à une ruche d'abeilles.

Quand il arrive qu'un essaim ne prospère pas, ce n'est point parce que les abeilles se dégoûtent du travail, c'est parce qu'elles sont trop dérangées par des curieux qui veulent à toute force connaître le secret de leur miel et celui de leur cire, comme aussi ce qui regarde le régime intérieur de leur petite et innocente communauté.

Il en est de même des Conférences de la Société quand le public veut trop s'occuper d'elles.

Certes, on peut être parfaitement estimable, être charitable, chrétien, fervent et laborieux, sans appartenir à la Société; mais, quand un jeune homme, qui réunissait ces qualités, s'est fait admettre à nos Conférences et a cessé ensuite de les fréquenter, cette absence prolongée est un signe très fâcheux. Présidents zélés, hâtez-vous, toute affaire cessante, d'aller alors visiter ces jeunes frères; ils sont en péril, l'horloge dont naguère les aiguilles marchaient avec tant de régularité est assurément dérangée. Cherchez bien; questionnez avec cette douce sollicitude qui appartient au cœur d'un père; et peut-être prévendrez-vous une grande chute, ou arriverez-vous encore assez à temps pour la réparer. Dans le monde moral, comme dans le monde physique, il y a des choses qui s'attirent et d'autres qui se repoussent : ce sont des symptômes qui ne peuvent pas tromper.

Quand donc la charité qui attirait éloigne, *c'est que l'âme qui aimait Dieu et les pauvres a changé d'amour.*

Dans les Conférences où les jeunes gens depuis peu arrivés de province se trouvent en grand nombre, il serait utile que le président désignât deux ou trois membres pour se mettre en rapport immédiat avec nos jeunes confrères, et leur donner des renseignements qu'ils peuvent souhaiter sur beaucoup de choses qu'il leur importe de connaître. De cette manière on prévient leur isolement, et on les aiderait à trouver certains jeunes gens, en qui ils rencontreront cette amitié *toute préparée* et pour ainsi dire *toute faite*, qui est un des moyens que la Providence destine à devenir la consolation de leur vie scolaire, la joie de leurs loisirs et le soutien de leurs pas encore mal affermis, peut-être, dans le chemin de la vertu. Rien n'isole plus que la timidité, et presque tous les jeunes gens sont timides : il faudrait ne jamais l'oublier.

De grands arbres naissent souvent d'un fruit tombé du bec d'un oiseau. Il suffit parfois de la présence d'un membre isolé, mais qui a du zèle, pour doter une ville d'une institution religieuse, charitable, sociale, et par conséquent éminemment utile.

Lorsqu'un de nos confrères quitte sa Conférence pour fixer son domicile dans une ville un peu importante où la Société n'est pas connue, il ferait bien, après son établissement, d'avertir M. le Curé de sa pa-

roisse qu'un membre de la Société est là, qui attend que la Providence lui envoie un confrère. Qu'un ou deux nouveaux arrivants donnent au même pasteur un avis semblable, et bientôt une Conférence nouvelle se formera dans une ville, qui, sans ce moyen tout simple de reconnaissance entre des confrères, aurait longtemps ignoré la Société.

Tant vaut le Président, tant vaut la Conférence.

On ne sait pas toujours sur qui on doit porter son choix pour former le bureau; mais il est du moins un moyen infailible de connaître les candidats qu'il ne faut pas porter : ce sont ceux qui ont appétit de ces distinctions.

Une Conférence est perdue quand, ce qui n'est malheureusement pas sans exemple, il s'y forme une opposition systématique contre l'autorité du Président.

Alors les membres de la Conférence cessent de s'édifier les uns les autres; au contraire, ils se scandalisent réciproquement; alors les préoccupations d'un misérable amour-propre absorbent les instants destinés à parler des besoins des pauvres et à y pourvoir. De part et d'autre on se retire le cœur aride et froissé. Je le répète, oui, la Conférence a de fait cessé dès lors d'exister : et comment, en effet, saint Vincent de Paul pourrait-il reconnaître ses enfants dans une réunion d'où sa bannière, celle de la charité, a depuis longtemps disparu.

Visites des pauvres. — Quand on cesse de visiter les pauvres, on les oublie, et avec eux la charité.

Lorsqu'on visite souvent les pauvres, on préfère les pauvres à tout le reste et à soi-même. Quand on est longtemps sans les voir, on préfère tout aux pauvres.

Le membre de Saint-Vincent-de-Paul qui ne se considère que comme un porteur de pain à une famille indigente, ne comprend ni la charité, ni la Société, ni les pauvres. La Société n'a jamais été et ne sera jamais une association de commissionnaires.

Envoyer par un domestique des bons de pain, c'est retenir, au préjudice du pauvre, la meilleure partie de l'aumône qui était due à celui-ci, c'est-à-dire celle qu'une bonne parole sortie du cœur aurait ajoutée à ce pain.

Ce qui touche le pauvre jusqu'au fond de l'âme, c'est de voir qu'on pense à lui, qu'on s'occupe de lui et qu'on l'aime : c'est de sentir que le visiteur se donne, ou du moins *se prête à lui* une fois par semaine.

La charité n'est efficace que lorsqu'elle est complète, et elle n'est complète que lorsqu'elle est *vraie*.

Dans un homme véritablement charitable, toutes les facultés concourent à l'aumône. Quand les mains ont fait leur offrande, c'est le tour des autres membres, etc. La bouche console et administre l'espérance ; les pieds deviennent ceux du boiteux et les

bras ceux du paralytique... Mais de toutes les jouissances que nous pouvons procurer aux pauvres, la plus grande et la plus rare est celle que notre oreille leur cause quand elle les écoute.

La douceur et la patience dans nos rapports avec les pauvres sont les premières vertus qu'il faut tâcher d'acquérir. Sans elles il n'y a pas de charité. Qu'on ne puisse pas toujours donner, le pauvre le conçoit et le pardonne; mais qu'on lui parle avec dureté, c'est ce qu'il ne peut jamais passer et ce qu'il n'oublie et ne pardonne jamais. Il arrive quelquefois qu'on élève la voix dans un moment d'émotion causée par l'intérêt même qu'on porte à un pauvre, et pour le gronder de choses mauvaises ou ineptes qu'il a faites. C'est toujours un tort. Le pauvre est mal édifié, et l'influence salutaire qu'on pouvait espérer d'exercer sur lui est dès lors perdue ou fort compromise.

L'expérience a prouvé et prouve chaque jour qu'expédier des familles pauvres pour la capitale, sans autre motif que la simple espérance qu'elles y trouveront plus facilement qu'ailleurs de l'occupation et des ressources, c'est faire tomber sur elles le dernier malheur, parce que celui-ci est à peu près sans remède.

Pour si peu de chose que nous donnons aux pauvres, que d'éléments de bonheur les pauvres ne nous envoient-ils pas! Il y aurait des volumes à écrire sur ce sujet.

Que d'instantans perdus dans la vie! Que

les pauvres seraient heureux si l'on songeait à en disposer en leur faveur, en faisant quelques visites de surérogation ! Il y a telles et telles familles qui ne sont secourues et même connues que de nos frères et qui, dans les grandes villes surtout, vivent dans un isolement absolu. Aussi, dans les mansardes qu'elles occupent, que l'attente est vive après la visite ordinaire de la semaine ! On n'ose pas bouger de peur de la perdre ; à chaque pas qu'on entend dans l'escalier étroit et en échelle qui conduit à ces asiles de la misère, le cœur bat d'espérance. Si cette espérance a été trompée : *Allons*, disent tristement ces pauvres gens, *ce sera donc pour demain !*

L'esprit d'arrangement et de prévoyance est rare chez les pauvres. Cependant, dans quelque excessive détresse que puisse être une famille, il y aurait moyen, avec de l'intelligence, de la persévérance et de l'activité, de rendre sa position moins pénible. C'est ici le principal office du visiteur ; il faut qu'il fasse l'aumône de son jugement, de ses méditations et de son expérience. Comme il est l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux, il faut qu'il soit la raison de l'insensé et l'économe du prodigue ; ici s'applique ce mot si profond de David : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.*

De toutes les œuvres de la Société, celle qui touche le plus profondément le cœur des pauvres, c'est celle que nous appelons

l'OEuvre de la Sainte-Famille, et qui a pour objet d'attirer ensemble, au pied des autels, les visités et les visiteurs, adorant les mêmes mystères, recevant les mêmes instructions et priant les uns pour les autres. Dans toute autre enceinte que celle des églises, il y a des places marquées pour tous les rangs. Ici, pauvres et riches sont confondus priant les uns pour les autres. Nulle œuvre, il faut le répéter sans cesse, n'est plus agréable aux pauvres, aucune autre ne les relève davantage à leurs propres yeux, aucune autre ne produit des fruits plus abondants et plus durables de salut. Cette œuvre est bien une œuvre de *progrès*, et ce progrès est du meilleur aloi.

Une grande souffrance est inséparable de la visite des pauvres à domicile, c'est la difficulté d'établir, même de loin et de très loin, la moindre proportion entre les besoins et le bienfait. Un moyen toutefois se présente pour adoucir cette souffrance; le voici : *Dotez vos pauvres familles d'une partie du moins de vos dépenses superflues.*

Certaines habitudes indifférentes en elles-mêmes, mais qui finissent par être coûteuses, se sont introduites à peu près chez tous les peuples modernes, et les jeunes gens s'y sont adonnés avec toute l'ardeur de leur âge : je veux parler de la pipe, du cigare et de la tabatière. Convaincue que ces habitudes, *si l'on pouvait du moins les ramener progressivement à un usage modéré*, donneraient le moyen de

nourrir beaucoup de familles, notre Société serait heureuse si de courageuses réformes dans ce que ces habitudes ont *d'excessif*, changeaient en pain ne fût-ce qu'une partie du tribut journalier et ruineux que ces goûts imposent à plusieurs d'entre nous.

On gémit souvent des inconvénients attachés à ces habitudes; toutes les résolutions de se modérer échouent contre leur force réputée irrésistible, surtout quand l'origine de celles-là est ancienne. Eh bien! qu'on se propose d'acheter chaque jour du pain avec le produit de ce qu'on aura épargné sur cette dépense, aussi stérile que tyrannique, et bientôt l'on sera à la fois surpris et charmé de se mieux porter et d'avoir fait vivre un pauvre.

Tels sont, Messieurs et chers confrères, les derniers conseils que je vous demande la permission de confier à vos méditations, avant que je reprenne dans vos rangs la place que j'y occupais en 1844. Il a paru au Conseil général que, bien que ces choses ne fussent pas nouvelles, il était éminemment utile de les rappeler, et même avec une sorte d'insistance et de solennité, à votre souvenir, parce que leur ensemble constitue, à vrai dire, *l'esprit fondamental et primitif* de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

Encore un mot, et je finis.

Pendant les années que j'ai eu l'honneur de passer à votre tête, j'ai été directement en rapport avec un grand nombre de nos

confrères, et j'ai sujet de craindre de les avoir souvent peu édifiés. Je ne puis donc mieux faire, en prenant congé de vous, que de me servir de ces belles paroles qu'un évêque de la primitive Église adressait à son troupeau le jour anniversaire de sa promotion :

« Je suis trop éloigné d'une vaine confiance en moi-même pour oser dire que je n'ai blessé personne dans l'exercice de mon ministère... Que si dans les affaires et les sollicitudes diverses dont j'ai été accablé, il m'est arrivé de ne point écouter l'un de vous comme il l'eût voulu; si j'ai regardé l'un de vous d'un œil plus sévère qu'il ne fallait, ou lui ai adressé une parole plus haute qu'il n'en était besoin; si j'ai contristé l'affligé ou l'homme placé dans une humble fortune par une réponse peu convenante; si, de hasard, préoccupé dans ma pensée, j'ai négligé l'instance d'un pauvre, ou l'ai remise à un autre temps, ou l'ai repoussée par un geste fâcheux; si je vous ai montré trop de vivacité en me justifiant d'un soupçon injuste; si l'un de vous, en sa conscience, a pu douter de mes sentiments à son égard; vous tous envers lesquels je suis redevable de ces offenses, pardonnez-moi, pour qu'il vous soit pardonné! »

Agréez, etc.

Jules GOSSIN.

Paris, le 14 avril 1848,
fête de la Compassion de la sainte Vierge.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

La lettre si courte que je vous ai adressée le 1^{er} mars dernier n'avait qu'un but, c'était de vous annoncer que l'élection à laquelle le Conseil général avait dû procéder était terminée. La brièveté de cette communication avait son excuse dans la gravité des devoirs que les circonstances du moment entraînaient avec elles; mais elle m'imposait la douce obligation de m'adresser de nouveau à vous dans un bref délai, et de m'entretenir avec toutes les Conférences des intérêts et de l'avenir de notre chère Société. Cette obligation, je viens la remplir aujourd'hui, et c'est pour moi un plaisir bien vif, puisque c'est une occasion de resserrer les liens d'affection qui doivent nous unir, et d'échanger en famille des vues et des pensées sur lesquelles il est si important de nous entendre les uns et les autres pour le maintien de l'esprit commun.

Ma première pensée, mon premier devoir, Monsieur et cher Confrère, c'est de me faire ici l'organe de toute notre Société pour le regret profond que lui a causé la retraite de M. Gossin. Sans doute, il n'est pas dans l'esprit de notre Société de nous prodiguer les louanges; mais il est des services qu'on ne peut taire sans indifférence,

qu'on ne peut laisser inaperçus sans ingratitude. Tous ceux qui ont eu le bonheur d'approcher de notre digne confrère, d'être les témoins du dévouement qu'il portait à nos œuvres, savent combien il y avait de charité dans son langage aussi bien que dans ses actes; combien de douceur s'alliait en lui à la fermeté, combien la prudence tempérait les élans du zèle, sans l'étouffer jamais; et ceux qui n'ont pas joui de ce bonheur connaissent cependant par les entretiens paternels qui touchaient si fort nos assemblées générales, par les admirables circulaires dont il est l'auteur, combien il possédait l'esprit et appréciait les besoins d'une OEuvre où il n'était entré que dans son âge mûr, mais à laquelle, suivant ses expressions, il avait voué toute l'affection de la jeunesse. Entre ses mains les affaires longues et difficiles fondaient pour ainsi dire, comme la neige au soleil. En sa présence, les nuances d'opinions s'effaçaient d'elles-mêmes et les avis opposés s'unissaient dans un sentiment filial de respect et de confiance. Aussi, aucune œuvre importante ne prenait-elle naissance sans son concours et ses conseils expérimentés, et est-ce à sa volonté énergique, en même temps que persévérante, que nous sommes redevables d'une foule d'institutions, qui ont porté déjà d'heureux fruits, et en porteront encore davantage dans l'avenir. C'est à ce zèle, qui ne se décourageait point par les difficultés, que nous devons le *Manuel*,

ce code charitable de nos traditions; à sa piété que nous devons la *Prière à l'usage des membres de la Société*. C'est à sa confiance inaltérable en Dieu que nous devons enfin cette quête pour l'Irlande qui a débuté par l'obole, par les trente sous d'un paralytique, et a fini par 154.000 francs, et qui, dans une année de détresse, comme celle où elle a été entreprise, sera l'un des plus beaux titres de gloire de notre Société. Il nous semble le voir encore recevant du Président du Conseil d'Irlande, le regretté M. O'Caroll, ces lettres déchirantes qui ont été communiquées à la Société, et malgré, les objections les plus solides en apparence, malgré la quête récente pour les inondés de la Loire, malgré la misère qui désolait la France, malgré tant de motifs, qui, humainement parlant, devaient faire échouer son œuvre, prenant résolûment sa décision et entraînant à sa suite tous ses confrères confiants dans ses lumières, mais étonnés de sa pieuse témérité. Ce souvenir restera toujours dans nos cœurs, comme la Société entière gardera une inaltérable reconnaissance pour cette œuvre si belle dont il l'a dotée.

Mais si la Providence a voulu, Monsieur et cher Confrère, que ce père chéri et bien-aimé rentrât dans un repos que les fatigues de la charité lui avaient rendu nécessaire, cet événement douloureux n'a point abattu notre confiance, tout en affligeant notre cœur. *Les œuvres chrétiennes*, dit notre Rè-

glement, *n'appartiennent qu'à Dieu qui est l'auteur de tout bien*, et la faiblesse de l'instrument n'empêche pas la main divine qui le manie d'être habile et vigoureuse. Si Dieu veut donc maintenir et étendre nos charitables colonies, il saura trouver des voies nouvelles et faire ainsi éclater aux yeux de tous d'une manière plus évidente sa miséricorde toute-puissante. J'en ai pour moi l'espérance inébranlable, et je suis profondément convaincu que tous nous la partageons sans réserve. C'est cette espérance qui m'excite aujourd'hui à m'adresser à vous, et à vous dire des paroles qui seraient mieux placées dans une bouche plus expérimentée que la mienne, mais que la charité qui nous unit vous fera sans doute agréer. J'entre de suite en matière et sans autre transition.

Chaque temps apporte avec lui, Monsieur et cher Confrère, des devoirs particuliers, et impose des vertus qui ne sont pas exclusives, à Dieu ne plaise, mais qui ont un caractère plus spécial et plus impérieusement nécessaire. Saisir ce type fondamental, auquel il importe, avant tout, de conformer sa conduite; bien connaître son devoir, afin de le bien pratiquer, tel est l'un des besoins les plus réels pour les œuvres de charité comme pour les individus; et à une époque aussi grave que celle où nous nous trouvons, cette étude calme, consciencieuse et profonde, est le plus pressant de nos besoins comme la plus grave de nos obligations.

C'est cette étude à laquelle je vous demande de vouloir bien coopérer avec moi, au nom de notre chère Société, et pour laquelle je prends la liberté de vous apporter mes faibles lumières et celles du Conseil général, en vous priant de nous accorder les vôtres en échange.

Pour peu qu'on réfléchisse attentivement à la position des Sociétés de bienfaisance en général, et notamment de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, on reconnaîtra facilement que trois vertus fondamentales leur sont aujourd'hui plus spécialement imposées que jamais : la charité envers les pauvres, l'union ou la confraternité entre leurs membres, et la prudence chrétienne. Ce sont les trois anneaux principaux qui donnent à la chaîne sa solidité, et lui permettent de se développer sans rien perdre de sa force.

Et d'abord, la charité envers les pauvres. C'est là le premier de nos devoirs en même temps que la plus douce de nos satisfactions, la condition et le motif de notre existence, l'aliment de notre zèle, la justification de toute notre vie, *principium et finis, alpha et oméga!* C'est par elle que nous avons pris naissance il y a quinze années, c'est par elle que nous devons continuer à grandir et à prospérer; tant qu'elle vivra parmi nous, tant qu'elle animera nos pas, nos démarches, nos efforts, les obstacles s'aplaniront d'eux-mêmes, et si, dans les temps ordinaires, elle doit être notre élément de vie, combien plus ne doit-elle pas l'être aujourd'hui?

Tout nous invite, en effet, à redoubler de tendresse pour les pauvres : l'intérêt des pauvres, notre propre intérêt à nous-mêmes, l'intérêt de notre pays !

Consacrons-nous donc plus que jamais au service des pauvres et gardons-nous de désertier nos Conférences pour d'autres réunions utiles certainement, mais où ce grand et vital intérêt n'est pas aussi profondément engagé. Peut-être, pour nous contraindre à cette exactitude, aurons-nous besoin de plus d'efforts et plus de sacrifices ; mais la reconnaissance des familles que nous aurons soulagées sera notre récompense. Peut-être n'aurons-nous pas toujours dans les mains les mêmes ressources matérielles à distribuer ; mais nous aurons toujours le même cœur, la même affection, la même tendresse ; ou plutôt nous aurons un cœur plus compatissant, une affection plus vive, une tendresse plus prévenante, et, pour quiconque a vécu longtemps au milieu de nos familles, il n'est pas douteux que chez un grand nombre le déficit de nos aumônes ne soit comblé, et bien au delà, par ce supplément d'amour et de bienveillance. Ayons donc confiance et persévérons. Ayons confiance, non pas en nous-mêmes, mais en Dieu ; persévérons, parce que, si Dieu n'abandonne jamais ceux qui se reposent en lui, c'est à la condition qu'ils s'aideront eux-mêmes et sauront se sacrifier.

La charité, Monsieur et cher Confrère, telle doit donc être la vertu première à

l'ombre de laquelle nous devons nous abriter, charité d'action, de cœur, de paroles; charité pour chacun et pour tous; charité patiente et pleine de tolérance, qui n'impose pas ses conseils et ne compte que sur le temps et la raison pour les faire accepter; charité infatigable, qui ne se rebute pas des obstacles; charité humble qui ne rougit pas de la modicité des secours qu'elle distribue; charité catholique, en un mot, charité puisée dans les doctrines de l'Évangile et dans le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais à ce devoir fondamental d'autres se joignent, et entre autres le devoir de confraternité, le devoir de prudence.

Le devoir de confraternité, voici bien longtemps sans doute que nous le sentons tous et que nous le pratiquons; car ce qui, depuis notre origine, a fait la force innocente et la vitalité de nos Conférences c'est l'aimable cordialité qui n'a jamais cessé de régner entre leurs membres, c'est la simplicité de leurs séances, ce sont les épanchements de l'amitié, et ce que j'oserais ici appeler la pieuse camaraderie de la charité. C'est là ce qui a peuplé les Conférences, ce qui y a conduit, avec les jeunes gens, des hommes d'un âge plus avancé et d'une position plus faite, ce qui y a fait asseoir les uns à côté des autres des personnes de situations, d'opinions, de fortunes les plus diverses, ce qui les a fait triompher enfin de la faiblesse de leurs débuts et de l'exi-

guité de leurs ressources. Mais si l'affection cordiale a été le principe de notre développement, elle doit être le secret de notre durée, et, à une époque où le monde s'ébranle au nom de ce principe si tutélaire, on ne saurait trop le rappeler. Aussi, pour ne jamais oublier quelle est la base de notre Société, la condition de notre existence, la garantie de notre avenir, osons-nous recommander à tous nos confrères de méditer sur les nombreux passages du Règlement général, des Circulaires, du Manuel, qui développent ces considérations; osons-nous supplier les Présidents de chaque Conférence, lorsqu'ils reçoivent des membres nouveaux, d'insister auprès d'eux pour leur faire apprécier et aimer ce caractère fondamental de l'œuvre à laquelle ils se lient. Aussi encore ne les exhorterons-nous jamais trop vivement à éloigner tout ce qui pourrait blesser, même légèrement, cette amitié chrétienne, à bannir les discussions irritantes, à éviter les discussions d'amour-propre : notre paix et nos progrès sont à ce prix.

Mais, comme dit le Règlement, il ne suffit pas de s'aimer de membre à membre, il faut s'aimer encore de Conférence à Conférence, de ville à ville, de pays à pays. Grâce à Dieu, cette affection est vive et sincère, et les membres de la Société qui dans leurs voyages, visitent les Conférences étrangères à la leur, sont reçus avec une joie qui les étonne et une bienveillance qui

les charme. Mais si j'osais, Monsieur et cher Confrère, exprimer ici un vœu, c'est que ces relations fussent moins personnelles et par conséquent moins rares. Sans doute, lorsque parmi nous un confrère éloigné se présente, on l'accueille avec joie et comme un membre de la famille; sans doute, les Conférences correspondent avec le Conseil général, et, par ce centre commun, se tiennent mutuellement au courant de ce qui se passe d'important en elles. Mais, d'un côté, ces communications sont souvent fugitives, et la correspondance, en ne s'échangeant qu'à longs termes, n'apporte que des détails insuffisants; et, de l'autre, n'est-il pas trop réel que les Conférences entre elles n'utilisent pas assez leurs relations de bon voisinage, qu'elles sont trop souvent dans l'ignorance de ce qui se passe à côté d'elles, et qu'elles ne l'apprennent quelquefois que par les procès-verbaux des assemblées générales de Paris ou les publications annuelles du rapport général? Et cependant que de bien ne résulterait-il pas de ces communications plus fréquentes! Souvent une Conférence, dans les premiers jours de son existence, est peu riche en membres et en ressources et a besoin de conseils fréquents pour l'exercice de la charité. Souvent aussi certaines bonnes œuvres, pour se féconder et recevoir une utile extension, doivent s'entreprendre en commun. Ici, ce serait la recommandation des apprentis qui vont d'une ville à l'autre pour

terminer leur apprentissage; là, des renseignements à prendre pour éclairer un pauvre qui veut faire un voyage; ailleurs, des bibliothèques à créer, et dont on quintuplerait, décuplerait la richesse, en échangeant, de temps à autre, les volumes entre les différentes Conférences voisines; partout, enfin, le zèle se communiquerait par le fait seul des relations entreprises, l'intérêt des séances hebdomadaires s'accroîtrait, les assemblées générales de chaque Conférence deviendraient plus pleines et plus animées, et je ne crois pas me tromper en affirmant que si, à l'exemple de ce qui se passe déjà dans quelques localités, toutes les Conférences voisines entretenaient entre elles ces rapports journaliers, pratiques qui ne diminueraient en rien les rapports avec les Conférences plus éloignées et le Conseil général; que si elles avaient entre elles un centre de correspondance, une activité toute nouvelle serait donnée à la charité parmi nos Conférences. Dans les familles mêmes les plus unies, lorsque les membres cessent de se visiter et de s'écrire fréquemment, lorsque, pour entretenir le lien d'affection, ils ne se reposent que sur les souvenirs de l'enfance, sur le sentiment de la parenté, de la communauté des principes; ces souvenirs, ce sentiment de la communauté s'effacent plus ou moins promptement de la mémoire, mais ils s'altèrent toujours. Dans notre grande famille, où nous comptons tant de membres dissémi-

nés et que nous ne verrons jamais peut-être, que du moins ceux qui peuvent se voir, se serrer la main, profitent de ce bonheur et en usent largement.

J'ai parlé, en troisième lieu, de la prudence chrétienne. Je n'entreprendrai pas d'entrer dans les règles de détail : elles varient à l'infini, dépendent des circonstances, des lieux et des personnes, et toute Conférence véritablement animée de l'esprit de la Société doit être le meilleur juge pour se les appliquer à elle-même ; je ne m'arrêterai qu'à quelques points fondamentaux et que vous me pardonnerez, Monsieur et cher Confrère, d'énumérer, puisqu'ils nous intéressent tous.

Il me semble que, dans les temps actuels, il nous importe au plus haut degré de ne jamais oublier que nous sommes une œuvre de charité pratique et non pas une œuvre de charité spéculative et théorique, une œuvre qui cherche à ramener les âmes à Dieu, par les douces effusions de la bienfaisance chrétienne, et non pas une œuvre qui discute, qui combat, qui se pose au dehors. Ces dernières œuvres ont sans contredit leur importance. Car la charité, sans le flambeau de l'étude, ne cesserait-elle pas bientôt d'exister pour devenir la routine ? La charité, sans la polémique chrétienne, qui, elle aussi, est une de ses branches, comme le rappelait si éloquemment, à une de nos assemblées générales, l'un des plus illustres interprètes de la pa-

role évangélique, la charité ainsi mutilée ne serait-elle pas incomplète? Mais à chaque Société ses devoirs comme sa mission. Laissons à ceux d'entre nous qui en ont le loisir, qui en ont la vocation, le soin de se mêler à ces sociétés, en leur nom personnel; laissons-les se produire sur le terrain plus brillant de la publicité, ramener les esprits et éclairer les intelligences par la discussion. Profitons de leurs lumières et de leurs travaux, mais ne faisons pas descendre nos Conférences dans cette arène toujours un peu ardente; ne nous adjoignons pas, *même à titre de simples membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul*, à ces manifestations publiques, qui ne perdront rien de leur efficacité et de leur éclat pour se passer du nom de nos Conférences, et où notre action sera d'autant plus libre qu'elle sera plus personnelle.

C'est un vœu, je l'espère, qui sera entendu et apprécié par tous.

Ceci m'amène, Monsieur et cher Confrère, à vous exposer des réflexions sur lesquelles le Conseil et plusieurs Conférences ont désiré appeler l'attention de tous. Depuis quelque temps il s'est manifesté dans la Société une tendance qui n'est point encore un danger, mais qu'il importe néanmoins d'arrêter dès ses débuts. Quelques membres, dans leur affection pour la Société, ont pensé qu'il était bon, pour la faire mieux connaître sans doute, de pren-

dre vis-à-vis du public la dénomination de membre de la Société de Saint-Vincent-de Paul, lors même que leurs relations avec le public n'avaient pas la Société pour objet. Un tel précédent, s'il venait à se répéter, aurait de graves inconvénients.

Et d'abord, est-il juste que, lorsque nous n'accomplissons pas une œuvre charitable à laquelle notre Conférence concourt directement, nous prenions le titre de membres de cette Conférence? Evidemment non, puisque c'est faire peser sur la Conférence la responsabilité d'une démarche à laquelle elle n'a point consenti, qu'elle n'a point sollicitée; et si par hasard notre démarche avait été imprudente, si nous nous étions laissé égarer par le zèle, ou si elle avait été mal interprétée, n'aurions-nous pas à regretter dans ce cas d'avoir par là compromis le nom de la Société? D'ailleurs, nous ne sommes pas membres de Saint-Vincent-de-Paul dans l'accomplissement de tous les devoirs de notre vie, lorsque nous fondons une œuvre étrangère à la Société, à bien plus forte raison *lorsque nous traitons nos affaires personnelles*, lorsque nous nous occupons, dans la mesure qui appartient à chacun de nous, des affaires publiques. En sortant de nos réunions et de l'exercice de nos œuvres, nous en déposons le titre par la force même des choses.

En outre, ne serait-il pas à craindre que cette qualification, imprudemment prise, ne devînt une source d'abus involontaires;

que des œuvres nouvelles, mais auxquelles la Société serait et devrait rester étrangère, quelque excellentes qu'elles fussent, ne cherchassent ainsi à s'imposer à des membres, à des Conférences entières, que la spéculation industrielle voulût, au grand regret de nos confrères étonnés, en tirer parti, et détourner ainsi notre œuvre de son but exclusif, qui est la charité; que l'amour-propre, ce venin si subtil, ne vint par là à se glisser dans nos actes, et à nous faire, à nos propres yeux, un titre d'honneur, du titre si simple pourtant, si ordinaire, de membre d'une Conférence de charité? Les considérations abondent ici, et je ne voudrais pas m'y arrêter plus longtemps, parce qu'il me semble qu'elles doivent frapper tout le monde. En règle générale donc, nous ne devons agir sous ce titre que pour accomplir ce à quoi la Conférence à laquelle nous sommes associés nous emploie elle-même. La justice et la prudence le veulent également.

J'arrive maintenant à quelques points de détail d'une importance moins générale, et de nature diverse, mais que je ne veux point remettre pourtant à une communication ultérieure.

Je vous parlais tout à l'heure avec bonheur de l'usage où sont nos confrères qui voyagent, de visiter les Conférences des villes où ils passent. Quelques abus cependant, fort rares heureusement, s'y sont introduits; des personnes ayant antérieure-

ment appartenu à quelque Conférence et qui avaient dû cesser d'en faire partie, se sont prévaluées de ce titre, quelquefois même de certificats qui leur avaient été délivrés, pour paraître dans d'autres Conférences, et intéresser leurs membres à de bonnes œuvres fictives qui n'avaient qu'eux-mêmes pour objet. Ces abus, je le répète, sont rares; mais il suffit qu'ils aient existé, pour qu'on doive se tenir en garde contre des faits qui pourraient, en se renouvelant, détruire entre les membres de la Société une salubre confiance et rendre impossible la visite des Conférences par les membres étrangers. Pour couper court à ce mal, le Conseil général a décidé : 1° qu'il ne serait jamais délivré, au Secrétariat général de la Société, de *certificat attestant que telle personne a fait partie de la Société* et qu'il serait remis à tout membre voulant visiter une Conférence de province une lettre spéciale pour le Président de cette Conférence; 2° que toutes les Conférences seraient invitées à suivre de leur côté une règle analogue. Avec une précaution aussi facile à prendre, il est grandement à croire qu'aucun abus regrettable ne pourra plus se produire, et le Conseil a la confiance que ces mesures adoptées par tous recevront une pleine adhésion et une exécution vigilante...

Ad. BAUDON.

Paris le 1^{er} novembre 1849,
fête de Tous les Saints.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

.....
Le zèle, c'est toute la vie des œuvres chrétiennes. Sans lui, les plus riches ne savent pas accomplir le bien et n'ont qu'une prospérité éphémère. Avec lui, elles résistent à toutes les épreuves, elles ne se découragent d'aucun obstacle, ne se rebutent d'aucun dégoût; avec lui, elles sont pauvres sans être impuissantes; elles sont peu nombreuses sans être inactives; elles sont surchargées de labeur sans être écrasées, parce qu'elles puisent sans cesse en elles-mêmes une richesse, une fécondité, une vigueur incalculables. C'est vraiment à elles qu'on peut appliquer cette parole de l'Écriture : *Dabo tibi thesauros absconditos*.

Or, ce zèle est-il assez grand chez nous? est-il aussi grand qu'il y a quelques années? les agitations de toutes sortes que nous avons traversées ne l'ont-elles pas amorti chez plusieurs? C'est une grave question. A chacun d'y répondre en son particulier.

Je l'examine en général.

Depuis dix-huit mois, on rencontre souvent des personnes, auparavant ferventes pour le service des pauvres, et qui actuellement se tiennent à l'écart, assistent irrégulièrement aux séances, ou n'y viennent

qu'avec distraction et sans intérêt. « Les
« préoccupations générales sont si graves!
« disent-elles; d'un bout de la terre à l'au-
« tre, la paix, la tranquillité sont si ébran-
« lées, qu'on ne peut garder le sang-froid
« nécessaire pour s'occuper de questions
« aussi minimes, du vote d'un bon de pain,
« ou de l'allocation de quelques vêtements. »
Erreur déplorable et qu'on ne saurait trop
combattre! Hé quoi! dirai-je à ces confrères,
vous êtes chrétiens, vous vous glorifiez à juste
titre de l'être, vous vous efforcez de conformer
votre vie privée aux préceptes divins de l'Évan-
gile, et vous ne voyez pas que toutes ces com-
motions, toutes ces guerres, tous ces fléaux qui
semblent devoir engloutir la génération présente,
n'ont qu'une seule cause, l'oubli de Dieu! Les
hommes impies, incrédules, peuvent chercher
une autre explication à ces bouleversements
extrêmes, et c'est une suite de l'aveuglement
auquel Dieu les abandonne; mais vous chrétiens,
vous catholiques, vous qu'éclaire le flambeau de
la foi, vous qu'instruit l'histoire de l'Église, vous
qu'avertit la grande voix de vos pasteurs, vous
ne reconnaissez pas que tout périt, parce qu'on
a voulu chasser Dieu de tout, et que tout, par
conséquent, ne peut se rétablir qu'en rétablissant
Dieu dans le domaine souverain de nos consciences,
de nos mœurs privées et publiques! que par consé-
quent, si l'on ne travaille à remettre en honneur
la vie chrétienne dans tout son

ensemble, et l'aumône apparemment en fait partie, c'est en vain que l'on s'agitiera, que l'on améliorera, que l'on reconstruira ! Depuis des siècles il est écrit : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Et cet oracle de la Sagesse éternelle n'est pas de ceux qu'un siècle, quelque prudent, quelque éclairé qu'il soit, ait le pouvoir de démentir.

On insiste cependant, et on se retranche derrière d'autres devoirs plus urgents dans les circonstances actuelles que dans aucun autre temps, derrière les devoirs politiques notamment, auxquels on ne peut manquer. Loin de moi, Monsieur et cher Confrère, de jamais détourner qui que ce soit de l'accomplissement d'un devoir ; car tous sont sacrés, et plus leur objet est grave, plus ils méritent qu'on leur consacre de temps. Loin de moi surtout de vous donner ici, ni de près ni de loin, un conseil dans une matière semblable ! car il a toujours été dit, répété, publié parmi nous, que la politique était entièrement étrangère à nos réunions charitables, que nous ne nous informerions pas des opinions les uns des autres sur ce point, persuadés qu'elles étaient dictées par la conscience et dirigées par la modération chrétienne ; et si cette règle si sage n'avait point été posée, ce serait le moment plus que jamais de l'établir, dans l'intérêt de notre union et de notre bonne harmonie.

Mais, convenons-en, ces devoirs, quelque importants qu'ils soient, n'absorbent pas tellement notre temps, qu'il nous soit devenu impossible d'en accorder quelque parcelle à la Conférence et aux pauvres. Si nous voulons nous vouer au service des malheureux, nous le pouvons encore, et il suffit d'une ferme volonté. En outre, ces devoirs, à raison même de leur importance, ne donnent-ils pas à l'âme une impérieuse nécessité de repos et de rafraîchissement? Sur le terrain brûlant des choses humaines, les cœurs les plus droits peuvent ne pas s'entendre, les susceptibilités s'éveiller, l'irritation s'allumer. Sur le terrain charitable, au contraire, les hommes le plus loin les uns des autres sous les autres rapports doivent, s'ils sont chrétiens, se comprendre et s'aimer. Après ces dissidences, n'est-ce donc pas un bonheur que nos réunions cordiales, où l'on n'a qu'un but, le soulagement des pauvres, qu'un désir, le plus grand bien possible, où aucune arrière-pensée n'est supposable, où toutes les questions sont simples, nettes, d'une solution facile et pratique, et où, tandis que tout le reste tend à la division, à la séparation, on peut dire à la lettre de nombreux chrétiens qu'ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme, *cor unum et anima una*?

Plus les temps sont difficiles, plus nous devons donc, Monsieur et cher confrère, développer en nous l'esprit de zèle et de charité. Les ennemis de la vérité et de la

foi, les enfants des ténèbres, pour parler comme l'Évangile, nous donnent ici de remarquables exemples, et peut-être déploierons-nous un jour devant Dieu de ne les avoir point suivis. Tandis que nous hésitons, ils agissent; tandis que nous nous taisons, ils parlent; tandis que nous épargnons nos peines, nos fatigues, ils prodiguent les leurs. Suivons donc, pour les intérêts de Dieu et pour ceux des pauvres confiés à nos soins, suivons ces leçons si pleines de profit, ou plutôt ne passons pas à côté du bien sans le reconnaître. Imitons, chacun dans notre sphère d'action et pour les divers intérêts dont nous sommes chargés, les hommes de courage et de cœur, que ni les périls, ni les épidémies n'abattent et qui se multiplient en face des calamités qui découragent la faiblesse du commun des hommes : modelons-nous surtout sur les saints qui nous ont précédés dans la suite des temps, et qui, comme nous, plus que nous, ont eu des obstacles à surmonter et spécialement sur saint Vincent de Paul, notre bien-aimé patron, ce type et ce héros du zèle chrétien...

J'aborde maintenant et sans transition les *devoirs généraux et de tous les temps qui s'appliquent à toutes les Conférences*, et je viens en toute amitié, mais aussi en toute franchise, signaler à votre attention les points par où notre zèle semble faiblir.

Le premier qui me frappe est le défaut d'exactitude aux séances de certaines Confé-

rences. Dans quelques localités, on se plaint que l'on se relâche, que l'on vient plus tard, et que l'on part de meilleure heure; que souvent on ne vient pas du tout; que, par suite, les membres exacts se découragent, les membres moins zélés s'éloignent, et que les quêtes en subissent un notable déficit. Ce mal doit être au plus tôt guéri, et pour cela je fais appel à la charité de tous nos confrères, à l'amour qu'ils ont pour notre Société, pour leurs Conférences, pour leurs pauvres. Je m'adresse aux Présidents d'abord, qui, ici comme partout, ont une grande tâche à remplir, et je les supplie, pour remédier à cet *absentéisme*, d'en faire l'objet constant de leurs préoccupations, d'en entretenir fréquemment les membres, de recourir à la voie des exhortations, des démarches personnelles, si efficaces quand la charité en est le mobile. Mais, si c'est aux Présidents à montrer la voie et à donner l'exemple, il faut que chacun s'empresse de les suivre, et c'est pourquoi je fais appel à chacun de nos confrères, c'est pourquoi je les supplie de porter eux-mêmes remède à ce mal si facile à guérir. Qu'ils considèrent combien une séance dégarnie et qui se traîne, parce que les membres n'arrivent que les uns après le départ des autres, est triste, fatigante, combien elle décourage le zèle, combien les œuvres s'en amoindrissent, combien les pauvres en souffrent. Quand on se forme en Société charitable, c'est pour se voir, pour s'échauffer mutuel-

lement par sa présence, ce n'est pas pour s'absenter.

Nos séances, me dit-on, sont monotones, et roulent sur les mêmes faits. Mais, je vous le demande, n'est-ce pas la faute de chacun de nous dans ce cas? Si, lorsqu'un membre trouve chez ses pauvres quelques traits honorables à signaler, si, lorsqu'il a le bonheur de ramener l'un d'eux à une conduite plus chrétienne; de le tirer de la misère, il ne gardait pas par devers lui cet élément d'édification, s'il le rapportait tout simplement et sans en tirer aucune gloire, croit-on que la monotonie ne serait pas interrompue? Si, à certaines époques de l'année, on faisait la revue de l'état moral et matériel des familles, pense-t-on que la partie de la séance consacrée à ce travail ne jetterait pas sur le reste un réel intérêt? On ne s'intéresse qu'à ceux qu'on connaît, et on connaîtrait plus les pauvres de la Conférence. N'en serait-il pas de même si, dans l'intervalle de ces revues trimestrielles ou semestrielles des familles, on faisait à la Conférence des rapports détaillés, contenant des faits précis, techniques sur les enfants des écoles, sur le vestiaire, sur la caisse des loyers, sur les apprentis patronnés, sur la bibliothèque, enfin sur toutes les œuvres accessoires? Tout ceci pris isolément est peu de chose; mais petit à petit, on connaîtrait mieux l'ensemble de l'œuvre dans laquelle on ne voit trop souvent que *les pauvres dont on est chargé*; on s'y atta-

cherait, on s'y amuserait, et cependant je ne suis pas encore sorti du cercle de la Conférence, je n'ai parlé que des éléments d'édification qu'elle peut puiser en elle-même ! Or, si l'on réfléchit que la Société de Saint-Vincent-de-Paul ne s'étend pas seulement dans une seule paroisse, mais dans presque tous les diocèses de France et dans une foule de pays de l'Europe; que sa pacifique bannière est implantée en Afrique, en Asie, en Amérique, et que chaque jour ses conquêtes charitables se poursuivent dans ces pays lointains; que ces Conférences, si distantes par l'espace, sont réunies dans le même esprit, dans le même règlement; que les correspondances se concentrent, en ce qu'elles ont de plus instructif et de plus attachant, dans des relations mises tous les deux mois sous les yeux des Conférences; qu'en outre, des correspondances particulières s'échangent sans cesse entre les diverses parties de ce vaste ensemble; quelle mine inépuisable, n'est-ce pas pour la vie, pour le mouvement, pour l'initiative, pour l'imitation, pour le zèle ! On trouve parfois que l'on n'a rien à faire à la séance, que la réunion est sans objet; pour moi, je ne m'étonne que d'une chose, c'est qu'elle ne se prolonge pas davantage, et que chaque fois, en se séparant, on ne regrette pas d'avoir laissé derrière soi quelque bien à faire, quelque bonne pensée à échanger.

S'il est important de se rassembler tous les huit jours, pour s'acquitter des devoirs

pratiques de la charité, il ne l'est pas moins de tenir aux Assemblées générales, prévues par le Règlement, et où, quatre fois par an, les membres actifs et honoraires, après avoir prié au pied des saints autels, se réunissent sous la présidence de vénérables ecclésiastiques, souvent même autour des premiers pasteurs du diocèse, pour présenter au public charitable le résumé de leurs travaux. Dans les villes où plusieurs Conférences sont établies, cette périodicité est d'une utilité qui frappe tous les regards; car, comme il a été dit bien des fois, elle empêche la multiplicité des Conférences de devenir le désordre, l'isolement, la séparation surtout; elle rassemble les confrères devenus trop nombreux pour se trouver dans une seule Conférence, et pour peu qu'on ait l'esprit de la Société, elle procure le plus vif plaisir, celui qu'on ressent au milieu d'une famille nombreuse et bien unie. *Quam bonum est fratres habitare in unum!* se dit-on alors. Quelle ardeur nouvelle on y puise! Quelle sainte émulation des Conférences les unes avec les autres!

Mais cette périodicité, qui généralement se défend d'elle-même dans les grandes villes où il existe de nombreuses Conférences, tend à s'amoindrir dans les Conférences isolées. Qu'aurions-nous à faire? se dit-on. Qu'aurions-nous à dire à nos souscripteurs, à nos membres honoraires, aux ecclésiastiques qui se dérangeraient pour assister à nos séances? Ne serait-ce pas du temps

et de la peine perdus, et une seule Assemblée annuelle ne suffit-elle pas à la modestie de notre rôle?

Je ne saurais trop énergiquement, Monsieur et cher Confrère, combattre cette opinion. D'abord, et avant tout, elle est en opposition manifeste avec le Règlement de notre Société, avec le Bref accordé par N. S. P. le pape Grégoire XVI, de glorieuse mémoire, et portant concession de précieuses indulgences aux membres qui, après la messe et la communion, assistent aux Assemblées générales. De plus, si cet usage des quatre Assemblées par an tend à s'affaiblir, n'est-il pas à craindre que l'assistance aux messes des jours de fête de la Société ne soit par là même désertée, qu'ainsi nous nous privions des grâces attachées à la prière faite en commun, que les membres honoraires trop longtemps éloignés de l'OEuvre ne finissent par l'oublier, et que, dans cet alanguissement général, le zèle des membres actifs eux-mêmes ne s'attiédisse? Pour ces Assemblées, il faut un Rapport, par conséquent une étude sur les travaux de la Conférence, un retour sur le passé. Si l'on a peu fait, on s'en aperçoit, non pour s'en décourager, mais pour s'en humilier et prendre des résolutions plus généreuses. Si l'on a accompli davantage, la conviction plus intime que l'on en acquiert ajoute à l'activité et donne plus de ressort. Enfin, il n'est pas jusqu'aux petits tracas des préparatifs à faire, jus-

qu'aux détails d'organisation, qui n'aient leur utilité. On ne jouit des choses qu'en raison de la peine qu'elles coûtent, des obstacles qu'on y rencontre, et une œuvre privée de ces stimulants périodiques languit par cela même.

Il faut donc s'attacher fortement à l'usage des Assemblées générales, telles que les a prévues le Règlement, même dans les Conférences isolées et peu nombreuses. Mais veut-on rendre ces réunions plus fructueuses en leur donnant plus d'attrait? L'exemple de quelques Conférences nous en indique un moyen infailible, et que je vous signale avec toute confiance. Au lieu de tenir toujours les Assemblées générales dans leur propre ville, ces Conférences s'entendent avec celles des villes voisines pour se réunir tantôt au chef-lieu du diocèse ou de la province ecclésiastique, tantôt ailleurs à tour de rôle. Toutes les Conférences circonvoisines sont donc convoquées au rendez-vous choisi; là, chacune fait son rapport, expose les œuvres spéciales qu'elle a adoptées; là, on se communique ses projets, on jette les bases des œuvres communes que l'on pourra entreprendre, on resserre les liens de l'intimité, et l'on sort de ces rendez-vous de la charité avec une ferveur plus grande, un amour plus dévoué pour les pauvres. Que dans chaque circonscription ecclésiastique toutes les Conférences imitent cet exemple; qu'elles s'entendent pour tenir *en commun* au moins une

ou deux des quatre Assemblées générales ; que, suivant les convenances locales, elles choisissent le point de réunion le plus commode ; et bientôt l'intérêt qui s'attachera à ces fêtes de famille les asseoira à tout jamais dans nos usages.

Un troisième point sur lequel il importe de ne pas se relâcher, c'est le zèle à attirer des membres aux Conférences. On l'a dit plusieurs fois parmi nous, mais on ne saurait trop le redire : « Laissés à nous-mêmes, quels sont les pauvres que nous visitons, les apprentis que nous patronnons, les ignorants que nous instruisons ? » Pour exercer pratiquement la charité, il faut faire partie d'une œuvre, d'une Conférence, ou sans cela l'heure destinée aux pauvres ne sonne jamais. » Pénétrons-nous donc de cette pensée, Monsieur et cher confrère, pénétrons-nous en profondément ; d'ailleurs, une Société qui ne s'accroît pas dépérit ; les absences, les maladies, les changements de position, la mort n'y font que trop de vides, et, si on ne les comble à l'avance, en amenant à nous toutes les personnes qui pourraient y être reçues, il arrive un jour où l'on est effrayé de sa solitude. C'est ce qui, dans les derniers temps de crise, s'est manifesté pour quelques Conférences que le départ de plusieurs de leurs membres a jetées dans une perplexité déplorable. C'est ce qui arriverait encore si l'on ne redoublait de persévérance. Je le sais, il faut user de précaution,

et, pour le rappeler en passant, il faut n'introduire parmi nous que des hommes animés de notre esprit, c'est-à-dire des chrétiens sincères qui pratiquent tous les devoirs prescrits par l'Eglise, *sans rougir d'un seul*; mais dans ces limites que je ne saurais trop conjurer les Conférences d'observer, n'y a-t-il pas, dans les grandes villes surtout, des chrétiens nombreux, charitables, capables de nous édifier, de nous exciter au bien, qui honoreraient nos listes en y figurant, qui pourraient prendre part à nos travaux, et qui ne le font pas, uniquement parce que personne ne les en presse! Sans le moindre doute, presque partout, et sauf quelques endroits moins favorablement placés, le nombre des membres pourrait se doubler avec les efforts les plus légers, quelquefois même se multiplier bien davantage, et ce seraient autant de serviteurs dévoués conquis aux pauvres de Jésus-Christ.

En quatrième lieu, faisons-nous assez pour l'instruction religieuse des pauvres? Cette instruction, il faut en convenir, leur manque presque entièrement, et si les pauvres souffrent du manque de ressources matérielles, ils souffrent bien plus encore du dénûment absolu des vérités de la foi. Ici, c'est une indifférence totale pour la religion; là, une hostilité flagrante : et ces deux fléaux ont une cause unique, l'ignorance. Car quel cœur droit et honnête pourrait connaître Jésus-Christ sans l'aimer,

sans admirer, au moins dans la spéculation, la beauté de sa loi? Les pauvres ont donc encore plus besoin des paroles de vérité qui tombent de la bouche de Dieu, que de pain et de vêtement. Or, parmi nous, nous avons pour les éclairer les Saintes-Familles, les Instructions familières, les Sociétés de Saint-François-Xavier; mais ces œuvres, florissantes dans quelques Conférences, en sortent-elles facilement pour se propager au dehors? Hélas! non. On admire, et on oublie. *Laudatur et alget*. On revient tout ému d'une séance de la Sainte-Famille, et on ne songe point à l'implanter chez soi. On vante la Société de Saint-François-Xavier, et on s'arrête au premier obstacle. Ou bien encore on a des bibliothèques, mais on y laisse les livres s'entasser et moisir. Au lieu de les porter, si les pauvres ne viennent pas les chercher, on les abandonne dans un coin, et on se dit: « Les pauvres, les ouvriers ne lisent pas. » Comme si des millions de volumes n'étaient pas chaque jour dévorés par eux, comme si l'école, le catéchisme, la maison de patronage, les œuvres de Saint-François-Xavier, de la Sainte-Famille, et par-dessus tout la visite des pauvres, n'étaient pas des canaux toujours ouverts, où des familles confiées à nos soins iraient puiser l'instruction et la foi, si nous savions les tenir à leur disposition. Tout cela sans doute exige de la persévérance; mais sans ces sacrifices où serait le mérite?

Je termine cette énumération par une pensée qui peut être féconde, si Dieu la bénit. Il s'agit d'un de ces maux dont la science humaine s'inquiète, et où trop souvent elle ne voit d'autre remède que cette formule banale : *Il y a quelque chose à faire*. Espérons que Dieu, dans sa miséricorde, prononcera la parole qui lui appartient, le *Fiat* puissant et créateur.

Nous avons gémi souvent ensemble, Monsieur et cher Confrère, de la tendance qu'ont les indigents de la campagne à délaisser le lieu de leur naissance, où ils souffrent, mais où ils vivent pourtant, pour s'entasser dans les villes, où ils souffriront plus encore et où ils mourront peut-être de misère. Mais quand on y réfléchit, on y voit une cause profonde, c'est l'abandon où ils sont dans les campagnes, au point de vue des secours. Tandis qu'à la ville il y a le Bureau de bienfaisance, les Dames de charité, parfois aussi la Conférence : au village il n'y a que trop souvent les insuffisantes ressources d'un curé sans fortune et sans appui. Aussi, les pauvres qui ne voient que la douleur du moment, qui espèrent obtenir l'ouvrage qui leur fait défaut, partent et se dirigent vers la ville. Vous êtes trop souvent témoins de leurs souffrances pour que j'en retrace le tableau.

Ici, pas plus qu'ailleurs, notre Société ne peut avoir la prétention de guérir un mal si profond; mais là, comme partout, elle peut apporter un petit adoucissement. J'en

ai du moins la sérieuse conviction (1).....

Le champ de ces œuvres est nécessairement indéterminé, puisqu'elles sont ou individuelles ou passagères. Chacun pourra donc suivre ici les élans de son cœur et les inspirations de sa charité; mais il est deux œuvres sur lesquelles j'appelle spécialement l'attention de ces confrères; la visite des malades et le catéchisme fait avec le concours et l'autorisation de MM. les Curés. La première est d'une utilité incontestable pour quiconque connaît l'abandon où les pauvres malades sont laissés dans les maisons isolées, dans les fermes, dans les villages même. La seconde n'est pas moins indispensable. Que de peines, en effet, les curés de village n'ont-ils pas à instruire les enfants pour la première communion! Que d'ignorance à dissiper, que d'apathies à vaincre, que d'inertie à réveiller! Que de fois ne faut-il pas répéter les vérités les plus simples, pour les faire pénétrer dans ces mémoires dures et récalcitrantes, et pour asseoir dans des cœurs tout préoccupés des intérêts de la terre ces principes épurés qui font seuls le vrai chrétien! Vous avez lu déjà avec édification dans le Rapport général de 1844, les fruits que porte à Aix une œuvre organisée pour aller le dimanche dans les campagnes faire apprendre le catéchisme aux petits enfants. Ce sont

(1) Le passage supprimé ici forme le commentaire de l'article 54 du Règlement, page 121.

ces résultats que j'ambitionne pour notre Société, et qui attireraient sur elle de grandes bénédictions, parce qu'ils assureraient à l'Eglise une génération de chrétiens solidement instruits (1).....

Il me reste enfin à répondre à une question qui a été adressée au Conseil général et sur laquelle j'appelle votre attention.

On demande souvent au Conseil général, et on l'a fait plus particulièrement dans une occasion récente, de préciser les cas où il est loisible aux membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul de signer des lettres, des écrits, des articles, en cette qualité, et ceux, bien plus nombreux, où il importe de ne pas le faire. La réponse sera bien nette, bien précise et coupera court, j'espère, à toutes les difficultés.

Toutes les fois qu'un membre n'a pas consulté sa Conférence, il n'a pas le droit de prendre le titre de membre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, et d'écrire ni aux autorités civiles, ni aux autorités religieuses, ni même aux particuliers, avec cette qualification, quand même il s'agirait d'affaires rentrant dans les sujets dont s'occupe la Conférence. Un simple membre n'a pas le droit de l'engager, pour ainsi dire, en mettant en avant son nom, de la rendre responsable de son opinion, peut-être de son erreur involontaire. Le droit d'engager

(1) Le passage supprimé ici sert encore de commentaire à l'article 54 du Règlement, page 123.

la Conférence n'appartient qu'aux présidents *en cas d'urgence*; car lorsque la Conférence peut être consultée, elle doit nécessairement l'être. A plus forte raison, lorsqu'il s'agit de choses étrangères au but de la Société, d'affaires religieuses, politiques, charitables même, mais pour lesquelles nous ne nous sommes pas réunis, personne, ni simple membre, ni président, ni Conseil, soit particulier, soit général, ne doit associer à son opinion le nom de la Société. La raison en est bien simple. Nous ne sommes pas membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul pour un autre objet que pour visiter les pauvres, pour patronner les enfants, pour entreprendre, en un mot, les bonnes œuvres que la charité nous suggère. Ce titre n'est pas un titre public ou d'honneur qui accompagne forcément notre nom dans toutes les circonstances de notre vie; c'est tout simplement un engagement à être plus zélés, plus charitables et surtout plus humbles. Aussi, s'en servir comme d'une chose dont on doive tirer vanité, ou comme d'un moyen de réussir plus facilement, serait la plus grave de toutes les erreurs envers la Société et envers nous-mêmes.

En résumé, par conséquent, nous ne devons agir comme membre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul que lorsque nous agissons au nom de notre Conférence, avec mandat reçu de sa part et pour les affaires qui la concernent spécialement. Quand ces

trois conditions ne se trouvent pas réunies, nous devons soigneusement nous abstenir.

Agréez, etc.

Ad. BAUDON.

Paris, le 1^{er} novembre 1850,
fête de Tous les Saints.

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Il me semble, au premier abord, en parcourant l'ensemble déjà si étendu des conseils, des exhortations que renferment les Circulaires précédentes, que tout ce qui concerne notre Société doive être épuisé. Cependant un usage déjà ancien, et qu'on veut bien me rappeler de plusieurs côtés, demande qu'à la reprise de nos travaux charitables, toujours plus ou moins suspendus par les vacances, je m'adresse à vous de nouveau, au nom de nos Confrères aînés du Conseil général, au nom de notre Société tout entière, au nom de ses intérêts qui vous sont toujours si chers; et lorsque je réfléchis sur les points que nous pourrions traiter ensemble, il se présente encore à mon esprit une foule de sujets entre lesquels le choix seul est une difficulté.

Il faut se borner toutefois, Monsieur et cher Confrère; aussi, à l'exception de quelques détails, je m'appliquerai seulement aujourd'hui à fixer votre attention sur un cha-

pitre important : je veux parler du rôle que la divine Providence semble nous avoir assigné pour la reconstitution de la famille chrétienne. J'en ai déjà dit quelques mots dans l'une des dernières assemblées générales des Conférences de Paris, mais ce sujet est inépuisable et ne saurait être trop souvent présent à vos yeux. Vous me pardonnerez donc quelques répétitions, pour peu que j'émette des idées que l'expérience puisse féconder.

Le relâchement du lien de famille pour tout le monde, sa dissolution entière pour des millions d'hommes, est un mal que tous les esprits judicieux reconnaissent. Dans les villes, une famille d'ouvriers qui compte trois générations devient rare en quelque sorte ; dans les campagnes, où le mal est moindre, on voit se disperser chaque jour ces nombreux ménages, où l'aïeul maintenait sous son autorité vénérée ses enfants, ses petits-enfants et les descendants de ces derniers. Dans bien des pays où la foi a été plus ébranlée, cette rupture du lien de famille se traduit par un affreux libertinage inconnu à nos pères, par des unions illicites qui usurpent peu à peu la place du mariage sanctionné par la loi et béni par l'Eglise. Dans tous elle aboutit à la misère, parce qu'en substituant l'égoïsme au dévouement, l'amour exclusif de l'individu aux attaches de la parenté, elle a supprimé cet ensemble de secours mutuels, d'assistance réciproque que Dieu avait créé lui-

même sur une base bien autrement large et efficace que toutes les institutions humaines.

Je pourrais étendre ce tableau, vous montrer l'apprenti des villes quittant à douze ans la maison paternelle pour ne plus y rentrer, le journalier de la campagne se séparant de sa famille pour chercher fortune à part, les ménages de fermiers, de colons se dispersant à mesure que la mort vient frapper leurs chefs, les vieux pères vivant isolés dans les hospices sans que leurs enfants se préoccupent de leur sort. Je pourrais montrer à chacun le mal qu'il a auprès de lui et qu'il touche du doigt; mais j'aime mieux renvoyer chacun à ses souvenirs et à une réalité plus effrayante que toutes les descriptions.

Le mal est donc évident; mais quel remède pouvons-nous y porter? Nous ne sommes pas, en effet, des législateurs appelés à prendre une mesure d'ensemble, des économistes destinés à la préparer par leurs discussions théoriques. Nous sommes tout simplement des chrétiens qui, dans leurs réunions charitables, veulent faire un peu de bien, sans bruit, parce qu'ils sont sans haute influence; sans orgueil, parce qu'ils se considèrent comme d'inutiles instruments entre les mains de Dieu. Mais, malgré ce caractère inhérent à nos Conférences, et qu'il faut bien leur conserver, pouvons-nous apporter ici un remède? J'en ai la confiance, et je crois que ce n'est pas en vain que Dieu nous a accordé les grâces

signalées dont nous avons à nous réjouir.

Et, en effet, sans parler de l'exemple que, comme individus, nous pouvons donner les uns et les autres, en redoublant de respect pour les liens de la parenté trop souvent négligés dans les classes élevées de la société, sans insister sur l'influence que, comme propriétaires, chefs d'ateliers, patrons d'ouvriers, plusieurs d'entre nous peuvent exercer dans leur sphère personnelle, en un mot, sans sortir de l'enceinte de notre Conférence, de ses œuvres quotidiennes, que de bien n'y a-t-il pas à faire ! La famille du pauvre, mais nous la touchons chaque jour par tous les points. Toutes les semaines nous allons nous asseoir au foyer du père et de la mère, pour leur porter de bons conseils avec le pain qui les rassasie. Là, nous trouvons l'enfant qui vient de naître, et nous veillons à ce que le sacrement du baptême, indispensable au salut, lui soit conféré sans délai ; l'enfant qui grandit, et aux développements duquel nous présidons en l'envoyant, soit à la crèche, soit à l'asile, soit à l'école. Plus tard, l'enfant quitte la maison paternelle ; il devient apprenti, et nous le suivons dans ce nouvel état, nous l'accompagnons de nos exhortations, de nos réprimandes parfois, plus souvent de nos récompenses : d'apprenti il devient ouvrier, et nous le revoyons encore pour lui procurer de l'ouvrage, pour le patronner pendant son tour de France, pour l'aider dans son mariage ou le sortir du

désordre, pour l'amener à ces réunions d'ouvriers, à ces *saintes familles*, à ces associations de toute nature, où il apprend la prévoyance chrétienne avec l'amour de la religion. — Partout, nous sommes donc les intermédiaires entre le père et l'enfant, les amis, les confidents de l'un et de l'autre, quelquefois leur seul refuge commun. Et dans ces communications si fréquentes, si prolongées, si intimes en même temps, nous ne pourrions faire pénétrer chez nos protégés l'esprit de la famille, l'amour de la famille, le besoin de la famille? Je ne puis le croire, Monsieur et cher Confrère; et si nous n'avons pas mieux réussi jusqu'à ce jour, avouons-le-nous franchement, c'est que nous ne nous sommes pas assez préoccupés du mal, et que nous n'avons pas assez énergiquement voulu le combattre. Ayons-en la ferme volonté, et le mal reculera devant nos efforts.

Une ferme volonté, tel est le premier point sur lequel j'insiste : car ici vouloir c'est pouvoir. Mais il importe de pénétrer plus avant et de rechercher les racines du mal, pour parvenir plus sûrement à les extirper.

La diminution du lien de famille parmi les pauvres, car je me borne à cette partie de la question qui seule nous concerne, tient à deux natures de causes, à des causes de l'ordre moral et à des causes de l'ordre matériel. Parcourons-les rapidement.

Causes de l'ordre moral. — La plus géné-

rale et la plus profonde est l'oubli du précepte divin : *Tes père et mère, honoreras*. L'enfant apprend machinalement cette vérité avec son catéchisme....., quand il l'apprend; mais les mœurs, les habitudes ne la lui rappellent plus à chaque instant. Son père et sa mère, il les aime, s'il a le cœur bon, ou il les craint; mais les honore-t-il? mais sent-il ce besoin de faire leur volonté, qui, dans la vie domestique, adoucit tant d'aspérités, et qui fait le fond de la vie chrétienne? a-t-il pour eux ce culte filial, qui ne peut venir que dans les cœurs où le culte de Dieu est saintement imprimé? Hélas! il est trop vrai, il n'en est point ainsi. L'enfant, en règle générale, n'honore plus son père et sa mère : de là vient qu'il les quitte avec tant d'insouciance quand il est jeune, et qu'il les oublie si souvent lorsqu'ils deviennent vieux. De là vient que, pour échapper à des contradictions ou même à des avis, il est si avide de sa liberté, si amoureux de son indépendance, si jaloux de son chez lui. Et le mal est si invétéré, que les parents ne s'en aperçoivent même pas; qu'ils voient arriver sans regret, et comme une chose indispensable, cette séparation de leurs enfants; qu'au lieu de les retenir, ils les excitent parfois à s'éloigner; qu'au lieu de se vaincre, de contenir leurs vivacités pour rendre le séjour commun plus agréable, ils ne craignent pas de les en rebuter par l'exercice, quelquefois capricieux, de leur autorité. — Qu'à cette cause

première se joignent des idées d'insubordination, comme on en a trop répandu dans le monde, le goût des honteux plaisirs avec le désir d'indépendance qui en est la suite, et il est indubitable que chaque jour la vie de famille devra s'affaiblir.

Causes de l'ordre matériel. — Un fils veut apprendre un état différent de celui de son père, et on le met en apprentissage. Une fois hors du logis, qu'il est à craindre qu'il n'y revienne plus ! Après son apprentissage, son tour de France, il trouvera la chambre de son père bien étroite pour lui, et souvent cette excuse ne sera pas sans fondement. Il se logera donc chez lui, il y prendra une femme, il y élèvera ses enfants; et dès lors, entre lui et son père, et ses frères, entre ses enfants et leur grand'mère, leurs oncles, leurs tantes, tout lien effectif, toute amitié, toute confiance seront anéantis; car on ne s'affectionne qu'à ceux que l'on voit souvent, chaque jour, à toute heure, et avec qui on partage les misères comme les joies de la vie.

Telle est, en résumé, l'origine de ce mal; d'où il suit que nous devons y apporter un double remède, un remède moral, un remède matériel, ou plutôt les combiner l'un avec l'autre pour les faire mutuellement fructifier.

Ainsi, nous qui prenons l'enfant à l'époque même où il commence à pouvoir comprendre nos paroles, que notre principale pensée soit de lui inculquer l'amour de ses

parents. Dès cet âge où l'intelligence est si tendre et si molle, appliquons-nous à lui faire comprendre tout ce qu'il doit à son père, à sa mère : enseignons-lui à *se gêner* pour eux, chose si rare aujourd'hui ; à être docile à leurs commandements, à s'humilier avec respect devant leurs volontés. Répétons-lui sans cesse que, si Dieu lui donne la force et la vie, ce sera pour nourrir dans leurs vieux jours les parents qui l'ont élevé et nourri ; faisons-lui envisager comme une honte, comme une cause de malédiction, la désertion des parents par leurs enfants. Ces pensées, soyez-en sûrs, rappelées dans la famille, à l'école, à l'atelier, germeront petit à petit, et, malgré les mauvais conseils, elles porteront leurs fruits. Et, en même temps, exhortons les parents à entrer dans ces idées ; faisons-leur envisager que s'ils nourrissent leurs fils dans de bons principes, que s'ils font de l'autorité paternelle une réalité de tous les jours, et non un vain mot, s'ils la tempèrent par la douceur, s'ils s'attachent à rendre la vie en commun douce, joyeuse, agréable, ils en recevront la récompense par les soins prodigués à leur vieillesse, et prodigués de bon cœur. Or, réfléchissons-y, Monsieur et cher Confrère, cette prédication de tous les jours, faite au fils depuis sa naissance jusqu'à l'âge de la jeunesse, au père pendant la durée de l'éducation, cette parole persévérante et amicale, peuvent avoir un résultat immense. Ce sera

la goutte d'eau de chaque jour qui creusera le rocher de l'égoïsme.

Mais, malgré ces efforts, l'enfant veut quitter la maison paternelle; il veut prendre un état différent de celui de son père, et qui, pour toujours, le séparera de lui à l'heure du travail comme à l'heure du repos. C'est alors, Monsieur et cher Confrère, qu'il faut agir, presser les parents, presser les enfants de réfléchir. Faisons-leur peser les avantages de l'apprentissage fait sous les yeux, du moins avec les conseils du père, et, en regard, les inconvénients d'un métier nouveau. Montrons à l'enfant qu'il sacrifie de gaieté de cœur l'expérience, la bonne réputation, la petite clientèle de son père, et qu'il lui faudra reconquérir tout à son tour. Mais enfin, si les circonstances sont impérieuses, ou la volonté de l'enfant bien arrêtée, redoublons d'efforts pour diminuer les effets de la séparation et l'empêcher de devenir complète. Veillons à ce que régulièrement il puisse voir sa famille à la maison de patronage, parlons-lui en souvent; aimons à lui en faire parler; excitons, réveillons ce sentiment que l'éloignement tendrait peut-être à éteindre; insistons mille et mille fois sur ces devoirs, sur leur étendue, sur leur durée, car l'avenir de la famille en dépend. Enfin, il est un moment où nous devons multiplier nos efforts, c'est celui où l'enfant va s'établir. Si, par nos soins prodigués dès l'enfance, par notre long patro-

nage, nous avons pu acquérir sur lui quelques titres à sa reconnaissance, usons-en largement, pour que le jeune ouvrier ne déserte pas la maison paternelle. Conjurons les parents, souvent aveugles sur ce point, au nom de leur bien-être personnel, de leurs jouissances de cœur, de leur amour paternel, de ne pas se séparer de leur fils. Ne craignons pas d'entrer dans les détails, pas plus que je ne crains d'y entrer moi-même ici; montrons-leur combien la vie fractionnée du ménage commun deviendra chère pour leur pauvreté; combien elle ajoutera de privations à leurs privations; combien elle supprimera d'économies qui ne gênent en rien, pour ajouter les dépenses qui ne procurent aucune satisfaction. Faisons-leur sentir, pour leurs fils, les ennuis, les dangers de l'isolement, et pour eux-mêmes le vide qui s'opérera autour d'eux; faisons-leur envisager leurs vieux jours auxquels ils ne songent guère, où ils seront plus désireux d'avoir autour d'eux une famille nombreuse, et où ils seront certainement abandonnés, si, dès à présent, ils laissent rompre le faisceau de la vie commune. Exhortons-les, ce qui sera souvent nécessaire, à prendre un logement plus commode : fût-il plus cher, il le sera toujours moins que deux ménages séparés. Heureuses, Messieurs, les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, si, au prix de leurs supplications, elles pouvaient entretenir dans les familles qu'elles patronnent l'esprit

d'union et d'intimité, et si ces bonnes mœurs devenaient comme le cachet et le type des pauvres qu'elles visitent !

Les sacrifices matériels ne doivent pas coûter pour arriver à un résultat si social, disons mieux, si chrétien. Ainsi, à l'exemple de nombreuses Conférences, que toutes s'attachent à rendre le foyer domestique moins triste, moins délabré, afin qu'on y reste avec plus de plaisir. Aimons à le garnir de ces pieuses images, qui ne sont pas seulement un ornement, mais un bon conseil ; que partout la représentation de notre divin Sauveur, de sa sainte Mère, s'y trouvent comme le type et le modèle de la famille véritable ! Aimons à y déposer de bons livres, des ouvrages de toutes sortes, pourvu qu'ils soient sans dangers pour l'imagination, les mœurs et la foi ; nous retiendrons ainsi le père au milieu de ses enfants, la fille auprès de sa mère, le jeune ouvrier au sein de la famille, et la lecture qui a fait tant de mal, fera un peu de bien. Si la demeure de nos protégés est insalubre, ne reculons pas devant des travaux d'assainissement bien simples, bien peu coûteux, comme en ont entrepris les Conférences de Lille et d'autres encore. Quelques lavages, quelques peintures à la chaux suffiront souvent pour transformer ce séjour et y attacher les habitants qui le fuyaient naguère. Multiplions ces Caisses de loyers (1),

(1) Consulter au besoin la Notice spéciale sur cette œuvre importante. Elle se trouve au Secrétariat général.

qui, fondées il y a quelques années à peine, se propagent maintenant avec tant de succès, et qui, en allégeant, d'une part par les dons de la Conférence, de l'autre par l'économie du pauvre, le prix de son logement, lui permettront petit à petit de se loger d'une manière moins malsaine. Organisons sur une plus vaste échelle ces œuvres de travail, telles que le rapport général les a exposées et dont il vous sera parlé plus tard en détail. Nous n'avons certes pas la prétention d'accroître, chacun dans notre pays, les branches du travail national et de résoudre de grands problèmes; mais, dans notre petite sphère, nous rendrons le labeur matériel plus moral en même temps que plus fructueux, en le faisant exercer au sein même du ménage, et en le faisant succéder soit à l'inaction, soit à des métiers dangereux. Instituons, s'il le faut, quelques récompenses spéciales pour les familles qui vivront le plus unies, tout comme on récompense à juste titre les ouvriers des fabriques et des campagnes qui restent le plus longtemps sous le même patron; faisons servir à ce dessein les instructions des Sociétés de Saint-François-Xavier, de Saint-Joseph, des Saintes-Familles (1), et

(1) Nous mentionnons ici une œuvre excellente et dite des Mères de Famille, fondée dans plusieurs villes, et notamment à Bordeaux, et qui a pour but de réunir et d'instruire de leurs devoirs spéciaux les mères de famille. Elle pourrait être imitée dans bien des villes, sinon par les Conférences directement, du moins par des personnes pieuses. Une Notice est déposée au Secrétariat général.

avec tout cet ensemble d'œuvres, de secours matériels, comme d'asistances spirituelles nous y parviendrons sans aucun doute. Dieu n'a jamais manqué aux volontés fermes et humbles tout à la fois de faire le bien.

Comme dernier moyen de parvenir à la reconstitution de la famille chrétienne, et en même temps comme but, nous devons plus que jamais nous appliquer, Monsieur et cher Confrère, à rétablir le respect et la sanctification du dimanche. Sans doute, nous aurons souvent à lutter contre des positions difficiles, et nombre de fois nous aurons plus à plaindre qu'à blâmer. Mais, en dehors de ces situations déplorables, que de bien n'avons-nous pas à faire ! Chez combien de pauvres la négligence des offices saints, de la messe notamment, n'est-elle pas l'effet d'une coupable insouciance ! Pour quels légers prétextes ne manquera-t-on pas à ce devoir essentiel, pour une robe un peu tachée quelquefois, ou un habit déchiré, pour une partie de plaisir, ou pour l'inconvénient de se lever trop tôt ? Pour quelles frivoles fantaisies ne s'exemptera-t-on pas de la loi du repos du dimanche, de cette loi si salutaire à l'homme, mais si impérieusement exigée par Dieu ? Combien de travaux illicites n'envisagera-t-on pas comme permis et comme innocents ? Ici encore, Monsieur et cher Confrère, notre Société, composée, comme elle l'est en presque totalité, d'hommes du

monde, de jeunes gens, de personnes engagées dans les affaires, peut beaucoup par ses exemples et aussi par ses exhortations. Sans doute elle ne devra agir qu'avec prudence et *avec le conseil et sous la direction des pasteurs locaux*; mais quelle gloire devant Dieu ne serait-ce pas pour elle, si elle pouvait contribuer, même pour la plus légère part, à diminuer cette profanation permanente du dimanche, cette violation des fêtes saintes, qui, n'en doutons pas, sont un des crimes qui pèsent le plus dans la balance du Seigneur? Ce serait, en outre, le moyen le plus efficace de rétablir, avec les bonnes mœurs, les habitudes de la famille, que les solennités pieuses du dimanche, que les joies légitimes de ce jour consacré maintiennent si merveilleusement, et que les travaux défendus détruisent d'une manière si complète. La famille qui observe religieusement le dimanche, dans laquelle le père, la mère, les enfants assistent tous aux cérémonies de l'Église, qui se repose le septième jour, afin de mieux travailler pendant ceux qui suivent, qui fait de ce loisir un délassement, et non pas un temps de dissipation, de débauche; cette famille, dis-je, sera certainement plus unie en devenant plus chrétienne. En se rassemblant ainsi, au moins un jour par semaine, au lieu de se dissiper entre le cabaret, les danses publiques, comme celles où le lundi a remplacé le jour du Seigneur, elle conservera intactes dans son sein les joies du ménage, qui

viennent avant tout des douces et pieuses habitudes. Pressons donc sur ce point, Monsieur et cher Confrère, pressons nos protégés, et nous aurons en réussissant obtenu deux choses utiles et glorieuses devant Dieu.

Je m'arrête sur ce sujet, bien que je sois loin de l'avoir épuisé; mais j'ai moins eu pour but de le traiter sous toutes ses faces que d'attirer votre attention sur un point aussi capital. C'est à chacun à travailler ici sur son propre fonds, avec les lumières de son expérience et l'ardeur de son zèle, avec ses propres matériaux, et en vue des circonstances locales qui l'entourent. Peu importe la diversité des moyens, pourvu que le but soit le même...

Agréez, etc.

Ad. BAUDON.

Paris, le 1^{er} novembre 1851,
fête de Tous les Saints.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

L'un des derniers numéros du *Bulletin* vous a fait connaître la faveur insigne que notre Saint-Père le Pape vient d'accorder à notre Société par la désignation d'un Cardinal protecteur, et cette simple annonce a dû réjouir votre cœur. Je voulais depuis longtemps m'entretenir de ce sujet avec vous, et me féliciter avec toutes les Con-

férences d'un événement si heureux pour elles : j'en ai été empêché jusqu'ici par le désir de vous transmettre les pièces officielles constatant la désignation de S. Em. le cardinal Fornari comme protecteur de la Société; mais comme elles ne nous sont pas encore parvenues, et que le temps s'écoule, je ne veux pas différer plus longtemps cette circulaire.

En attendant l'arrivée des lettres officielles de Rome, que le Conseil général se hâtera de communiquer aux Conférences dès leur réception, il m'est impossible de ne pas vous faire remarquer, Monsieur et cher Confrère, combien cette distinction est précieuse pour notre Société. Accordée quatre mois à peine après l'envoi de la demande, loin d'apporter aucune modification à notre règlement, à nos usages, à notre hiérarchie toute de famille, elle est pour nous un témoignage nouveau et bien considérable de la bienveillance avec laquelle l'Église envisage nos travaux et approuve notre direction. Jointe aux bénédictions paternelles que n'ont cessé de nous accorder NN. SS. les Évêques, aux deux Brefs d'Indulgences accordées par Grégoire XVI, de vénérable mémoire, elle constitue l'encouragement le plus grand qu'il nous fût permis d'espérer, et consacre une fois de plus notre OEuvre aux yeux des fidèles. Ensuite elle nous assure auprès du Saint-Siège, au centre de la catholicité, un protecteur zélé, un gardien vigilant de nos intérêts dans

S. Em. le cardinal Fornari, que les catholiques de France, après ceux de Belgique, ont appris à environner de tant de reconnaissance et de respect, et dont les Conférences de ces deux pays ont plusieurs fois mis à l'épreuve l'inépuisable dévouement. Enfin, pour que tout, jusque dans les plus petits détails, contribuât à rendre notre joie plus complète, cette mesure si importante a été pour la Société toute entière une occasion de resserrer les liens de confraternité qui en unissent les différentes branches. Si elle a été obtenue avec une rapidité aussi grande, il est impossible de ne pas l'attribuer en très grande partie aux démarches de nos Confrères de Rome et des Conseils supérieurs à l'étranger. Les suppliques que ces Conseils ont adressées au Saint-Père, de concert avec le Conseil général, ont témoigné de l'unanimité de sentiments et de pensées qui, en Hollande, en Belgique, en Allemagne, dans la Grande-Bretagne, comme au Mexique et au Canada, unissent tous les disciples de saint Vincent de Paul.

En présence d'un encouragement aussi puissant, Monsieur et cher Confrère, quels autres sentiments pouvons-nous avoir, sinon celui d'une humble reconnaissance envers Dieu et d'un grand désir de nous vouer, plus encore que par le passé, à une Société si visiblement bénie, malgré la petitesse de son origine et la faiblesse de ceux qui la composent? Oui, il me semble que ce double sentiment doit être gravé

dans nos cœurs, qu'il doit y entrer de jour en jour davantage et faire l'âme et la vie de nos Conférences. Efforçons-nous les uns et les autres de nous en pénétrer, et de voir à quels résultats pratiques il nous conduit : j'appelle sur ce point toute votre attention, et je vous demande de vouloir bien y réfléchir avec moi.

Si nous songeons à ce qu'était notre chère Société à ses débuts, et à ce qu'elle est aujourd'hui; si nous la suivons dans ses développements inespérés, depuis la première réunion qui a groupé quelques Confrères bien peu sûrs de l'avenir, jusqu'à l'ensemble de 700 Conférences environ qu'elle présente et qui sont répandues dans 17 pays différents, nous ne pouvons qu'être convaincus de l'intervention providentielle de Dieu au milieu de nous. — Non ce n'est pas l'homme qui a fait toutes ces choses, qui a réuni tant de cœurs, qui a fait une seule âme de tant de personnes jusque-là étrangères les unes aux autres; non, ce n'est pas l'homme qui a surmonté tous les obstacles qui semblaient rendre notre entreprise impossible, et contre lesquels, avant nous, s'étaient brisées tant de volontés plus fortes, plus habiles que les nôtres; car l'homme ne fait pas du nombre avec d'imperceptibles éléments, de l'unité avec la diversité; il ne fait pas l'être avec le néant... Dieu seul a ce pouvoir, et ici nous devons reconnaître sa main puissante et créatrice. Mais si Dieu a multiplié d'une

façon si miraculeuse le nombre de nos premiers confrères, s'il a attiré sur nous les sympathies du monde, et, ce qui est bien plus précieux pour des chrétiens, les bénédictions de l'Église, ce n'est pas dans un but stérile; ce n'est pas surtout pour que nous nous enorgueillions de nos progrès et que nous nous complaisions dans nos œuvres; c'est afin que nous correspondions à ses desseins sur les pauvres par un zèle à toute épreuve; car il est beaucoup demandé à celui qui a beaucoup reçu; voilà ce que Dieu exige de nous, et ce que nous ne pouvons lui refuser sous peine d'ingratitude.

Mais ce zèle, Monsieur et cher Confrère, en quoi consiste-t-il? — A persévérer et à ne se relâcher jamais; à demeurer, après des mois, des années de vie charitable, aussi empressé qu'au commencement à assister les pauvres, à être aussi plein de cœur et d'affection pour eux qu'au premier jour, malgré les ingratitude dont on peut avoir été l'objet; — à oublier le peu qu'on a fait pour ne voir que l'immense tâche qui reste à accomplir, et à ne jamais dire : « C'est assez; nous visitons tant de pauvres, nous patronnons tant d'apprentis, « il ne nous reste plus rien à faire. » — Le zèle est persévérant et plus hardi. Frappé sans cesse des misères immenses qui l'entourent et surtout de l'ignorance religieuse des pauvres, il a les yeux fixés sur cette étendue sans bornes, et il est impatient d'y

avancer sans relâche. Et, en effet, dans nos jours d'indifférence, quel homme de foi pourrait voir, sans être ému, ces flots de population qui naissent sans Dieu, qui vivent sans Dieu et qui meurent sans Dieu, pour lesquels la vie religieuse est un monde inconnu, les consolations chrétiennes sont une vraie superstition, les dogmes et les lois de l'Église une puérilité des temps passés? Quel chrétien pourrait contempler d'un œil impassible cet athéisme pratique qui s'étend chaque jour, qui chasse l'idée de Dieu des joies comme des souffrances et des travaux de la famille, qui habitue de plus en plus d'innombrables chrétiens à vivre comme si Dieu n'existait pas et n'était point leur ami, leur soutien, leur père le plus tendre et le plus complaisant? Si un tel tableau, qui n'a rien d'exagéré, était plus souvent présent à nos yeux, combien notre zèle serait-il plus généreux et plus actif! combien nous aurions plus de dévouement! combien nous saurions trouver de loisir pour les œuvres qui réclament un peu de suite et de temps! combien en prélevant sur nos plaisirs, nos fantaisies, nos besoins même, nous accroîtrions le trésor de nos Conférences et nous les mettrions en position de faire plus de bien! combien, surtout, nous serions ardents pour porter la parole chrétienne autour de nous, pour multiplier les œuvres d'instruction religieuse, catéchismes, Saintes-Familles, œuvres de Saint-François-Xavier, de Saint-François-

Régis? combien on ferait fondre devant soi de difficultés, d'impossibilités imaginaires, qui n'arrêtent que parce qu'on ne veut pas fortement, que parce qu'on ne voit pas la grandeur du mal et la nécessité du remède!

J'en ai la conviction profonde, Monsieur et cher Confrère, et vous l'aurez sans doute avec moi, si tous nous nous pénétrons de ces vérités, *pour en faire la base de notre vie*, un bien immense peut être accompli par notre Société. Répandue sur une foule de points, elle peut étendre encore ses branches à l'infini dans les villes, dans les villages, dans les établissements d'instruction. Elle peut accroître le nombre de ses œuvres, quelque considérable qu'il paraisse pour notre faiblesse personnelle; elle peut susciter autour d'elle une foule de Sociétés nouvelles, qui, faisant ce qu'elle ne peut pas faire, compléteront son action et feront glorifier Dieu davantage. Elle peut enfin, et par-dessus tout, se multiplier elle-même par l'activité de ses membres et l'intelligence de leur dévouement. Car vous n'ignorez pas les prodiges que Dieu peut faire avec une poignée d'hommes qui correspondent à ses desseins; c'est avec douze pêcheurs qu'il a converti le monde, à l'origine du christianisme; dans les jours plus rapprochés de nous, c'est avec un saint François-Xavier qu'il a ébranlé les vastes empires de l'Inde et du Japon, avec un saint Vincent de Paul qu'il a régénéré la France; et autour de nous, dans une

sphère plus à notre portée, et par conséquent bien plus restreinte et bien plus humble, que de fois n'avons-nous pas vu des confrères isolés, mais animés du feu brûlant de la charité, exécuter à eux seuls ce qui semblait impossible pour des Conférences entières ! Accomplissons donc tous sans exception le rôle auquel Dieu nous convie ; ne laissons échapper aucune occasion , quelque petite qu'elle soit , de faire le bien , et , nombreux comme nous le sommes aujourd'hui , nous pourrons consoler bien des douleurs et réconcilier à la foi par la charité , bien des cœurs qui doutent ou qui blasphèment Dieu.

Telles sont les pensées, Monsieur et cher Confrère, que la faveur nouvelle dont nous venons d'être l'objet de la part du Père commun des Fidèles, fait entrer dans nos cœurs. Je les livre à vos méditations comme les plus consolantes et en outre les plus utiles pour les progrès de nos chères Conférences. Les œuvres de Dieu n'ont à craindre ni leur obscurité ni la faiblesse de leurs moyens, ni les orages du dehors. Leur seul écueil, c'est le relâchement du dedans.

Je passe maintenant à divers points que le Conseil général me prie de vous signaler.

1^o Plusieurs fois déjà le Conseil a cru devoir attirer l'attention des Conférences sur les inconvénients de la publicité donnée à nos OEuvres et à nos Rapports par les journaux politiques. Le plus grand nombre des Conférences, avec un empressement dont

nous ne saurions être trop reconnaissants, ont accueilli ces observations et en ont fait la règle scrupuleuse de leur conduite. Malgré cela cependant, de temps à autre, cette règle que la Société s'est posée dès le commencement, est mise en oubli. Je sais sans doute que ces publications présentent certains avantages : je sais aussi qu'il n'est pas toujours facile d'empêcher que la publicité ne s'empare de nos comptes rendus, et qu'il faut parfois lutter ici contre une bienveillance toute spontanée ; mais je n'en supplie pas moins les Conférences de ne *jamaïs* aller au-devant de ces insertions dans les feuilles *publiques*, et de les empêcher *toutes les fois* qu'il leur sera possible. Dans les circonstances actuelles, au milieu du conflit des opinions et des divergences qui séparent les âmes les plus droites et les plus honnêtes, notre Société toute de charité, rien que de charité, doit plus que jamais rester sur ce terrain neutre ; et non seulement il importe qu'elle soit neutre en réalité, mais pour le bien qu'elle doit faire, pour son action religieuse sur les pauvres, pour sa considération et son indépendance vis-à-vis le public, pour le recrutement de ses membres, il est indispensable qu'elle soit envisagée comme telle par tout homme de bonne foi. Or les feuilles publiques ont forcément une couleur politique ; elles sont enrôlées dans tel ou tel parti ; elles sont la représentation de telle ou telle idée, et si nos comptes rendus y apparais-

sent, si le nom de notre Société y est fréquemment prononcé avec éloge, il est impossible qu'à la longue bien des esprits ne se laissent pas aller à prêter à notre OEuvre telle ou telle opinion politique. C'est en vain que dans nos actes, dans nos paroles, nous nous éloignerons autant que possible de ce contact : le coup n'en sera pas moins porté, et nos Conférences tout entières en souffriront. Il y a donc là un sujet de réflexions sérieuses pour tous nos confrères.

2° La saison dans laquelle nous entrons amène nécessairement un grand mouvement dans le personnel de nos Conférences. Dans toutes les villes de Facultés de droit ou de médecine, et à Paris notamment, vont arriver de nombreux jeunes gens, qui sortent des collèges, des petits séminaires, pour terminer leurs études dans ces Facultés, et qui, ayant conservé jusque-là leur foi et leurs mœurs, désirent les mettre à l'abri tutélaire de la charité. J'engage tous nos confrères des villes d'où partiront ces jeunes gens encore pleins de piété, à ne pas les laisser partir sans leur remettre une lettre de recommandation pour les Conférences des villes où ils doivent séjourner, et surtout sans les prier de remettre ces lettres à destination le jour même de leur arrivée, et *avant d'avoir arrêté un logement définitif* (1). Ce détail paraît peut-être puéril

(1) Pour Paris, la lettre doit être adressée au Conseil général, rue Furstenberg, 6.

au premier abord; mais tous ceux de nos confrères qui ont eux-mêmes traversé ces épreuves savent combien il importe d'être dirigé dès l'abord vers des maisons honnêtes, et de n'être pas laissé, alors qu'on n'a aucune expérience de cette vie toute nouvelle, à la merci du hasard ou des camarades dangereux. Souvent la bonne ou la mauvaise conduite d'un jeune homme à tout jamais dépend de ces premiers moments. Aussi pour tous ceux qui ont échappé à ces périls, ou qui n'ont jamais eu à les subir, c'est un véritable devoir de tendre une main secourable à ceux qui ont à les traverser; c'est une des applications les plus directes et j'ajouterai les plus douces du conseil de l'Evangile : « Faites aux autres ce que vous » voudriez que l'on vous fît à vous-même. » C'est aussi une des missions les plus positives de notre Société, et celle qui peut-être a attiré sur elle le plus de bénédictions.

Et, à ce sujet, il ne sera sans doute pas hors de propos de traiter un point qui présente une réelle importance. On se plaint parfois dans les Conférences que l'on ne fait point assez accueil aux nouveaux venus, qu'on les laisse s'asseoir silencieusement et sans qu'on y prenne garde au milieu de leurs nouveaux confrères, sans qu'on leur adresse quelques paroles de *bienvenue* et d'encouragement, sans même qu'on les présente aux membres anciens : de là il arrive que, dans les grandes villes surtout, les

membres en viennent promptement à ne pas se connaître, même de nom, ou que tout au moins il n'y a plus entre tous cette intimité, cette cordialité qui doivent faire le cachet de nos Conférences; par suite, les nouveaux venus se découragent, s'intimident, s'isolent, et s'ils ne vont pas jusqu'à quitter la Conférence, ce qui a lieu quelquefois, ils n'y prennent plus le même goût, et ne s'y affectionnent que fort à la longue. Un moyen bien simple se présente pour remédier à ce mal, qui est plus sérieux qu'on ne le jugerait au premier abord, parce qu'il nuit à la vie même de nos Conférences : ce serait que, dans chaque Conférence, un membre désigné par le Président, à défaut du président lui-même, fût chargé spécialement de s'occuper des nouveaux venus, de les initier à nos usages, de leur faire connaître le Règlement et nos autres publications, de les mettre en rapport de confraternité avec les autres membres, et lorsqu'ils viennent d'autres villes, de les renseigner sur tout ce qui peut leur être utile pour un bon établissement. Si ces introducteurs sont d'un caractère obligeant, nul doute qu'ils ne remédient puissamment au danger que nous signalons, et que les Conférences n'en ressentent un redoublement d'activité, d'expansion et de cette innocente gaieté qui fait leur charme et leur attrait.

3° Dans un grand nombre de villes, on pourrait presque dire dans toutes celles qui attirent beaucoup d'étudiants, on se plaint

aussi fréquemment de ce que nos Conférences, fondées en vue de la jeunesse et pour la maintenir par la charité dans les liens si doux de la religion, comptent peu ou point de jeunes gens. « Nous sommes tous vieux, « nous écrit-on quelquefois, nous n'attirons « pas à nous la jeunesse, et, après nous, « que deviendra la Conférence? » Sans partager entièrement ces craintes, il est juste de convenir qu'il y a là aussi un remède à apporter. Car, si les hommes déjà avancés en âge et mûris dans la piété recueillent des fruits pour leur propre amélioration de leur contact mutuel, combien ces fruits sont-ils plus précieux encore pour des âmes jeunes et ardentes qui ont à lutter contre les passions de leur âge, les conseils d'amis peu chrétiens peut-être, et principalement contre leur propre inexpérience et leur isolement! Evidemment, s'il est bon qu'il se forme une Conférence uniquement composée d'hommes avancés en âge, à défaut d'autres éléments, s'il ne faut pas s'arrêter pour la création d'une Conférence au manque de concours des hommes plus jeunes, il est très bon, il est excellent qu'il y ait dans la même Conférence une heureuse réunion de confrères plus mûrs et de confrères moins âgés, afin que les qualités des uns viennent en aide aux qualités des autres.

Mais quel moyen, dira-t-on, d'attirer à nous la jeunesse? nous l'appelons de tous nos vœux, et personne ne vient. En voici deux qui peuvent être employés. Le pre-

mier, en usage dans plusieurs Conférences, consiste à former dans le sein de la Conférence une petite section de membres aspirants, et de donner de l'intérêt pour nos œuvres à ces jeunes confrères, en leur laissant, sous la surveillance d'un membre plus âgé, le soin de quelques vieillards et l'administration de leurs petites ressources. A 12, à 13, à 14 ans, lorsque les impressions salutaires de la première communion sont encore profondes, il est facile de réunir ainsi les jeunes gens et de leur faire faire le doux apprentissage de la charité, et dès lors, quand l'âge de 18 à 20 ans sonnera, ces jeunes gens, élevés pour ainsi dire au milieu de la Conférence, habitués à la fréquenter sans respect humain, s'y adjoindront très facilement à titre de membres ordinaires, tandis qu'il est bien moins aisé d'y attirer des jeunes gens isolés du même âge, que la fausse honte et que la timidité retiennent, et qui savent ne pas trouver autour d'eux des confrères de leur âge avec lesquels ils puissent plus volontiers sympathiser. L'organisation de Conférences spéciales pour les aspirants nous paraît donc un moyen assuré de couper court à ce mal (1).

Le second moyen consisterait à se mettre en relation avec les Conférences des établissements d'éducation qui, grâce à Dieu, commencent à se répandre parmi nous, et qui doivent, selon toute apparence, deve-

(1) V. pour les détails le *Bulletin*, t. I, p. 12.

nir plus nombreuses encore. Soit que ces Conférences se trouvent dans la même ville que les Conférences ordinaires, soit qu'elles aient leur siège à quelque distance, il est facile d'entretenir avec elles des relations de bonne amitié, d'échanger des comptes rendus, d'assister à leurs réunions générales, et de les convoquer par réciprocité à celles des Conférences. Ces rapports amèneront naturellement les élèves, à la sortie de leurs classes, à s'adjoindre aux Conférences des villes qu'ils habiteront, et le passage de la vie de collège à la vie charitable s'effectuera sans interruption. Je recommande tout spécialement aux Conférences ce point capital : car les Conférences des établissements d'éducation sont une véritable pépinière pour la Société, et il importe d'utiliser la sève vigoureuse que chaque année elles peuvent lui apporter.

Enfin, il ne suffit pas d'attirer des jeunes confrères à nos réunions, il faut s'efforcer de les leur rendre agréables par une douce et bien légitime gaieté. Permettez-moi, pour répondre à quelques plaintes qui nous parviennent de temps à autre, de mettre devant vos yeux un passage d'une circulaire déjà ancienne et par lequel notre digne confrère, M. Gossin, signalait l'importance de ce point. Ces paroles, je le crois, porteront fruit.

« Jamais Conférence n'a failli ni aux convenances, ni à la charité, parce qu'il lui est arrivé de rire. Parfois même le rire

« est une excellente chose; il ranime l'at-
« tention, prévient le sommeil, excite la
« cordialité et assouplit les dissentiments
« trop vifs. C'est le meilleur indice de l'es-
« prit de liberté honnête qui doit régner
« parmi nous, et qui est tout à la fois un
« lien, un attrait et un très grand charme.
« — Les Conférences qui secourent le plus
« abondamment les pauvres sont celles où
« la charité se fait gaiement, parce qu'on
« ne veut pas manquer d'y assister. L'en-
« nui est à une Conférence ce que la fumée
« est à une ruche d'abeilles (1). »

Si ces conseils si vrais et si admirables de simplicité sont suivis, si en outre on va au-devant de la timidité qui est naturelle aux jeunes gens, si on ne les laisse pas s'isoler faute d'un accueil prévenant, si on stimule leur zèle en demandant beaucoup à leur charité et leurs loisirs, les jeunes gens, j'en ai la conviction, viendront plus volontiers et plus généralement grossir les Conférences, et ce sera un bien pour tous, pour eux d'abord, puis pour les pauvres et pour notre Société.

Telles sont, Monsieur et cher Confrère, les questions d'ensemble qu'il m'a paru utile de traiter avec vous. Rien de tout cela, il est vrai, n'est réellement nouveau parmi nous, et c'est précisément ce qui fait que je vous le propose avec plus de confiance. Dans la vie charitable, aussi bien

(1) V. ci-devant la Circulaire du 1^{er} novembre 1847.

que dans la vie chrétienne, il s'agit moins de faire des choses nouvelles que de faire mieux et avec un progrès continu ce qu'on a commencé; vous excuserez donc quelques redites, si j'ai pu être utile à quelqu'une de nos Conférences et rallumer en nous quelques étincelles de ce feu qui dévorait notre saint Patron, et qui lui a fait accomplir tant de prodiges de charité.

Agréez, etc.

A. BAUDON.

Paris, le 4^{er} novembre 1852,
fête de Tous les Saints.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Je ne me propose point, en m'adressant aujourd'hui à vous, de revenir sur les points principaux qui caractérisent notre Société, et dont les circulaires précédentes ont tant de fois démontré l'importance. Bien qu'il y ait toujours de l'utilité à insister sur ces bases fondamentales de nos OEuvres, il m'a semblé qu'il valait mieux aujourd'hui renvoyer à notre Règlement, à nos Circulaires, à notre Manuel, ceux de nos confrères qui auront besoin de quelques éclaircissements à cet égard, et qu'il y avait plutôt lieu de nous occuper ensemble de quelques questions de détail qui ont été moins fréquemment traitées.

Les détails, en effet, sont la vie d'une

OEuvre, comme nous le rappelait récemment un éloquent prédicateur (1) : isolés, ils ne sont rien, pour ainsi dire ; mais, par leur réunion, par leur ensemble, par leur répétition quotidienne, ils deviennent en fait l'OEuvre presque tout entière. Sans eux, tout languit, tout dépérit, parce qu'à chaque instant une occasion de faire le bien a été perdue, parce qu'un petit abus s'est introduit, et que dans l'exercice de la charité, tout comme dans la pratique de la vie chrétienne, les petites fautes inaperçues, mais répétées à l'infini, prennent une immense gravité.

Je m'attacherai donc aujourd'hui à m'entretenir avec vous de points du Règlement secondaires, si l'on veut, mais importants par leur nombre, et j'y vois une utilité d'autant plus grande, que si en général, on aime à lire et à relire les *Considérations préliminaires du Règlement*, on délaisse le plus souvent la lecture plus monotone des *articles* eux-mêmes.

Comme j'aurai bien des sujets divers à traiter, je vous demande de le faire sans transition, afin de ne pas prolonger démesurément cette lettre.

Je commence par ce qui a trait au personnel des Conférences.

(1) M. Pététot, *Souvenirs des Conférences de Saint-Roch*.

§ 1^{er}. — *Personnel des Conférences.*

Notre Société, a-t-il été dit bien des fois, a surtout pour but l'amélioration chrétienne de ses membres : aussi, tout ce qui touche à son personnel est l'endroit capital et celui sur lequel, dans la correspondance, on revient le plus souvent avec nous. Les principales questions que l'on nous fait sur ce chapitre sont relatives au choix et aux fonctions des membres du bureau, et spécialement des présidents. Nous allons y répondre en quelques mots.

1^o *Président.* On conçoit toute l'importance qui s'attache à cette fonction ; car, bien que le président ne soit jamais parmi nous qu'une sorte de frère aîné, que le *primus inter pares*, que l'un d'entre nous, chargé de guider les travaux de tous, sans imposer sa volonté à personne, il est d'expérience que *tant vaut le président, tant vaut la Conférence*. S'il est actif, pieux, zélé ; s'il aime les OEuvres et sait faire partager aux autres la ferveur charitable qui l'anime, on peut être sûr que la Conférence prospérera. Si, au contraire, il est peu exact et peu assidu, s'il remet souvent au lendemain l'exécution des mesures votées, s'il laisse les séances traîner en longueur et les discussions s'éterniser, la Conférence faiblira inévitablement. Lors donc qu'une Conférence a à faire le choix difficile de son président, il faut qu'AVANT TOUT elle

considère s'il a le *loisir* nécessaire pour s'occuper des œuvres et des intérêts de la Conférence; s'il en a le *zèle*, qui souvent fait trouver bien des loisirs; s'il a de l'*activité* d'esprit, en même temps que de la *maturité* de jugement; s'il a l'*entente* des Œuvres, et si, par conséquent, il saura surmonter les difficultés que présente toujours l'exercice de la charité, au lieu de s'en effrayer; s'il a l'esprit de *conciliation* qui prévient ou apaise les différends; si, enfin, il a cette *foi* vive et ardente qui sait se communiquer et qui multiplie les forces parce qu'elle attire les grâces de Dieu. Voilà ce qu'il faut par-dessus tout chercher dans un président de Conférence. Les autres qualités, telles qu'une considération acquise et méritée dans le pays, une grande générosité personnelle, les avantages de la naissance ou de la fortune, ne doivent venir qu'ensuite. Si elles se trouvent réunies aux qualités précédentes dans le président, il faudra en remercier la divine Providence comme d'une faveur signalée; mais à elles seules elles ne doivent pas déterminer le choix; car ce qu'il faut avant tout pour la prospérité des Conférences, ce sont les qualités personnelles de ceux qui sont appelés à les diriger; c'est un concours, non pas honorifique et nominal, mais réel et effectif; c'est une participation directe et incessamment active aux travaux de la Conférence. Sans ces conditions essentielles de prospérité et de vie, les autres qua-

lités extérieures seront d'un bien faible secours : l'histoire des OEuvres chrétiennes ne nous le dit pas moins que la foi.

Le président d'une Conférence en est l'âme, avons-nous dit, et cette pensée ne saurait être trop présente à son esprit ; mais il ne faut pas toutefois que, par excès de zèle, il absorbe en quelque sorte l'activité de la Conférence dans sa propre activité. S'il est bon qu'il voie et surveille tout ce qui se fait d'important, et qu'il y participe au moins par le conseil, il ne convient pas qu'il se surcharge et qu'il prenne à lui seul le fardeau de toutes les œuvres ; car, non seulement ce rôle dépasserait ses forces la plupart du temps, mais il aurait l'inconvénient notable d'habituer les autres membres à trop compter sur le président et pas assez sur eux-mêmes, de favoriser par suite le refroidissement du zèle, et, dans le cas d'un changement dans la présidence, d'exposer la Conférence à une crise réelle et quelquefois sérieuse.

Mais le président n'a pas seulement à s'occuper des OEuvres de la Conférence ; il faut, en outre, qu'il s'occupe du personnel de ses membres. Ainsi l'un d'eux est-il malade, affligé, le président sera l'organe naturel et ordinaire de la Conférence pour remplir auprès de lui les devoirs que les circonstances demandent. Un membre, jadis exact et zélé, vient-il à se retirer petit à petit de la Conférence et à s'en éloigner presque entièrement : c'est au président

qu'il convient de s'en préoccuper, de voir si rien n'a froissé ce confrère, et s'il ne serait pas possible de calmer sa susceptibilité; ou si malheureusement ce refroidissement de zèle tient à un refroidissement de la foi et à un oubli momentané de la religion, c'est au président encore à s'en inquiéter et à prendre, avec prudence, mais avec promptitude, les mesures les plus convenables pour arrêter le mal. Il y a là un bien immense à accomplir, surtout dans les Conférences composées de jeunes gens; et, dans la crainte que ce bien ne soit quelquefois négligé ou perdu de vue, je prends la liberté, Monsieur et cher Confrère, de le signaler à toute votre sollicitude.

Quant aux vice-présidents, qui sont les suppléants, les auxiliaires du président, et qui, par conséquent, doivent être en union intime avec lui, les règles qui les concernent sont les mêmes que celles qui viennent d'être exposées.

2° *Secrétaire*. Les fonctions du secrétaire, pour être moins importantes que celles du président, méritent cependant une mention spéciale : car, si le président a l'ensemble de la direction, le secrétaire a le détail de la pratique; de son exactitude ou de sa négligence dépendront en conséquence une foule de bonnes choses ou de petits tiraillements.

Ainsi, quand le secrétaire fait défaut ou arrive tard, le procès-verbal n'est pas lu ou ne peut l'être au moment fixé par le Règle-

ment, et qui, en fait, est le plus convenable; lorsqu'il ne tient pas exactement note des familles visitées et de leurs visiteurs, il en résulte des désordres fâcheux, des familles oubliées pendant longtemps et qui souffrent d'être délaissées, d'autres, au contraire, recevant mal à propos des doubles secours. Et, bien que ces petites inexactitudes ne soient pas fort graves en elles-mêmes, il n'en arrive pas moins qu'elles fatiguent certains membres, qu'elles font perdre un temps précieux, et nuisent à l'entrain général de la Conférence.

Ces inconvénients sont inévitables, *dans une certaine mesure*, pour une Société comme la nôtre, composée d'éléments si mobiles et d'hommes souvent fort occupés. Cependant ils sont loin d'être sérieux dans l'immense majorité des Conférences et il y a, au contraire, bon nombre d'entre elles où tout fonctionne avec une admirable régularité.

Je voudrais néanmoins que, dans *toutes*, il s'établît la ponctualité nécessaire, que le registre des pauvres fût tenu toujours au courant, et qu'en regard du nom, des adresses de chaque famille, des secours ordinaires qu'on lui alloue, on fît figurer, dans la colonne des observations, les faits honorables qui la concernent, les secours extraordinaires qui lui ont été accordés, et les remarques principales faites par ses visiteurs. Un tel registre qui, pour être mis au courant, demanderait à peine un quart

d'heure par semaine, serait fécond en renseignements précieux, et spécialement utile aux visiteurs nouveaux.

3° *Trésorier*. Si l'exactitude est nécessaire chez le secrétaire, elle l'est encore plus chez le trésorier; car, s'il manque à la séance, les membres n'ont pas leurs bons, et les pauvres sont exposés à jeûner; s'il ne tient pas ses comptes toujours au courant, il peut faire quelques erreurs. Quoique, sur ce point, il y ait encore eu très peu de plaintes dans la Société, je crois devoir rappeler à quelques Conférences l'art. 19 du Règlement, qui porte que le trésorier fait connaître la situation de la caisse à chaque séance. Cet article a une réelle utilité : d'une part, parce qu'en mettant chaque fois sous les yeux des membres l'état de la caisse il engage chacun à proportionner ses demandes aux ressources, et, de l'autre, parce que c'est un préservatif contre les erreurs. Je demande donc aux Conférences qui ont éloigné les termes des comptes rendus hebdomadaires par le trésorier, de revenir purement et simplement au Règlement. A plus forte raison supplierai-je messieurs les trésoriers de ne jamais laisser arriérer la Conférence vis-à-vis des fournisseurs : ce serait pour elle le plus sûr moyen de se ruiner.

Réunion des membres du bureau. Une recommandation importante, que je prends aussi la liberté de vous soumettre, Monsieur et cher Confrère, c'est la tenue fré-

quente des réunions du bureau de la Conférence. Le Règlement général n'en fixe pas la périodicité, et elle doit varier, en effet, suivant les circonstances; mais il n'importe pas moins que le président, les vice-présidents, le secrétaire et le trésorier se concertent de temps à autre, soit pour régler certains détails qui fatigueraient sans profit la Conférence, soit pour préparer les mesures qui seront soumises à sa délibération, soit pour aviser aux moyens d'exécuter les décisions prises. Peut-être cet usage n'est-il pas général, et je crois devoir le mentionner.

Admission des membres nouveaux. J'appellerai aussi l'attention des Conférences sur l'admission des membres nouveaux, non pas tant pour répéter ce qui a été déjà dit tant de fois, que nous ne devons admettre parmi nous que des chrétiens sincères et remplissant, sans faiblesse comme sans ostentation, tous les devoirs que l'Eglise exige, et notamment le devoir pascal; non pas tant pour revenir sur cette règle, qu'on ne saurait oublier sans danger, que pour préciser de nouveau le mode lui-même de présentation des membres.

L'article 18 du Règlement porte que, « si de nouveaux candidats sont présentés, le président fait connaître « leurs noms », et la circulaire du 14 juillet 1841, commentant en quelque sorte cet article, s'explique en ces termes : « Du reste, nous demandons « qu'avant de présenter un candidat, ceux

« qui le présentent ne manquent jamais de
 « s'en entretenir avec le président, plus
 « spécialement chargé de la direction et de
 « l'honneur de sa Conférence. »

Il est facile de comprendre combien ces prescriptions sont sages; car si ceux qui font la présentation, *au lieu de s'en entretenir en particulier avec le président*, commencent, comme il se voit trop souvent, par proposer publiquement le candidat à la Conférence, il devient beaucoup plus difficile de prévenir une admission peu souhaitable. En public toute discussion d'un nom propre, toute hésitation, toute question prennent l'apparence d'une personnalité; alors, à moins de graves reproches à faire au candidat, chacun s'efface, chacun se tait, sauf à gémir à l'écart : de là, des admissions qui n'ont pas le plein assentiment de tous, qu'on ne voudrait pas accepter, mais qu'on n'ose refuser; de là, par suite dans les Conférences, des dissidences, des tiraillements. Si, au contraire, la présentation se fait toujours d'accord avec le président, il est présumable qu'elle ne se fait que parce qu'elle doit se faire, et que des renseignements suffisants ont été demandés aux amis du candidat. Les raisons abondent ici, et le Conseil général insiste vivement auprès des Conférences pour que, par laisser-aller, par oubli, on ne néglige point une règle aussi simple dans son application, mais aussi importante dans ses effets.

A ce sujet, je reviens en peu de mots sur

le désir exprimé dans la dernière circulaire relativement à l'accueil à faire aux nouveaux membres. On continue toujours à se plaindre de ce qu'on ne leur *témoigne* pas assez le plaisir qu'on a eu à les recevoir, de ce qu'on ne s'occupe pas assez d'eux, de ce qu'on ne les met pas assez vite au courant de nos usages. Je me réfère sur ce point aux recommandations de cette circulaire.

§ 2. — *Ordre des séances.*

Le Règlement général traite, dans les articles 15 et 26, de l'ordre des séances dans les Conférences : il me semble utile d'insister sur quelques-unes des règles que posent ces articles, et surtout sur leur esprit.

Un premier point important, c'est d'empêcher les séances de traîner en longueur. Il faut, sans doute, qu'on ne fasse pas les affaires des pauvres avec précipitation et comme en courant; mais il faut aussi qu'on n'accorde à chaque chose que le temps raisonnable, de façon qu'en général, dans l'intervalle d'une heure ou d'une heure et demie au plus, la séance puisse être achevée. Sans cette précaution, on court risque de fatiguer les membres par une assistance trop prolongée, d'éloigner ceux qui ont des affaires, ou de les accoutumer à n'arriver qu'à la fin, *pour mettre à la quête et prendre leurs bons*; preuve nouvelle que les ques-

tions de détail ont souvent une influence décisive sur l'ensemble de nos Oeuvres!

C'est au président avant tout qu'il appartient de couper court au mal, en arrêtant les discussions qui se prolongent hors de raison, et en ramenant les esprits avec douceur, mais avec persévérance, aux questions pratiques. Pour y parvenir plus sûrement, il lui est utile de se tracer pour lui-même, avant chaque séance, un ordre du jour calqué sur l'ordre des séances indiqué par le Règlement. Dès lors, aussitôt que la discussion s'égare ou se prolonge, il peut plus facilement insister pour qu'on la termine, parce qu'il reste des sujets plus graves ou plus urgents à traiter; et, en même temps, il est plus sûr de ne rien oublier, parce qu'avant la séance il a réfléchi sur les questions principales qui se présentent, et que le texte écrit lui rappelle ce que la discussion pourrait lui faire perdre de vue. — Mais, si la grande part revient au président dans la bonne direction des séances, il faut aussi qu'il soit secondé par les membres, que tous s'efforcent, *autant qu'il leur est possible et qu'ils n'en sont pas impérieusement empêchés*, d'arriver à l'heure fixée pour l'ouverture de la réunion. Rien ne dérange l'ordre, ou plutôt ne le rend impossible, comme une succession de personnes qui arrivent, se retirent, se lèvent prennent leurs bons, donnent à la bourse du trésorier au milieu de la séance. Au nom du bon ordre des

séances, et de l'intérêt des pauvres qui y est attaché, il est grandement à désirer que chacun s'astreigne à plus d'exactitude, dût-on prendre sur ses plaisirs, ou sur les affaires qui ne sont point indispensables.

Un second point à noter, Monsieur et cher Confrère, c'est la grande importance qu'a, dans l'esprit de notre Règlement, la lecture qui se fait au commencement des séances. « La prière et la lecture, dit l'article 15, « doivent être faites avec la plus sérieuse « attention, le but de la Conférence n'étant « pas moins d'entretenir la piété des mem- « bres que de soulager les pauvres. » Ces paroles si courtes et si simples dispensent de toute réflexion à l'appui; et si, dans quelques Conférences, il y a un peu de relâchement à cet égard, j'espère qu'il suffira de remettre le texte sous les yeux de tous pour remédier à ce mal. Je crois seulement devoir citer ici ce qui se fait dans une de nos Conférences les plus anciennes, et ce qui m'a toujours paru bien propre à donner de l'intérêt aux lectures. Dans cette Conférence il est d'usage que, lorsqu'un membre, dans ses lectures personnelles, rencontre des passages remarquables et de nature à édifier ses confrères, il en fasse part au président, et, avec l'agrément de ce dernier, à la Conférence. De la sorte, l'édification se soutient par l'intérêt, et le zèle se nourrit par les aliments toujours nouveaux qu'il puise de toutes parts.

En troisième lieu, il y a dans certaines

Conférences à se préoccuper, plus qu'on ne le fait, de la lecture du *Bulletin de la Société*. Je conçois sans doute, Monsieur et cher Confrère, que le *Bulletin*, qui peut souvent servir de lecture spirituelle, ne soit pas la lecture exclusive; je conçois surtout qu'un grand nombre de matières qu'il renferme, utiles à lire par chacun en particulier, ne conviennent pas à une réunion qui a peu de temps à sa disposition. Mais permettez-moi de vous exprimer le regret que, dans quelques Conférences, le *Bulletin* soit à peine connu, et qu'on n'en lise pas au moins les parties qui contiennent les avis généraux donnés par le Conseil général. Il en résulte que ces communications mensuelles, et auxquelles la masse de la Société attache tant de prix, sont totalement interrompues, qu'on n'est au courant ni des Oeuvres nouvelles entreprises, ni des faits édifiants qui se passent, ni des progrès de notre Société, si bien faits pour exciter notre zèle. Je profite donc de cette occasion pour vous demander *au moins* que, chaque mois et dans chaque Conférence, il soit donné un résumé des principales recommandations ou des faits les plus importants du *Bulletin*, et qu'ensuite le *Bulletin* soit passé à tour de rôle entre les membres, qui, pour le recevoir, pourraient se réunir par dizaines, comme pour la Propagation de la Foi.

Reste enfin, sur ce chapitre, un détail qui, pour paraître puéril au premier abord, n'en

est pas moins sérieux : c'est le choix du local des séances. Il y a telle ou telle Conférence que je pourrais nommer, et qui, à ma connaissance personnelle, souffre réellement, faute d'un local convenable. Obscures, mal éclairées, plus mal disposées encore, certaines salles de Conférences ressemblent plutôt à un tombeau qu'au lieu de réunions de membres de Saint-Vincent-de-Paul. Lorsque la séance se tient le soir, c'est à peine si on peut s'y voir et y reconnaître son voisin à l'aide de quelques lumières trop parcimonieusement distribuées, et à la lettre, comme je l'ai vu moi-même, le Président n'y préside qu'à tâtons, et en demandant à chacun son nom, qu'il ne peut deviner dans l'obscurité de la nuit. Or, je le demande, avec une disposition matérielle aussi défectueuse, peut-on espérer d'attirer la jeunesse qui a besoin de mouvement, de lumière et de vie? Peut-on se persuader qu'en lui offrant un semblable attrait, on contre-balancera d'autres plaisirs, ne fût-ce que ceux de la promenade? Peut-on croire que les membres ne trouveront pas la séance monotone et n'y viendront pas avec lassitude! Pour se le persuader, il faut une dose d'optimisme que je ne partage pas.

Il importe donc d'assurer à toutes les Conférences un local *convenable*. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'y introduire les recherches de l'élégance et du luxe, qui seraient souverainement déplacées dans une Société vouée aux intérêts des pauvres; mais il

faut que des précautions matérielles, bien simples souvent, bien peu coûteuses, je l'affirme, pourvoient à ce qu'exige le véritable intérêt de la Conférence.

§ 3. — *Œuvre de la visite des pauvres.*

La visite des pauvres est la grande Œuvre des Conférences, celle qui convient le mieux à leur personnel, à leurs nécessités intimes, celle qui est la plus facile, la plus attrayante, celle enfin sans laquelle *toute Conférence languit*, comme nous l'apprend une expérience de dix-neuf années. Ce point a été dit tant de fois parmi nous que je ne puis que renvoyer les membres qui auraient quelques doutes sur ce point aux innombrables passages du Manuel relatifs à ce sujet, et notamment à la circulaire du 2 juillet 1845, qui est toute spéciale à cet égard.

Mais, si je ne traite pas la question générale, c'est qu'il se présente à mon esprit de nombreux détails non compris encore dans les circulaires, et qui méritent une mention.

Ainsi, en premier lieu, il est de la plus haute importance que les familles ne soient réparties entre les membres que par le président avec une parfaite connaissance de cause. Car tel membre peut convenir dans presque toutes les familles et ne pas réussir auprès de certains pauvres; il peut être trop faible, trop timide, ou au contraire trop sévère, pour remplir avec succès sa mission de charité auprès de certains ca-

ractères exceptionnels. Si le président n'apporte pas une grande attention dans la répartition, s'il se fie au hasard dans l'accomplissement de ce soin, très souvent le bien peut devenir plus difficile ou impossible. En outre, il importe que les familles où se trouvent des personnes d'un autre sexe encore jeunes, ne soient confiées qu'à des membres d'un âge plus mûr, et à l'abri, non pas seulement du péril, mais même du soupçon. Quant aux femmes jeunes encore, *et qui sont seules*, il me semble inutile de répéter que la Société ne les visite pas, se rappelant, comme dit le Règlement, que « nous n'avons pas de mission auprès des « personnes d'un autre sexe, si elles sont « jeunes, de peur que nous ne trouvions « notre propre ruine en voulant procurer le « salut aux autres ».

Mais pour remplir cette mission importante de la répartition des familles, il faut en second lieu, que le président les connaisse personnellement. Pour y parvenir, voici deux moyens entre lesquels il peut choisir : ou bien faire périodiquement, au moins une fois chaque année, la tournée complète des familles, ou bien faire lui-même les premières visites dans chaque famille nouvellement admise. Ces deux modes, que quelques présidents ont trouvé le loisir de combiner, ne sauraient être trop recommandés, parce qu'ils assurent la bonne direction de la Conférence à ce point de vue.

En troisième lieu, il est très convenable de ne pas laisser à chaque membre la liberté absolue, comme cela existe dans quelques Conférences, de demander pour ses pauvres les bons qu'il désire. Sans cela, la pente naturelle qui nous porte à nous apitoyer davantage sur les misères placées directement sous nos yeux, le plaisir de donner à nos pauvres plus de secours que par le passé, une timidité exagérée en face de certaines importunités, le dirai-je aussi, une sorte de vanité secrète qui nous pousse à faire privilégier ceux que nous assistons, toutes ces causes réunies enfin, porteraient une grave atteinte à la caisse de la Conférence d'abord, puis et surtout à la juste répartition des secours. Lorsque chaque membre est seul appelé à fixer les allocations de ses pauvres, il est impossible qu'à la longue il ne s'établisse pas d'inévitables inégalités, que les uns n'aient pas trop, et les autres trop peu. C'est donc une mesure prudente que celle qui a été adoptée par quelques Conférences de confier la classification des secours à une commission d'enquête composée de membres *toujours les mêmes*. Ces membres visitent toutes les familles qui sollicitent leur admission, proposent à la Conférence leur classification dans certaines catégories, suivant le degré de leur misère; puis, une ou plusieurs fois par année, ils revisent la liste pour soumettre à la Conférence les modifications qui leur semblent convenables. Cette orga-

nisation ne porte nullement atteinte à la liberté d'action des visiteurs, puisque toujours ils doivent être entendus, et que leur avis est pris en grande considération; mais elle assure entre les pauvres une proportion de secours aussi juste qu'on peut l'espérer.

En quatrième lieu, il est grandement à désirer que les membres ne donnent pas eux-mêmes à leurs pauvres, et *sur leur bourse personnelle*, des secours en dehors de ceux qu'attribue la Conférence. S'il en était ainsi, en effet, les familles cesseraient d'être assistées d'après leur misère réelle; elles le seraient en proportion de la compassion plus grande ou de la fortune du visiteur. De là le grave inconvénient de faire préférer par les pauvres tel ou tel visiteur, non pas parce qu'il est plus affectueux, plus attentif, mais parce qu'il est plus généreux ou plus riche; de là l'impossibilité pour d'autres visiteurs de suppléer ceux qui les auraient précédés, de faire accepter par eux avec le même fruit les conseils et les exhortations; de là, dans quelques Conférences où cet usage s'était introduit, les plaintes qui se sont élevées de la part de quelques membres qui demandaient à ne plus visiter les pauvres précédemment attribués à d'autres confrères, *parce qu'ils n'étaient pas assez riches*. Ces considérations, Monsieur et cher Confrère, suffiront peut-être pour faire revenir à la règle commune ceux d'entre nous qui s'en éloignent par excès de zèle, car ils conviendront

sans doute que, puisqu'ils se sont réunis pour mettre en commun leurs offrandes, ce n'est pas pour faire chacun leurs aumônes à part. Les pauvres n'en souffriront pas, j'en ai la conviction; car la quête hebdomadaire grossira nécessairement du montant de ces allocations individuelles, et le trésor commun, un peu mieux garni, pourra mieux subvenir aux besoins des familles.

Je réponds, en cinquième lieu, à une question qui est posée souvent au Conseil général par la correspondance : Est-il bon que les membres qui n'ont pas assisté à la réunion de la conférence puissent, dans l'intervalle, aller chercher leurs bons chez le trésorier?

Sur ce point, le Conseil général a toujours été d'avis de la négative. Il croit, en effet, que le véritable intérêt des pauvres, tout comme celui de la Conférence, s'oppose à l'adoption de cette faculté. L'intérêt des pauvres; car les membres cessant d'avoir un intérêt positif et précis à venir à la Conférence pour y prendre leurs bons, se dispenseraient bien plus facilement de l'assiduité aux séances, et les quêtes (c'est-à-dire le revenu le plus net de la caisse) s'en ressentiraient forcément, *dût-il même y avoir un tronc chez le trésorier*, comme cela a été proposé quelquefois. L'intérêt de la Conférence; car, en s'éloignant des séances plus fréquemment, les membres en perdraient peut-être l'esprit et les allures, ou du moins sentiraient se refroidir leur zèle en devenant

plus étrangers aux petites affaires de chaque jour dont se compose la vie des Conférences. A ce double point de vue, la facilité accordée aux membres sur ce chapitre serait très regrettable et tournerait contre les pauvres que l'on croit, au premier aperçu, mieux servir par là. Du reste, pour tout concilier, rien ne semble meilleur que ce qui se passe dans bon nombre de Conférences. On n'y distribue les bons qu'à la séance; mais les membres obligés de s'absenter font demander verbalement leurs bons par un confrère ou écrivent au président pour expliquer les causes de leur absence. Ils ont soin, en même temps, de faire remettre leur offrande ordinaire à la quête; de la sorte, l'exactitude de tous est stimulée sans que la règle soit laissée en oubli.

Sixièmement. Tous les membres de la Société savent que le but principal de nos visites chez les pauvres est de les rendre meilleurs, c'est-à-dire plus chrétiens par la pratique comme par la foi. Sans cette fin si importante, nos visites seraient, pour ainsi dire, sans objet et sans fruit. Mais il ne suffit pas que le bien religieux s'opère; il faut, pour l'édification commune, qu'on sache dans la Conférence qu'il se fait; il faut qu'on en parle, qu'on s'en entretienne, de peur que les nouveaux venus, n'en entendant rien dire, n'arrivent à le négliger. Rien, d'ailleurs, ne stimule le zèle comme l'exemple, et le plus puissant de tous les exemples est celui qui est le plus près de

soi; je n'en veux pour preuve que le spectacle de vie charitable, de sève chrétienne, qu'on a toujours remarqué dans les Conférences où les visiteurs font connaître ce qui se fait de bien chez leurs pauvres et par leurs pauvres; on en sort tout content, tout édifié, on est plus animé à travailler au salut des âmes; tandis que, si l'on garde trop longtemps le silence sur ce point capital, on finit par croire qu'il est presque impossible de corriger les pauvres de leurs vices, de rallumer en eux le flambeau de la foi : et, quand l'on croit qu'il n'y a rien à faire, il est bien rare que l'on fasse quelque chose.

L'humilité du reste n'a point à souffrir de cette révélation : car le plus souvent nous ne sommes pour rien dans les changements auxquels nous assistons pour nos pauvres, et, à la lettre, nous ne sommes que des serviteurs inutiles; tout au plus, nous sommes comme ces messagers qui portent des missives cachetées dont ils n'ont d'autre mérite que celui de l'exactitude; car ces missives que Dieu nous confie, c'est sa grâce qui les ouvre, comme c'est elle qui les envoie; c'est sa miséricorde qui les fait comprendre, c'est son Esprit-Saint qui les vivifie. Pour nous, faibles instruments, nous n'avons point à nous enorgueillir de leurs résultats.

Il convient donc qu'il soit fréquemment parlé, dans les Conférences, de l'état religieux des familles visitées, et spécialement

à l'approche des grandes fêtes; à Pâques surtout, il doit en être fait une revue générale, et chaque visiteur, *à tout le moins une fois l'an*, doit rendre compte du résultat de sa mission. Si chacun fait cet exposé avec simplicité, il n'y a point pour l'humilité de dangers à craindre. D'ailleurs les succès dont nous serions tentés de trop nous applaudir ont malheureusement de tristes correctifs dans les échecs bien plus nombreux dont nous aurons à gémir, et il ne restera de ces séances que la joie d'avoir vu *quelques* âmes revenir à Dieu; et le désir bien salulaire d'en ramener à la religion un bien plus grand nombre.

Septièmement. Voici deux ans bientôt que le Conseil général a entrepris l'utile publication des *Petites Lectures*. Il en a été récompensé par les fruits religieux qu'elles ont portés et par l'empressement de la plupart des Conférences à les répandre; mais, comme il reste toujours quelque chose à désirer, voici deux vœux que le Conseil général me prie de vous transmettre. Le premier, c'est que dans chaque Conférence un membre soit désigné pour les distribuer; c'est un bien petit travail, qui peut se faire dans la Conférence avec la distribution des bons; mais il est indispensable de le faire avec suite, afin que les numéros ne soient pas intervertis, et que tous les pauvres les reçoivent exactement : or, pour qu'il y ait de la suite dans le travail, il faut unité dans la distribution, c'est

indispensable. Le second vœu, c'est que l'on travaille encore plus à les propager. Grand nombre de Conférences ne les connaissent point encore en France; d'autres n'en répandent que parmi leurs pauvres et dans leur ville. Il serait bien à souhaiter que l'on imitât d'autres Conférences, qui, par le moyen de MM. les Curés, avec le concours de MM. les Recteurs, font pénétrer ces petites feuilles dans les campagnes, et les propagent ainsi jusqu'à 10,000 exemplaires dans un seul département. Que de bien n'en ressort-il pas! que d'ignorance religieuse dissipée, de préjugés amoindris, de bons conseils donnés! Nous en avons pour garantie les plus vénérables témoignages.

Huitièmement. A côté du bien moral il ne faut pas négliger le bien matériel. Aussi, pour finir ce paragraphe, j'appelle votre attention sur un point de détail qu'un membre très expérimenté nous a indiqué, et qui mérite réflexion.

C'est une erreur, dit ce membre, de croire que les pauvres n'ont d'autre aliment que le pain; sauf de très rares exceptions, les malheureux y joignent tous des légumes. Or, tandis que le pain est tarifé, les légumes ne le sont pas; tandis qu'on ne peut obtenir sur le prix du pain qu'une diminution insignifiante et souvent contestable, on peut, en achetant des légumes en gros, avoir des diminutions notables. Donner toujours du pain aux pauvres, et ja-

mais de légumes, c'est donc leur donner ce à quoi ils ont le moins de profit; et, si l'on donnait moins de pain aux pauvres et plus de légumes, on secourrait plus de malheureux avec le même argent.

L'expérience a été faite, Monsieur et cher Confrère, et elle a été heureuse. Il a fallu vaincre des répugnances chez quelques visiteurs, et surtout chez les pauvres; mais enfin, l'essai a fructifié. Il semble à désirer qu'il se généralise. Partout on ne peut établir des fourneaux économiques (qui ne sont que l'application du même principe), mais dans toutes les villes (1) on peut, sans dépense, sans danger pour la caisse, substituer des légumes à une certaine portion de pain, et tenter une amélioration dont le succès paraît bien probable.

§ 4. — *Œuvres spéciales.*

Les œuvres spéciales d'une Conférence, telles que le Patronage des écoliers, des apprentis, l'Œuvre de Saint-Régis, la Sainte-Famille, la Caisse des Loyers, etc., sont à la visite des pauvres, dans une Conférence, ce que dans une famille, des enfants sont à leurs père et mère.

Elles ne sont pas la base d'une Conférence, mais elles en sont l'ornement, la con-

(1) Pour les villages, il n'y a peut-être pas la même utilité.

solation et la force ; et de même que le nombre des enfants a toujours été regardé dans les familles chrétiennes comme un signe de bénédiction , la multiplicité des OEuvres spéciales est parmi nous un gage de vie et de fécondité.

Ce double principe a toujours été admis dans la Société ; il importe de l'y maintenir, car de l'union réciproque de la visite des pauvres et des OEuvres spéciales résulte la plus grande somme de prospérité pour une Conférence.

Afin d'y parvenir, voici quelques avis que l'expérience a suggérés :

1^o Pour que les OEuvres spéciales prospèrent, il faut qu'à la tête de chacune d'elles il y ait un ou plusieurs membres spéciaux ; ainsi, suivant le nombre des membres, un membre ou une commission pour le patronage, pour les militaires, les ouvriers, Saint-Régis, etc. Ces OEuvres, par leurs conditions matérielles, ne sont pas du ressort de tous ; elles exigent ou un temps qui n'appartient pas à la généralité des membres, ou une aptitude spéciale, ou une exactitude qui n'est le fait que de quelques-uns. La préoccupation la plus grande d'un président doit donc être de faire un choix heureux pour chacune de ces OEuvres ; s'il trouve des membres qui aient le goût, l'intelligence et le zèle, tout marchera, les OEuvres prospéreront, car elles ont besoin d'une impulsion forte, uniforme et toujours la même.

2^o Il convient, en outre, que ces membres,

tout en agissant avec une certaine indépendance, ne s'isolent pas de la Conférence; que loin de là, ils prennent sur elle leur point d'appui, qu'ils la consultent souvent, afin de ne pas marcher dans une voie différente de celle de leurs confrères, qu'ils fassent fréquemment des rapports détaillés et précis sur leurs œuvres, afin qu'on en apprécie les bons résultats, l'importance, et qu'on ne les connaisse pas simplement par les demandes de fonds. Il importe enfin qu'ils s'efforcent d'y attirer de temps en temps les autres membres, afin que ceux-ci, connaissant mieux les œuvres spéciales, n'y soient pas instinctivement opposés, comme cela pourrait arriver, et qu'au contraire ils y prennent goût et intérêt.

Je n'ai point le dessein de m'arrêter sur chacune de ces Oeuvres, Monsieur et cher Confrère; mais il y a quelques observations à faire sur une d'entre elles, celle des *Voyageurs*. Vous savez, sans doute, combien elle est difficile et susceptible d'abus. Pour couper court aux inconvénients, tout en conservant les avantages, le Conseil général a décidé qu'à l'avenir toute Conférence qui voudrait faire voyager des pauvres, devrait le faire à ses frais et ne s'adresser aux Conférences intermédiaires que pour leur demander une simple *avance* de fonds et un patronage moral; que les Conférences ne devraient recommander que les pauvres visités par elles, et non pas les pauvres qui se présentent, ce qui a été la plus

grande source des abus. Si ces règles sont appliquées avec exactitude, il y a lieu de croire que la charité de nos confrères, loin d'être fatiguée à l'avenir des inconvénients de l'OEuvre des Voyageurs, n'aura plus qu'à s'applaudir de ses bons résultats.

Parmi les voyageurs, il est une catégorie qui doit nous intéresser gravement, et dont la position matérielle et surtout morale doit nous préoccuper au plus haut point : c'est celle de nos anciens apprentis devenus ouvriers, et faisant en cette qualité leur tour de France. Le tour de France ! ce nom seul révèle, sans autre commentaire, un ensemble effrayant de périls pour le jeune ouvrier qui, sans guide, sans expérience, entreprend cette redoutable tournée ; il rappelle les désordres des chambrées, les séductions du compagnonnage, et, au milieu de tout cela, l'oubli profond et presque complet de toute idée de religion et de foi. Et si les classes ouvrières sont aujourd'hui si peu croyantes, s'il y a tant de difficultés à faire pénétrer chez elles les habitudes chrétiennes, une grande part dans ce mal ne revient-elle pas au tour de France, qui, en donnant à l'ouvrier qui l'a fait une plus grande habileté, lui donne en même temps une plus fâcheuse influence lorsqu'il sort de cette épreuve incrédule et corrompu ? Il est donc désolant pour nos Conférences, qui ont pris tant de peine pour suivre le jeune ouvrier à l'école, à l'atelier, au patronage, qui ont dépensé tant de fatigues et d'argent

pour le rendre ou pour le conserver chrétien ; il est désolant pour elles de voir en une seule année s'écrouler tout cet édifice si laborieusement élevé.

Que faire cependant ? car, dans la vie chrétienne, toute maladie a nécessairement son remède. Je ne prétends pas, Monsieur et cher confrère, donner ici une solution complète de la question ; mais je viens attirer vos regards sur un essai que le Conseil général tente à Paris en petit, et qui, s'il se généralise avec succès, sera un bienfait véritable pour ceux de nos apprentis qui font leur tour de France. Je veux parler de l'ouverture d'une maison pour les jeunes ouvriers de cette catégorie.

Cette pensée est déjà ancienne dans la Société. À Angers et à Bordeaux notamment, on avait fait un essai, et les Conférences avaient créé une maison destinée à loger des ouvriers qui voyagent pour apprendre leur état. Ces essais n'ont pas duré, et, dans le fait, le plan adopté alors présentait de graves obstacles ; car il était difficile, de trouver des confrères pour diriger constamment la maison ; il l'était plus encore d'exercer une discipline sévère sur les ouvriers, de se faire rembourser par eux le prix de la pension, et par conséquent de soutenir moralement et matériellement la maison. Aussi le Conseil général a-t-il pensé que, pour se placer dans des conditions réelles de succès, il devait se borner à patronner, et, s'il le fallait, à aider par

une légère subvention des maisons tenues par des personnes chrétiennes, mais qui les ouvriraient à leurs risques et périls et comme une entreprise d'intérêt privé. De la sorte, la Société n'a qu'une chose à faire : chercher des logeurs honnêtes et chrétiens, se concerter avec eux pour le règlement intérieur de la maison, et surveiller de temps à autre ce qui s'y passe. Elle n'a ni responsabilité pécuniaire, ni administration de détail; et, comme cette œuvre est à la fois simple et pour ainsi dire sans frais, elle peut s'étendre sur une large échelle. La seule limite est dans le nombre des logeurs qui soient dignes de notre entière confiance.

§ 5. — *Recommandations diverses.*

L'accroissement providentiel de nos Conférences, l'augmentation des ressources et du personnel de la plupart d'entre elles, sont pour nous une preuve manifeste que notre Société est de jour en jour plus connue. Les chrétiens savent de plus en plus que, si nous nous recrutons principalement parmi les laïques, nous détestons profondément ce que, de nos jours, on appelle le *laïcisme*, et qui n'est, au fond, que la haine de l'Église et de ses prêtres; ils savent que si, pour la plupart, nous ne sommes que de simples fidèles, nous nous réjouissons néanmoins grandement lorsque les ministres de Jésus-Christ viennent s'asseoir parmi nous, nous éclairer de leurs lumières et nous ré-

chauffer de leur charité; ils savent enfin que partout l'épiscopat nous honore de sa protection, que le Saint-Siège nous a par deux fois ouvert le trésor des Indulgences, et qu'un membre du Sacré-Collège nous a été récemment désigné comme Cardinal protecteur. Il reste cependant un grand nombre de personnes pieuses, et même de membres du clergé, qui ignorent pour ainsi dire notre existence ou notre organisation, et de là proviennent les obstacles qui parfois empêchent la création de certaines Conférences. Afin de remédier à cet inconvénient, je ne saurais trop recommander aux Conférences de propager partout, mais spécialement dans les séminaires, dans les maisons religieuses, nos diverses publications; de distribuer notre *Règlement*, les *Brefs d'Indulgences*, le *Bulletin*, le *Manuel* etc. Ce serait pour chaque Conférence une petite dépense (que d'ailleurs, en cas d'impossibilité, le Conseil général ne refuserait pas de prendre à sa charge), mais en même temps ce serait un moyen puissant de faire connaître nos œuvres, soit aux jeunes lévites qui seront un jour des pasteurs de paroisses, soit aux prêtres missionnaires qui vont sans cesse portant la parole de Dieu. Il y a de nombreuses Conférences qui ne doivent leur existence qu'à une de nos publications tombée fortuitement entre les mains d'un bon prêtre. Pourquoi n'en serait-il pas de même à l'avenir?

Ceux de nos confrères qui lisent assidûment le *Bulletin* auront remarqué depuis quelques mois l'organisation en France de Conseils nouveaux à certains égards, et désignés, conformément au Bref du 10 janvier 1845, sous le titre de Conseils provinciaux (1). Il en existe déjà à Rouen, à Lille, à Reims, à Nancy, et chacun de ces Conseils comprend une circonscription variable suivant les localités, mais toujours assez étendue pour embrasser un nombre suffisant de Conférences. Quelques-uns de nos confrères nous ont manifesté sur ce point des craintes, redoutant qu'il n'y eût là un germe de séparation entre les Conférences et le Conseil général. Nous venons les rassurer en leur donnant quelques explications :

1° Conformément au Bref du 10 janvier 1845, aucun Conseil provincial ne peut être institué que par le Conseil général. Le Conseil général est donc seul juge de l'opportunité de ces Conseils, et s'il ne les crée point sans l'assentiment préalable des Conférences, il n'a point non plus à redouter de les voir se former sans son impulsion formelle ; de plus, il fixe seul les circonscriptions de ces Conseils.

2° Ces Conseils ne modifient en rien les relations entre les Conférences et le Conseil général, pour tout ce qui touche à la direction ; ils n'empêchent pas non plus la cor-

(1) Le titre de Conseil « central » a prévalu depuis sur celui de Conseil « provincial ».

respondance directe des Conférences avec le Conseil. Ils sont simplement, comme les Conseils particuliers dans les villes où plusieurs Conférences sont établies, comme les Conseils supérieurs dans les pays hors de France, un moyen pour les Conférences locales de se connaître mieux, de s'exciter au bien et de se soutenir mutuellement par l'exemple.

3° Ces Conseils, l'expérience l'a déjà prouvé, sont riches en bons résultats, parce qu'ils aident à développer la pratique des OEuvres nouvelles et à maintenir l'unité d'esprit dans la Société; ils contribuent puissamment aussi, par le rapprochement des différentes Conférences, à la création de Conférences nouvelles.

4° Il importe, pour qu'ils puissent faire le bien, qu'ils aient une circonscription un peu étendue, qu'ils soient établis dans une ville où la Société est ancienne, compte beaucoup de membres, et où les Conférences peuvent facilement venir. Une des dernières Assemblées générales tenues par les soins d'un Conseil provincial comptait vingt Conférences représentées, et chacun s'est retiré de la réunion plus résolu à faire le bien, plus éclairé pour l'exécuter.

Voilà bien des sujets, Monsieur et cher Confrère, que j'ai parcourus avec vous et que je livre à vos méditations. Je termine donc, parce que je crains de lasser votre bienveillante patience, et je réserve pour d'autres communications plusieurs points

que j'ai négligés. Permettez-moi seulement d'exprimer un vœu; c'est que tous, à la vue des bénédictions dont Dieu nous comble, nous prenions la ferme résolution de nous dévouer davantage à la Société, à notre propre sanctification, au salut temporel et éternel de nos pauvres. La moisson est grande, et il n'y a que peu d'ouvriers; mais, si nous savons travailler à la fatigue de nos bras, à la sueur de nos visages, comme disait notre bienheureux Patron, nous pourrions encore recueillir une belle récompense et faire pour le Père de famille une magnifique moisson. N'écoutons donc pas, les uns et les autres, le laisser-aller, la mollesse, qui nous sollicitent de nous reposer, et qui nous disent sans cesse que nous avons fait *assez*. Faisons comme les moissonneurs qui, tant qu'un épi de blé est debout dans la plaine, prennent avec courage leur faucille et s'occupent moins de l'ouvrage terminé que de celui qui est à faire. Ayons confiance; car si nous sommes en petit nombre, si nous sommes faibles, nous sommes les disciples de Celui qui a vaincu le monde. *Confidite, ego vici mundum.*

Agréez, Monsieur et cher Confrère, l'expression de mon affectueux respect en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ad. BAUDON.

Paris, le 1^{er} novembre 1856,
fête de Tous les Saints.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE ,

Parmi les recommandations que le Conseil général ne cesse de faire aux Conférences, il en est une en quelque sorte capitale, et qui se retrouve plus fréquemment que les autres : c'est que leurs membres s'efforcent de bien se pénétrer de l'esprit du Règlement. Cette pensée fait le fond de nos correspondances intimes, et elle revient si souvent sous notre plume dans les lettres particulières, que j'ai pensé qu'elle devait faire l'objet de cette communication plus générale.

Ce qui fait, en effet, la vie d'une œuvre chrétienne, c'est son attachement inviolable à la pensée qui l'a fait naître, à la règle qui la régit. Lorsqu'une Conférence vient à languir et menace de tomber, on peut hardiment affirmer à l'avance qu'elle s'est éloignée du Règlement, soit de sa lettre, soit surtout de son esprit, quelquefois même de tous les deux. Lorsqu'elle prospère, au contraire, on peut également être certain que les usages, les traditions de la Société y sont fidèlement observés. L'expérience ne cesse jamais de démontrer cette double vérité.

Aussi, comme le personnel de nos Conférences se renouvelle assez fréquemment, comme aussi, avouons-le en famille, il n'est

pas sans exemple que ce qui a été écrit soit oublié, ou ne soit pas lu du tout, je me propose, dans cette circulaire, de mettre en relief les points principaux qui font la base de la Société de Saint-Vincent-de Paul.

Nos anciens Confrères pardonneront les redites, si elles peuvent être utiles à quelques nouveaux venus.

Mais, avant de pénétrer en détail dans l'esprit de notre Règlement, permettez-moi, Monsieur et cher Confrère, de vous exprimer une pensée, j'allais dire une crainte; c'est que le texte du Règlement ne soit pas suffisamment connu par tous nos Confrères. On l'a entre les mains, mais on ne le lit peut-être pas assez. On parcourt encore volontiers les Considérations préliminaires; on entend la lecture en Conférence, et c'est un bien, puisque ces considérations sont l'utile préambule du Règlement lui-même; mais quant au texte, on y pense peu, et de là résulte nécessairement que, ne connaissant pas le texte, on se méprend plus facilement sur l'esprit et qu'on arrive involontairement à se faire une idée fausse des principes sur lesquels repose la Société.

Ma première demande est donc que les membres lisent les articles mêmes du Règlement; pour que cette lecture soit moins aride, il a été publié par le Conseil général un Commentaire sur chaque article, sous le titre de *Notes explicatives*. J'oserai demander que ce petit opuscule soit entre les mains de tous nos confrères.

J'arrive maintenant aux points que je considère comme capitaux dans notre Règlement.

Le premier qui me frappe, c'est que la Société de Saint-Vincent-de-Paul a été instituée avant tout pour rendre meilleurs ses membres. Lorsque la première Conférence est née, on n'espérait pas secourir autant de pauvres qu'on en assiste aujourd'hui; on ne se flattait pas de faire tout le bien qui est devenu possible plus tard; on désirait principalement se conserver dans la foi, s'exercer dans la piété, se perfectionner par le mutuel exemple de la charité. Tel a été le point de départ; telle doit être la pensée dominante et commune : tant que les Conférences y resteront fidèles, on peut leur garantir une solide durée. Ce qui nuit aux Sociétés charitables, c'est l'amour-propre, c'est l'égoïsme, c'est l'envie de paraître : or, tous ces défauts sont radicalement inconciliables avec ce principe que je rappelle ici; car si on n'entre dans les Conférences que pour se rendre meilleur, on ne peut plus dès lors songer, sans une évidente contradiction, à s'y mettre en évidence, à en tirer vanité, à s'en faire un titre d'honneur. On y vient pour faire purement et simplement le bien sans arrière-pensée, pour s'y dévouer, à la dernière place s'il le faut, pour faire des choses humbles, modestes, mais utiles à l'âme par cette humilité, par cette modestie même. Comment, dès lors, la paix, l'intimité ne ré-

gneraient-elles pas dans la Société, tant que cet esprit y sera en vigueur? Comment y aurait-il de ces dissentiments qui naissent de l'amour-propre froissé, et qui font tant de mal aux Sociétés charitables lorsqu'elles ont le malheur d'y tomber?

On vient donc, avant tout, dans la Société de Saint-Vincent-de-Paul pour se rendre chrétien plus fervent; et, comme il a été dit mille fois, ce principe jette sur la marche des Conférences une lumière très précieuse. Il indique quelles sont les œuvres qu'il faut entreprendre : ce sont celles qui tendent le plus à ce but, comme la visite des pauvres; il indique en même temps celles qu'il faut éviter, parce qu'elles pourraient compromettre ce but, quoique très utiles aux pauvres; ce sont celles qui ont pour objet les personnes d'un autre sexe, lorsqu'elles sont jeunes ou dans une position délicate. Il explique comment une Conférence est utile, même dans les localités privilégiées où les œuvres abondent, parce que nulle part il n'y a trop de moyens de se sanctifier. Il soutient dans les moments difficiles où les ressources sont rares, parce qu'il apprend à faire bien plus d'estime du zèle des membres, de leur cordialité, de leur vertu, que des ressources dont ils disposent. Il porte enfin les Conférences à ranimer sans cesse en elles la vie spirituelle par la prière et la lecture sérieusement faite en séance, par la célébration pieuse des fêtes de la Société, par des

retraites annuelles où les membres se for-
tifient en commun dans les pensées de la
foi.

Pour atteindre ce but, le moyen princi-
pal dont se sert notre Société, c'est la cha-
rité, et je touche ici au second point qui
ressort de l'étude du Règlement.

Et en effet, notre Société a exclusive-
ment en vue cette branche de la charité
qui soulage les infortunes morales des pau-
vres en soignant d'abord leurs misères cor-
porelles. Ce rôle est déjà bien assez vaste,
il embrasse une multitude infinie de détails,
et notre Société ne prétend pas en sortir.
Elle sait d'ailleurs que ce qu'elle ne fait
pas, d'autres associations l'accomplissent,
et, loin d'aspirer à tout embrasser, elle se
réjouit de ce que, dans le sein fécond de
l'Eglise, il y a place pour une diversité in-
finie d'œuvres. Ainsi, de même qu'elle
laisse aux confréries, aux tiers-ordres, les
exercices plus sublimes de la prière pro-
longée, de la pénitence et de l'expiation,
elle ne descend jamais sur le terrain de la
polémique, quelle qu'elle soit. Sans entra-
ver l'action personnelle de ses membres,
mais sans en être *aucunement responsable*,
elle ne s'y laisse pas aller, parce que telle
n'est pas sa vocation, tel n'est pas son do-
maine. Elle craint, en effet, ce qui pourrait
diviser ses membres et rompre une amitié
si facile à garder sur le terrain neutre de
la charité, si difficile à maintenir sur le
terrain de la discussion. Elle pousse ce

principe jusqu'à ne jamais discuter, même sur les questions théoriques de charité, et à bannir de son sein les discours d'apparat sur ce point comme sur tout autre : son rôle est d'agir simplement, petitement, s'il le faut, mais de faire le plus de bien possible en assistant ceux qui souffrent, en consolant ceux qui sont affligés, en instruisant des vérités de la foi ceux qui appellent ce salutaire enseignement, et surtout en prêchant par l'exemple. Est-il nécessaire d'ajouter que, comme le dit notre Règlement, comme nombre de Circulaires le répètent, *notre Société est toute de charité, que la politique lui est tout à fait étrangère*? Après les années qu'elle a traversées depuis sa naissance, dans tant d'États divers, dans des circonstances si différentes, ce point est presque superflu à rappeler, parce que nulle part, j'ai le droit de le dire, on n'a perdu de vue ce principe fondamental. Il ne lui fût pas venu de tous les côtés et dans tous les pays, des hommes honorables et d'opinions si diverses, si opposées, s'il n'avait été entendu à l'avance qu'en dehors de la Société chacun gardait ses opinions, conservait sa liberté conformément aux lois et en les respectant, mais qu'à l'entrée de nos séances toutes ces pensées devaient être entièrement déposées et totalement mises de côté. Oui, grâce à Dieu, notre Société n'a et ne devra jamais avoir, sous peine de tomber de son propre poids, au-

cune action, aucune couleur, aucune tendance politiques, même indirectes et éloignées. Sa seule devise est : « Dieu et les pauvres. » Elle s'en interdit formellement toute autre.

La charité est notre terrain, Monsieur et cher Confrère; il est si riche et si vaste, que jamais il ne nous fera défaut. Appliquons-nous donc à le travailler avec ardeur. Et ici, c'est à chacune de nos Conférences, c'est à chacun de nous à se demander si nous faisons assez. Lorsque nous nous rappelons ce que saint Vincent de Paul a accompli par ses forces, le nombre infini d'œuvres auxquelles il s'est voué; lorsque surtout, nous réfléchissons à l'amour immense qu'il portait aux pauvres, combien il se donnait à eux tout entier, du matin au soir, d'une extrémité de l'année à l'autre, non pas pour un temps, mais pour toute sa vie, nous ne pouvons manquer de faire un retour sur nous-mêmes et de convenir que nous faisons bien peu, que nous ne faisons rien. Que cette pensée ne nous décourage pas, Monsieur et cher Confrère, qu'elle nous excite, au contraire, à nous rapprocher de cet admirable modèle ! Qu'à son exemple nous apprenions à donner plus aux pauvres, à donner, non pas seulement de notre superflu, mais de ce qui nous est agréable, de ce qui nous est utile, et même de ce qui nous est nécessaire ! Que surtout nous nous efforcions de donner aux pauvres, de notre temps qui souvent se dépense si

inutilement, de notre cœur que trop souvent nous leur refusons, de notre affection à laquelle ils seront parfois si sensibles, et enfin de nos prières auxquelles ils ont droit et dont peut-être nous ne songeons pas assez à leur assurer la participation ! Oui, j'en ai la confiance intime, et je l'exprime énergiquement comme je la sens, si tous nous méditons quelques instants sur ces points, un élan salutaire serait donné aux Conférences, et, sans appels au public, sans moyens extraordinaires, le chiffre de nos recettes se grossirait d'une manière inattendue.

Mais, pour que la charité soit entière, il importe que nous y mettions nous-mêmes la main. Dès l'origine, il a été convenu que nous n'adoptions que les OEuvres que nous pouvions faire nous-mêmes, parce que nous ne voulions pas nous priver des méritoires fatigues de la charité. Ce point doit toujours être présent à nos yeux, et, permettez-moi de le dire pour quelques Conférences novices, il n'est pas sans utilité de le rappeler. Dans ces Conférences, peu nombreuses heureusement, on aime bien les pauvres, mais on les aime avec ses aises et sans se déranger ; on les assiste, mais on ne les visite pas assidûment ; on les fait venir chez soi, sous prétexte que les routes sont longues et mauvaises, et que les occupations sont absorbantes. Il y a là, Monsieur et cher Confrère, un abus rare encore, Dieu merci, mais que je ne puis m'empê-

cher de signaler, du plus loin que je le vois poindre. S'il se répétait, en effet, notre zèle s'affaiblirait bientôt : nous ne serions plus les serviteurs des pauvres, comme voulait l'être notre saint Patron; nous deviendrions simplement les pourvoyeurs de leurs besoins matériels; nous nous laisserions aller à la mollesse, à l'apathie, parce que ce qui nourrit avant tout le dévouement, c'est d'en faire souvent usage. Bientôt, j'ose le dire, c'en serait fait de notre Société. Proscrivons donc partout ce relâchement dans la visite des pauvres; proscrivons-le même à la campagne, où on allègue parfois pour excuse la distance et les habitudes. Ne laissons même pas s'introduire l'usage des visites de quinzaine, comme on le propose quelquefois dans les campagnes; ce serait un acheminement funeste au relâchement que je combats; ce serait une diminution de la sève charitable en nous; ce serait une désertion de l'esprit de sacrifice et de dévouement. Imitons, au contraire, ces bons confrères des campagnes, qui vont tous les huit jours, à deux lieues peut-être, visiter de pauvres ménages; qui le font à travers les chemins boueux, par la neige, par la pluie comme par la chaleur, et qui par leur zèle nous feraient honte dans les villes, si nous venions à avoir moins d'exactitude et de ponctualité.

Le troisième caractère que je remarque dans notre Règlement, Monsieur et cher Confrère, c'est le profond attachement de

nos Conférences à l'Église et leur sincère soumission à la hiérarchie. Il a déjà été dit que notre Société se considérerait comme bien heureuse, si ses membres étaient les plus zélés paroissiens dans la paroisse, les plus fidèles diocésains dans le diocèse, les plus fervents chrétiens dans l'Église. Et, en effet, pourquoi nos réunions seraient-elles placées sous l'invocation et le patronage d'un saint; pourquoi nos prières, nos fêtes, nos cérémonies pieuses, si nous ne devons être profondément dévoués à l'Église, si nous ne désirions travailler à la faire aimer et honorer, si nous ne devons la servir comme une mère, et nous tenir pour les plus humbles de ses enfants? Ce point a toujours été envisagé parmi nous comme essentiel, et lorsque tant d'Évêques élèvent la voix pour nous encourager, lorsque le Souverain Pontife nous couvre de sa solennelle bénédiction, ce ne peut être pour chacun de nous qu'une exhortation à persévérer dans une voie si féconde pour notre Œuvre et si douce pour nos consciences.

Que dirai-je maintenant de l'esprit de simplicité? Rien n'était plus recommandé par saint Vincent de Paul, qui voulait que l'on fît le bien sans détour, sans artifice, sans vaine prétention; rien en outre, n'est plus aimable, n'est plus apprécié des hommes même les plus indifférents. Aussi, prions Dieu, Monsieur et cher Confrère, de rester attachés à cette vertu, qui est la compagne fidèle et la sauvegarde de l'humilité. Faisons

le bien pour lui-même et non pour l'honneur qui peut nous en revenir; ne le publions pas sans nécessité parce que ce serait nous priver de son principal mérite; ou, lorsque nous sommes obligés d'en parler, parlons-en simplement, comme d'une chose qui effectivement n'a rien que de naturel; surtout ne nous prodiguons pas mutuellement les éloges; dans les rapports, dans les discours, évitons de nous attribuer les uns aux autres le peu de bien qui se fait parmi nous; gardons-nous même de priser trop haut ce bien en lui-même, de considérer nos œuvres comme importantes, comme dignes d'attirer l'attention; car autrement nous risquerions de perdre la belle vertu de simplicité.

Bien d'autres points seraient à noter ici, Monsieur et cher Confrère; mais il suffira de vous en rappeler un qui nous est particulièrement cher, c'est l'esprit de douce cordialité entre les membres. La cordialité, l'union, la gaité franche, voilà ce qui rend les Conférences vivantes, ce qui les fait aimer de leurs membres, ce qui y attache les jeunes gens. Sans ces conditions, secondaires en apparence, une Conférence pourra être nombreuse, pourra être riche, pourra même être charitable et zélée, mais le principal élément de durée lui fera défaut. Elle sera comme un édifice auquel manquerait le ciment qui unit les pierres. Aussi j'appelle toute votre attention sur ce sujet, et je crois utile d'entrer dans quelques détails pratiques.

1° Pour maintenir la cordialité, il est nécessaire d'abord que, lorsqu'un membre entre dans une Conférence, le président fasse avec lui une connaissance plus réelle que celle d'une présentation sommaire et en séance; il est nécessaire aussi que ce membre soit mis en relations avec les autres membres de la Conférence; dans quelques Conférences, dont le personnel est nombreux, les membres nouveaux entrent, pour ainsi dire, sans qu'on les connaisse, sans que leurs voisins sachent leurs noms. C'est un mal très grand, parce que ces membres ne s'attachent nullement à leur Conférence; ils y sont isolés, inconnus; ils s'imaginent peut-être qu'on ne tient pas à eux, et trop souvent ils se retirent de l'OEuvre par dégoût et par ennui. Je supplie donc les présidents et tous les confrères de veiller sur ce point. Les conséquences de ces abus sont plus graves qu'on ne le pense au premier abord.

2° Il est bien important que les fêtes de la Société soient exactement observées. C'est dans ces pieuses réunions que les membres se lient le plus intimement, parce qu'ils s'attachent mutuellement par le lien de la prière. Une Conférence où l'on assiste ponctuellement aux fêtes indiquées par le Règlement, où l'on ne manque pas aux messes pour les Confrères, pour les pauvres défunts, une telle Conférence, dis-je, est nécessairement bien unie, bien cordiale; car on puise l'unité, la bonne harmonie à la

source divine de toute paix, de toute véritable intimité.

3^o Un certain nombre de Conférences ont l'usage d'avoir dans l'année de pieux pèlerinages auxquelles elles se rendent en commun. Cette coutume, si utile pour la foi, l'est aussi pour la cordialité. En faisant route ensemble, on se connaît, on se lie; on peut causer à cœur ouvert, ce qui n'est pas possible pendant les séances, et ce qui souvent ne l'est guère plus après la réunion. Partout où cette pratique a été suivie, nos confrères en signalent les meilleurs résultats; ils en sont revenus plus attachés les uns aux autres, plus amis, plus disposés par conséquent à se revoir exactement à la Conférence. Espérons que ces pèlerinages tendront à se généraliser. Il y a bien peu de villes près desquelles il n'y ait des pèlerinages anciens ou encore subsistants, des abbayes, des lieux sanctifiés par la présence des saints. Ne serait-ce pas une joie pour notre Société de s'associer à ces pieuses pratiques là où elles existent, de les raviver là où elles ont cessé? Ne serait-ce pas pour elle une double bénédiction?

Tels sont, Monsieur et cher Confrère, les points que je considère comme essentiels dans notre Règlement, et que je signale à vos méditations. J'y attache plus d'importance, je vous l'avoue, qu'aux ressources financières, qu'aux conditions matérielles, que je suis loin toutefois de dédaigner; car, si nous sommes vraiment charitables, vrai-

ment chrétiens, nous ferons aux pauvres un bien considérable. Plus que jamais les pauvres attachent de l'importance à l'affection avec laquelle on les traite; plus que jamais ils sont portés à envisager la manière dont on leur donne bien plus que le don lui-même; le bienfait leur apparaît trop souvent comme l'acquit d'une dette; mais l'affabilité, la prévenance avec lesquelles on accompagne l'aumône éveillent toujours au plus haut degré leur reconnaissance. Attachons-nous par conséquent à ces vertus intimes : nous réjouirons ainsi le cœur de notre saint Patron, et nous marcherons sur les traces de ses vertus.

Agréez, Monsieur et cher Confrère, l'expression de mon sincère et affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

Ad. BAUDON.

Paris, le 1^{er} novembre 1858,
fête de Tous les Saints.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Notre Société continue à se développer, comme vous le voyez par le Rapport général qui vient de finir et par les comptes rendus mensuels du *Bulletin*. Nous devons grandement en remercier Dieu, parce qu'il y a lieu d'espérer que cette multiplication des Conférences procure plus de secours à

nos chers pauvres, et qu'elle tend à réchauffer le zèle des chrétiens par l'exercice si doux de la charité. Mais, pour que cette augmentation du nombre de nos Conférences nous donne une joie pure de tout mélange, il importe que les nouvelles comme les anciennes Conférences demeurent bien pénétrées de l'esprit de notre Société, et c'est de ce point si grave que jè viens aujourd'hui m'entretenir avec vous.

En réfléchissant sur les quelques pensées que nous avons à échanger à ce sujet, il me semble, Monsieur et cher Confrère, que deux mots résument les devoirs de nos membres, et je les formule ainsi : *donner* et *agir*.

Donner, d'abord son argent, puis son temps, son cœur; *agir*, c'est-à-dire se préoccuper avec ardeur et sans relâche des intérêts des pauvres, ne pas se contenter du peu que l'on a fait, mais chercher à faire chaque jour davantage pour le soulagement matériel de ceux qui souffrent et surtout pour leur amélioration religieuse; n'est-ce pas là, en effet, tout le rôle de nos confrères, n'est-ce pas la double condition de la vie, de la durée et de l'extension de notre chère Société? Entrons donc un peu avant dans cette double pensée : peut-être en sortira-t-il quelques résultats pratiques.

Et d'abord, notre premier devoir dans la Société de Saint-Vincent-de-Paul est de *donner*. Ses membres ne sont pas les distributeurs plus ou moins zélés et intelli-

gents des aumônes du public; ils sont avant tout appelés à donner eux-mêmes de leur propre bourse, de leurs économies, de leur superflu; et ce qu'ils reçoivent du dehors ne doit être dans leur pensée qu'une ressource précaire, accidentelle, et sur laquelle, par conséquent, ils ne doivent pas compter.

Or ce devoir, l'accomplissons-nous partout, l'accomplissons-nous toujours? Les offrandes, que chaque semaine nous versons dans la caisse de la Conférence, sont-elles proportionnées aux ressources que la divine Providence nous a départies, ou bien ne sont-elles pas mesurées avec trop de parcimonie? Ici, Monsieur et cher Confrère, je ne veux pas me poser en juge, ni surtout en censeur d'aucune Conférence; mais je questionne, j'interroge, je fais appel à la conscience sévère de chacune. Je lui demande de jeter les yeux sur ses comptes de fin d'année, tels qu'elle nous les envoie pour le rapport annuel, de voir quel est le total de ses recettes, et dans ce total pour quelle part y entrent les offrandes des membres. Si cette part est large, proportionnée à la fortune, à la position des membres, qu'elle se félicite; mais si, comme j'ai lieu de le craindre, la réponse n'est pas partout aussi satisfaisante, que les Conférences qui ont des reproches à se faire prennent la généreuse résolution de s'amender et de faire mieux à l'avenir.

A ce sujet, on a quelquefois demandé au

Conseil général s'il ne conviendrait pas de fixer pour chaque membre un minimum qu'il devrait donner à la quête. Le Conseil général n'a pu se rendre à cette pensée, pour deux raisons : la première, c'est que les offrandes doivent toujours être spontanées et libres parmi les membres actifs ; la seconde, c'est que le minimum serait impossible à fixer ; car ce qui serait insuffisant pour une ville riche serait exagéré pour un village ou pour un pays pauvre.

Mais si le Conseil général n'a pu fixer pour tous un minimum, une proportion à donner à la quête hebdomadaire, rien n'est plus désirable et plus facile que de voir chacun de nous se fixer à lui-même le minimum qu'il peut donner, et l'arbitrer en présence de sa conscience et de Dieu. D'ailleurs, si nous avons l'esprit de charité, n'est-il pas à croire que nous ferons la part des pauvres plus forte que personne n'eût osé la faire pour nous ?

Et en effet, lorsque, seuls avec Dieu, nous réfléchissons sur l'emploi de nos biens, considérables ou modiques, sur les dépenses que nous faisons pour nos plaisirs ou pour la charité, nos fantaisies ou nos aumônes, pour notre table, notre ameublement, notre vêtement, ou pour les œuvres, nous pouvons être pour nous plus sévères que personne n'eût songé à l'être pour nous, et par conséquent nous pouvons offrir aux pauvres bien plus que le quêteur le plus insatiable n'eût osé nous demander.

Vous vous souvenez peut-être sur ce point, Monsieur et cher Confrère, du raisonnement que se fit un jour un de nos bons Confrères d'une Conférence rurale allemande. Il se demandait à lui-même s'il donnait suffisamment aux pauvres, et au premier abord il se répondait qu'il faisait tout ce qui lui était possible. Cependant, comme il souhaitait ardemment pouvoir donner davantage, il ne se contenta pas de cette première réponse, et il chercha encore sur quel chapitre de son ménage pourrait porter quelque économie. Tout d'un coup il lui vint une idée bien simple, mais excellente. Je fume, dit-il, et je dépense chaque jour vingt-cinq centimes pour mon tabac. Eh bien ! on peut vivre sans cela, tandis que les pauvres ne peuvent vivre sans pain. Je ne fumerai donc plus, et je verserai mes vingt-cinq centimes par jour dans la caisse de la Conférence.

Ce sacrifice était généreux, Monsieur et cher Confrère, et qui aurait osé le demander ? Notre Confrère se l'imposa cependant ; sa santé n'en alla pas plus mal, et la bourse de la Conférence n'en alla que mieux. Or, si chacun scrutait dans sa vie, s'il mettait en balance le budget de ses fantaisies, de ses passe-temps, de son luxe peut-être, avec celui de la charité, et s'il faisait pour ces dépenses superflues ce que notre Confrère allemand faisait pour son habitude si invétérée du tabac, à quelle somme ne monteraient pas les quêtes des Conférences, et

combien le budget des pauvres ne serait-il pas accru? Je convie donc tous nos Confrères, Monsieur et cher Confrère, à cet examen tout volontaire, mais sérieux. J'espère qu'il sera fructueux, et que les trésoriers de nos Conférences s'en applaudiront.

Donner son argent, tel est le premier des devoirs d'un disciple de saint Vincent de Paul; mais cela ne suffit pas, il faut encore donner son temps, et ici peut-être j'ai encore quelques vœux à exprimer. Si j'en crois, en effet, les doléances de certains présidents, la plus lourde partie de la charge des œuvres retombe sur un petit nombre de membres toujours les mêmes; et encore ces membres infatigables, qu'on retrouve constamment sur la brèche, sont-ils, à de rares exceptions près, des hommes occupés par ailleurs, ne trouvant du temps pour la charité que par une sorte de tour de force perpétuel, et cependant sachant s'en faire à force d'activité, d'emploi de toutes leurs minutes et de leur bonne volonté. Par contre, ces présidents ajoutent que les membres ayant du loisir ne leur font pas défaut, mais que ces membres sont loin d'être les plus exacts, qu'ils sont souvent absents des séances, absorbés qu'ils sont par les relations du monde, par des devoirs de convenances plus ou moins réels et que par suite ils s'abstiennent de prendre part aux œuvres tant soit peu astreignantes, telles que les Patronages, les Saintes-Familles, les Fourneaux, les Bibliothèques.

Ici encore, Monsieur et cher Confrère, je me garderai bien de blâmer qui que ce soit, et je me bornerai à prier chacun de continuer sur l'emploi de son temps l'examen que je lui conseillais sur l'emploi de son argent. Il est certain que, si beaucoup d'argent est mal employé, beaucoup plus de temps encore est dépensé sans utilité, sans but sérieux, souvent même sans jouissance. Il y aurait, au contraire, tant de bien à faire, en joignant les unes aux autres ces heures, ces journées, ces semaines, peut-être ces années, perdues dans une stérile oisiveté! Avec ce temps si facilement prodigué, on créerait ou on soutiendrait tant d'œuvres autrement impossibles, on instruirait tant d'ignorants, on convertirait peut-être tant de pécheurs! Le sujet est grave : il mérite que chacun de nous y réfléchisse, ne fût-ce que pour le repos de sa conscience et sa responsabilité devant Dieu.

Enfin, pour que ce don de nous-mêmes soit complet, il faut que nous y ajoutions celui de notre cœur. Ici, Monsieur et cher Confrère, je ne pourrais vous donner de meilleur exemple parmi les hommes que celui de notre saint Patron, le bienheureux Vincent de Paul. Lisez sa vie si touchante, méditez-la avec l'attention qu'elle mérite, et vous admirerez certainement les trésors de dévouement, de charité vraie qu'elle renfermait. Saint Vincent de Paul ne secourait pas les pauvres avec une froide compassion de leurs misères; il les assistait

parce qu'il les aimait du fond du cœur; il ne pouvait voir leurs douleurs sans être attendri, leurs larmes sans y mêler les siennes. Comme il souffrait lorsqu'il ne pouvait soulager leurs souffrances! Comme il se réjouissait lorsqu'il obtenait pour eux des secours abondants! Comme il dépouillait, comme il appauvissait sa Communauté pour leur procurer l'assistance! Comme il savait surmonter sa timidité pour implorer en leur faveur les riches et les puissants! Étudions cette vie sublime, Monsieur et cher Confrère, et nous en sortirons tout embrasés d'amour pour les pauvres; nous leur donnerons non seulement notre argent, notre temps, mais aussi notre cœur.

A quelle époque, d'ailleurs, ce don de nous-mêmes fut-il plus nécessaire qu'aujourd'hui? Malheureusement le pauvre en est arrivé bien souvent à faire peu de cas de l'aumône qu'on lui donne, et à la considérer en elle-même comme une dette; il la trouve trop faible pour ses besoins, et c'est à peine s'il en garde de la reconnaissance. Mais ce qui le touche encore, ce qui, il faut l'espérer, le touchera toujours, c'est l'affabilité avec laquelle le don lui est porté, la délicatesse des procédés, la manifestation du cœur. A cette marque, il sent qu'on l'aime véritablement, il se donne en retour, il se montre disposé à écouter les conseils qu'on lui porte, et il songe par suite à réformer ses mœurs et sa conduite. Si donc nous voulons gagner véritablement l'affection de

nos pauvres, afin de les améliorer, donnons-leur notre cœur; visitons-les, non pas avec froideur, avec indifférence, mais avec cette effusion que leur témoignait saint Vincent de Paul, et qui partait d'un amour puisé au cœur même de Jésus-Christ.

Se *donner* aux pauvres sous toutes les formes que je viens de vous indiquer, tel est, Monsieur et cher Confrère, le premier mot qui résume les devoirs d'un membre de nos Conférences; je passe au second mot que je vous ai indiqué plus haut, et je viens voir avec vous comment il faut *agir*.

Et d'abord, est-il nécessaire que je rappelle quel est le cercle dans lequel nos Conférences et nos confrères, à titre de confrères, doivent agir? Il me semble que, pour peu que vous vous reportiez aux circulaires, aux considérations préliminaires du Règlement, il est superflu d'entrer dans de longues explications. « Notre Société, dit le Règlement, est toute de charité, la politique lui est étrangère. » Une autre circulaire rappelle que jamais nous ne devons concourir comme Conférences à la rédaction de journaux politiques, et le Conseil général, gardien des intérêts et des principes de notre Société, a toujours maintenu soigneusement les Conférences dans cette voie d'action purement et exclusivement charitable.

Lors donc que je parle de la nécessité d'*agir*, ce ne peut être que dans le sens de l'action dans les œuvres de charité; ceci est trop élémentaire pour être discuté parmi

nous. Mais cette définition posée, ou plutôt rappelée, je viens supplier les Conférences et leurs membres d'agir, d'agir sans cesse, d'agir avec toute l'énergie de leur zèle et de leur charité.

Cette pensée, en effet, doit préoccuper sérieusement les Conférences, et elles doivent, par l'organe de leurs présidents, de leurs rapporteurs dans les assemblées générales, se demander à elles-mêmes si elles agissent, si elles font quelque chose. Sans doute, c'est louable de visiter quelques pauvres, mais cela suffit-il? Ne pourrait-on pas souvent, avec plus de zèle, en soulager davantage? Ne pourrait-on pas ajouter quelques familles sur la liste si courte de la Conférence? J'en ai, Monsieur et cher Confère, la conviction pour plusieurs Conférences, et je serais bien heureux si ces lignes, que j'adresse à toutes, pouvaient surexciter ces membres de notre famille, dont on peut dire avec l'Apôtre : *dormiunt multi*. Puis, si l'on visite les pauvres en nombre suffisant, s'occupe-t-on de prendre les mesures qui rendent cette visite féconde et plus complète? Lorsqu'on se réunit en séance, pense-t-on à autre chose qu'à la distribution des bons de pain et de viande au prorata des misères des pauvres, ou bien va-t-on au delà de cette sollicitude, louable très certainement, mais incomplète? Se préoccupe-t-on de faire aller les enfants au catéchisme, à une bonne école, de donner aux parents de bons livres qui détournent

des mauvais, puis qui instruisent des vérités de la foi? Cherche-t-on à faire avancer les pauvres en bonne conduite, en moralité, en religion? Au point de vue matériel, s'il y a des démarches à faire pour placer un employé, trouver de l'ouvrage à un ouvrier, se donne-t-on la peine suffisante, *agit-on*, en un mot, avec cette sève que donne la charité? Voilà, Monsieur et cher Confrère, un premier sujet de réflexions.

Et encore, dans les grandes villes où nous comptons tant de Conférences, il y a des populations immenses qui, absorbées par les travaux de l'industrie, vivent sans religion pratique et même sans foi. Le mariage n'y est pas béni par l'Église, la première communion n'est pas faite ou l'est sans préparation, le baptême n'est pas donné aux enfants (1). Si nous nous laissons aller à la routine, nous ne songerons guère à ces populations dont l'accès est si difficile, dont les mœurs sont si souvent dépravées, mais que par cette raison il faut aimer en Jésus-Christ plus que d'autres, parce qu'elles sont plus déshéritées. Allons donc à elles avec prudence sans doute, avec précaution, en nous munissant des renseignements nécessaires, mais allons-y avec courage. Ces

(1) Il faut toutefois se tenir en garde contre un abus que nous signalait naguère un curé d'un des plus pauvres faubourgs de Paris, c'est celui des baptêmes donnés plusieurs fois. Pour éviter ce sacrilège, il est bon de s'assurer aux paroisses que ces enfants n'ont pas été baptisés.

âmes, quelque abandonnées qu'elles soient, n'en sont pas moins rachetées par le sang de Jésus-Christ, et si nous pouvons en sauver, ne fût-ce que quelques-unes, nous devons nous estimer bien récompensés devant Dieu.

Il faut donc agir de ce côté, en nous préoccupant non seulement des pauvres ordinaires, mais surtout des déshérités de la foi; mais il faut agir encore de bien d'autres manières. Ainsi, notre Conférence ne s'occupe peut-être que de la visite des pauvres, jusqu'ici elle n'a pas pensé à d'autres œuvres; étudions les comptes rendus du *Bulletin*, l'historique des œuvres contenues dans le *Manuel*, et voyons ce qui est praticable dans notre Conférence. Si le Patronage est trop difficile, si la Sainte-Famille est trop compliquée pour elle, formons-y une Bibliothèque. Si le goût de la lecture n'est pas très répandu dans la population, donnons au moins des livres de messe, des livres instructifs de piété (1). Si, au contraire, on y lit, et si les lectures ne sont que, comme trop souvent, peu chrétiennes, attachons-nous à répandre, en outre des Almanachs chrétiens et des *Petites Lectures*,

(1) A ce sujet nous ne saurions trop recommander ici les excellents livres connus sous les noms de *Manuel du Soldat*, *Manuel du Laboureur*, *Manuel de l'Ouvrier*, *Manuel du Marin*, *Manuel des Mères de famille*. C'est pour bien des gens une bibliothèque de piété suffisante puisqu'on y trouve les prières les plus nécessaires, la messe, les évangiles, etc. Le dépôt est au Secrétariat général.

ces nombreux livres de délasement que le *Bulletin* recommande de temps à autre, et qu'il est bon de mettre dans les mains des personnes qui ont pris le goût de la lecture. En un mot, sous une forme ou sous une autre, efforçons-nous d'accroître la sphère d'activité de notre Conférence, et de ne pas la laisser languir.

Je ne veux pas insister longuement sur ce chapitre, Monsieur et cher Confrère; je me bornerai seulement à vous faire remarquer que, si chaque Conférence redoublait de zèle, si chaque membre s'efforçait d'agir le plus possible, et de faire autour de lui tout ce dont il serait capable, il se ferait un bien immense, incalculable, qui réjouirait notre saint Patron, et qui attirerait sur notre chère Société les plus abondantes bénédictions de Dieu. Efforçons-nous donc de mériter ces bénédictions; nous en serons récompensés les premiers par la joie de notre conscience.

Je termine cette lettre, Monsieur et cher Confrère, par un point de détail, qui ne laisse pas que d'avoir une importance assez générale; je veux parler de la diffusion du *Bulletin* et du *Manuel de la Société*.

Vous savez pourquoi le *Bulletin* a été entrepris; c'est dans le but de donner aux Conférences de leurs nouvelles réciproques, de réunir dans un compte rendu mensuel ce que les rapports de chacune ont de plus instructif et de plus intéressant; c'est aussi pour maintenir l'esprit commun de la So-

ciété par des avis qui rappellent et expliquent nos traditions. Le *Manuel* contient, outre le Règlement expliqué, les Brefs d'indulgences de la Société, l'Instruction pour la formation des Conférences et les prières à l'usage de la Société. On y a également inséré des extraits des principales Circulaires et des allocutions des Présidents généraux.

Le *Bulletin* et le *Manuel* sont par conséquent deux ouvrages essentiels aux Conférences et à leurs membres. Il importe qu'on les lise, qu'on les consulte; c'est nécessaire aux membres anciens, pour ne pas se laisser aller à oublier l'esprit de la Société: c'est nécessaire aux membres nouveaux, afin d'apprendre à le connaître. Et cependant le Conseil général remarque que la diffusion du *Bulletin* et du *Manuel* ne correspond pas à l'accroissement du nombre des Conférences; il y en a même où ils sont presque inconnus, et il ne peut qu'en résulter un ralentissement de zèle, et, à la longue, une déviation de l'esprit et des traditions de notre Société. Aussi j'appelle sur ce point toute votre attention, afin que dans chaque Conférence le *Bulletin* soit lu, au moins dans la partie des avis généraux, afin que ceux des membres qui le peuvent y souscrivent, afin aussi que le *Manuel* soit entre les mains de tous nos confrères.

Il ne me reste, Monsieur et cher Confrère, qu'à recommander notre chère Société à vos ferventes prières et à celles de tous les

membres de votre Conférence, à qui sans doute vous voudrez bien lire cette lettre. Une nouvelle année commencera bientôt pour notre œuvre. Prions Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa sainte Mère et notre bienheureux Patron, afin que cette année soit heureuse pour nous, et que nous y travaillions à bien servir les pauvres nos frères et l'Eglise notre sainte Mère.

Agréez, Monsieur et cher Confrère, l'expression de mon affectueux respect en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ad. BAUDON.

Paris, le 1^{er} novembre 1860,
fête de Tous les Saints.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Pour obéir à un usage déjà ancien parmi nous, je viens m'entretenir avec vous des intérêts de notre chère Société. Chaque année ramène vers cette époque ces communications, et il semble qu'elles doivent se continuer désormais. Car, tandis que l'envoi des statistiques fait connaître au Conseil le bien qui s'accomplit dans chacune des parties de notre OEuvre, et le met en relations intimes avec chaque Conférence, en le faisant participer à sa vie charitable, la circulaire annuelle du Conseil vient re-

porter aux Conférences le fruit, les résultats de ce travail et les réflexions qu'il a provoquées en lui. C'est ainsi que par le seul lien de la cordialité, de la persuasion et du bon exemple, se maintient cette unité de pensées et de vues qui fait le plus grand charme de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

Le Rapport général, qui a déjà paru dans le *Bulletin*, vous donne le résumé de nos œuvres principales et le tableau de leurs progrès moraux et matériels; aussi je n'insisterai pas sur ce point, mais je crois devoir faire une chose utile à tous, en vous exposant avec franchise certains résultats généraux qui ont frappé le Conseil pendant qu'il faisait cette étude, et en vous signalant les points faibles qui nous ont apparus. Ce n'est pas, en effet, pour nous adresser de stériles éloges que nous devons correspondre ensemble, mais pour apprendre à faire davantage et à faire mieux.

Sans doute, si je considère l'ensemble de nos œuvres, mon premier mouvement doit être celui d'une grande reconnaissance envers la bonté de Dieu, qui nous a permis de les accomplir. Je ne puis m'empêcher de bénir Dieu de ce que, par le moyen de notre *chétive compagnie*, comme aurait dit saint Vincent de Paul, il a nourri tant d'affamés, réchauffé tant de pauvres souffrant du froid, vêtu tant d'indigents, instruit un si grand nombre d'ignorants et dirigé dans les voies de la morale et de la religion tant

d'enfants abandonnés à eux-mêmes, et qui peut-être, sans le secours qui leur est offert, se perdraient pour ce monde et pour la vie éternelle. Je me réjouis surtout de ce que, grâce à nos Conférences, une foule de jeunes gens, qui autrement auraient oublié leur foi, la conservent, l'épurent, la consolident dans la pratique de la charité, et de ce que par ce moyen tout providentiel, la piété se réchauffe dans des chrétiens, sincères sans doute, mais peut-être trop peu préoccupés des pratiques de la foi et de la piété. Oui, toutes ces pensées sont celles qui se pressent dans mon âme, lorsque je lis le récit annuel de nos œuvres et elles augmentent l'affection, l'amour que je porte à notre Société, tout comme j'ai confiance qu'elles les accroissent dans votre cœur, et je croirais manquer à la reconnaissance envers Dieu, si je n'exprimais d'abord ici cet élan de ma gratitude profonde!

Mais si, laissant de côté les résultats généraux de notre action charitable, j'entre dans les détails; si surtout, au lieu de voir l'ensemble qui vient de Dieu, je vois l'exécution qui vient de nous, et qui par conséquent est si imparfaite, il m'apparaît de toute évidence que nous avons bien des progrès à faire, bien des points à réformer. Faisons ensemble cette étude, Monsieur et cher Confrère, afin d'en tirer des résultats utiles pour le soutien et le développement de nos chères Conférences.

Et d'abord, pour ne prendre qu'un fait

matériel saisissant, le chiffre de nos quêtes hebdomadaires, c'est-à-dire le montant des sacrifices personnels que nous faisons en faveur de nos pauvres, est-il suffisant? Beaucoup de Confrères, je le sais, sont d'une grande générosité; beaucoup de Conférences donnent à cet égard des exemples excellents; mais enfin, sans juger personne, faisons-nous tout ce que nous pourrions faire? Quelque réserve que je doive apporter ici dans ce jugement, je ne puis m'empêcher de dire que de ce côté nous avons d'immenses progrès à réaliser. Ainsi, dans un grand nombre de Conférences, dans des villes riches et où par conséquent les membres sont à leur aise, le montant des quêtes hebdomadaires ne dépasse pas vingt francs par membre pour l'année entière. Quelquefois même ce chiffre s'abaisse à quinze francs ou dix francs par membre.

Or, de bonne foi, vingt francs par an en moyenne, est-ce un chiffre suffisant pour notre charité? Si nous ne sacrifions que cette somme minime *dans toute une année* pour notre Conférence, pouvons-nous dire que nous l'aimons, que nous tenons à sa prospérité? Si c'est ce que nous jetons dans le sein des pauvres, pouvons-nous dire que nous appliquons le précepte de l'aumône, que nous sommes les disciples de Jésus-Christ, les imitateurs de saint Vincent de Paul? Je ne juge personne, bien entendu; je sais, au contraire, qu'il y a parmi nous une très grande diversité de positions,

et que pour tel de nos confrères une aumône de vingt francs est le denier béni de la veuve; mais, à côté de ces membres moins favorisés de la fortune, combien n'y en a-t-il pas qui pourraient considérablement augmenter leurs aumônes? Calculons froidement ce que nous coûtent nos plaisirs et notre charité, les voyages, la chasse, le luxe de la table, de l'ameublement, et les sacrifices faits en faveur des pauvres, et nous en concluons certainement que nous nous faisons toujours la part large pour nos plaisirs, tandis que nous l'amoindrissons sans cesse pour les pauvres et pour Dieu.

Ce sujet a été traité bien des fois entre nous, Monsieur et cher Confrère, et même dans la dernière circulaire; mais, au risque de tomber dans des redites, je crois devoir y revenir : car il s'agit ici avant tout de la vie et de l'avenir de nos Conférences. Si leurs membres sont généreux pour les pauvres, s'ils versent à la quête des aumônes abondantes, très certainement ils conserveront par la vertu de ce sacrifice le zèle, le dévouement et l'entrain qui font la vie d'une OEuvre. Si, au contraire, ils ne donnent que peu et bien au-dessous de leurs moyens, ils sentiront petit à petit se refroidir leur amour pour les pauvres, se dessécher leur cœur pour eux : par suite, les œuvres leur sembleront plus pénibles, plus fastidieuses, et ils ne les feront plus qu'avec cette nonchalance qui paralyse tout, s'ils ne les abandonnent pas tout à fait.

Vous voyez donc, Monsieur et cher Confrère, que ce point a la plus haute importance ; il serait presque possible de dire avec justesse : « Dites-moi ce qu'une Conférence donne à la quête, et je vous dirai quel est son zèle. » Car lorsqu'on donne son argent, non pas en passant, non pas une fois par hasard, mais avec persévérance, c'est qu'on est bien prêt à se donner soi-même, si on ne l'a déjà fait.

Mais, à un autre point de vue, ces allures de générosité personnelle importent beaucoup pour l'avenir de notre Société. Depuis plusieurs années, elle reçoit beaucoup du dehors ; par des loteries, des ventes, des bazars, des souscriptions, elle obtient du public charitable des ressources qui lui permettent de visiter beaucoup de pauvres et de faire beaucoup d'œuvres très utiles. Mais ces ressources sont précaires ; elles dépendent de beaucoup de circonstances extérieures, et, sur certains points, il est à craindre qu'elles ne nous échappent, ne fût-ce que par la multiplicité des appels faits au public et par la lassitude des souscripteurs. Que deviendront alors nos familles ? Que deviendront tant de pauvres habitués à nos secours et que, faute d'argent, il faudra supprimer ? Que deviendront tant d'œuvres accessoires qui faisaient un bien réel et auxquelles on devra renoncer ? Ne nous exposons pas à ce péril, Monsieur et cher Confrère, et, sans rejeter totalement les secours du dehors, tant qu'ils nous sont pos-

sibles, ne les constituons pas comme la base de nos ressources ; comptons plutôt sur ce qui ne peut nous manquer, si nous le voulons, c'est-à-dire sur notre charité personnelle et sur les efforts de nos bourses.

J'espère donc que le résultat de ces réflexions que je vous livre, Monsieur et cher Confrère, sera de faire augmenter partout d'une manière notable le chiffre des quêtes hebdomadaires ; que là où l'on donne peu, on fera un généreux effort proportionné sérieusement à ses ressources personnelles, et que là où l'on donne déjà sérieusement, on progressera encore. Car, quelque large qu'elle soit, notre charité sera encore loin, non seulement de celle de saint Vincent de Paul, mais même de celle des personnes ferventes dont il avait pris la direction, et qu'il nous a laissées comme les modèles des chrétiens vivant dans le monde.

Je m'arrête sur ce point, et je passe à une autre remarque, connexe en quelque sorte à la première, et que m'a fait faire l'examen des statistiques adressées au Conseil général. Si nos quêtes sont faibles, une des causes n'en est-elle pas dans la facilité avec laquelle certains membres s'exemptent d'assister à leur Conférence ? Je suis porté à le croire, d'autant plus que, dans les Conférences où le chiffre des quêtes est le plus bas, on voit généralement les œuvres languir, les pauvres être visités en petit nombre, et ne pas l'être assidûment. Sondons la cause réelle de ce mal.

Je le sais, et je ne désire jamais rien exagérer dans les devoirs de nos confrères; il est impossible que, dans une Société de gens vivant dans le monde, il n'y ait pas, malgré la meilleure volonté, des absences plus ou moins fréquentes. Ici ce sont des voyages, là des devoirs impérieux de famille ou d'affaires et qui surprennent tout d'un coup; dans bien des villes aussi, et surtout dans bien des campagnes, il y a des membres, et ce sont généralement les plus riches et les plus libres de leur temps, qui s'éloignent d'une manière régulière et pour une époque assez longue de leur Conférence. Je fais la part de tout cela, et je la fais aussi large qu'il le faudra, d'autant plus que certains membres zélés ne quittent momentanément une Conférence que pour en suivre une autre. Mais, à part ces absences forcées, n'y en a-t-il pas qui sont complètement volontaires, et qui ont pour origine véritable, non pas des occupations qu'on ne pourrait remettre, non pas des devoirs de famille qu'on ne pourrait satisfaire autrement, mais une certaine mollesse et un refroidissement regrettable pour la Société? Voilà longtemps, se dit-on à soi-même plus ou moins explicitement, voilà longtemps que l'on fait la même chose; deux ans, trois ans, vingt peut-être, et à la longue c'est monotone. Toujours visiter des pauvres qui ne vous donnent pas la satisfaction de profiter de vos conseils, qui restent toujours paresseux, inertes, et par consé-

quent plus ou moins malheureux par leur faute, qui, en dépit de tous les efforts, persistent dans une indifférence religieuse déplorable, et n'élèvent pas mieux leurs enfants qu'ils ne l'auraient fait sans nos visites ! N'est-ce pas fatigant, se dit-on, que ces œuvres répétées toujours les mêmes, et où les consolations sont si rares ? Ne l'est-ce pas également que ces séances de Conférences, qui commencent et finissent toujours de même, où l'on ne traite que de choses si petites, si minutieuses, en présence des grands événements qui agitent le monde, et où, pour être fidèles au Règlement, on évite jusqu'à une allusion aux questions religieuses qui préoccupent si fort les catholiques ? Peut-être ne s'avoue-t-on pas ces choses, bien loin de les articuler ; mais n'en ressent-on pas l'atteinte dans son cœur, et n'est-ce pas là la source de ces absences qui désolent les présidents, appauvrissent la caisse et diminuent forcément les œuvres accomplies dans l'intérêt des pauvres.

Ah ! s'il en était ainsi, Monsieur et cher Confrère, je ne saurais faire un appel trop instant à votre zèle pour tirer de leur erreur ceux de nos confrères qui seraient livrés à ces pensées funestes. Sans doute, nous faisons toujours la même chose, nous ne sortons pas du domaine rigoureusement tracé par notre Règlement, et qui nous interdit toute autre action que celle de la charité pratique. Sans doute, en un sens,

c'est monotone, mais ce l'est dans le bon sens du mot, comme la vie droite et pure du chrétien, comme l'accomplissement de ces devoirs simples, mais bien méritoires, qui, dans la famille, dans la vie privée, font le bon père, le bon époux, le bon citoyen : c'est monotone, comme les actes de la vie chrétienne, comme nos prières du matin et du soir, comme les offices de l'Église, comme ses cérémonies, qui sont toujours les mêmes et ne changent pas au gré des novateurs, mais n'en sont pas moins belles et moins capables de nourrir l'âme. Cette monotonie est celle du bien, celle de la vertu simple, mais pratique, et si nous commencions à la trouver à charge, c'est que nous sentirions se refroidir en nous le zèle pour nos pauvres, pour notre Œuvre et, ce qui serait plus grave encore, le zèle pour Dieu et son Église.

Si donc cette pensée s'est élevée en nous, chassons-la de nos âmes, comme une pensée dangereuse, ou plutôt élevons notre cœur plus haut, et réfléchissons. Au commencement de cette lettre, je me réjouissais avec vous de cette longue énumération d'œuvres que nous rappelle chaque année le Rapport général; mais n'est-ce pas quelque chose de grand et de beau que d'y coopérer même pour une petite et faible partie? Si notre Société venait à se lasser, si ses aumônes se tarissaient, n'y aurait-il pas, dans les ressources des pauvres, un triste et lamentable déficit? N'y aurait-il pas

bien des mères qui gémissaient de voir leurs enfants sans pain, sans vêtements? N'y aurait-il pas un plus grand nombre d'hommes et de femmes peu instruits dans leur religion qui n'en entendraient plus jamais parler? La lèpre des unions sans mariage, des enfants sans baptême, sans première communion, ne gagnerait-elle pas, et ne s'étendrait-elle pas tristement? Et nous-mêmes, privés de nos prières en commun, de nos lectures de piété, de l'édification de nos fêtes communes, de la pratique humble, mais utile de la charité, ne sentirions-nous pas se refroidir notre zèle, notre charité? Oh! Monsieur et cher Confrère, les considérations se pressent en foule dans mon esprit, comme elles le font sans doute dans le vôtre, et si cette tentation de découragement a traversé quelqu'un des membres de votre Conférence, j'ai la confiance que vous saurez la vaincre, en lui représentant la réalité du bien que font nos Conférences, et en lui montrant quel malheur ce serait véritablement que de les voir se relâcher et se refroidir.

Aussi j'espère que, pleins d'un zèle nouveau, nous allons nous remettre tous à nos œuvres, que nous nous y porterons tous avec l'ardeur de nos débuts et la joie de notre jeunesse, et que, non contents d'y revenir nous-mêmes assidûment, nous dirons à nos amis, à ceux qui ne connaissent pas notre OEuvre et pourraient en faire partie: « Venez avec nous chez les pauvres;

« venez et voyez combien cela est bon,
« combien cela est doux au cœur. La cha-
« rité est une jouissance qui ne cause ja-
« mais de remords; car, lors même qu'elle
« n'atteint pas complètement son but, par
« la faute de ceux sur qui elle s'exerce, elle
« laisse derrière elle la satisfaction d'un
« devoir accompli. »

Une troisième remarque qui ressort pour moi de l'étude des tableaux statistiques, c'est que chez certaines Conférences l'attention ne se porte pas assez du côté des œuvres qui ont pour but l'instruction religieuse des pauvres. Il est vrai que nous nous devons aux besoins temporels de ceux que nous visitons, et que nous devons empêcher que les membres souffrants de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'endurent les tristesses de la faim, de la nudité et du froid. Il est vrai aussi qu'en allant visiter nos pauvres à domicile, qu'en nous asseyant à leur foyer pour leur porter leur bon de pain ou de viande dont ils ont besoin, nous pouvons et devons même leur porter l'aumône bien autrement importante du bon conseil, de la vérité religieuse, de l'amour de Jésus-Christ; mais tout cela ne doit pas nous détourner des œuvres qui ont directement pour objet l'instruction religieuse des pauvres, telles que le Patronage des Apprentis, les Saintes Familles, les Bibliothèques, etc. D'ailleurs, toutes ces œuvres bien comprises se soutiennent et s'enchaînent au lieu de se nuire, comme on l'a re-

marqué bien des fois. Quand on visite le pauvre à la saint Vincent de Paul, c'est-à-dire avec une tendre affection pour son corps et pour son âme, on sent la nécessité de veiller sur son enfant, pour voir s'il va à une bonne école; lorsqu'il est apprenti, s'il va à une maison de patronage; on l'invite à participer aux séances si touchantes pour lui des Saintes-Familles; on se préoccupe qu'il ait dans sa demeure des livres essentiels à tous les chrétiens, le livre de messe, le livre des saints Évangiles, les traités élémentaires sur les principales vérités de la foi. On sait, en effet, que c'est par ces œuvres que se complète la visite à domicile. Car si l'enfant perd au dehors, dans le vagabondage ou les ateliers immoraux, les bons exemples de sa famille, il compromet son salut, tout comme si au sortir d'une école, d'une maison d'apprentissage chrétienne, il ne trouve dans l'intérieur de sa famille que des habitudes incrédules, que de l'ignorance religieuse, que des livres hostiles à la foi.

Ces œuvres accessoires ne sont donc que le complément et le prolongement de la visite à domicile bien faite. Or, peut-être, dans quelques Conférences, on ne s'en préoccupe pas assez. Si j'en crois les statistiques, on y est presque exclusivement généreux pour le pain, la viande, le bois, le vestiaire, œuvres excellentes sans doute, mais on y est trop parcimonieux pour les besoins moraux, si grands cependant dans la plupart de nos pau-

vres familles. C'est à peine si chaque année on y dépose un almanach ou une Petite Lecture; mais on ne songe pas à y laisser l'image sacrée de Notre-Seigneur, celle de la sainte Vierge, Mère des affligés, celle de Saint Vincent de Paul, l'ami et le patron des pauvres; mais encore on recule devant la dépense d'une *Journée du Chrétien*, du *Manuel de l'Ouvrier*, ou de la *Mère de Famille*, et on ne s'afflige pas de ce que ces pauvres âmes restent toute leur vie sans la nourriture spirituelle qui leur est nécessaire.

Sur ce point, Monsieur et cher Confrère, l'examen que vous venez de faire avec moi sera donc utile, si les Conférences un peu en retard réparent le temps perdu par des distributions judicieuses de bons livres appropriés aux besoins de chaque famille, si elles augmentent leurs bibliothèques pour faire précéder ou suivre le livre instructif par le livre de pur délassement, mais honnête. Ayons pitié des âmes qui se perdent et sont loin de la voie du salut. Il y en a tant qui sont étrangères à toute idée chrétienne, à toute préoccupation religieuse que nous ne saurions regretter aucun sacrifice pour en diminuer le nombre.

Je borne ici, Monsieur et cher Confrère, les réflexions qui naissent, pour moi comme pour le Conseil, de l'étude des statistiques. Je serais d'ailleurs bien heureux si elles étaient comprises par tous et appliquées sérieusement; car si ces points sont peu nombreux, en retour ils sont importants. Je

termine en consignant les vœux que je fais pour notre Société, au moment où l'année présente est près de finir, et où nous allons entrer dans une année nouvelle.

Saint Vincent de Paul ne souhaitait pas à ses missionnaires beaucoup d'argent; lorsqu'il lui en arrivait, il en remerciait la divine Providence, mais il ne le recherchait pas avec empressement; ce qu'il leur souhaitait, c'était l'esprit de zèle avec lequel un chrétien est toujours riche; l'esprit de pauvreté, en vertu duquel le disciple d'un Dieu pauvre sait toujours vivre sans tristesse, en se contentant des dons journaliers de Dieu; l'esprit de désintéressement et d'abnégation par lequel, au lieu de chercher la satisfaction de son amour-propre en l'honneur de sa Congrégation, il ne cherchait que la gloire de Dieu : et c'est en répandant cet esprit qu'il a assis ses œuvres sur des bases inébranlables.

Et moi, à mon tour, à l'exemple de cet admirable modèle, je ne souhaiterai pas à votre Conférence beaucoup d'or, qui peut-être lui ferait oublier l'esprit d'humilité et de sacrifice; je ne lui souhaiterai pas d'éclatantes œuvres, qui attirent sur elle l'admiration des hommes; je demanderai seulement à Dieu qu'il la conserve dans le zèle, l'esprit de droiture et de franche simplicité, qui l'a toujours caractérisée. Qu'elle serve les pauvres avec amour, qu'elle se dévoue à eux, qu'elle leur donne son temps, son cœur et ses faibles ressources; qu'en agis-

sant ainsi, elle ne songe qu'à Dieu et non à elle-même, au plus grand bien possible et non pas à l'honneur qui lui en reviendra auprès des hommes, et je bénirai le Seigneur des bienfaits qu'il nous aura accordés.

Agréez, Monsieur et cher Confrère, l'expression de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

Ad. BAUDON.

Paris, 1^{er} janvier 1877.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Il est dit dans notre Règlement, et il a toujours été compris parmi nous, qu'en nous réunissant pour servir nos seigneurs les pauvres, comme disait saint Vincent de Paul, nous n'avons pas seulement pour but de soulager les misères matérielles, ce qui est déjà très louable, mais que nous aspirons surtout, par la pratique de la plus sublime des vertus qui est la charité, à nous rendre nous-mêmes meilleurs, plus fervents chrétiens, et à faire entrer nos pauvres dans cette voie, si nous avons le bonheur d'y réussir.

Or, comment atteindre ce double but, sinon en élevant dans nos Conférences le niveau spirituel, c'est-à-dire, en accroissant notre foi, nos sentiments de piété, et en nous rapprochant par là de l'idéal que nous

présentent tous les Saints honorés par l'Église, et spécialement notre saint Patron?

Tout exercice de piété, il est vrai, y est libre et facultatif; rien ne s'y fait par contrainte, même par contrainte spirituelle, si on peut se servir de ce mot; car il n'y a ni vœu ni engagement de conscience. Notre Société ne nous impose aucun devoir, aucune pratique, en dehors de ce que nous prescrit l'Église; mais par la bienfaisante vertu de l'exemple, par l'heureuse contagion du bien, il est hors de doute qu'elle a une efficacité véritable pour nous pousser dans les voies de la perfection chrétienne.

Réfléchissons, en effet, sur ce qui se passe dans nos Conférences. — Pour tenir leurs réunions, il n'eût pas paru évidemment *nécessaire*, même à des chrétiens, de les commencer par la prière. Beaucoup d'assemblées chrétiennes n'agissent pas ainsi, et, surtout au début de notre œuvre, bien peu agissaient de la sorte. Et cependant notre Règlement nous prescrit d'ouvrir nos réunions par la prière, courte, il est vrai, mais fervente, et cette seule prescription donne déjà un cachet tout spécial et tout chrétien à nos séances.

Après la prière vient une lecture de piété, et ici notre œuvre concourt à nous faire faire un pas plus décisif dans les pratiques chrétiennes. Il n'y a rien de plus recommandé que la lecture pieuse par les auteurs les plus autorisés dans l'Église; il n'y a rien de plus nécessaire pour entretenir la

foi, pour ranimer la ferveur, pour chasser les pensées de découragement, pour dissiper les doutes, hélas ! si communs dans nos jours d'indifférence et d'impiété; et malheureusement il n'y a rien de plus négligé de beaucoup de chrétiens, même très sincères; il n'y a rien dont on s'exempte sous les plus futiles prétextes, et dont, il faut bien l'avouer, la pratique soit plus perdue de notre temps. En nous faisant faire cette lecture si courte, mais si utile, notre Règlement nous fait donc entrer dans une des règles les plus positives de la vie chrétienne, et il est à espérer que beaucoup d'entre nous, pour ne pas dire tous, après avoir assisté sérieusement à la lecture de piété de la Conférence, prennent par là même la louable habitude de la faire personnellement, peut-être même de la propager dans leurs familles.

Ainsi encore, tous nos confrères sont des chrétiens réguliers, accomplissant le devoir pascal avec exactitude et foi. Mais, sans rien imposer de plus, notre Société propose davantage à ses membres. Par les quatre messes qu'elle fait célébrer chaque année, et auxquelles la libéralité des Souverains Pontifes a attaché des Indulgences plénières à des conditions diverses, mais spécialement à la condition de la communion, les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul habituent leurs membres à s'approcher davantage de ce brûlant foyer de vie, qui est l'Eucharistie, et dont on ne s'éloigne jamais

sans affaiblir ses forces spirituelles et son amour de Dieu. Aussi, toute Conférence zélée doit, j'en suis sûr, se réjouir d'avoir des membres qui, avant d'entrer dans son sein, pratiquaient la règle stricte du commandement pascal, mais qui aujourd'hui vont recevoir le corps sacré de Notre-Seigneur aux fêtes de notre Société à tout le moins, peut-être à toutes les grandes fêtes de l'Église; et il est hors de doute que d'autres membres, plus avides de suivre jusqu'au bout les incitations de leur zèle, arrivent à la pratique de la communion fréquente, quand ce n'est pas la communion quotidienne.

Et enfin, n'y a-t-il pas dans le monde beaucoup d'hommes exacts aux pratiques les plus indispensables, mais qui n'assistent que rarement à la prédication évangélique, et se privent complètement de la grâce des retraites? Notre Société n'impose pas encore une fois cette pratique, mais à combien de ses membres ne l'a-t-elle pas rendue plus familière par les retraites annuelles auxquelles elle nous convie, et qui doivent être pour nous une occasion de renouvellement de la vie chrétienne?

Notre Société a donc beaucoup fait, et c'est une des raisons qui doivent nous la rendre plus chère, pour développer en nous l'esprit pratique de dévotion.

Or, qu'est-il arrivé? En devenant plus fervents pour suivre les pratiques pieuses,

avons-nous déserté le service des pauvres? Non, non, tout au contraire, il est d'expérience que ceux de nos membres qui sont les plus assidus à la prière, à la table sainte, sont les plus empressés à visiter leurs pauvres, à s'occuper de leurs apprentis, à fréquenter les Saintes-Familles; le feu de l'amour de Dieu qui brûle dans leurs cœurs et qu'ils s'attachent à y rallumer sans cesse, loin de les détourner des soins vulgaires et matériels à donner aux malades et aux pauvres, les leur fait aimer avec plus d'ardeur, parce que, sous l'enveloppe grossière et souvent repoussante de l'indigent, ils voient le membre souffrant de Jésus-Christ.

Et quant aux âmes que ces corps enveloppent et qui sont, pour la plupart, atteintes de tant de maladies, comme ils les aiment, comme ils s'y intéressent! Comme ils trouvent dans leurs défauts, dans leurs vices, dans leurs souillures, une occasion nouvelle de se dévouer, de travailler à les guérir, à les régénérer! On leur dit que ces hommes, que ces femmes, que ces enfants sont pauvres par leur faute; qu'on a cent fois cherché à les tirer de la misère, et qu'ils y sont toujours retombés; mais cela ne les rebute pas, et ils essayent une fois de plus, dix fois de plus, cent fois de plus, et ils ajoutent tant de bonnes volontés, de prières, de pénitences parfois à leurs démarches, que souvent ils réussissent là où d'autres avaient échoué, et qu'ils ont la consolation de ramener au bercail du divin

Maître des brebis égarées et dont on désespérait jusqu'alors.

Aussi, l'élévation du niveau chrétien dans nos Conférences est un fait dont nous devons nous réjouir et auquel nous devons travailler sans relâche, car nous pouvons être sûrs que les Conférences où ce fait se perpétuera seront bien vivantes par le zèle de leurs membres, bien paisibles, bien unies, bien entreprenantes pour fonder des œuvres utiles; nous pouvons compter qu'il leur arrivera des membres pour peupler leurs séances, des ressources pour combler leurs déficits, des grâces spéciales pour faire disparaître les difficultés, car la bénédiction de Dieu, cette source de toute fécondité, sera sur elles.

Mais comment contribuerons-nous à cette élévation du niveau chrétien dans notre Société? Sera-ce par la multiplication de nos exercices pieux, par des allures nouvelles prises dans nos Conférences? A mon sens, nous devons nous garder de telles pensées, et, loin de changer parmi nous ce qui a bien réussi, nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de conserver en toute simplicité ce que nous avons fait, et ce que nous recommande notre Règlement, mais de tâcher de l'accomplir avec plus de soin et de ponctualité.

Ainsi, nous n'avons pas besoin d'augmenter la longueur de nos prières du commencement et de la fin de nos séances; nous n'avons pas la nécessité de consacrer plus de temps à nos lectures de piété. Seulement

tâchons d'être, plus que par le passé peut-être, exacts à ces exercices. Si nous avons la fâcheuse habitude d'arriver à la séance, la prière et la lecture faites, tâchons à l'avenir, et à moins d'impossibilité absolue, d'être plus ponctuels, et surtout de ne pas nous retirer avant la prière finale, comme le font parfois certains confrères trop peu scrupuleux qui n'arrivent à la séance que pour prendre leurs bons et disparaître ensuite.

Si la lecture se faisait un peu par routine, attachons-nous à corriger ce défaut, et pour y parvenir, à la rendre plus intéressante, en en variant les sujets, en la choisissant dans des livres nouveaux, ou en puisant dans les principales publications chrétiennes et spécialement dans celles de la Société, les passages les mieux appropriés aux besoins de la Conférence. Cherchons même, une fois la lecture faite, et si la séance n'est pas trop chargée, à en reprendre les points les plus saillants, pour voir si on ne peut pas en faire une application utile. Car tout cela, ce sera de la vie pour les réunions, de l'intérêt pour les pauvres, du progrès vers le bien.

Et encore, je n'entends pas le moins du monde, Monsieur et cher Confrère, demander que l'on multiplie le nombre des fêtes de la Société, des messes auxquelles elle nous convie, des retraites qu'elle ouvre, et que je voudrais seulement voir se généraliser dans toutes nos Conférences, mais ce

que j'ose vous demander comme un progrès bien souhaitable sur un grand nombre de points, c'est que les messes de la Société et les assemblées générales qui les suivent soient sérieusement fréquentées. Sur ce point, je suis souvent le confident de bien des plaintes et de bien des doléances. On m'écrit, on me dit surtout que les membres s'exemptent facilement de venir à nos fêtes, les considérant sans doute comme des pratiques superflues; que, par conséquent, on ne prie pas assez pour la Société, pour ses progrès, pour ses membres vivants, pour ceux qu'elle a chaque jour le malheur de perdre, et si ces plaintes sont fondées, je vous conjure tous de la manière la plus instante, de faire tous vos efforts pour que, désormais, il n'en soit plus ainsi.

Cette observation ponctuelle et intelligente du Règlement sera donc un précieux moyen, Monsieur et cher Confrère, pour élever sans cesse le niveau de l'esprit chrétien parmi nous. Mais ce qui y contribuera encore puissamment, c'est d'introduire dans votre Conférence un esprit large et vraiment catholique; ce sera un moyen fort efficace de parvenir à ce but. Je m'explique en peu de mots.

C'est sans doute chose excellente que chaque confrère aime sa Conférence : c'est meilleur encore s'il aime sa Conférence et la Société tout entière, et cette largeur de sentiments et d'affections ne peut que contribuer au progrès des Conférences dans

lesquelles se développe cet esprit, mais la perfection, ne serait-ce pas que chacun aimât sa Conférence, la Société et toutes les Oeuvres charitables ou chrétiennes qui concourent à l'épanouissement de l'Eglise? Ne serait-ce pas que chaque membre, au lieu de borner son horizon à la visite et au soulagement de quelques pauvres, l'étendît sur tous les grands intérêts de la foi, qu'il se réjouît de toutes les conquêtes, de toutes les conversions qu'opère la religion, s'affligeât de ses tristesses, et vécût de cette vie vraiment catholique, qui fait que, d'un bout de l'univers à l'autre, un bon chrétien s'exalte ou s'attriste à la vue des triomphes ou des épreuves de l'épouse immaculée du Christ? Car alors on porterait jusque dans les petites œuvres, jusque dans les plus minimes détails, une pensée large, généreuse, féconde; au lieu de prendre les questions par les petits côtés et malheureusement par les côtés personnels, locaux et étroits, on les envisagerait par les grandes idées de la foi, et on s'habituerait de plus en plus dans le bien, à ne voir que le bien lui-même, dans les œuvres que les œuvres elles-mêmes, et à détruire en soi, par un travail incessant, tout ce qui sent l'intérêt personnel, le retour sur soi-même et le froid égoïsme.

L'esprit chrétien, en s'élevant dans nos âmes, vivifiera donc nos Conférences elles-mêmes, Monsieur et cher Confrère; mais combien ne vivifiera-t-il pas, par là même,

nos œuvres et les pauvres qui en sont l'objet ! Si une Conférence était froide, composée de chrétiens timides et hésitants, elle ne secourrait certainement ses pauvres qu'avec l'anxiété toujours persistante de manquer de ressources, de tomber dans le déficit. Elle s'arrêterait devant le moindre obstacle dans la visite des pauvres, dans le patronage des enfants, dans la bibliothèque, et elle se desséchait par cette timidité même. Mais, au contraire, que cette Conférence, sans plus de ressources financières, ni de personnel, réunisse des chrétiens ardents, à l'esprit généreux et envisageant les choses de haut, et immédiatement tout va changer de face. On ne craindra plus d'en trop faire : on ne redoutera que de n'en pas faire assez. Si l'on n'a pas d'argent, on s'ingéniera pour en trouver, et on commencera par en puiser dans sa propre bourse, ne fût-ce que par des sacrifices méritoires et des privations véritables ; puis, cela fait, on sollicitera courageusement les aumônes des autres. Auprès des pauvres, on ne s'étonnera pas d'essuyer de nombreux échecs, et on fera avec persévérance le siège de leur âme, pour la conquérir à la vérité et à Dieu, après l'avoir dégagée des vices, des préjugés qui l'en éloignaient. Auprès des enfants, qui souvent sont si légers et si faciles à entraîner par cette légèreté même, on ne s'étonnera pas de ne point en faire du premier coup des êtres sérieux et fortement chrétiens ; mais on se donnera tellement à

eux, on reviendra si aimablement à la charge, qu'à la longue, les natures indociles s'assoupliront, que les caractères rebelles se façonneront, et que l'amour de Dieu pénétrera ces âmes qui sont faites pour lui, et qu'il est si bon de lui ramener. En un mot, dans toutes les autres œuvres, bibliothèques, saintes-familles, doctrine chrétienne, on apportera une sève nouvelle, un esprit vigoureux, et par cela seul qu'on sera un *ca-tholique* dans toute la force du mot, dans toute l'étendue de l'expression, on sera un membre de Saint-Vincent-de-Paul modèle et utile à tout, aux petites choses comme aux grandes.

Mais alors, combien nos pauvres, nos enfants, tous nos protégés ne verront-ils pas le niveau chrétien se relever dans leurs propres âmes ! Souvent nous gémissons de ce que des familles, après avoir été longtemps secourues par nous, sont toujours aussi étrangères que par le passé aux sentiments de la piété et de la foi. Mais des Conférences vivantes, telles que celles que je viens de dépeindre et que je voudrais tant voir se multiplier, formeront certainement à la longue des ouvriers plus sérieusement chrétiens ; elles développeront, dans des cœurs jusqu'alors froids et insensibles, cet amour de Dieu, qu'il est si consolant de rencontrer parmi les déshérités de ce monde, et qui imprime à leur misère un caractère de dignité si remarquable et si touchant ; elles feront renaître parmi nous, là

où elles ont disparu, ces races de généreux catholiques qui songent avant tout à Dieu, à leur âme, à l'éternité, qui aiment l'Église comme leur mère chérie, et qui s'attachent à y ramener tous ceux qui s'en éloignent, et sur lesquels ils peuvent exercer de l'influence. De la sorte entre les visiteurs et les visités, entre nos membres et leurs protégés, il s'établira une communauté de foi et comme une parenté spirituelle, qui sera précieuse pour tous; pour nos membres, parce qu'elle ravivera en eux l'attachement à notre OEuvre qui leur procure ces douces jouissances de la charité; pour nos pauvres surtout, parce qu'elle leur apportera plus de soulagement et de consolations que ne peuvent leur donner les plus riches aumônes; et, au moins dans l'enceinte de nos OEuvres, l'idéal de la vie catholique sera remis en honneur et sera rétabli.

Agréez, etc.

Ad. BAUDON.

Paris, 1^{er} janvier 1882.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

L'année dernière, j'ai cru devoir entretenir les Conférences de Paris de la nécessité de développer dans leur sein l'œuvre des catéchismes; et, bien que les circonstances dans lesquelles se trouvent ces

Conférences ne soient pas exactement celles qui se rencontrent sur d'autres points, il me semble utile de revenir aujourd'hui sur ce sujet, d'une manière générale. Par une raison ou par une autre, presque partout il devient de plus en plus urgent de faire connaître et aimer notre sainte religion. Ici, des législations nouvelles surgissent qui entravent plus ou moins complètement l'enseignement de la vérité chrétienne, là, des objections chaque jour plus répandues et plus perfidement exposées propagent le doute dans des âmes simples et naïves, et menacent de faire régner le scepticisme là où jusqu'alors régnait la foi. Plus que jamais donc, dans les classes lettrées et savantes comme dans les classes laborieuses, il importe que la religion soit étudiée, apprise, approfondie; sans quoi nos générations modernes courent le péril de tout savoir, excepté ce qui importe le plus à l'homme, c'est-à-dire l'homme lui-même, son origine, son avenir et sa destinée éternelle.

En face d'un péril semblable resterons-nous indifférents, Monsieur et cher Confrère? Je ne puis le croire, et je suis convaincu que cette vérité vous préoccupe trop, pour qu'il n'y ait pas convenance à échanger ensemble nos pensées sur ce point.

Et d'abord, une première réflexion qui me vient à l'esprit, et que bien des hommes d'expérience déclarent très pratique, c'est que si l'étude de la religion est désirable pour tous, elle l'est par-dessus tout pour les

classes intelligentes et les esprits voués à l'étude. Par conséquent nos membres, qui se recrutent presque exclusivement dans cette catégorie, doivent avant tout se demander à eux-mêmes s'ils ont assez étudié leur religion pour connaître les réponses victorieuses qui, depuis dix-huit siècles, sont données à des erreurs toujours les mêmes sous des formes diverses; s'ils sont en état de défendre leurs convictions, non seulement devant des camarades d'études, mais même devant ces pauvres si nombreux aujourd'hui qui, par suite de lectures, de conversations avec des ennemis de la foi, en viennent à poser des questions captieuses, et contre lesquelles le bon sens n'est pas toujours une garantie suffisante. Sous ce rapport, je ne crains pas de l'affirmer avec franchise, Monsieur et cher Confrère, tous ou presque tous, nous avons des progrès à faire, des études à continuer ou à reprendre, des vérités à éclaircir auprès de nos maîtres dans la foi; et une des premières pensées que je crois pouvoir poser en principe, c'est que si nous devons désirer que nos pauvres soient suffisamment instruits de leur religion, nous devons nous imposer à nous-mêmes ce travail si essentiel et si salutaire, d'étudier de plus en plus les grandes bases de la foi. Car, combien est-il fréquent de voir de bons chrétiens qui ont appris autrefois leur catéchisme avec soin, qui ont suivi des cours de religion très savants, et qui, au milieu des affaires, des plaisirs, des mille

distractions de la vie actuelle, ont oublié certains principes fondamentaux de l'enseignement chrétien, et tombent par suite dans des erreurs de doctrine ou de conduite, involontaires sans doute, mais funestes à eux-mêmes et aux autres.

Nous avons donc tous à gagner de ce côté ; permettez-moi de vous redire ce qu'il y a de longues années, un prêtre vénérable nous conseillait à une des assemblées générales de Paris. « Vous voulez, disait-il, faire du bien religieux à vos pauvres ; commencez par vous en faire à vous-mêmes, en lisant des livres de doctrine, de piété solide. Vous me direz peut-être que vous n'en avez pas le temps, que vous êtes dans les affaires, que vous êtes dans un bureau, et que, le soir, il vous faut bien un peu de repos et de vie de famille. Vains prétextes, Messieurs ; je ne vous demande pas de vous enfoncer dans des in-folio comme des bénédictins ; mais je vous conseille d'avoir un livre de lecture sérieuse que vous indiquera un prêtre éclairé, soit un livre de doctrine, comme ceux de M. Auguste Nicolas, soit un livre d'histoire qui réfute les préjugés répandus contre l'Église, contre le clergé, contre les papes, soit tout autre livre de piété solide. A votre bureau, à votre comptoir, si vous y êtes, vous avez très probablement, de temps à autre, cinq minutes de loisir à tout le moins. Au lieu d'y lire un roman ou un journal, lisez durant cinq minutes ce bon livre, et, au bout de l'année,

vosre science théologique se sera insensiblement fortifiée, au lieu de s'éteindre dans la frivolité et l'indifférence. »

Que de bien ne s'accomplirait-il pas dans les âmes, Monsieur et cher Confrère, si ce conseil de simple bon sens était pratiqué avec conscience par chacun de nous ; si, au lieu de consumer nos moments perdus à lire des feuilletons ou des livres à tout le moins frivoles, nous nourrissions nos esprits de lectures solides, suivies, appropriées à nos besoins ! Un grand magistrat a composé, dit-on, un ouvrage pendant qu'il attendait sa femme chaque jour, à l'heure du dîner. Nous ne sommes pas des Daguesseau occupés à écrire de gros livres ; mais que de beaux ouvrages ne lirions-nous pas dans un trimestre, si nous consacrons à cette étude un quart d'heure par jour, et quelle puissance de doctrine n'apporterions-nous pas dans les luttes par lesquelles nous avons à défendre nos convictions religieuses !

J'espère que ma première observation sera goûtée ; aussi, je passe à une seconde, celle de l'utilité de l'enseignement de la vérité religieuse et spécialement du catéchisme à nos pauvres et à leurs enfants.

Évidemment, presque tous les hommes faits, dans les classes populaires, auraient besoin, de nos jours, de recommencer l'étude du catéchisme, parce que les occupations matérielles de la vie leur en ont fait oublier, non seulement la lettre, mais l'esprit. Toutefois, il est bien rare qu'on puisse

aborder de front cet enseignement et le faire accepter dans toute son étendue par des hommes qui ont quitté les bancs de l'école, et il est nécessaire de tenir compte de cette susceptibilité. Par conséquent, il est sage de ne pas trop heurter ce préjugé, et de se borner, au moins au premier abord, à des conversations amicales, au lieu de proposer des leçons plus positives qu'on n'accueillerait pas. Que d'occasions d'ailleurs se présentent d'elles-mêmes : une maladie du pauvre, celle d'un voisin, un livre que lit le visité et sur lequel il tient à questionner ! Peut-être, sur ce chapitre, sommes-nous trop timides, et avons-nous à nous reprocher de ne pas faire, comme tant d'adversaires de notre foi, de la propagande individuelle, dès que l'occasion s'en présente, au lieu de l'éviter avec respect humain. Mais pour les enfants, il est aisé de procéder d'une façon plus expéditive. Puisqu'on va les voir, puisqu'on cause avec eux et qu'on récompense leurs bons efforts dans le travail de l'école, combien n'est-il pas simple de s'assurer, par un interrogatoire familial, s'ils ont lu la lettre du catéchisme, s'ils l'ont comprise, s'ils l'ont retenue, et par suite s'ils connaissent les premiers éléments de leur religion ? Il y a là tout un vaste horizon qui se déroule devant nous, et une manière d'agir qui aura en outre l'avantage de donner de l'intérêt à nos visites et de les empêcher de nous paraître monotones et fatigantes. Si donc nous n'avons pas jusqu'à ce jour compris et réa-

lisé de la sorte nos visites chez les pauvres, appliquons-nous à accomplir ce progrès. Il en résultera un bien sérieux à tous les points de vue.

Mais pour d'autres Conférences, un progrès plus considérable doit leur être signalé. Ainsi, ces Conférences ne pourraient-elles pas mettre un personnel d'élite à la disposition de Messieurs les curés, pour faire répéter d'abord la lettre du catéchisme à des enfants auxquels on ne peut plus l'enseigner dans les écoles publiques, et pour ajouter ensuite, si l'Autorité ecclésiastique y consentait, quelques commentaires bien simples à ce mot à mot, ainsi que le font les mères de famille instruites et chrétiennes?

Il y a là une œuvre, non pas nouvelle parmi nous, mais plutôt à rétablir; qui n'est pas coûteuse, mais qui, si elle est continuée avec constance, peut produire les fruits de grâce les plus abondants. Qui sait, en effet, si, sans ce moyen, beaucoup d'enfants n'échapperont pas pour toute leur vie à l'instruction chrétienne qu'ils devraient recevoir, et ne seront pas privés des connaissances nécessaires au salut? Qui peut affirmer qu'en dehors de cette œuvre, les familles viendront combler la lacune qui va se faire dans l'éducation religieuse de leurs enfants, et dès lors, quel bienfait ne sera-ce pas pour des populations entières, que ce maintien de la foi au milieu d'elles? Dans les campagnes où ce besoin se fera le plus sentir,

que de confrères se plaignent de ne pas avoir d'aliment à leur zèle ! et quelle résolution plus salubre les membres peuvent-ils prendre que de se vouer à ce rôle de catéchistes volontaires, qu'on ne peut remplir sans doute qu'avec l'autorisation du clergé, mais qu'en principe l'Église a toujours encouragé dans des circonstances analogues ?

Je m'arrête ici, Monsieur et cher Confrère, pour ne pas fatiguer votre attention et pour vous laisser le soin de méditer à loisir cette intéressante question. Évidemment des efforts généreux vous sont demandés, là surtout où l'instruction religieuse de nombreux enfants est proposée à votre zèle ; mais qui d'entre vous, à son dernier jour, ne se félicitera pas d'avoir fait cet effort et donné à l'Église notre mère cette preuve de dévouement ?

Agréez, etc.

Ad. BAUDON.

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT GÉNÉRAL

13 décembre 1890.

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Vous avez lu dans le *Bulletin* le rescrit par lequel Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, ajoutant aux faveurs sans nombre qu'à l'exemple des Souverains Pontifes, ses pré-

décesseurs, il a daigné accorder à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, a gracieusement concédé diverses Indulgences plénières et partielles aux membres des Comités de patronages unis à notre Société et aux jeunes gens, apprentis et ouvriers qui sont inscrits sur les registres de ces œuvres.

Le moment est venu d'étudier de près les dispositions du Rescrit pontifical et d'assurer leur mise en pratique.

Dès les premiers temps de notre Société, nos confrères ont ressenti un vif attrait pour l'œuvre du patronage des jeunes garçons. Ce penchant était même si prononcé que, dans certaines villes, on en venait à s'y consacrer d'une façon trop exclusive et au détriment de la visite des pauvres, si bien que M. Gosin, dans sa circulaire du 2 juillet 1845, croyait devoir revendiquer pour cette visite le caractère « d'œuvre fondamentale » de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

Cette préoccupation ne serait plus de mise aujourd'hui. D'une part, en effet, pendant le demi-siècle qui vient de s'écouler, la population ouvrière des villes s'est beaucoup accrue et le nombre de jeunes garçons qui ne peuvent faire leur salut qu'avec le secours des œuvres de préservation et de persévérance a considérablement grandi; d'autre part, un trop grand nombre de Conférences se sont, pour des motifs de diverse sorte, beaucoup trop désintéressées de ces œuvres, comme si le patronage des jeunes garçons, écoliers, apprentis,

ouvriers, n'était pas le complément naturel de la visite des pauvres ; comme si une Conférence ne s'amoindrissait pas en se reposant sur d'autres associations du soin de préparer des générations chrétiennes de travailleurs et de chercher les ressources nécessaires au soutien d'œuvres dont les heureux effets compensent largement les sacrifices qu'elles coûtent.

C'est pour montrer l'importance de l'œuvre du patronage, pour exciter les Conférences à y consacrer plus de temps et plus de ressources, que le Conseil général a cru devoir aller solliciter humblement les encouragements du Saint-Siège, afin que les faveurs spirituelles accordées par la libéralité du Souverain Pontife Léon XIII devinsent le témoignage de la sollicitude de l'Église pour cette portion de la vigne du Seigneur que nous sommes appelés à cultiver.

Jusqu'ici, les patronages de la Société de Saint-Vincent-de-Paul n'avaient aucune part au trésor des indulgences dont dispose l'Église. Cette lacune avait été remarquée des directeurs d'œuvres ouvrières et on en concluait qu'à dix-huit ans, le jeune ouvrier devait quitter le patronage pour se faire recevoir dans d'autres associations pourvues de toutes les faveurs spirituelles nécessaires au développement de la vie chrétienne. N'était-ce pas méconnaître les difficultés de la conservation de la foi parmi les jeunes ouvriers que de chercher à éta-

blir ainsi des classifications et de proposer à des jeunes gens arrivés à l'âge critique de la vie d'abandonner la tutelle de ceux qui les ont élevés et formés à la vertu pour se placer sous une autre direction. Cette conception était trop contraire à la logique du sentiment pour réussir, car ce qui importe au moment le plus périlleux de la jeunesse, c'est que l'homme, prêtre ou laïque, qui a réussi par son dévouement à gagner la confiance de l'adolescent, le conserve près de lui pour l'aider dans ce passage où vont sombrer tant d'espérances et de promesses. L'objection qui nous était faite va tomber, car maintenant les patronages unis à la Société de Saint-Vincent-de-Paul posséderont toutes les faveurs spirituelles auxquelles ils pouvaient prétendre, et cela, sans aucune limite d'âge, les termes du Rescrit s'appliquant aux ouvriers comme aux apprentis.

Le Rescrit pontifical a également pour effet de fixer la condition qu'occupent dans la Société de Saint-Vincent-de-Paul les directeurs et les comités de direction des patronages unis à la Société. Jusqu'ici le Conseil général ne conférait l'agrégation qu'aux Conférences et ainsi les directeurs non plus que les conseillers de l'œuvre n'étaient membres de la Société qu'autant qu'ils appartenaient soit à un de ces Conseils, soit à une Conférence. Il arrivait parfois qu'on demandait au Conseil général d'agréger une Conférence s'occupant uniquement de patro-

nage, ce qui le mettait dans l'embarras. Il n'y aura plus de difficulté de ce genre à l'avenir; car sur la demande des directeurs et des comités, le Conseil général pourra prononcer « l'union » du patronage à la Société de Saint-Vincent-de Paul et faire participer ainsi les directeurs et membres des comités de direction aussi bien que les patronnés à toutes les faveurs spirituelles que la Société s'honore de posséder.

I. — Ainsi, de même que pour les Conférences, les directeurs des patronages et leurs coopérateurs, soit actifs, soit honoraires, pourront, aux conditions ordinaires, gagner une *Indulgence plénière*, le jour de leur « réception dans l'œuvre, » et il en sera de même des apprentis et ouvriers « reçus régulièrement; » ces expressions doivent s'entendre non seulement de la réception individuelle, mais, comme pour les Conférences, de la réception en bloc qui est la conséquence de « l'union » avec la Société prononcée par le Conseil général.

Pour les indulgences à gagner dans le cours de l'année, quelques différences sont à noter. Les deux fêtes de l'Immaculée-Conception de la bienheureuse Vierge Marie et de saint Vincent de Paul ont été désignées comme pour les Conférences; les deux autres sont le jour de la fête titulaire de l'œuvre régulièrement fixé dans chaque diocèse par l'Ordinaire et celui de la fête du Patronage de saint Joseph.

Comme pour les Conférences, une Indul-

gence plénière est accordée à l'article de la mort à tous les membres de l'œuvre qui, étant dans les dispositions requises, invoqueront dévotement le très saint nom de Jésus de bouche ou tout au moins de cœur.

Enfin, les directeurs de patronages et leurs coopérateurs sont admis à gagner une Indulgence plénière quatre fois dans l'année aux jours fixés par l'Ordinaire, une fois pour toutes, si, étant aux dits jours dans les conditions ordinaires requises, ils ont assisté dans le cours de l'année trois fois par mois aux séances du Conseil de l'œuvre. Cette disposition du Rescrit du 15 mars 1890 diffère un peu, comme on le voit, de la disposition analogue contenue dans le Bref du 10 janvier 1845 concernant les Conférences. Il appartiendra aux comités de patronage de solliciter la fixation des quatre jours où ces indulgences pourront être gagnées.

II. — Comme pour les Conférences, une *Indulgence de sept ans et sept quarantaines* est concédée aux associés : 1° toutes les fois qu'ils assisteront au saint sacrifice de la messe célébrée pour l'un d'eux; 2° toutes les fois qu'ils accompagneront les restes mortels des associés à la sépulture en récitant quelques prières; 3° et aussi toutes les fois qu'ils assisteront aux réunions qu'on a l'habitude de tenir dans le mois, en ajoutant quelque prière au commencement et à la fin.

Enfin, toutes ces Indulgences, et chacune

en particulier, sont déclarées applicables aux âmes du purgatoire.

Par ce résumé vous voyez, Messieurs et chers Confrères, que la plupart des faveurs spirituelles dont jouissent depuis longtemps les Conférences ont été étendues aux patronages qui se rattacheront à nous. Grâces en soient rendues à Dieu et au Souverain Pontife glorieusement régnant.

Il nous reste à examiner comment les patronages seront admis à profiter de ces faveurs et quelles conditions ils devront remplir pour cela.

I. — Une première condition sera que l'œuvre ait une certaine importance. Le Conseil général n'exigera pas que le patronage soit installé dans des locaux appropriés et spéciaux; toutefois une installation faite en vue de son fonctionnement et ayant exigé de lourds sacrifices, sera nécessairement considérée comme une garantie de la solidité de l'œuvre et du prix qu'y attachent ses fondateurs.

Mais cette condition ne sera pas indispensable. Là où les ressources font défaut pour la location ou l'achat d'emplacements convenables, on peut néanmoins faire une œuvre de patronage efficace en encourageant l'assiduité des enfants et apprentis aux offices et en les surveillant à l'église; en les organisant en petites confréries; en leur faisant des cours d'enseignement classique ou professionnel le soir ou le dimanche. Si pour la pratique de ces diverses

œuvres nos confrères constituent des comités tenant des séances à époque fixe, célébrant régulièrement les fêtes de la Société, tenant des séances générales pour la lecture des comptes rendus et la distribution des récompenses, rien n'empêchera le Conseil général de reconnaître à ces diverses œuvres de préservation et de persévérance le titre de patronage et de les admettre avec ce nom dans la Société.

II. — La seconde condition sera que l'œuvre ait déjà une certaine durée : pour les Conférences le Conseil général est dans l'usage d'imposer un temps d'épreuve de deux mois; pour un patronage il sera prudent d'allonger le délai et de le porter à six mois.

III. — La demande d'admission dans la Société devra être adressée au Conseil général dans les mêmes formes que pour une Conférence. Vous connaissez, mes chers Confrères, nos traditions et vous savez que lorsqu'une seconde Conférence vient se former dans une ville, elle doit par déférence faire une démarche auprès de sa sœur aînée: de même la demande d'admission d'un patronage devra, à moins de circonstances exceptionnelles, être adressée au Conseil général par la Conférence de la ville, s'il n'y en a qu'une, et accompagnée de son avis. S'il y a plusieurs Conférences reliées entre elles par un Conseil particulier, c'est à ce Conseil qu'il appartiendra de transmettre la demande en la faisant passer, le cas

échéant, par les intermédiaires hiérarchiques du Conseil central et du Conseil supérieur. S'il n'y a pas de Conférence dans le lieu où est établi le patronage, la demande d'admission devra être envoyée au Conseil central qui la transmettra, soit au Conseil supérieur, soit directement au Conseil général avec son avis.

IV. — A l'heure actuelle, parmi beaucoup de patronages rattachés par un lien plus ou moins étroit à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, il en est un assez grand nombre qui ont été fondés par des prêtres ou par des religieux n'appartenant pas à notre Société. L'admission dans la Société de Saint-Vincent-de-Paul n'aura pas pour conséquence nécessaire de placer les directeurs de ces patronages en l'état de subordination à l'égard des Conférences ou des Conseils de divers rangs, la situation de chaque patronage au regard de la Conférence ou des Conférences résultant des arrangements particuliers à chaque espèce. Cependant le Conseil général désire que, partout où c'est possible, chaque patronage dont l'admission sera demandée soit pourvu d'un comité de protection formé de membres des Conférences et dont l'appui sera pour l'œuvre une garantie précieuse. Si quelques-uns de nos confrères veulent se rendre compte du rôle que ces comités sont appelés à remplir, nous les engageons à lire le Règlement adopté d'un commun accord par la Congrégation des Frères de

Saint-Vincent-de-Paul et le Conseil de Paris pour la direction et l'administration de ceux de nos patronages que cette pieuse et charitable Congrégation dirige en cette ville.

Les diverses prescriptions et recommandations que nous venons d'énumérer sont rappelées dans les formules que le Conseil général vient de faire imprimer et qu'il tient à la disposition des Conférences.

Mettons-nous à l'œuvre sans plus tarder, Messieurs et chers Confrères, et efforçons-nous de faire jaillir de l'acte de munificence que nous a octroyé le Souverain Pontife de nouvelles sources de dévouement et de générosité. Puissions-nous dans la sphère humble et modeste où se maintient notre Société, travailler efficacement à dissiper de redoutables malentendus en formant des générations chrétiennes d'ouvriers, et, à la lumière de la charité divine, préparer le règne de la paix et de la justice.

A. PAGÈS.

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT GÉNÉRAL

10 décembre 1892.

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

L'année dernière, à pareille époque, je recherchais avec vous comment la Société

de Saint-Vincent-de-Paul était appelée à seconder les généreuses intentions du Souverain Pontife Léon XIII à l'égard des ouvriers et des déshérités de ce monde, et il nous semblait que le meilleur moyen d'apporter notre collaboration à cette œuvre immense qu'on appelle la « Solution de la question sociale » était de développer et de multiplier ces institutions modestes, mais éminemment utiles, connues sous le nom de patronages et de travailler ainsi sur une échelle de plus en plus large à la formation morale de la jeunesse ouvrière. Nous vous invitons en même temps au nom du Conseil général à fonder de nouvelles « Saintes Familles, » associations de piété et de charité où nos confrères ont toute facilité pour aborder les ouvriers et faire parvenir à leurs intelligences en un langage familier les vérités essentielles de la religion.

Ces deux œuvres ne sont pas les seules, tant s'en faut, par lesquelles nous puissions acquérir de l'influence sur les familles ouvrières : il en est une autre dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui : ce sont nos « Comités de mariage » dont l'importance s'est beaucoup accrue pendant ces dernières années, mais qui ne sont pas encore assez nombreux et dont l'action est à notre avis beaucoup trop restreinte.

Le Conseil général n'ignore pas que dans un grand nombre de villes de peu d'importance, la Conférence s'occupe directement de certains mariages, mais en l'absence d'un

comité spécial l'intervention de la Conférence est nécessairement limitée : aucun membre n'ayant mission de s'occuper habituellement de ce genre d'affaire, on se borne à faciliter le mariage de quelques ménages irréguliers plus malheureux ou plus intéressants que les autres, mais on ne s'attaque pas d'une façon directe à la plaie du concubinage, et on ne vient que très imparfaitement en aide à tous ces ouvriers à qui des obstacles de diverses sortes rendent souvent difficile la réalisation du mariage.

En France, la loi du 10 décembre 1850, sur le mariage des indigents, et depuis longtemps on en est arrivé à étendre cette qualification à tous les ouvriers vivant de leur salaire quotidien la loi, dis-je (1), a confié *aux officiers de l'état civil* le soin de réunir les actes nécessaires au mariage de ceux qui ne peuvent se les procurer à leurs frais : mais personne n'ignore que cette disposition de la loi est restée lettre morte et que la plupart des employés des mairies, sinon tous, se bornent à indiquer aux parties les pièces à fournir sans faire aucune diligence pour se les procurer. Cette aspiration vers le progrès serait donc comme tant d'autres restée stérile si la Société charitable de Saint-François Régis et, après elle, nos Comités de mariage, n'étaient venus se mettre au service des pauvres et suppléer à l'inertie des autorités municipales. Nos Co-

(1) Loi du 10 décembre 1850. Art. 1^{er}.

mités sont ainsi devenus les auxiliaires de l'officier de l'état civil et dans certaines grandes villes que je pourrais nommer, les employés chargés du service leur envoient généreusement tous les ouvriers et les indigents devenus ainsi le partage de nos confrères, dont la mission s'étend chaque jour davantage.

Quand on considère les services rendus par certains comités à la classe laborieuse, on se prend d'autant plus à regretter que ces « Comités » ne soient pas établis partout et que de grandes villes, comptant dans les Conférences beaucoup d'hommes à qui la pratique des lois est familière, ne possèdent pas encore de « Comités de mariage ». Objectera-t-on que le concubinage y est peu fréquent; il serait facile de répondre que la régularisation des unions illicites n'est ni l'objet unique, comme on est trop enclin à le croire, ni même l'objet principal de nos Comités, qui ont été fondés dans un but plus général et pour faciliter le mariage de tous les indigents. Le temps n'est plus où les habitants d'un pays restaient attachés au sol qui les avait vus naître, demeureraient auprès de leurs parents et, au moment de leur établissement, se procuraient sur place et sans difficulté les pièces à produire pour la célébration du mariage. Aujourd'hui, par suite de la facilité des communications, les régions riches où le travail abonde, les villes particulièrement, voient affluer les ouvriers accourus des ré-

gions les plus pauvres du pays et aussi de l'étranger. Leurs relations avec la contrée d'où ils sont venus ne tardent pas à se perdre, surtout si leur père ou leur mère sont morts, et bien souvent il faut de longs et patients efforts pour reconstituer la parenté et faire venir les actes du pays d'origine : jamais les intéressés n'y parviendraient à eux seuls si on ne leur venait en aide : combien d'unions irrégulières n'ont commencé qu'à la suite de démarches infructueuses !

On voit par là quel rôle considérable nos Comités ont à remplir pour maintenir en honneur parmi les populations ouvrières, de plus en plus entraînées vers le désordre, le sacrement du mariage et la constitution chrétienne de la famille ; pour procurer le bienfait du baptême et de la première communion aux enfants nés d'unions irrégulières. Nos Comités ont aussi une autre mission qui est d'appeler l'attention du législateur sur les déféctuosités de nos lois et de montrer avec l'autorité que leur donne une pratique assidue et un grand amour des déshérités de ce monde, les réformes à apporter, notamment en ce qui touche le consentement des ascendants au mariage des personnes « majeures ». J'ai ouï dire que notre vénéré président général, M. Gossin et la Société de Saint-François Régis, avaient contribué pour beaucoup à procurer aux indigents le bienfait de la loi de 1850 : nos confrères des Comités ne resteront pas étrangers, nous en avons

déjà la preuve, aux perfectionnements que désirent voir introduire dans nos lois, à l'exemple des législations étrangères, tous ceux qui reconnaissent la nécessité de rendre plus faciles et moins coûteuses les formalités précédant le mariage.

J'ai essayé, mes chers Confrères, de vous montrer l'importance sociale de l'OEuvre qu'accomplissent nos « Comités de mariage » : je voudrais maintenant vous faire voir comment cette œuvre pourrait se développer et exercer sur sa clientèle une action plus étendue et plus efficace qu'elle ne l'a fait jusqu'ici.

Jusqu'à ce jour, en effet, la plupart de nos Comités, soit par insuffisance de personnel, soit, peut-être aussi, par l'effet d'une certaine tendance bureaucratique, limitent leurs efforts à l'accomplissement de la partie la plus aride de leur tâche et considèrent leur mission comme accomplie lorsqu'ils se sont procuré la justification de la bénédiction nuptiale. Ne serait-il donc pas possible de conserver des relations avec les époux dont on a préparé le mariage et d'exercer sur eux un certain patronage : cela peut être difficile dans les grandes villes où les ouvriers changent si souvent d'atelier et de demeure : la difficulté est beaucoup moindre dans les villes de second ordre. Mais, pour acquérir de l'influence sur leur clientèle, il importe d'abord que les Comités la connaissent : combien de fois n'arrive-t-il pas que la

femme se présente seule au bureau sous le prétexte, vrai ou inexact, que le futur est empêché par le travail; le mariage s'accomplit ainsi souvent sans que les membres du Comité aient vu le futur et lui aient parlé. Il convient, à notre avis, d'exiger que le futur accompagne la future au moins une fois dans ses démarches au Comité.

Nous lisons dans les comptes rendus que les membres de certains Comités ont pris l'habitude de servir de témoin aux conjoints : oh ! quelle belle coutume et comme il serait désirable de la voir se généraliser ! Etre témoin du mariage et de la bénédiction nuptiale, n'est-ce pas la meilleure manière de montrer à cette chère clientèle d'ouvriers la grande importance que nous attachons au sacrement ? N'est-ce pas le meilleur moyen de nous en faire des amis après les avoir ainsi honorés ? Nous voudrions donc que le personnel de nos Comités fut assez nombreux, qu'il comptât assez d'hommes de bonne volonté pour que, chaque fois qu'un couple se présenterait, nos confrères lui fissent l'offre de lui servir de témoins à la mairie et surtout à l'église. L'expérience montre que cette offre est presque toujours acceptée avec plaisir : ceux pour qui le mariage est la réparation d'une faute aiment à le célébrer discrètement, les autres sont souvent heureux d'éviter la dépense qu'entraîne toujours l'obligation d'offrir un banquet aux amis qui ont rempli l'office de témoins : enfin, en assistant les

futurs, nos confrères préviendront les tentatives qui pourraient être faites au sortir de la mairie pour les détourner du chemin de l'église.

La célébration du mariage est terminée : nos confrères ont remis aux conjoints le cadeau d'usage et notre « Souvenir de Famille », ce charmant petit livret que tous les mariés, depuis les membres de la plus haute aristocratie jusqu'aux personnes de la condition la plus modeste, sont heureux de recevoir : tout sera-t-il fini et faut-il se résigner à ne plus revoir ceux à qui on a fourni pendant quelques jours une si utile assistance ? Le moment est venu, au contraire, de s'ingénier pour conserver l'influence justement acquise. D'après la règle de la Société de Saint-François Régis, les personnes mariées par les soins de la Société doivent assister tous les mois à une messe dite spécialement pour elles ; cette coutume serait excellente et il n'y aurait qu'à l'imiter si les époux satisfaisaient à l'obligation ; mais un très petit nombre seulement y reste fidèle : aussi convient-il de recourir à d'autres moyens. Ainsi nous ne pourrions mieux faire que d'exhorter les nouveaux époux à entrer dans nos « Saintes Familles » partout où elles sont établies et, à défaut de Sainte Famille, de faire inscrire le mari et la femme dans les diverses associations de piété et de charité que possèdent les paroisses ; puis d'agréger, partout où cela est possible, le mari aux réunions des pères de famille

tenues dans nos patronages, la femme aux confréries des mères chrétiennes; cela fait, nous n'aurons accompli qu'une partie de notre tâche. De même, en effet, que nous continuons souvent d'aller voir les familles dont nous étions les visiteurs et qui ont cessé d'être dans le besoin, de même nous devrions faire, chaque année, en Décembre ou en Janvier, une visite aux époux que nous avons mariés en leur apportant un petit présent, un de nos almanachs par exemple, ou un volume des Petites Lectures. Ces visites seraient particulièrement utiles à l'approche du moment où les enfants doivent être mis à l'école ou envoyés au catéchisme et plus tard au patronage.

Je n'ai pas la prétention, mes chers confrères, de vous apporter aujourd'hui, pour vos « Comités » un programme complet d'action : les œuvres durables ne s'improvisent pas. Mais nous serions heureux si, en traitant le sujet devant cette assemblée, nous inspirions aux « Comités de mariage » le désir d'entrer dans nos vues et d'étendre leur sollicitude pour le plus grand bien de ceux qui recourent à leur appui. Le Conseil général fera bon accueil, ai-je besoin de le dire, à toutes les initiatives et se réjouira de pouvoir les proposer comme exemple toutes les fois qu'elles lui paraîtront conformes au but de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

Dès maintenant hâtons-nous d'organiser des Comités de mariage partout où ils font

encore défaut; faisons en sorte que ces Comités soient nombreux et agissants. Défions-nous de la tendance de beaucoup d'esprits qui les porte à vouloir tout faire par eux-mêmes : cela peut réussir à un bureaucrate, mais ce système est mortel aux œuvres qui doivent viser à l'action extérieure. Sans doute c'est un labeur nouveau qui viendra s'ajouter à tant d'autres, mais combien d'hommes, même de chrétiens, s'abandonnent à l'oisiveté ou à des occupations puériles! Nous osons croire qu'ils trouveront dans la voie où nous essayons de les guider des satisfactions aussi utiles à la Société qu'agréables à Dieu.

A. PAGÈS.

ALLOCUTION DE M. LE PRÉSIDENT GÉNÉRAL

28 avril 1895.

Les Présidents généraux de la Société avaient coutume autrefois d'écrire aux Conférences pour leur adresser quelques recommandations familières, et ce n'est pas le moindre charme offert par la lecture du Manuel que ces aimables causeries où excellaient mes vénérables prédécesseurs. Aujourd'hui encore, si on veut bien connaître la Société de Saint-Vincent-de-Paul on ne peut mieux faire que de lire et de relire ces

précieuses circulaires où la vie des Conférences est si bien retracée, où les difficultés et les écueils sont signalés avec tant de sagacité et de franchise. Le temps n'a rien enlevé à l'exactitude de ce tableau où notre impartialité retrouve toutes les imperfections qui aujourd'hui encore entravent notre marche et le développement des Conférences.

Lorsqu'on réfléchit aux causes, qui depuis soixante-deux ans, préservent la Société de Saint-Vincent-de-Paul de la défauteur des fidèles et de l'inconstance de ses propres membres, lorsqu'on recherche les raisons de son développement que les événements extérieurs et les défiances des gouvernements peuvent bien ralentir mais ne réussissent pas à arrêter, on est amené à reconnaître que le salut et, pourquoi ne pas le dire ici, le succès, nous sont venus de notre humilité, du soin que nous avons mis partout à ne rechercher ni les félicitations ni les louanges et à nous effacer le plus possible pour rapporter à Dieu tout le mérite du peu de bien que nous avons réussi à faire. Il a fallu parfois quelque fermeté pour résister à certains entraînements et à ce courant si fort qui porte les hommes de notre temps à chercher un appui dans la publicité des journaux à la mode.

Cette humilité, si bien pratiquée par nos fondateurs et par nos premiers membres, continuons-nous de l'observer avec la même

fidélité? Ne s'est-il pas formé peu à peu une certaine tendance à s'en affranchir? Ici c'est un confrère qui, n'étant pas assez pénétré de nos traditions et s'en référant aux usages du monde, inscrit sur ses cartes de visite la charge qu'il occupe au milieu de nous. Ailleurs on nous conseille d'annoncer par la voie du *Bulletin* que des membres de la Société ont reçu, les uns une décoration, les autres une distinction nobiliaire : que nos confrères veuillent bien, dorénavant, nous épargner la peine d'avoir à répondre à ces insinuations par un refus. D'autres fois ce sont les rapports qui s'étendent complaisamment sur ce sujet. Nous nous réjouissons certes d'apprendre que le Souverain Pontife ou les gouvernements ont reconnu le mérite de nos confrères : ce que nous ne pouvons admettre c'est que notre *Bulletin* ou des rapports destinés à être les « annales de la charité » soient employés ainsi à nous procurer des satisfactions d'amour-propre.

Ce qui met plus encore en péril nos traditions de modestie et de simplicité, c'est l'habitude de plus en plus fréquente de prononcer « au nom des Conférences » des discours sur la tombe de nos confrères défunts. Chaque fois que l'abus nous est signalé, nous nous hâtons de protester mais sans réussir à nous faire suffisamment écouter. Faudra-t-il donc inscrire à la première page du *Bulletin* l'interdiction absolue de parler ainsi en public au nom de la Société? Sans

doute nos confrères sont préoccupés de la crainte de manquer aux égards dus à la famille du défunt en observant le silence; il faut, cependant, avoir le courage de s'élever au-dessus de cette considération : la famille ne s'étonnera pas de notre réserve si elle connaît nos usages; plus tard quand le moment sera venu de parler du défunt, sans être exposés à caresser dans cet éloge quelque arrière-pensée de glorification personnelle, nous rappellerons avec une juste mesure les services rendus à la cause de la religion et de la charité. Il est arrivé cependant quelquefois que des évêques sont montés en chaire et devant la dépouille mortelle d'un de nos confrères, ont fait l'éloge de son zèle et de ses mérites : nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser d'en parler et de reproduire les allocutions des Prélats parce que la parole de l'Évêque est véritablement un enseignement et doit être toujours mise en lumière; il est d'usage aussi que le *Bulletin* annonce en quelques lignes la mort des membres du Conseil général, mais ces communications faites discrètement à nos confrères n'ont rien de commun avec les éloges décernés au nom de la Société de Saint-Vincent de Paul sur la tombe des défunts pour l'âme desquels la plus petite prière aurait cent fois plus de prix.

Il est un second péril auquel nous expose l'extension croissante de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, c'est la diminution de l'esprit de bienveillance réciproque et de cor-

dialité qui faisait le charme de nos premières réunions. Il arrive souvent qu'une Conférence se fonde sans qu'aucun de ses membres ait antérieurement fait partie de la Société et soit au courant de ses origines et de ses traditions, la « Société » apparaît alors à ces nouveaux confrères non plus seulement comme une réunion d'hommes animés de la sympathie et de l'affection que donne la communauté des sentiments et des goûts et qui faisait dire des premiers chrétiens « voyez comme ils s'aiment », mais comme un vaste organisme administratif. C'est ainsi que dans la correspondance on voit prendre place, ici les formules dont se servent entre eux les fonctionnaires avec leur politesse froide et leur ton compassé, ailleurs, le style du commerce ou des affaires : mais on chercherait en vain un mot pour le cœur. Est-ce donc ainsi que des chrétiens doivent s'entretenir de leurs œuvres. Ah ! comme on est loin et par la pensée et par les expressions, de ces communications amicales et affectueuses, qu'échangeaient entre eux nos premiers membres ! Le Manuel nous recommande de nous recueillir un instant avant d'ouvrir la porte de nos pauvres et de demander à Dieu de bénir notre ministère charitable. De même, chers confrères, ayons soin quand nous écrivons de méditer un instant sur les communications que nous nous apprêtons à échanger. Laissons de côté ces formules banales et de convention pour conserver à nos

lettres, ce tour simple et familier que nous ont légué nos fondateurs. Le jour où nous adopterions des allures nouvelles et le ton solennel, il se ferait dans la Société une transformation non moins regrettable que dangereuse. La froideur des expressions n'aurait bientôt d'égale que la froideur des sentiments.

Que diraient nos anciens s'ils assistaient à la séance d'une de ces Conférences où les membres viennent prendre place les uns à côté des autres sans s'adresser le plus petit salut amical, sans se marquer la moindre prévenance; s'ils voyaient deux chrétiens qui, la veille, étaient à l'une de nos réunions assis l'un à côté de l'autre, se rencontrer dans la rue et détourner la tête d'un air indifférent; on dira sans doute que la familiarité a ses dangers, qu'une certaine réserve est de bon ton : je n'en disconviens pas, mais est-il donc difficile de faire marcher d'accord la prudence chrétienne qui ne doit jamais nous abandonner et le soin de se comporter en tout avec affabilité et bonne grâce.

« La cordialité, disait saint Vincent de Paul, est une joie que l'on sent dans le cœur quand on voit une personne qu'on aime; c'est une saillie du cœur par laquelle on fait voir qu'on est bien aise d'être avec son frère; c'est un fruit de l'amour divin uni à celui du prochain. Si la charité était une pomme d'api la cordialité en serait la couleur. »

« Ce qui, depuis notre origine, écrivait le 14 avril 1848, M. Baudon, a fait la force innocente et la vitalité de nos Conférences, c'est l'aimable cordialité qui n'a jamais cessé de régner entre leurs membres, c'est la simplicité de leurs séances, ce sont les épanchements de l'amitié et ce que j'oserais ici appeler la pieuse camaraderie de la charité. C'est là ce qui a peuplé les Conférences... Mais si l'affection cordiale a été le principe de notre développement, elle doit être le secret de notre durée. Il ne suffit pas d'ailleurs, comme le dit le règlement, de s'aimer de membre à membre; il faut s'aimer encore de Conférence à Conférence, de ville à ville, de pays à pays. »

M. Baudon aurait pu, si l'humilité ne l'avait retenu, ajouter : c'est au charme persuasif et pénétrant de notre correspondance qu'est due la faveur inespérée de la Société de Saint-Vincent-de-Paul dans des contrées que nous n'avons jamais eu le loisir de visiter et qui cependant se sont laissées gagner de loin à notre cause.

C'est encore M. Baudon qui écrivait le 1^{er} novembre 1856 : « Pour maintenir la cordialité il est nécessaire que, lorsqu'un membre entre dans une Conférence, le Président fasse avec lui une connaissance plus réelle que celle d'une présentation sommaire et en séance : il est nécessaire aussi que ce membre soit mis en relations avec les autres membres de la Conférence. Dans quelques Conférences dont le personnel est

nombreux, les membres nouveaux entrent pour ainsi dire sans qu'on les connaisse, sans que leurs voisins sachent leurs noms. C'est un mal très grand parce que ces membres ne s'attachent nullement à leur Conférence : ils y sont isolés, inconnus, ils s'imaginent peut-être qu'on ne tient pas à eux et trop souvent ils se retirent par dégoût ou par ennui. »

Après quarante ans ces réflexions n'ont rien perdu de leur mérite, elles sont même devenues plus exactes encore et plus dignes de notre attention. Oui, par l'effet de l'extension de notre Société il est arrivé que les liens de la cordialité et de l'intimité se sont quelque peu relâchés entre nous : nous tendons de plus en plus à ressembler, si nous n'y prenons garde, à ces armées nombreuses qui manquent de cohésion parce que les combattants ne se connaissent pas suffisamment entre eux : beaucoup de Conférences souffrent de la froideur que les membres se témoignent les uns aux autres ; mais c'est surtout de Conférence à Conférence que se fait sentir cette indifférence. Sans doute, dans une grande ville comme Paris, il est difficile à des Conférences séparées les unes des autres par de longues distances de se connaître et d'entretenir des relations habituelles, mais il devrait en être autrement pour les Conférences d'une même région qui devraient s'efforcer d'avoir les unes avec les autres de fréquents rapports et de resserrer entre elles les liens de

la charité. C'est ainsi que leur horizon et leur champ d'action s'agrandiraient. On ne verrait plus des Conférences appartenant quelquefois aux quartiers les plus riches rester dans un isolement dangereux et leurs membres vivre dans l'ignorance de ce qui se passe au sein de la Société, l'esprit de routine les envahissant peu à peu. C'est aussi dans nos assemblées générales trop délaissées et dans nos pèlerinages trop peu fréquentés, que devraient venir se retremper nos sentiments d'affection et de sympathie réciproque; c'est dans l'effusion de ces sentiments que naîtraient les généreuses initiatives préparant l'expansion de notre chère Société qui a encore un si vaste champ à exploiter; car la froideur et l'indifférence sont nécessairement stériles.

La cordialité est la manifestation extérieure de l'amour du prochain : quand la cordialité est absente il est à craindre que son principe ne fasse également défaut. Quel est le mal qui ronge les sociétés modernes, c'est l'égoïsme, compagnon inévitable de la recherche du bien-être et du plaisir. Echappons-nous à la contagion générale, mes chers confrères; je voudrais pouvoir l'affirmer, mais je ne suis pas sans crainte à ce sujet. Du moins avons-nous le mérite de travailler à réagir contre cette pernicieuse influence. Dans tous les efforts pour résoudre la question sociale on se heurte aux prétentions souvent déraisonnables de l'ouvrier, mais on trouve aussi un obstacle

dans l'égoïsme du riche. Nous avons, mes chers confrères, un rôle important à remplir dans cette grande œuvre de pacification à laquelle Léon XIII convie tous les hommes de bonne volonté, mais persuadons-nous bien que pour réussir auprès des ouvriers il faut commencer par nous vaincre nous-mêmes. Pour faire accueillir nos paroles de paix et de sacrifices réciproques il est nécessaire de prêcher d'exemple; mais comme nous sommes loin, hélas! nous-mêmes de cet état d'esprit que nous voudrions faire partager à nos semblables! quel pénible spectacle nous offre le monde au milieu duquel nous vivons, dans sa poursuite aveugle des jouissances matérielles et du bien-être, dans ces calculs intéressés où il ne témoigne pour son prochain que de l'indifférence et du dédain! Oh! comme nous avons besoin de nous élever nous-mêmes et d'établir entre nous la ligue de la confiance et de l'attachement mutuels, avant de descendre dans cette arène des compétitions ardentes!

« La société humaine, écrivait, il y a quelques jours, un moraliste, est fondée sur le don mutuel ou le sacrifice de l'homme à l'homme, ou de chaque homme à tous les hommes, et le sacrifice est l'essence de toute vraie société. C'est ce que nous avons désappris depuis un siècle, et s'il faut nous remettre à l'école c'est pour le rapprendre. Un homme bien élevé c'est celui qui se gêne ou qui se contraint pour les autres. »

Permettez-moi, n'ayant pas mission de m'occuper ici de ce qui caractérise « l'homme bien élevé », de changer quelque peu cette citation et de vous dire : le confrère de Saint-Vincent-de-Paul, vraiment digne de ce nom, est celui qui se sacrifie et se dévoue pour les autres, et ce n'est pas un acte isolé de sacrifice et de dévouement qu'on attend de nous, c'est le sacrifice et le dévouement continus et passés à l'état d'habitude. Telle doit être, mes chers confrères, la seule manière dont nous devons chercher à nous distinguer de ceux qui nous entourent, n'ambitionnant ici-bas d'autre récompense que la satisfaction d'avoir accompli notre devoir de chrétien et fait honneur à notre foi.

A. PAGÈS.

PRINCIPALES ŒUVRES DE LA SOCIÉTÉ

Des instructions spéciales ont été publiées par les soins du Conseil général sur les principales œuvres de la Société en dehors de la visite des pauvres. Il suffit d'en donner ici une courte nomenclature.

Écoles chrétiennes.

L'éducation des enfants de l'ouvrier est au premier rang de ces œuvres. Dans beaucoup

de pays l'école a été déclarée neutre et l'enseignement des vérités chrétiennes en est aujourd'hui banni. Partout les Conférences ont prêté leur concours à la fondation d'écoles chrétiennes. En plusieurs pays, notamment en Angleterre, dans les Pays-Bas, aux Etats-Unis, les Conférences ont créé elles-mêmes des écoles du dimanche (Sunday Schools), pour les enfants pauvres. Nos confrères de Smyrne et de Beyrouth entretiennent également des écoles à leurs frais.

En France, des « écoles de catéchisme » ont été établies pour les enfants des écoles publiques élevés dans l'ignorance de notre sainte Religion. Ces écoles sont sous la direction immédiate de MM. les curés.

Patronages (1).

Les patronages les plus importants comprennent des sections d'*écoliers*, d'*apprentis* et d'*ouvriers* se réunissant en général à des heures différentes. Un ou plusieurs aumôniers sont chargés de la direction spirituelle : le président et les conseillers s'occupent des placements et des contrats d'apprentissage. Une partie du temps du patronage est destinée à la récréation et

(1) On trouve au Secrétariat le Manuel du Patronage dans les villes, par la poste 40 c. ; et le Manuel des Patronages et Cercles ruraux, par la poste, 75 c.

aux jeux; mais une place est toujours réservée à l'instruction religieuse.

Des patronages s'établissent aussi dans les campagnes par l'initiative de MM. les Curés ou celle des Conférences; ces dernières y coopèrent soit par des allocutions, soit par le concours personnel de leurs membres.

Les Conférences pratiquent également le patronage des *écoliers* en visitant les écoles dirigées par des maîtres chrétiens, en payant pour certains enfants la rétribution scolaire, en se faisant remettre leurs notes et distribuant des récompenses.

Saintes-Familles (1).

On appelle ainsi des réunions de piété qui se tiennent, soit le dimanche à l'heure des offices, soit durant la semaine, et auxquelles se rendent les ouvriers qui s'y sont fait inscrire. Outre la messe, les vêpres ou le salut, le programme de ces réunions comprend une petite conférence par un orateur laïque. On tire une tombola avec lots et des *Petites Lectures* ou des almanachs sont distribués. Souvent un médecin donne des consultations gratuites. Une « Sainte-Famille » est le complément naturel d'une Conférence dans les grandes villes.

(1) On trouve au Secrétariat le Manuel de l'Œuvre de la Sainte Famille, par la poste 25 c., et la notice pour aider à son établissement, par la poste, 15 c.

Secrétariat des Familles

(Longtemps appelé Secrétariat des pauvres)

Les pauvres y trouvent, une ou deux fois par semaine, des membres des Conférences qui se mettent à leur disposition soit pour écrire leurs lettres, soit pour les aider par des indications utiles ou des démarches personnelles, dans la recherche d'un emploi ou d'un travail quelconque, soit même pour leur donner une consultation d'affaires lorsqu'ils en ont qui les embarrassent.

Œuvres des Mariages (1).

En beaucoup d'endroits et principalement hors de France, à l'exemple de la Société charitable de Saint-François Régis qui précéda la nôtre, les Conférences se servent du *Secrétariat des familles* pour prévenir ou faire cesser le scandale des unions illicites en facilitant aux indigents les formalités du mariage.

Dans les grandes villes, spécialement à Paris, plusieurs Conférences s'entendent souvent entre elles pour organiser des comités de mariage et pour leur fournir les ressources, bien modiques d'ailleurs, dont ils ont besoin pour fonctionner.

(1) On trouve au Secrétariat une instruction pour l'Œuvre des mariages, par la poste 35 c.

Fourneaux économiques (1).

On appelle ainsi des Fourneaux ou cuisines où sont préparés les aliments en usage dans les familles ouvrières. Les portions sont payées au moyen de bons que les personnes charitables distribuent aux pauvres dans le cours de leurs visites ou lorsqu'ils demandent l'aumône. Chaque fourneau a son administration particulière et place ses bons comme il peut, de façon à ce que ses recettes et ses dépenses soient en équilibre. Beaucoup cependant doivent être subventionnés par les Conférences ou par les Conseils particuliers. Dans la plupart des fourneaux, une Sœur de Charité préside à la distribution; mais un des membres de l'OEuvre doit être présent à l'ouverture et réciter une courte prière avant qu'on commence à servir.

Bibliothèques.

Beaucoup de paroisses sont pourvues de bibliothèques, mais les règlements imposent pour la conservation des ouvrages des obligations que nos pauvres sont hors d'état de remplir, surtout si les livres sont mis aux mains de leurs enfants; il faut donc aux Conférences des bibliothèques spéciales. D'ailleurs la distribution des bons livres cor-

(1) On trouve au Secrétariat une notice sur les Fourneaux économiques, par la poste 45 c.

doit marcher de pair avec celle des bons de pain. Le Conseil général publie, sous le nom de *Petites Lectures* pour les ouvriers, les enfants des écoles et des patronages, un petit journal illustré à 48 livraisons par an. Il publie aussi plusieurs almanachs à bon marché : l'Atelier, le Laboureur, le Soldat, le Marin, le Coin du feu, l'Ecolier.

Caisse des loyers.

On donne ce nom à une petite Caisse d'épargne destinée à faciliter aux pauvres le paiement de leur loyer. Un confrère reçoit chaque semaine, à heure fixe, les économies des pauvres, et la Conférence paie aux déposants un intérêt sensiblement supérieur à celui des Caisses d'épargne publiques.

Vestiaire.

Il importe beaucoup que chaque Conférence ait un vestiaire pour emmagasiner les vêtements qu'elle achète ou les denrées qu'elle distribue en nature. Le confrère qui tient le vestiaire est habituellement celui qui tient également la bibliothèque et la caisse des loyers. A chaque séance de la Conférence, il rend compte de ce qui s'est passé au vestiaire et des réclamations qu'il a reçues. Ce contrôle stimule beaucoup le zèle.

Le vestiaire peut également servir de

bureau pour le *Comité des mariages* et le *Secrétariat des familles*.

*Visite des malades à domicile
et dans les hôpitaux.*

Ces deux œuvres ont une organisation spéciale dans plusieurs villes. C'est à Turin surtout que les malades des hôpitaux sont l'objet de la sollicitude de nos confrères. La visite s'y fait aux jours et heures fixés par le règlement de l'Œuvre.

*Visite des prisons et instruction religieuse
des prisonniers.*

Dès les débuts de la Société, ses membres se sont offerts à visiter les prisonniers et à travailler à leur moralisation. En Amérique, l'administration pénitentiaire donne aux Conférences toutes les facilités désirables, et un grand nombre de confrères vont instruire les détenus qu'ils s'efforcent de ramener au bien.

Funérailles des pauvres.

Il n'y a pas de manière plus touchante de montrer notre affection pour les pauvres que d'accompagner à leur dernière demeure ceux que nous avons assistés pendant leur vie et qui sont morts avec les consolations de la religion. Cette marque d'intérêt et de

respect est en même temps la meilleure des protestations contre les enterrements « civils » organisés par les sectes impies. Dans beaucoup de Conférences un membre est chargé d'envoyer à ses Confrères les convocations.

TABLE

ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

A

ABNÉGATION DE SOI-MÊME. 28.

AGRÉGATION DES CONFÉRENCES.

Usages suivis pour l'agrégation. 166.

Le Conseil général seul la prononce. 45, 104, 167.

Il prend l'avis des Conseils supérieurs ou centraux, là où ces Conseils existent. 137, 141, 152.

ALMANACHS. 567.

ASPIRANTS (membres). 348-349.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

En quoi elles consistent. 112 et suiv.

Époques auxquelles elles se tiennent. 114.

Importance de les maintenir. 409, 412.

L'usage des quatre assemblées générales par an, indiqué par le Règlement, a été sanctionné par le Bref de S. S. Grégoire XVI, du 10 janvier 1845, 411.

Il n'est pas nécessaire qu'elles se tiennent toujours dans la même ville. 412.

On peut y convoquer des personnes étrangères à la Société. 116.

B

BIBLIOTHÈQUES. 61, 549.

BREFS D'INDULGENCES.

Textes des Brefs. 177 et suiv.

Lettre d'envoi du Bref d'Indulgences aux Conférences. 337.

V. INDULGENCES.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ. 509. Sa lecture importe beaucoup. 463, 510.

BUREAUX des Conférences.

Leurs attributions. 54. — Réunions des membres du bureau. 457.

BUREAUX des Conseils particuliers.

Leurs attributions. 99.

BUT DE LA SOCIÉTÉ et son caractère. 7-8, 33-34, 154, 283, 312-313, 355.

La Société a surtout pour but de faire du bien à ses membres en les exerçant aux œuvres de charité. 26-27, 39-40, 308, 486.

Elle n'a pas pour but de discourir sur les œuvres charitables, mais de les mettre en pratique. 45, 488-489.

La Société n'aime pas la publicité. Elle ne cherche pas à attirer l'attention du public; elle ne fait jamais l'éloge de ses membres; elle ne fait pas d'oraisons funèbres, sa base principale étant l'humilité. 20, 355, 441.

La Société ne s'occupe jamais, et sous aucun prétexte, de politique. 35, 300, 312, 489.

Elle ne coopère pas, en tant que société de Saint-Vincent-de-Paul, à la formation de journaux politiques. 265.

C

CAISSE de la Conférence.

Zèle pour l'alimenter. 86 et suiv.

CAISSES du Conseil général et du Conseil particulier.

Comment elles s'alimentent et quelle est leur destination. 97 et suiv. 105 et suiv.

CAISSES. 567.

— DES LOYERS. 430-431, 577.

CIRCULAIRES ET ALLOCUTIONS.

- du *Secrétaire général*, 1^{er} mars 1837. — 241. Fraternité chrétienne, 242. — Union entre les Conférences, 243.
- du *Secrétaire général*, août 1837. — 244. Règles pour la visite des pauvres, 245.
- du *Secrétaire général*, décembre 1837. — 250. Règlement général, 251. — Conseil de direction, Conseil général, Conseil particulier, 252 et suiv. — Nomination des Présidents de Conférence, 254. — Membres isolés, 255. — Membres honoraires, 256.
- du *Président général*, 14 juillet 1841. — 258. Esprit de la Société, 261. — Ses règles, 262. — Tout y est volontaire, 263. — Journal catholique, 265. — Conditions pour être membre, 265. — Conférences nouvelles, 267. — Visite des pauvres, 267.
- du *Président général*, 1^{er} décembre 1842. — 270. Étude, sans discussions, de nos Règles, 282. — Éloges funèbres, 272. — Dangers de la publicité, 273. — Application des dons recueillis, 276. — Élections trop multipliées, 276. — Visite personnelle et à domicile des pauvres, 279.
- du *Président général*, 1^{er} mars 1844. — 282. Caractère laïque de la Société, 283. — Fuir les discussions réglementaires et l'abus des élections, 284. — Qualités d'un bon Président, 287. — Conditions pour le bien choisir, 287. — Visite des pauvres, 290. — Esprit d'union entre les membres, 293. — Éviter le bruit, 294. — S'interdire les quêtes à domicile, 294.
- du *Conseil général*, 11 juin 1844. — 296. Démission de M. Bailly et élection du Président général.
- du *Président général*, 15 août 1844. — 306. Double objet de la Société : faire du bien aux pauvres, s'en faire à soi-même, 308 et suiv. —

La Société doit rester laïque, mais étroitement attachée au clergé, 310. — Bannir de nos réunions la politique, 312. — Attributions du Conseil général, 313.

— du *Président général*, 8 décembre 1844. — 316. Assiduité aux séances, 318. — Leur périodicité, 320. — Tendance fâcheuse des pauvres à affluer dans les grandes villes, 321. — Ses effets moraux, 324. — Recommandation des pauvres qui se déplacent, 326. — Quêtes à domicile interdites, 326. — Conseils pour la visite des pauvres, 327. — Communications des Conférences, 330. — Rapports entre confrères, 331. — La Société n'est point pour ses membres un moyen de servir leurs intérêts personnels, 332.

— du *Président général*, 2 juillet 1845. — 337. Bref d'indulgences du 10 janvier 1845, 338. — L'œuvre du patronage ne peut tenir lieu de la visite des pauvres, 339. — La visite est plus à la portée de tous les membres; ses effets, ses avantages, 341 et suiv. — Elle ne fait point concurrence à des œuvres préexistantes, 346. — Membres aspirants, 348. — Jeunes gens arrivant à Paris, 350. — Les quêtes doivent être secrètes et n'être point remplacées par des cotisations, 351.

— du *Président général*, 31 mai 1846. — 354. Esprit primitif de la Société, 355. — Son attitude en face d'autres institutions charitables, 356. — Un membre peut-il leur prêter son concours, 357. — Accès d'ecclésiastiques dans notre Société bien que laïque, 358. — Leur donner le titre de membres d'honneur, 360. — Conduite à tenir à leur égard, 361. — Ce qui constitue un bon Président, 363. — Son rôle dans les discussions en séance, 365. — Prière à l'usage des membres de la Société, 366.

- du *Président général*, 1^{er} novembre 1847.
 - 369. But de la Société, elle est un bienfait pour ses membres plus encore que pour les pauvres, 370. — Elle ne s'occupe point des problèmes sociaux, mais uniquement de charité, 374. — La visite des pauvres prévient la monotonie des séances, 375. — Ne pas en exclure la gaieté, 377. — Jeunes membres, conduite à tenir à leur égard, 379. — Conseils pratiques pour la visite des pauvres, 381.
- du *Président général*, 14 avril 1848. — 387. Trois vertus nécessaires à notre Société : charité envers les pauvres, confraternité entre les membres, prudence chrétienne, 391. — Ne point prendre la qualification de membre de la Société en dehors de ses œuvres, 398 et suiv. — Aucun certificat ne sera donné attestant qu'une personne a fait partie de la Société, 400.
- du *Président général*, 1^{er} novembre 1849. — 402. De l'esprit de zèle. — Exactitude aux séances, 406. — Moyens de les rendre intéressantes, 408. — Assemblées générales, 410. — Leur importance, leur organisation, 411. — Recrutement des Conférences; choix dans les admissions, 413. — Instruction religieuse des pauvres, 414. — Émigration des pauvres dans les villes, 416. — Usage du titre de membre de la Société, 418.
- du *Président général*, 1^{er} novembre 1850. — 420. Ce que la Société de Saint-Vincent-de-Paul peut faire pour la reconstitution de la famille chrétienne. — Action morale à exercer sur la famille visitée, sur le jeune homme qui veut la quitter, 424 et suiv. — Observation du dimanche, 432.
- du *Président général*, 1^{er} novembre 1851. — 434. Nomination du Cardinal protecteur. —

- Craindre le relâchement, 438. — Craindre la publicité, 441. — Accueil aux jeunes gens et aux nouveaux membres, 444. — Moyens d'attirer de jeunes membres, 446. — Honnête gaieté dans les Conférences, 448.
- du *Président général*, 1^{er} novembre 1852. — 450. Importance d'appliquer le Règlement jusque dans ses détails. — Personnel des Conférences, 452. — Le Président, conditions d'un bon choix, 452 et suiv. — Le Secrétaire, 455. — Le Trésorier, 457. — Réunion des membres du bureau, 457. — Admission des membres nouveaux, 458. — Ordre des séances, 460. — Lecture de piété, 462. — Local des séances, 464. — Visite des pauvres, répartition des familles, 465. — Dons personnels du visiteur au visité, 468. — Œuvres spéciales, 474. — Les voyageurs, 476.
- du *Président général*, 1^{er} novembre 1856. — 484. De l'esprit du Règlement. — Trois points capitaux : 1^o Notre Société instituée d'abord pour rendre ses membres meilleurs, 486. — 2^o Moyen dont elle se sert : la charité personnelle, dévouée, dégagée de toute préoccupation politique, 488. — 3^o Nos Conférences profondément attachées à l'Église et soumises à sa hiérarchie, 492. — Esprit de simplicité, 493. — Cordialité, 494.
- du *Président général*, 1^{er} novembre 1858. — 497. Donner et agir. — Donner son argent, 498, son temps, 502, son cœur, 503. — Agir ; mais dans des voies exclusivement charitables, 505. — Comment agit-on, 507. — Diffusion du Bulletin et du Manuel, 509.
- du *Président général*, 1^{er} novembre 1860. — 511. Côtés faibles de quelques Conférences, 512 et suiv. — Chiffre insuffisant des quêtes, 514. — Une de ses causes, l'inexactitude, 518.

- Négligence des œuvres d'instruction religieuse pour les pauvres, 522.
- du *Président général*, 1^{er} janvier 1877. — 526. Utilité d'élever le niveau chrétien dans les Conférences : les membres plus pieux seront plus dévoués au service des pauvres, 530. — Pour cela accomplir avec plus de soin et de zèle les actes religieux prescrits par le Règlement et non les multiplier, 431.
- du *Président général*, 1^{er} janvier 1882. — 537. Fortifions-nous dans la doctrine chrétienne pour la mieux enseigner à nos pauvres, 539. — Utilité de cet enseignement, surtout à l'égard des enfants, 541. — Œuvre du catéchisme, 543.
- Allocution du Président général*, 13 décembre 1890. — 544. Sur les Indulgences accordées aux patronages *unis* à la Société. — Énumération de ces Indulgences, 548. — Conditions à remplir, 550.
- Allocution du Président général*, 10 décembre 1892. — 553. Sur les Comités de mariage; leur importance sociale, 554. — Moyens de développer l'Œuvre, 558. — *Souvenir de famille*, 560.
- Allocution du Président général*, 28 avril 1895. — 562. L'esprit d'humilité de la Société a contribué à ses succès, 564. — Cet esprit doit passer dans les habitudes des membres, 563. — La publicité du Bulletin ne saurait servir à leur procurer des satisfactions d'amour-propre, 564. — S'abstenir d'éloges funèbres au nom de la Société sur la tombe des membres défunts, 564-565. — Entretenir l'esprit de bienveillance réciproque et de cordialité même dans la correspondance, 566-567. — Accueil à faire aux membres nouveaux, 568-569. — Rapports de Conférence à Conférence, 569-570. — Réagir contre l'égoïsme grandissant, 570.

CLERGÉ (rapports avec le). 364 et suiv.

COMITÉS DE MARIAGES. 554 et suiv. 565.

CONFÉRENCES. Pourquoi ce nom de *Conférence*. 25-26.

Une Conférence par paroisse. 92.

Une Conférence n'est pas une confrérie. 283. —
(V. AGRÉGATION, FORMATION, ORGANISATION, QUÊTES.)

CONSEIL GÉNÉRAL (*d'abord Conseil de direction*). 251.

Sa composition, son organisation. 103 et suiv.

Ses attributions. 104, 251 et suiv.

Il est le lien des Conférences. 46, 252-253.

Sa caisse. Comment elle se forme et son emploi. 105-106, 253.

CONSEILS SUPÉRIEURS. — Règlement. — Attributions. — Organisation. 47, 133 et suiv.

CONSEILS CENTRAUX. — Règlement. — Attributions. — Organisation. 47, 143 et suiv.

CONSEILS PARTICULIERS.

Motifs de leur institution. 91 et suiv.

Il est établi un Conseil particulier dans les villes où il y a plusieurs Conférences. 47, 91 et suiv.

Composition, organisation. 93-94.

Attributions. 95.

Présidence : elle appartient, à Paris, au Président du Conseil général ou à un membre désigné par lui; dans les villes où il y a un Conseil supérieur ou central, au Président de ce Conseil ou à un membre désigné par lui. 112.

CORDIALITÉ *entre Confrères*. 494.

COTISATIONS. 125.

D

DAMES. — Elles ne peuvent faire partie des Conférences. — Peuvent être bienfaitrices et avoir droit ainsi à des Indulgences. 39-40, 128.

DAMES (Ouvres de). V. RAPPORTS. 595.

DIPLOMES. — Les Conférences doivent s'abstenir d'en délivrer. 73.

DIRECTEUR SPIRITUEL. 161.

E

ÉCOLES. 597.

ÉLECTIONS. Inconvénients des élections fréquentes. Avantages du mode admis par le Règlement général. 55 et suiv., 276-277.

ENVIE à l'égard des autres œuvres. 33.

F

FAMILLES VISITÉES.

Utilité de leur classification par une commission d'enquête permanente. 74-75, 465-466.

Utilité de leur répartition entre les membres par le Président. Il doit lui-même connaître toutes les familles de la Conférence. 80-83, 466.

Quelles sont les familles qu'il ne faut pas visiter 80-81.

Nombre des familles; le proportionner au nombre des visiteurs. 82-83.

V. VISITE. 597.

FAVEURS, autres que les Indulgences, accordées par les Souverains Pontifes à la Société. 230.

FÊTES DE LA SOCIÉTÉ.

Importance de les observer. 130.

Époques auxquelles on les célèbre. 128-129.

Indulgences qui peuvent y être gagnées. 121, 129, 177 et suiv.

Le membre empêché par maladie ou infirmités de s'associer à la célébration des fêtes, peut néanmoins gagner les indulgences. 130-131, 221.

FORMATION DES CONFÉRENCES. (Instruction pour la). 154.

FOURNEAUX ÉCONOMIQUES. 576.

FRATERNITÉ CHRÉTIENNE. 30 et suiv.

FUNÉRAILLES DES PAUVRES. 578.

H

HOPITAUX. (Vísite des). 578.

I

INDULGENCES.

Instruction sur les Indulgences. 215 et suiv.

Les Indulgences accordées aux membres de la Société sont ou plénières ou partielles et toutes applicables aux âmes du Purgatoire. 217-218.

Conditions exigées pour les gagner. 218-219.

Indulgences accordées aux membres, aux bien-faiteurs, aux pauvres de la Société, aux pères, mères et épouses de ses membres, aux Conseils de direction des patronages, etc., 228 et suiv.

INSTRUCTION des enfants pour la première communion. 417-418.

INSTRUCTION religieuse des pauvres. 414-415, 541 et suiv.

J

JEUNES GENS.

La Société a été fondée par des jeunes gens et pour eux. 39, 288.

On doit s'empressez d'accueillir les jeunes gens qui arrivent dans une ville où ils sont sans relations et leur donner les conseils et les indications dont ils ont besoin. 52-53, 445-446.

On doit attirer les jeunes gens chrétiens dans les Conférences, s'occuper d'eux et chercher à leur rendre les séances intéressantes. 447 et suiv.

JOURNAL CATHOLIQUE. 265.

L

LAICITÉ. 283-284, 479-480.

LECTURES (Petites). 65, 472-473.

LECTURE de piété, son importance. 67-68, 462, 527-528.

LIBÉRALITÉS personnelles des membres aux familles qu'ils visitent. 468-469.

LOCAL DES CONFÉRENCES. Il doit être public, autant que possible, 164-165; et commode. 463-464.

LOTÉRIES. 90.

M

MALADES, MOURANTS (Visites et secours aux). 417.

MANSUÉTUDE ET HUMILITÉ. 31.

MANUEL DE LA SOCIÉTÉ. Il importe de le lire, de s'en pénétrer et de le répandre. 509-510.

MARIAGE DES PAUVRES. 327-328.

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ. Conditions générales pour le devenir. 40 et suiv.

Membres actifs. Leurs fonctions. — Indulgences qui leur sont applicables. 43, 219-220.

Membres honoraires. Conditions d'admission, leur réception, 124-125, 220, 221.

Membres correspondants. 121-123.

Membres aspirants. 120. Utilité d'admettre des membres aspirants. 348-349.

Indulgences qui leur sont applicables. 120, 225.

Membres ecclésiastiques, membres d'honneur. 127, 360-361.

Anciens membres; *membres isolés*. 121-123. Indulgences qui leur sont applicables. 222.

Devoirs des membres à l'égard du clergé, etc. (V. RAPPORTS). 595. — *Présentation et réception des membres*. On ne doit admettre que des membres dignes de la confiance et de l'affec-

tion de leurs confrères et pratiquant tous les devoirs essentiels prescrits par l'Église. 40, 71-72, 458-459.

Les membres doivent être en mesure de secourir les pauvres, dans quelque minime proportion que ce soit. 42, 265-266.

Les noms des candidats doivent être présentés au Président en particulier, avant d'être communiqués à la Conférence. 68-70, 266 458-459.

Mode de réception. — Accueil à faire aux membres nouveaux. 72, 444-445.

Usage du titre de membre de la Société.

Signature de lettres ou d'écrits, recommandations, apostilles en qualité de membre de la Société. Aucun membre n'a le droit de se servir du nom de la Société sans avoir consulté la Conférence. 398-399, 418-419.

Le droit d'engager la Conférence n'appartient qu'au Président et *en cas d'urgence*. 419.

Le Conseil général ne délivre jamais de certificat attestant que telle personne a fait partie de la Société. 401.

Les Conférences ne doivent pas non plus délivrer de diplôme. 73.

Les membres qui expriment le désir de visiter une Conférence dont ils ne font pas partie doivent recevoir une lettre spéciale pour le Président de cette Conférence. 401.

MINISTÈRE (notre) auprès des pauvres. 310-311.

O

ŒUVRES DE CHARITÉ.

Aucune œuvre de charité ne doit être considérée comme étrangère à la Société. — En quel sens il faut entendre cette disposition. 43-44.

ŒUVRES PRINCIPALES DE LA SOCIÉTÉ. — Nomenclature. 562.

Que la première de toutes est la visite des pauvres à domicile. 43-44.

ŒUVRES SPÉCIALES. — Conditions pour qu'elles prospèrent. 474 et suiv.

ŒUVRES DE SAINT-RÉGIS (Mariage des pauvres). 565.

ORGANISATION DES CONFÉRENCES. 54 et suiv.

P

PARCIMONIE (Les conférences doivent éviter la). 74.

PATRONAGE. 563.

— des apprentis. 563.

— des écoliers. 563.

— des jeunes ouvriers. 563.

La Société ne s'occupe pas du patronage des jeunes filles dans les écoles ou en apprentissage. 295.

Le patronage, tout intéressant qu'il soit, ne saurait suppléer à la visite des pauvres. 339 et suiv.

PATRONAGES UNIS A LA SOCIÉTÉ. 544 et suiv.

Indulgences accordées aux patronages *unis* à la Société. 228 et suiv.

PETITES LECTURES. V. LECTURES.

PLACEMENT momentané des fonds d'une Conférence. 63-64.

POLITIQUE. — Elle est exclue des Conférences. 33-35, 300, 312-313.

PRÉSENTATION et réception des membres. V. MEMBRES.

PRÉSIDENT GÉNÉRAL. — Sa nomination, ses attributions. 109-110, 303.

— *de Conseil particulier*. 100-101.

— *de Conférence*. 54 et suiv.

Le président doit être un laïque. 58, 358 et suiv.

Conditions que doit réunir un bon président. 60, 163-164, 287, 452 et suiv. V. ÉLECTIONS.

PRIÈRE. — Texte de la prière ordinaire. 171 et suiv.

On ne doit la négliger à aucune séance. 66-67, 167.

Prière à l'usage des membres de la Société. 173, 367-368, 389.

De Profundis. — Texte. 176.

Veni Creator. — Texte. 175.

Nous devons prier pour nos pauvres et les uns pour les autres. 366 et suiv.

PROCÈS-VERBAUX des séances. — Comment il convient qu'ils soient tenus. 68.

PRUDENCE CHRÉTIENNE. 29.

PUBLICITÉ *des journaux.* 441 et suiv.

Q

QUÊTES *en séance.*

La quête doit avoir lieu à chaque séance, 86-87.

Elle doit être faite d'une manière sérieuse et non pour la forme; cette ressource étant une des principales et plus sûres des Conférences. 81, 86, 89, 351-352, 514 et suiv.

Elle doit être secrète. 87, 352-353.

On ne doit pas la remplacer par une cotisation. 87, 352-353.

QUÊTES *à domicile.* — Inconvénients de ces quêtes.

Abus auxquels elles peuvent prêter. La Société, en règle générale, n'en fait point, surtout dans les grandes villes. 294, 295, 326-327.

R

RAPPORTS HABITUELS.

— *des membres entre eux.* Les membres doivent s'efforcer de pratiquer entre eux la confraternité chrétienne. Ils doivent s'assister dans leurs maladies; prier les uns pour les autres. 14-15, 31-32, 372.

Ils ne doivent avoir entre eux aucune relation d'affaires, à titre de membre de Saint-Vincent-de-Paul. 332-333.

RAPPORTS HABITUELS *des conférences entre elles.*

Ils doivent être affectueux et fréquents. 51, 394 et suiv.

— *avec le Clergé.*

La Société doit être pleine de respect et de docilité envers l'autorité ecclésiastique. 33-34, 310-311, 492-493.

La présidence d'honneur doit être offerte à NN. SS. les Evêques. 360-361.

Les conférences doivent s'estimer très honorées quand des ecclésiastiques se joignent à elles, en qualité de membres d'honneur et surtout de membres actifs. 56, 360 et suiv.

— *avec les OEuvres de Dames.*

Les OEuvres de Dames ne peuvent pas être agrégées à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, qui est une Société d'hommes. — Il ne doit y avoir aucune fusion entre les Conférences et les OEuvres de Dames. 39-40.

OEuvres étrangères à la Société.

Elle ne leur fait pas concurrence. Elle n'est jamais jalouse de leurs succès. Elle n'attaque pas leur manière d'agir. 13, 155-156.

Les Conférences ne doivent pas, vu la modicité de leurs ressources, en employer une partie pour les OEuvres étrangères à la Société. 276.

Aucune disposition du Règlement n'interdit aux membres de s'adjoindre individuellement à des œuvres étrangères à la Société. Il y a même avantage à ces adjonctions. 357-358.

RECOMMANDATIONS.

— *d'apprentis ou d'ouvriers.* 54.

— *de jeunes gens* arrivant à Paris. 330. 445-446. (V. JEUNES GENS.)

— *des pauvres voyageurs.* (V. VOYAGEURS.)

— des membres pour la recherche d'une position ou d'un emploi. 332 et suiv.

RÈGLEMENT GÉNÉRAL. Détails sur sa formation et son esprit, 251 et suiv.

Esprit du Règlement. 262-263, 484 et suiv.

Son adoption intégrale ne doit pas être mise en discussion par une Conférence qui débute. 162-163.

Il importe de le lire souvent, pour s'en bien pénétrer. 282, 485.

Règlement des Conseils supérieurs. 133.

Règlement des Conseils centraux. 143.

S

SAINTES-FAMILLES. 564.

SÉANCES. Ordre des séances. 66 et suiv. 486 et suiv.

Présidence. 60. — Présidence de NN. SS. les Evêques, 360-361.

— d'autres membres du clergé, 360-361.

Périodicité. — Importance de la tenue hebdomadaire des séances. 48-50, 166-167.

Assiduité aux séances. — Sa grande importance. 406, 518.

Il faut chercher à rendre les séances intéressantes. 84-85, 375 et suiv. 408-409.

SECOURS. Méthode de distribution. 74 et suiv.

— *en argent*, doivent être rares. 79.

— *extraordinaires*, en tenir note. 79-80.

SECRÉTAIRE *de Conférence*. Ses fonctions ont leur importance. 60-61, 455.

— *de Conseil particulier*. 91 et suiv.

— *du Conseil général*. 103 et suiv.

SECRÉTARIAT DES FAMILLES. 575.

SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL. Son vrai caractère, 370 et suiv.

SOUSCRIPTEURS. Ils ne sont pas membres de la Société, mais ils ont droit à ses prières. 127, 128.

Indulgences qui leur sont applicables. 223-224.

SOUVENIR DE FAMILLE. 560.

T

TRÉSORIER *de Conférence*. Ses fonctions, leur importance. 73-74, 457.

Vérification de ses comptes. 64.

— *de Conseil particulier*. 102-103.

— *de Conseil supérieur ou central*. 141.

— *du Conseil général*. 111.

V

VESTIAIRE. 65-66, 567.

VISITE DES PAUVRES A DOMICILE.

C'est l'œuvre fondamentale, l'œuvre première de la Société. La conservation de la Société, de son esprit, est attachée par les liens les plus étroits à la visite régulière et assidue au domicile des pauvres. 15 et suiv. 43-44, 165-166, 245 et suiv., 289 et suiv., 327-328, 381 et suiv., 465 et suiv., 491 et suiv.

Elle doit toujours être hebdomadaire. 77-78, 492.

Elle doit toujours se proposer pour but de rendre les pauvres meilleurs et plus chrétiens. 78-79.

On doit visiter d'abord et de préférence les pauvres qui sont nos frères dans la foi. 34-35.

Ne pas visiter les femmes jeunes et seules. 466.

— *Visite des malades à domicile et dans les hôpitaux*. 568.

— *Visite des prisonniers*. 568.

VOYAGEURS (PAUVRES).

Il est d'usage de les recommander aux Conférences des villes où ils passent. 326.

Précautions à prendre pour que les pauvres ne se déplacent pas à la légère et sans position assurée à l'avance. 321 et suiv., 476.

On doit être sobre de recommandations semblables, et s'abstenir de leur donner la forme de

circulaires. Elles doivent être adressées à *telle* Conférence ou à *tel* président, et conservées par les Conférences auxquelles elles sont adressées. 476-477.

— *Anciens apprentis faisant leur tour de France.* 477-478.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos.....	5
Introduction.....	7
Règlement avec les notes explicatives.....	25
Dispositions générales.....	39
CHAP. I. — <i>des Conférences</i>	48
§ I. — <i>Organisation des Conférences</i> ...	54
§ II. — <i>Ordre des séances</i>	66
CHAP. II. — <i>des Conseils particuliers</i>	91
CHAP. III. — <i>du Conseil général</i>	103
CHAP. IV. — <i>des assemblées générales</i>	112
CHAP. V. — <i>des différents membres</i>	119
CHAP. VI. — <i>des fêtes de la Société</i>	128
Règlement des Conseils supérieurs.....	133
Règlement des Conseils centraux.....	143
Instruction sur les règles à suivre dans la formation des Conférences.....	154
Prières au commencement des séances.....	171
Prières à la fin des séances.....	172
Prières à l'usage des membres de la Société..	173
Veni Creator.....	175
De Profundis.....	176
Brefs et Rescrits conférant des Indulgences..	177
Instruction sur les Indulgences.....	215
Autres faveurs accordées à notre Société....	230
Extraits des circulaires et allocutions des Présidents et Secrétaires généraux de la Société.....	241
Principales œuvres de la Société.....	572
Table analytique des matières.....	581
